This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 112 759

·FROM·THE·
·COLLECTION·OF·
·LEON·CLERBOIS·

114
W215

REVUE CRITIQUE

DES JOURNAUX

PUBLIÉS A PARIS

DEPUIS LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER JUSQU'A LA FIN DE DÉCEMBRE.

PAR WALLON.

EXTRAIT DU

BULLETIN DE CENSURE

Examen critique et mensuel de toutes les productions de la Librairie française

REVUE INDISPENSABLE COMME

AVERTISSEMENT AUX FAMILLES CONTRE LES ERREURS DE L'ÉPOQUE

Paraissant en 2 feuilles grand in-8° compactes, du 25 au 30 de chaque mois.

PRIME OFFERTE

AUX NOUVEAUX ABONNÉS DU BULLETIN DE CENSURE POUR 1849.

ON S'ABONNE A PARIS

AU BUREAU DU *BULLETIN DE CENSURE*

Rue des Grands-Augustins, n° 7.

1849

CONSEILS CONTRE LE SOCIALISME

Souscription pour 1849 au BULLETIN DE CENSURE,

Examen critique et mensuel de tous les produits de la Librairie française,

REVUE INDISPENSABLE COMME

AVERTISSEMENT AUX FAMILLES CONTRE LES ERREURS DE L'ÉPOQUE.

Paraissant en 2 feuilles grand in-8° compactes du 25 au 30 de chaque mois.

SEPTIÈME ANNÉE.

6 fr. pour Paris ; 8 fr. pour la province; 10 fr. pour l'étranger.

ON NE S'ABONNE QUE POUR UN AN A PARTIR DE JANVIER.

A PARIS, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 7.

Ce recueil existe depuis six ans, ce n'est donc pas une nouvelle publication que nous venons offrir à nos lecteurs, c'est un journal dont le passé assure et garantit l'avenir. Nous voulons y introduire de grandes et de nombreuses améliorations; mais sans changer en rien et sous aucun prétexte sa nature ou sa direction. Nous lui donnerons plus d'étendue, plus d'importance et plus de variété, mais nous ne sortirons jamais de la ligne sage, prudente et modérée qui nous a valu le bienveillant concours de nos nombreux lecteurs.

Au milieu des graves événements qui se produisent avec un ensemble vraiment effrayant sur tous les points de l'Europe, nous croyons devoir élever ce recueil à la hauteur d'une Revue religieuse et philosophique, consacrée surtout à l'étude et à la discussion des questions qui intéressent l'ordre social. Nous croyons que la France doit marcher encore à la tête de la civilisation, et pour cela nous voulons qu'elle abandonne au plus vite les utopies absurdes du socialisme; nous voulons qu'elle fuie pour toujours ces barbares qui viennent audacieusement, le mensonge à la bouche, et la corruption dans le cœur, attaquer les armes à la main les trois grandes lois du progrès : DIEU, LA FAMILLE ET LA PROPRIÉTÉ. Dans l'examen des questions qui préoccupent si vivement l'opinion publique, nous voulons introduire une critique sévère, sérieuse et féconde. En indiquant le mal, nous montrerons le remède. Nous dirons ce qui est et ce qui doit être. C'est une guerre, une guerre à mort, entre nous et l'erreur, le mensonge ou l'ignorance.

La société est profondément menacée; la bourgeoisie violemment attaquée de toutes parts; les uns la méprisent et la craignent; les autres la détestent et la ruinent. Nous lui faisons appel, car nous croyons que son existence est nécessaire dans toute société

REVUE CRITIQUE

DES JOURNAUX.

Imprimerie de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 7.

REVUE CRITIQUE
DES JOURNAUX

PUBLIÉS A PARIS

DEPUIS LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER JUSQU'A LA FIN DE DÉCEMBRE.

PAR WALLON.

EXTRAIT DU

BULLETIN DE CENSURE

Examen critique et mensuel de toutes les productions de la Librairie française

REVUE INDISPENSABLE COMME

AVERTISSEMENT AUX FAMILLES CONTRE LES ERREURS DE L'ÉPOQUE

Paraissant en 2 feuilles grand in-8° compactes, du 25 au 30 de chaque mois.

PRIME OFFERTE

AUX NOUVEAUX ABONNÉS DU BULLETIN DE CENSURE POUR 1849.

ON S'ABONNE A PARIS

AU BUREAU DU *BULLETIN DE CENSURE*

Rue des Grands-Augustins, n° 7.

1849

Clerbois

REVUE CRITIQUE

UNIV. OF CALIFORNIA

DES JOURNAUX

PUBLIÉS A PARIS

DEPUIS LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER.

INTRODUCTION.

Justice et Vérité.

Depuis longtemps le parti radical en France réclamait l'indépendance de la presse. « Versez, disait-il, l'instruction sur la tête du peuple, vous lui devez ce baptême. » Il semblait, à l'entendre, que le journalisme, délivré de tout frein et abandonné à lui-même, allait porter partout les lumières et la moralité; que la face du pays serait changée subitement, et qu'une nation comme la nôtre, travaillée depuis un siècle par le matérialisme et l'incrédulité, se réveillerait tout à coup aux grands principes de progrès et de civilisation sur lesquels repose l'ordre social. La première conséquence de la révolution de février fut donc de rendre la presse complétement indépendante; on sait aussi combien fut sanglant le premier fruit de cette liberté! Maintenant que les passions sont apaisées, que tout est rentré dans *l'ordre*, pour un jour du moins, nous devons rechercher, non pas ce que peut le journalisme, car les journées de juin le disent assez haut, mais ce qu'il a été et ce qu'il a fait depuis le 24 février.

Comme nous, on remarquera avec douleur qu'il s'est montré complétement nul. D'une ignorance absolue dans le domaine des idées politiques, il a porté la

91192

plus profonde et la plus coupable immoralité dans la discussion des questions sociales. En quatre mois d'une indépendance illimitée, il n'a rien produit, pas un système ingénieux, pas une doctrine nouvelle, pas même l'ombre d'une idée; c'était le vide, le néant, et par conséquent le chaos.

Pourquoi s'en étonnerait-on? La grande presse, celle de la veille, sauf quelques rares exceptions, n'a-t-elle pas constamment montré la même ineptie? Ne l'a-t-on pas toujours vue discuter la politique intérieure sans savoir ni les besoins ni les idées du pays? Et dans la politique extérieure, n'est-elle pas constamment la risée des autres nations de l'Europe? Elle disserte gravement sur des pays dont elle ne connaît ni l'état moral et religieux, ni la situation politique ou économique, ni même la position géographique ou la configuration topographique. Plus que jamais nous sommes jusqu'au cou dans la *fantaisie politique;* les romanciers se sont fait, hommes d'Etat. Malheureusement chacun de nous est acteur dans ce drame sanglant qui se joue au milieu des rues et des carrefours, et dont les destinées de la patrie doivent être le dénoucment.

Après cette affligeante pauvreté du journalisme, ce qu'on remarquera le plus, ce sont les titres, qui se divisent en trois classes bien distinctes: ceux qui se cachent, ceux qui se montrent et les modérés de bonne foi. Les premiers appartiennent ordinairement à un parti dont ils ne veulent pas laisser voir franchement la couleur; tels sont : *la Vérité, la Liberté, l'Opinion publique, la France,* etc. Ceux qui se montrent sont presque toujours une menace, un défi, un cri de guerre ; exemples : *le Bonnet rouge, la République rouge, l'Aimable Faubourien, l'Accusateur public, le Tribunal révolutionnaire;* on nous promettait aussi *le Père Guillotin,* etc. Les modérés de bonne foi sont ceux qu voudraient faire entendre une voix amie dans ce tumulte de passions et de colères démagogiques; on peut citer *le Bon Sens, le Bon Conseil, le Bonhomme Richard,* etc., etc.

Ceux qui suivront attentivement toutes ces publications pour tâcher d'y découvrir le secret de l'avenir acquerront comme nous la triste conviction que la société française se précipite vers la décadence avec une effrayante rapidité. Tout la pousse et l'entraîne à sa ruine, aussi bien ce qu'elle fait que ce qu'elle ne fait pas. Sortis du triste provisoire qui pesait sur nous, nous nous sommes jetés quelques jours dans les bras impuissants d'une commission exécutive. Au 22 juin, nous avons dû nous réfugier à la hâte dans le gouvernement du sabre; maintenant il ne nous reste plus à attendre de l'avenir que l'aigle démocratique et sociale de Boulogne ou le sinistre *instrument de nos pères* dont on nous menace sourdement tous les jours.

Et cependant l'avenir m'inspire moins d'inquiétudes que le présent. Il pourra être plus sanglant, il ne sera jamais plus honteux! Aussi, je le répète, c'est avec une douleur profonde que j'ai dressé ces annales de la folie contemporaine, et

je puis dire en toute sincérité que ce livre a été écrit avec des larmes.

« Il n'est pas donné à la sagesse humaine de sauver un peuple incapable de concourir lui-même à son salut. »

Mais qu'est-ce que la vie d'un peuple? qu'est-ce que le salut d'une nation, dans la grande existence de l'humanité?

Jadis un divin SAUVEUR, le CHRIST, fils de Dieu, vint par sa *parole*, par l'exemple de toute sa vie, par l'exemple de sa mort même, nous enseigner la doctrine du *devoir*. Et voici que dix-huit siècles après, une horde de faux docteurs et de faux prophètes, s'emparant de ses saintes maximes, qu'ils prostituent indignement, s'en viennent nous parler de nos droits, *droit de vivre, droit au travail, droit au bien-être, droits politiques et sociaux, droits moraux et religieux*, que sais-je encore! sans jamais nous dire un mot du *devoir*. Mais la Providence se rit de leurs prétentions ridicules. Voyez! Ils proclament que nul citoyen ne sera plus frappé par la loi; ils veulent décréter l'abolition de la peine de mort, parce que, disent-ils, la société n'a pas le droit de *tuer* un de ses membres, quelle que soit son immoralité; et quelques jours plus tard ils vont s'égorger par milliers dans les rues! Insensés! est-ce là ce que vous appelez le *droit de vivre?* Qui donc, ici-bas, est assez orgueilleux pour croire posséder une heure, une minute seulement le droit de vivre?

Ces docteurs de la loi nouvelle, on les nomme des socialistes; moi, je les appelle des barbares. Voici comment ils sont caractérisés dans le premier numéro du *Bonhomme Richard:*

« Le parti socialiste réclame le BIEN-ÊTRE. Il demande que la société assure à tous ses enfants un minimum de subsistance, non par la bienfaisance publique, mais comme un *droit* positif, qu'il appelle le droit de vivre pour lui donner plus d'autorité.

« Le parti politique, au contraire, veut avant tout réaliser la JUSTICE, développer l'idée du *devoir*, accomplir les lois morales, parce qu'il croit que c'est la seule manière d'arriver réellement au bien-être et au bonheur.

« Les premiers exigent que l'Etat soit propriétaire du sol, agriculteur, industriel, commerçant, seul maître, en un mot, de toutes les branches de l'activité humaine.

« Les seconds, les hommes politiques, pensent que l'Etat doit se borner à protéger les relations sociales et juridiques des hommes pour assurer leur moralité et leur indépendance. Ils le regardent comme devant être et comme devant rester une association purement *politique*, c'est-à-dire chargée de préparer et de *diriger* les destinées humaines. Enfin ils pensent que le bonheur n'est pas possible sans la morale, et voilà pourquoi ils s'intéressent, avant tout, à la réalisation de la justice et de ses lois.

« Vous voyez, citoyens, qu'entre ces deux partis il y a une opposition profonde

et radicale ; il y a une question de vie ou de mort pour la civilisation française. Je le redirai toujours pour que chacun l'entende et le comprenne. Les uns organisent la société en vue de l'idée de BIEN-ÊTRE ; les autres la constituent en vertu des principes de JUSTICE et d'équité. Ceux-là veulent le bien-être comme condition de la justice ; ils disent que l'individu ne peut pas être moral quand il est sollicité par ses besoins ; ceux-ci disent que la justice est la condition absolue du bien-être, et ils ajoutent que les hommes ne peuvent pas vivre en société, se développer, satisfaire leurs besoins, s'ils ne sont pas moraux. Les uns réclament d'abord l'exercice du DROIT ; les autres pensent qu'il faut avant tout connaître et pratiquer le DEVOIR. Les premiers veulent recevoir le bien avant de le mériter et de le rendre ; les seconds veulent pratiquer le bien avant de le recevoir.

« Mes amis, si j'étais philosophe, je vous dirais que cette querelle est bien veille. C'est l'athéisme et le déisme des premiers siècles ; c'est le paganisme et le christianisme d'autrefois ; c'est le réalisme et le nominalisme du XVe siècle ; c'est le matérialisme et le spiritualisme du XVIIIe ; enfin c'est la grande, l'éternelle lutte de l'Orient contre l'Occident, de la barbarie contre la civilisation.

« Citoyens, ces assertions peuvent vous paraître paradoxales, mais je les livre avec confiance à vos méditations, et je me charge de vous les démontrer plus tard. Je n'ajouterai plus qu'un mot à ce sujet, c'est que les systèmes socialistes, quels qu'ils soient, se rapprochent tous, plus ou moins, des formes sociales de l'Orient. Ici, c'est l'absorption complète de l'individu, corps et âme, par l'Etat. Là, c'est un protectorat violent qu'on lui impose par la force. Dans tous on supprime :

« Le mobile de l'activité, c'est-à-dire la liberté ;

« Le mobile des progrès intellectuels, c'est-à-dire la dignité de l'homme ;

« Le mobile de la civilisation et de tous les nobles penchants, c'est-à-dire la moralité.

« Remarquez encore, mes amis, que les socialistes sont essentiellement athées ou païens ; que tous ayant horreur du BIEN et du VRAI, quoi qu'ils disent, repoussent par conséquent le BEAU qui en est la synthèse. Du moins c'est là que sont conduits ceux qui restent logiques avec leurs principes. D'autres, moins rigoureux ou plus timides, acceptent l'ART, mais ils lui assignent un but indigne de lui, et tout autant grossier que faux.

« Je vous demande pardon, citoyens, de m'être écarté de la question véritable. J'ai voulu vous parler de la maladie de notre époque, pour vous mettre en garde contre les atteintes de l'épidémie. »

Ainsi parle ce bon père Abraham, dont nous vous engageons à lire les discours. Conformément à cette distinction des hommes en *politiques* et *socialistes*, nous marquerons les journaux d'un P ou d'un S, suivant les doctrines qu'ils professent. On verra qu'en effet le caractère de la révolution de février est d'être so-

était presque remplie; il avait réveillé l'opinion sage et modérée de la grande majorité du pays. — Quelles que soient les opinions auxquelles on appartient, on doit reconnaître qu'il a poursuivi sa marche avec beaucoup de talent, de courage et de modération au milieu des dangers, des entraves, des menaces de toute nature dont il était entouré.

Rédacteur en chef, M. le marquis de la Valette qui avait fondé autrefois *l'Echo du monde savant*.

13 — P. Le girondin. — Ce titre dit assez ce que devait être ce journal, qui a eu six numéros. — A la devise *liberté, égalité, fraternité*, il osa ajouter : *ordre public;* c'était du courage alors. — Son rédacteur en chef, M. Auguste Vitu, dirige maintenant le *Pamphlet*. Ce n'est pas un républicain de la veille ni du lendemain, mais, ce qui vaut mieux, c'est un homme de talent.

14. — Le drapeau républicain. — Quoique ce journal ait vécu quelque temps, nous n'en avons gardé aucun numéro, nous n'en dirons donc rien, et c'est justice ; il était complétement nul.

15. — Le réformateur des abus, par le citoyen Bouchereau. — Insignifiant et nul. — Mort-né. — M. Bouchereau, qui veut réformer le calendrier, nous paraît être un républicain d'Almanach.

16 — P. La liberté. — Hâtons-nous d'enregistrer celui-ci, car demain, 1er mars, il aura cessé de vivre, et son titre sera pris par un autre; M. L'Herminier, ancien rédacteur en chef du *Portefeuille diplomatique*, en était le fondateur. — Ce devait donc être un journal modéré ou plutôt réactionnaire. — Cependant, M. L'Herminier disait souvent : « Si la civilisation française doit s'éteindre, pourquoi ne pas nous jeter tout de suite dans le communisme et finir par de joyeuses folies. — Mieux vaut la barbarie des socialistes que l'abrutissement des bourgeois. » — C'est le cri de désespoir d'un homme d'esprit qui voit juste et loin.

Terminons ce glorieux mois de février en citant deux publications qui ne sont à la vérité ni littéraires ni politiques, mais que nous devons mentionner ici pour mémoire.

17. — Le mois. — Récit des événements accomplis, fait par le citoyen Alexandre Dumas, secrétaire particulier de Dieu. C'est un recueil amusant d'anecdotes révolutionnaires. On y trouve souvent des mots comme celui-ci : que pensez-vous des communistes icariens?

Les communistes icariens sont les disciples d'un certain *grec* nommé Icare qui a voulu voler.

18. — Notre histoire. — Publication hebdomadaire semblable à la précédente, moins le talent et l'esprit du rédacteur en chef.

19. — L'épilogueur. — Journal antipathique à tout ce qui n'est pas l'expression vraie de la popularité, du patriotisme et de la nationalité. Par le citoyen Salomon (du Finistère), auteur d'un calendrier planétaire et universel, propre à régler définitivement le temps civil et astronomique, à partir de l'an 1er de la seconde République française. Cette feuille n'a paru qu'en spécimen. Nous livrons cet honorable citoyen, dont nous connaissons déjà deux volumes assez curieux, à notre ami Champfleury pour qu'il en enrichisse sa galerie des excentriques contemporains.

1er *Mars*.

20 — P. La liberté. — Voici le programme que nous trouvons dans le numéro 2 : *Libertés conquises et à conquérir*.

« Liberté individuelle réellement garantie. — Liberté entière et complète de la pensée, orale, manuscrite, imprimée ou dessinée.

« Abolition de l'impôt du timbre et des cautionnements pour les journaux. — Abaissement des droits de poste.

« Abolition de toutes les lois d'entraves ou de monopole.

« Plus de bureaux de timbre et de tabac privilégiés, dont on avait fait autant de petits moyens de corruption.

« Libre carrière ouverte à toutes professions qui n'auront besoin que de brevet de capacités.

« Justice rendue au nom de la nation par des juges nommés par des électeurs.

« Grande diminution des frais de justice. — Développement des justices de paix. — Réduction du nombre des magistrats salariés. — Application du jury aux tribunaux correctionnels.

« Tout garde national fait parti du jury.

« Suppression des impôts sur le sel, la viande, les vins ordinaires, cidre, bière et autres denrées alimentaires de première nécessité.

« Etablissement des impôts de luxe sur les voitures, les chevaux, les domestiques mâles, les chiens de chasse et de fantaisie, les vins fins et les liqueurs, les cartes, etc., etc.

« Instruction libre et gratuite sous l'inspection du gouvernement. — Ecoles primaires, écoles

centrales. — Plus de privilèges universitaires.

« Les notaires nommés par les électeurs de leur arrondissement ou canton.

« Plus de vénalité des charges. — Les avoués, les agents de change, les agréés, les courtiers, les huissiers, etc., etc., rentrent dans le droit commun. »

Voici en quels termes il apprécie, dans son N° 49, la manifestation modérée du 16 avril :

« La réaction républicaine, qui ne veut pas que les places et les emplois soient aux plus avides et aux plus braillards, a commencé hier. Comme nous le disions dernièrement, le peuple ne veut point qu'aux sangsues pleines de la monarchie succèdent les sangsues vides de la république. Il veut du travail pour tous et du pouvoir pour quelques-uns (les plus dignes et les plus capables).

« Le peuple veut l'ordre, la propriété, la famille, parce qu'il aime le travail; parce qu'il a du bon sens, parce qu'il a des entrailles. Ce qu'il ne veut pas, parce qu'il a acquis en deux mois l'expérience de deux siècles, ce sont les coupables paresseux, les oisifs importants, tous émeutiers ou fauteurs d'émeutes, tous destructeurs du travail et par conséquent meurtriers. »

Ce journal, d'abord très-modéré et assez insignifiant, fit plus tard une violente opposition, probablement au profit des idées *napoléonniennes*, il fut suspendu aux journées de juin, et depuis il essaya vainement de reparaître. Les fondateurs se divisèrent; une liquidation devint nécessaire. Chacun d'eux attribuait au titre le succès vraiment prodigieux que ce journal avait obtenu. — Les véritables causes de sa bonne fortune étaient : 1° La modicité du prix; ce fut le premier grand journal à 5 centimes. — 2° Une rédaction vulgaire, insignifiante, à la portée de tout le monde. — 3° La politique pittoresque de M. Alexandre Dumas. — 4° Une suite de nouvelles à la main et de bons mots qui trahissaient les habitudes et les écrivains de l'ancien *Corsaire*. — Rédacteur en chef M. Le Poitevin-St-Alme, qui a le tort de mettre toujours son genou sur sa tête.

21 — S. Le peuple. — Journal mort-né. — Nous retrouverons l'auteur plus tard dans *L'Accusateur public*.

22 — Journal de la garde nationale et de l'armée. — Nous n'avons rien à en dire; c'est un recueil d'actes officiels et de fausses nouvelles.

2 *Mars*.

23 — S. Les droits de l'homme. — Feuille rouge écarlate. — N'a eu que deux numéros. — Son rédacteur en chef le citoyen Dézamy est un âne rouge de la veille, vieux socialiste condamné pour diffamation, et impliqué en 1843 dans une affaire de fausse monnaie. — En 1840, il fit avec le citoyen Cabet une brochure intitulée : *Patriotes, lisez et rougissez de honte!* mais il se fâcha bien vite avec son protecteur qui lui adressa d'assez sanglant sreproches; plus tard, le même Dézamy publia un espèce de *Code de la Communauté* dont le journal *Les Droits de l'Homme* devait développer et propager les doctrines. — Il est impossible de rien imaginer de plus ridicule, de plus stupide, de plus immoral que cela. —L'imagination recule devant tant de sottises et de corruption! — C'est la folie, le vertige, le *delirium tremens* de l'esprit humain. — Citoyens! quand vous verrez les républicains de cette école-là au pouvoir. — Aux armes!

5 *Mars*.

24. — La vérité. (Non mentionné dans *la Physionomie de la Presse*).—Journal sans couleur et sans valeur quoique bien intentionné; il a vécu ce qu'il devait vivre — un jour.

8 *Mars*.

25 — S. La commune de Paris. — Ayant pour épigraphe : Se rallie à notre bannière qui voudra, l'attaque qui l'ose! On lit dans le n° 3 :

« Nous sommes de la *Montagne*, nous glorifions la Convention, la plus grande assemblée du monde, parce qu'elle a sauvé la France.

« Nous marchons avec *la Réforme*, celui de tous les journaux qui a le plus contribué aux glorieuses journées de février; nous suivons la même voie, non en dissidents, non en concurrents jaloux, mais fraternellement, mais en vieux amis depuis longtemps habitués aux balles de la monarchie. »

Voici encore quelques extraits du n° 8 :

« Avant de souffrir que régence ou monarchie s'implantent de nouveau en France, on nous aura passé sur le ventre à tous. Vous sentez-vous de force à le faire, à le tenter, seulement?.....

« Posons nettement la question. Si la nation trouve la place de sa souveraineté occupée par des hommes capables et actifs, elle marchera avec eux; si au contraire elle trouve cette place vide, elle reviendra la remplir elle-même. Ainsi donc pas de vaines inquiétudes sur le résultat plus ou moins heureux des élections. Peuple, tu

ferais croire, en te livrant à ces futiles alarmes, que tu ignores ta force. N'es-tu pas aujourd'hui ce que tu étais hier? Ce qui tombe dans l'urne, ce sont des morceaux de papier; ce que tu as dans le cœur, c'est le sentiment indomptable de tes droits. »

Peu à peu la rédaction de *la Commune de Paris* voulant grossir sa voix et se faire menaçante, le citoyen Sobrier ne parvint qu'à se rendre ridicule. Ses formules habituelles étaient : Le peuple voit d'un œil sévère..... Le peuple veut..... La classe populaire est le roc immobile ; elle n'attaque pas, mais qui s'y heurte s'y brise! — L'Assemblée nationale va s'ouvrir, le peuple y portera lui-même sa constitution. — Prenez garde ! L'incendie est au bout de la torche qu'on promène depuis trois semaines dans les mains de l'ordre public. — La colère du peuple est la vengeance de Dieu. Ne provoquez pas cette colère, car elle vous dévorerait comme la paille. — Le salut de la France est dans l'énergie, malheur à qui provoquerait demain cette énergie par une attaque insensée. Le peuple ne prendrait plus alors conseil que de son désespoir. Nous verrions la guerre civile sortir de la tempête des rues. Le résultat de la lutte ne serait pas douteux ; car le peuple a deux armes contre une, la force et le droit. — Voyez maintenant, réacteurs, si vous voulez ramasser dans le sang de vos frères une provocation qui tournerait bientôt en une déroute immense. L'égoïsme, à défaut de sentiment plus noble, vous conseille de vous abstenir de violence. Ne jouez pas ce jeu. Vous tenez votre sort entre vos mains ; tremblez de le compromettre. Le premier coup porté, le peuple se retournerait furieux contre vous. On n'assassine pas ce qui est éternel.

La Commune de Paris disparut le 15 mai avec son rédacteur en chef. — Depuis elle a essayé de revivre et s'est traînée quelque temps encore ; mais l'opinion publique en a fait justice. — C'était la quintessence de la sottise, de l'ignorance et de l'immoralité.

Comment se fait-il que ce journal ait été envoyé gratuitement, et à un très-grand nombre d'exemplaires, daus tous les départements? Qui faisait les frais de cette propagande.

9 *Mars.*

26 — S. La tribune de 1848. (Non mentionnée dans *la Physionomie de la Presse*). — Petit journal fait par de petits hommes dans un petit café du carrefour de l'Odéon. — Il y a eu cinq numéros. — Je suis sûr que M. François Champin, qui est maintenant sous-préfet à Trévoux, ne sera pas fâché de relire ces lignes :

« O République, sois en garde contre les modérés! Ils ont des paroles douces, des caresses énervantes avec lesquelles ils endorment, et ton premier devoir, à toi, c'est la vigilance ! De la modération ! Pourquoi faire ? De la modération dans le bien ! De la modéretion dans le juste !

« La contre-révolution est maladroite, elle s'est trop pressée, nous l'engageons à repasser... plus tard. Un dernier avis, un avis charitable : qu'elle ne cherche pas, avec cette fausse clef de la modération, à pénétrer dans l'Assemblée nationale; nous donnerons son signalement aux électeurs, ils feront bonne garde, car ils ne veulent pas de modérés pour les représenter, ils savent ce que coûte la modération, et trente-trois ans de notre histoire écrits dans la honte nous auront servi à quelque chose. »

En voici une autre, à propos des promenades que les corporations faisaient au Luxembourg :

« Nous ne connaissons rien d'aussi touchant que ce simple mot écrit sur l'un des drapeaux : *Blanchisseuses*. Nous citons celui-là; mais tous, quels que soient leurs noms, ont un droit égal à notre respect. Saluons-les, ce sont nos frères et les meilleurs, car ils sont humbles, eux si forts. »

11 *Mars.*

27 — S. La voix des clubs. — M. Garay de Montglave, directeur de cette feuille, est un homme d'esprit, dit-on, il faut le croire, puisque, bien qu'il fût fonctionnaire de l'ancien gouvernement, il a pu se donner pendant quelque temps pour un républicain de la veille. La vérité est qu'en 1823 il a été condamné à mort pour crime politique. Voici comment ce journal, dans son numéro du 25 mars, arrangeait *le National* :

« Il est évident qu'un sentiment d'inquiétude domine le *journal des débats républicains*, nous lui conseillons de ne pas trop s'effrayer lui-même des socialistes ; la puissance des clubs où les socialistes dominent est faite pour contrebalancer les entreprises du *National*; maintes circonstances l'ont prouvé; Cabet, par exemple, est là pour le rappeler à notre mémoire.

« Enfin, c'est d'une maladresse ou d'une ignorance profonde, de venir dire que la *réforme sociale* doit être le but des efforts de tous, mais que pour l'atteindre, les principes ne sont pas

trouvés ! Je crois, mon cher *National*, que vous ne savez guère ce qui se passe, et que nous irons plus loin que vous ne le prévoyez. »

RENÉ DIDIER.

Ce journal, qui a vécu près d'un mois, et qui n'a été remplacé que par *la Commune de Paris*, donnait assez exactement la physionomie des clubs de Paris. — Aussi avait-il une couleur rouge intense, beaucoup trop démocratique et sociale.

12 *Mars*.

28 — P. LE GARDE NATIONAL. Rédacteurs, Capo de Feuillide et Jean-Baptiste Deplace. — Journal modéré et honnête qui vécut peu. — Nous extrairons du 11e nº les passages suivants :

« Le peuple jusqu'ici s'est montré patient et silencieux sur le passé; mais croyez-nous, le silence ne promet pas l'oubli, et la mémoire revient vite à qui continue de souffrir des maux dont il a déjà souffert.

« Qui donc vous dira la vérité, si ce n'est nous qui voulons la République, de la liberté dans l'ordre et dans l'exercice régulier de tous et de chacun ? Dans notre bouche la vérité est un enseignement, sachez l'entendre. Dans la bouche des autres elle pourrait être une menace.....

« C'est dans ces gouffres de gémissements et de sueurs, où les lueurs mêmes incertaines de la foi ont pénétré si rarement; c'est dans ces deux cent mille ouvriers, chassés par l'émigration du capital et par le chômage des ateliers dans la rue, que vous devez chercher, voir et détourner le danger, bien autrement terrible et inextricable dans le présent et dans l'avenir, que les ambitions électorales et constituantes.

« Et l'agitation sociale, voyez-vous, les empiriques politiques ne la calment pas comme l'autre, en lui jetant la promesse d'une garantie de travail qu'on ne peut pas tenir, quelques centimes pour besogne de terrassement, des emplois, des places, des croix ou des habits plus ou moins brodés. En lui jetant du plomb quand elle élevait son drapeau du droit à la vie et au travail, vous l'aviez attardée, rendue boiteuse, mais aussi rendue prudente et habile. Elle avait attendu comme on attend quand on se prépare. Et la voilà qui n'attend plus, elle a vaincu.

« A Paris il sont deux cent mille qui vous demandent : qu'allez-vous faire ?

« Et vous qu'allez-vous leur répondre ?

« C'est là qu'est le danger ! »

29 — S. LE PÈRE DUCHÊNE. — *Ancien fabricant de fourneaux*. — Le premier numéro est du 12 Mars, le second du 11 juin; pendant ces trois mois de silence, deux ou trois autres *pères Duchêne* sont venus se disputer les faveurs du public. — Nous les examinerons à leur tour.

Quoique rouge comme ses frères du même nom, ce *Père Duchêne* leur déclare la guerre dans son second numéro. — S'adressant au citoyen Thuillier, il lui crie bien haut : *Rends-moi mon nom, voleur !* il m'appartient par droit d'ancienneté, il m'appartient parce qu'il est mien, voilà tout !

« Et je le crie bien haut parce que j'y tiens.

« J'y tiens, parce que ce nom-là, je veux qu'il devienne cher à l'ouvrier, que je défendrai, que j'avertirai, que je consolerai peut-être.

« J'y tiens, parce qu'il sera l'insomnie des hommes du pouvoir, qui ont promis au peuple du travail, du pain et la république, et qui ne lui donnent ni la république, ni pain, ni travail.

« J'y tiens enfin, parce que c'est un nom républicain, et que je ne l'échangerais pas contre celui de Brutus !

« Entends-tu, citoyen Thuillier ?

« Si tu le peux, continue donc à usurper ce nom, moi je le porterai la tête aussi haute que le cœur, le cœur aussi droit que l'épée.

« Voilà pourquoi j'écris et je signe :

« *Le Père Duchêne, du 12 mars 1848.* »

Plus loin, il s'adresse aux représentants : « Citoyens représentants, *Le Père Duchêne* vous le dit pour que vous soyez bien avertis et que vous ne prétendiez pas qu'il vous donne un croc en jambe; il ira tous les jours à la chambre s'embêter à vous entendre et s'écœurer à vous voir, afin de pouvoir le lendemain ou le surlendemain vous empoigner au collet et vous dire à chacun, l'un après l'autre, ce qu'il mérite, et dur, vous verrez ça !

« Ah ! comme il éreintera les beaux parleurs, les orateurs, tas de blagueurs qui jabottent et qui n'avancent rien, *Le Père Duchêne !*

« Et il les nommera en toutes lettres, savez-vous ça ! Car *Le Père Duchêne* a dit :

« Mon journal, c'est le pilori. »

Voici en quels termes il parle au peuple : « C'était ainsi il y a cinq ans ! c'était ainsi hier. Ainsi sera-ce demain, si le peuple n'y prend garde.

« Le peuple, pour les hommes du pouvoir,

c'est une bête de somme à laquelle on fait rendre le plus possible.

« A tant la sueur du peuple! au plus offrant et dernier enchérisseur! jusqu'à ce que le peuple se lasse, prenne un pavé et écrase la main qui lui serre la gorge.

« Ah! quand il se rebiffe, quand il se lève, quand il redresse la tête et le bras, alors on a peur, on tremble autour de lui, on l'appelle *peuple souverain*.

« Il a pendant deux jours sa cour, ses flatteurs, ses palais; il est maître, il commande; on le grise pour le faire tomber plus rudement.

« Quand il est soûl, bien soûl, on lui dit que la république, c'est la souveraineté du peuple; et le peuple souverain reprend ses chaînes, son rude labeur, sa misère, et rapporte à sa femme et à ses enfants, non du pain, lui qui a vécu pendant deux jours de l'odeur de la poudre et de l'odeur de la gloire. — Mais de la fumée et une indigestion de vin.

« Mais que lui importe! il a été pendant quatre heures maître de la cave d'un roi, il a jeté par les fenêtres les meubles d'un palais, il a brûlé, il a brisé, il a bu. — Il n'a pas songé à piller; il ne rapporte rien.

« Après l'ivresse, le sommeil. Le sommeil de Samson a suffi à Dalila pour lui voler sa force. Le sommeil du peuple suffit à ses amis pour lui voler sa souveraineté. »

Nous trouvons encore plus loin ce mot à l'adresse de M. Ledru-Rollin : « Le citoyen Ledru-Rollin avait des dettes plus gros que lui; traqué par ses créanciers, il ne savait plus à quel saint ou plutôt à quel diable se vouer. Arrive le 24 février, le colosse Ledru-Rollin fait décréter l'abolition de la contrainte par corps au nom du peuple souverain; ficelle aux créanciers! — Le citoyen Ledru-Rollin a aujourd'hui payé ses dettes, et la contrainte par corps va être redécrétée. — Ficelle au peuple! »

N'oublions pas que ce journal reparaissait le 18 juin, et nous comprendrons le sens de ces mots :

« Il nous faut une charte sociale, humanitaire, qui garantisse à l'ouvrier un avenir meilleur.

« Peuple, deux fois tu as fécondé de ton sang l'arbre de la liberté politique de la France; deux fois on t'a trompé, deux fois on a fait la part de tous sans faire la tienne. Tu as détruit tous les priviléges, et ceux qui pèsent sur toi existent encore; deux fois on t'a trompé; oserait-on essayer de te tromper encore?

« Allons donc, que peuvent les intérêts individuels mesquins et sans force réelle contre toi qui représentes l'intérêt général; contre toi qui comptes dans tes rangs 21 millions d'hommes, contre toi le vainqueur d'hier, l'électeur d'aujourd'hui, *le maître de demain si tu veux!*

« Pas de promesses, des actes!

« Pas de grands mots, l'exécution!

« Tu portes en toi le droit, la justice et la force.

« Marche donc de l'avant, je te suivrai en criant bravo! »

13 *Mars.*

30 — S. L'ÉTENDARD DES DROITS DU PEUPLE. — Propriétaire-gérant, Frédérique Démaret. — Voici la profession de foi de ce journal : « Nous avons écrit sur notre drapeau : *Travail et liberté*, et nous serons toujours sur la brèche quand il s'agira de défendre cette devise qui résume en deux mots toute l'ambition du peuple. »

M. Antony Meray, romancier socialiste de la *Démocratie pacifique*, y a fait insérer une pièce de vers dont nous donnons la première strophe :

Respirons, respirons l air à pleine poitrine!
Le marais du pouvoir est enfin desséché.
Frères, ouvrons nos cœurs aux raffales divines
Qui soufflent maintenant où la mort a fauché;
Voyez, autour de nous l'humanité s'incline,
Car cette fois enfin l'univers a marché.

Si ce journal eût vécu, il eût été franchement socialiste. — Il a donné le premier, je crois, le curieux rapprochement des événements qui ont précédé et suivi la chute de nos deux *dernières monarchies*.

15 *Mars.*

31 — LE GARDE NATIONAL DE 1848. — Vive la république! voilà tout ce qu'on y trouve.

32 — LES GUÊPES HEBDOMADAIRES. — Tout le monde connaît l'esprit de M. Alphonse Karr; c'est l'esprit de tout le monde. — Nous nous contenterons donc de recommander cette belle publication illustrée aux lecteurs qui aiment le bon sens et la bonne foi.

33 — LE SALUT PUBLIC. — Journal modéré; socialiste sans le savoir. — Il est plein de bonne foi et de naïveté. Exemple :

« La république existe, c'est un fait comme c'est un droit; elle a ses conséquences naturelles et logiques; il faut les comprendre et les accepter sans défiance, sans crainte et sans hésitation. Ce n'est point une révolution de 92 qui s'accomplit; celle-ci était plus politique que so-

ciale; la nôtre est plus sociale que politique; elle ne veut pas, elle ne doit pas être dénaturée.

« Si l'on s'effraye de ces vérités, c'est qu'on n'en voit pas la juste portée.

« Car il ne s'agit pas de heurter violemment tous les principes d'ordre, de justice et d'humanité pour les renverser, pour leur substituer brutalement la négation absolue du droit à la propriété et aux douces joies de la famille.

« Les théoriciens de l'école socialiste ne sont des sauvages que pour ceux qui ne les ont pas vus et entendus comme nous. Leur premier souci est de pouvoir donner à la jeune république qui vient de naître, de la force et de la grandeur; et puis lorsqu'elle sera forte et grande, lorsqu'elle sera inébranlable dans sa base comme dans sa hauteur, lorsque les purs rayons de sa lumière auront pénétré dans toutes les âmes, les socialistes apparaîtront, non point armés du glaive qui détruit, mais de la parole qui vivifie, et ils diront à leurs frères : voilà ce qui pourrait faire, selon nous, le bonheur de tous; jugez, la liberté du refus vous est réservée. »

Les journées de juin ont répondu à ces sages prévisions. — Dans le numéro du 16 avril, nous trouvons une profession de fois du citoyen Alphonse Esquiros qui se propose de représenter les sourds-muets; à la bonne heure! — Ce journal a publié des lettres politiques de M. Anatole de Laforge, un roman de madame Aglaé Comte; il promettait à ses lecteurs la collaboration de MM. Roger de Beauvoir, Arthur, Ponroy, Ch. Romey, Jacob le bibliophile, Achille Jubinal, Mme Ancelot, etc. En littérature, on le voit, il était franchement réactionnaire, je veux dire moyen âge!

16 *Mars.*

34 — S. Le tribun du peuple. — *Organe des travailleurs;* A. Constant (dit l'abbé Constant), a été condamné en 1841, pour la publication de la *Bible de la liberté*, pamphlet sauvage et absurde, comme son journal, contre la société. Il a fait en outre l'*Assomption de la femme*, le *Livre de larmes*, la *Voix de la famine*, etc., etc. dans lesquels on retrouve toujours les mêmes doctrines, le communisme égalitaire et la bestialité. — Son acolyte Légallois pousse encore plus loin la sottise et l'immoralité. — A ces deux noms, le dégoût nous saisit et nous n'avons pas le cœur de lire les trois numéros du *Tribun du peuple*, sale et honteux vomissement du socialisme. Voici deux extraits du 1er numéro :

« La haute cour est partie, mais la basse-cour est restée; et voilà pourquoi on intrigue tant encore pour faire représenter le pays par des canards et des dindons....

Les voleurs sont mis à mort!

« Chacun peut voir encore aux fenêtres des Tuileries cet arrêt révolutionnaire de la cour martiale du peuple.

« Ainsi, tout en abolissant la peine de mort en matière politique, la révolution de 1848 se montre implacable pour les crimes sociaux et les frappe sans jugement, sans miséricorde et sans appel.

« Les voleurs sont mis à mort! Entendez-vous cela, honnêtes gens de la banque et du commerce?

« Les voleurs sont mis à mort! Ainsi Louis-Philippe a bien fait de se sauver.

« Les voleurs sont mis à mort! Pouvez-vous encore, du fond de votre sanglant cimetière, entendre cet arrêt qui vous venge, guillotinés de Buzançais!

« Et vous, exploiteurs du peuple, lisez et tremblez! Que la crainte vous soit salutaire, et n'attendez pas qu'une masse déguenillée se lève contre vous en criant : Les voleurs sont mis à mort!

« La révolution de 1848 est tout entière dans ces paroles. Puissent-elles ne pas devenir le cri de la guerre sociale! »

Un autre article se termine ainsi :

« Du pain ou du sang! Tel était l'hiver dernier, le cri de la malheureuse Irlande... Anglais de Paris, garde à vous! »

Les voleurs sont mis à mort! En êtes-vous bien sûr, citoyen Constant, et vous surtout, citoyen Legallois!

N'avons-nous pas le droit de répondre à ces sauvages discours : « Citoyens, quand vous verrez ces hommes s'avancer contre vous; aux armes!

35. — La liberté religieuse. -- *Organe des droits du clergé.* — Son titre indique ses tendances. Il paraissait deux fois par semaine. (Rue de Tournon n° 8. Propriétaire-gérant, C. Savouillau.)

18 *Mars.*

36 — P. L'ordre. — On se rappelle que le 17 mars, tous les ouvriers, toutes les corporations de Paris se mirent en mouvement pour aller porter leur adhésion et leurs vœux au gouvernement provisoire. — Plus de cent mille hommes défilèrent sur les boulevards et sur les quais en demandant *l'ajournement des élec-*

tions, le *renvoi des troupes*, *l'organisation du travail*, *la République démocratique et sociale* (si le mot n'y était pas, la chose y était), *le droit au travail*, etc., etc.; jamais on ne connut la véritable cause de cette manifestation préparée, dirigée, conduite par les clubs et par les sociétés secrètes avec la plus grande activité. — On parla de complots, de conspiration, de coups de main contre certains membres trop modérés du gouvernement provisoire; mais on ne sut point au juste quels étaient ceux qui voulaient ainsi se débarrasser de leurs collègues. —Quoi qu'il en soit, la consternation fut grande, et chacun vit alors comment les révolutions deviennent sanglantes et terribles quand on ne leur oppose pas à temps le courage des hommes sages et modérés. — *L'Ordre* fut une première tentative dans cette voie. — Il vécut quinze jours.

19 *Mars*.

37 — S. Le réveil du peuple. — Comme tous les socialistes, les ouvriers rédacteurs de cette feuille disent que la révolution ne fait que de commencer. — Ils pourraient bien avoir raison. Mais nous ne sommes plus avec eux quand ils veulent réaliser sur la terre et dès à présent *l'égalité*. Nous ne les empêchons pas de se faire nos égaux; nous refusons seulement de devenir les leurs. Ce journal a eu trois numéros.

20 *Mars*.

38 — S. La sentinelle du peuple. — Quoiqu'elle ne soit pas restée longtemps en faction, cette sentinelle perdue naquit le 26 février pour renaître le 20 mars à l'image du phénix. — A l'entendre, cette feuille veille pour tout le monde; c'est un véritable songe ou plutôt un cauchemar démocratique et social. — Voici sa profession de foi :

« Ce sont désormais des actes qui prouvent; *la Sentinelle du peuple* sera jugée par les siens, qui comme nous l'avons dit, se résument dans ces deux mots : nous veillerons ! »

Au milieu de la nuit et de l'obscurité profonde que laisse ce journal sur ses doctrines, nous nous contenterons de crier comme on doit faire sous un état de siége bien observé : citoyens, prenez garde à vous; car pour veiller si bien, ces gens-là doivent être républicains de la veille, et nous avons appris à les connaître.

Gérant, J. Ladimir. — Feuilleton en vers de M. Charles Daniel dans le n° 3. — Rédacteur en chef, M. C. Supernant. — Avec cette devise : La République quand même ! Cette feuille, rédigée par des républicains quand même ! est morte quand même !

39 — S. La voix des femmes. — Pauvre voix, pauvres femmes ! — Il paraît que ce journal allait marcher au moment même où il est mort. Nous lisons dans le n° 5 :

« Les temps étaient pour nous; notre journal devait réussir, le succès qu'il a obtenu dès son apparition a dépassé nos espérances. Les femmes ne se sont pas fait attendre, leur participation nous est assurée; Dieu a béni nos efforts ! Désormais notre journal ne sera plus le travail d'une seule, mais l'œuvre de toutes. Dès demain, nous constituons deux comités; l'un pour la rédaction du journal, l'autre, pour discuter le plan de nos enseignements publics aux femmes. Chaque aptitude pourra, au sein de nos assemblées, se produire et se développer. Les trois modes de manifestation de la vie individuelle et sociale, par leur libre spontanéité, élèveront la femme à la hauteur virtuelle de sa mission, et celle-là nous sera surtout chère qui, dans sa supériorité, saura se dévouer, *tête*, *bras et cœur*, à la cause du progrès.

« Nous reconnaissons et nous consacrons le principe de l'individualité; mais, selon nous, cette individualité doit s'effacer devant l'être collectif, l'humanité. C'est parce que nous faisons une œuvre commune, une œuvre sociale, que nous avons dédaigné de signer nos articles. Cet exemple n'impose rien à personne, chacune, à son point de vue, *est libre*. La responsabilité du journal ne nous a point effrayées; nos sœurs pourront donc, à leur tour, sauvegarder leurs écrits par une signature, le comité de rédaction jugera seulement le mérite des œuvres. »

Il y a ensuite une petite galanterie à l'adresse de M. Ernest Legouvé, qui traitait alors au collége de France la grave question du *mérite des femmes*. S'il avait celui de son père, peut-être obtiendrait-il, comme le demande ce journal, que la femme soit chargée de faire exécuter les lois rendues *contre les cruels traitements exercés sur les animaux*.

Rédactrices : Mmes Eugénie Niboyet et Charles Niboyet.

40. — Le courrier des chemins de fer. — Epigraphe : *Plus de chaumières, paix aux châteaux !* — Directeur : Bureaud-Rioffey, journal non politique mais modéré qui s'opposait au rachat des chemins de fer par l'état. — Nous n'avons rien à en dire.

21 *Mars.*

41 — S. Le nouveau cordelier. — M. Alexandre Weill est écrivain phalanstérien, républicain, alsacien. — A l'époque des circulaires de M. Ledru-Rollin, il écrivit dans *la Presse* une lettre assez courageuse, quoique non française, qui lui donna 14,000 voix aux élections. — Depuis, nous n'en avons plus entendu parler; on lui a rendu justice. C'est du reste un homme d'esprit, ignorant comme un socialiste, qui fait assez bien les articles de fantaisie politique et démocratique. — Sa profession de foi, composant le numé o du *Nouveau cordelier*, est émaillée de phrases comme celle-ci :

« Aujourd'hui que le peuple est souverain, il ne me reste plus qu'à lui dire des vérités, afin de l'empêcher *qu'il* ne s'abuse dans sa force... J'ai travaillé et pensé à la sueur de mon front..., centre *luminant* de toutes les idées. . La République, *c'est l'âne portant le sac au moulin*, le rossignol chantant dans le bosquet..... »

23 *Mars.*

42. — S. La propagande révolutionnaire. — Le titre dit ce que devait être ce journal, qui n'a point eu d'existence, ce qui est heureux pour la nôtre.

Organe du club des Droits de l'homme, présidé par Villain et Barbès, il devait organiser la révolution, c'est-à-dire dresser sur les places publiques *l'instrument de nos pères.*

Rédacteur-gérant, J. J. Dandurant.

24 *Mars.*

43. — Les murs de paris — Publication qui eût pu devenir très-curieuse. — Elle se proposait de reproduire toutes les affiches, placards, proclamations, professions de foi, etc. (Il n'a paru que la 5e livraison).

25 *Mars.*

44 — S. Le bon conseil. — Journal modéré, quoique socialiste. — Il appartient à l'école de ceux qui n'attachent pas grande importance à la forme politique. — Est-ce parce qu'ils ne voient pas, ou parce qu'ils ne veulent pas voir que la forme emporte le *fond?*—comme fait la République.

Rédacteur principal, M. Léon Plée, homme de bon sens, dit-on. — Deux jours après son apparition, ce journal a changé de titre pour s'appeler :

45 — S. Le conseil républicain. — Format plus grand, mais même rédaction, même esprit.

26 *Mars.*

46 — S. Le peuple souverain. — Voici le contre-coup du 17 mars qui se fait sentir. — Après l'action, la réaction; car on nous permettra bien à notre tour d'appeler *réactionnaires* ces sauvages ignorants qui prétendent réagir contre l'opinion publique, et imposer à la France les élucubrations du socialisme. — Ce journal a pour devise : *Organisation du travail, droit d'association, instruction commune et gratuite.* Voici un passage assez significatif :

« Terribles républicains! comme vous comprenez la chose! de quelle profonde voyance vous êtes doués! et combien y en a-t-il de ceux-là? Phénomène inconcevable! les journaux qui ont fait la plus rude guerre au système déchu nous parlent aujourd'hui de cette République aux petits pieds, à l'eau de rose; ce sont eux les premiers qui rassurent l'aristocratie financière, territoriale, en même temps qu'ils engagent le peuple, les travailleurs à rentrer dans les limites prescrites, c'est-à-dire à ne rien demander qui modifie radicalement l'état social; respect, disent ces journaux, à la propriété, c'est par là que vous établirez solidement la République.

« Nous ne sommes pas des perturbateurs; nous aimons l'ordre autant que les propriétaires, les maîtres, les fabricants, et ceux qui exploitent les sueurs de la masse laborieuse, mais, nous l'avouons, nous ne comprenons qu'à grand' peine la République appuyée sur cette devise : *Liberté, égalité, fraternité*, avec le maintien absolu de tout ce qui a constitué la racine de tous les abus et priviléges sociaux.

« *Liberté!* Mais où est le fou, où est le charlatan qui prétende assurer la liberté des prolétaires sans une réorganisation nouvelle de la propriété? Ce qui fait la liberté civile et politique, ce qui en fait une chose réelle, vivante, et non une trompeuse et perfide abstraction, c'est la propriété; donc, ou il faut faire autant de propriétaires, ou il faut socialiser la propriété de manière à ce que nul citoyen ne dépende matériellement de tout autre citoyen; hors de là, pas de salut, et je vous défie de réaliser l'une ou l'autre de ces deux hypothèses sans contredire votre principe menteur de *respect à la propriété.*

« Ce qui est vrai pour la liberté, est également vrai pour l'égalité et la fraternité? Quoi!

soutenir qu'il faut des riches et des pauvres, des rentiers et des producteurs, des exploitants et des exploités, est-ce là l'égalité, la fraternité? A qui fera-t-on jamais croire que le paysan et l'ouvrier, dont l'existence, en maintenant l'état des choses, serait éternellement suspendue au caprice du propriétaire et de l'entrepreneur, verront jamais un égal et un frère dans ce propriétaire et cet entrepreneur? Vous vous moquez, en vérité, quand vous nous bernez de telles rapsodies; car ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on affirme une semblable contradiction; ç'a toujours été là, au contraire, la promesse des intrigants, des mangeurs, des aristocrates, des castes.

« Ouvriers, travailleurs, ne dormons pas : On nous a dit : *liberté, égalité, fraternité;* bien, mais prenons la République au mot : demandons sans cesse la réalisation pleine et entière de cette trinité immortelle. Sachons-le bien, pas de liberté, pas d'égalité, pas de fraternité possibles sans une réorganisation de la propriété; c'est là la chaîne à laquelle tous les anneaux sociaux se rattachent; si vous ne la tenez pas, cette chaîne, d'une main ferme et obstinée jusqu'à la mort, la République vous jouera le plus sanglant des tours. »

Comme on le voit, *le Peuple souverain* ne manque pas de sel; il a pour gérant rédacteur le citoyen A. Salières, — ces gens-là ne veulent pas être nos frères et il veulent que nous soyons les leurs; allons donc !

47 — S. La vraie République, par le vrai Thoré. — Voici son programme :

« La révolution n'est que commencée.

« Nous avons renversé la royauté, il faut instituer la République.

« L'Assemblée nationale décidera donc de la destinée de la France. Il faut qu'elle assure à la patrie toutes les conséquences politiques et *sociales* de la victoire populaire :

« Dans l'ordre politique, la souveraineté du peuple et le suffrage universel, une seule assemblée représentative, nommant dans son sein les ministres responsables du pouvoir exécutif; liberté individuelle, liberté de réunion, liberté de la pensée et de la conscience, de la parole et de la presse; éducation publique, commune et gratuite.

« Dans l'ordre social, organisation du travail agricole, industriel, intellectuel par l'Etat. Socialisation progressive et pacifique des instruments du travail, afin qu'ils soient mis à la portée de tous les citoyens.

« Sans la réforme sociale, il n'y a point de vraie République.

« Si l'Assemblée n'abolissait pas bravement le prolétariat social, il faudrait continuer, au nom de l'égalité, la révolution engagée au nom de la liberté. (Est-ce clair?)

«La République, la réforme sociale, l'abolition du prolétariat, voilà les mots d'ordre pour l'élection de nos représentants. »

Après avoir été mauvais critique d'art, le citoyen Thoré s'est fait journaliste à son compte. Il avait pour collaborateurs P. Leroux, George Sand et Barbès. Deux fois suspendu, ce journal est mort d'une mauvaise querelle que lui fit un de ses amis de la veille, sous le ridicule prétexte qu'on pouvait confondre la *République* avec la *Vraie République*, comme si Bareste voulait dire Thoré! Il est vrai qu'ils sont tous les deux également rouges, ambitieux et ignorants. — Depuis ce temps, le beau Thoré erre comme une âme en peine à l'ombre de sa barbe patriarcale. — La *Vraie République* était une feuille anarchique et démagogique, sans talent, sans valeur et sans idée. — Elle ayait pour administrateur le citoyen Bianchi.

28 *Mars.*

48 — P. Le bon sens du peuple. — Ce journal a paru d'abord sous la forme d'une brochure in-32, puis, au 2e numéro, il est devenu une feuille in-4°. Sa marche devait être modérée, amie de l'ordre et de la liberté. — Il est sagement écrit; exemple :

« Nous vous le disons sans colère, mais avec une conviction pleine de tristesse : poser le cas où le peuple de Paris pourrait marcher contre l'Assemblée nationale, c'est déclarer la guerre à la France.

« Le serment réclamé par vous est le défi le plus brutal que vous puissiez jeter à vos frères.

« C'est la menace d'une révolution nouvelle faite, cette fois, contre le peuple lui-même. — Par le peuple de Paris, contre le peuple français !

« C'est la révolte et l'anarchie contre la liberté.

« Or, l'histoire a sa logique fatale.

« Le monde est bien vieux, et depuis que le monde existe, l'anarchie a toujours produit la même chose :

« Le despotisme. »

M. Paul Féval, rédacteur en chef, est un ro-

mancier de talent qui s'est fait connaître par les *Mystères de Londres*. — Pourquoi donc a-t-il eu la faiblesse de vouloir être aussi homme politique?

Fin Mars.

49 — S. LA VOIX DU PEUPLE. — *Organe du club-lycée des prolétaires, journal-bibliothèque, paroles de vérité salutaire, agent d'organisation et d'unification, contenant la pantosophie patriotique et l'unification par la parole-travail*, etc., etc. — Stupidité phalanstérienne. Gérant : Laudoin.

50 — LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. — Petit in-12 contenant des actes officiels du gouvernement provisoire.

51 — S. LE MAGASIN POLITIQUE (chez Martinon). — Recueil de matières politiques et sociales prises au hasard. C'est pourquoi nous y trouvons ces extraits de Demaistre, qu'on relira avec intérêt et plaisir :

« Chaque nation, comme chaque individu, a reçu une mission qu'elle doit remplir : La FRANCE exerce sur l'*Europe* une véritable *magistrature*, qu'il serait inutile de contester. La Providence, qui proportionne toujours les moyens à la fin, et qui donne aux nations comme aux individus les organes nécessaires à l'accomplissement de leur destination, a donné à la France deux instruments et pour ainsi dire *deux bras*, avec lesquels elle remue le monde : sa langue est l'esprit de prosélytisme qui forme l'essence de son caractère; en sorte qu'elle a constamment *le besoin et le pouvoir d'influencer les hommes*.

« Que doit-il arriver, à l'époque où nous vivons, de ces combinaisons extraordinaires qui ont trompé toute la prudence humaine? En vérité, on serait tenté de croire que la *révolution politique* n'est qu'un *objet secondaire* du grand plan qui se déroule devant nous avec une majesté terrible. » (N'est-ce pas à cela qu'il faut rattacher ses idées sur le catholicisme extensible et la restauration de la société française par la religion.)

« Le clergé de France ne doit point s'endormir; il a mille raisons de croire qu'il est appelé à une grande mission !... S'il ne se fait pas une grande révolution morale en Europe; si l'esprit religieux n'est pas renforcé dans cette partie du monde, le lien social est dissous! On ne peut rien deviner et il faut s'attendre à tout; mais s'il se fait un changement heureux sur ce point, où il n'y a plus d'analogie, plus d'induction, plus d'art de conjecturer, ou *c'est la* FRANCE *qui est appelée à le produire*.

« C'est surtout ce qui me fait penser que la révolution française est une *grande époque* et que ses suites, *dans tous les genres*, se feront sentir, bien *au-delà du temps* de son explosion et des limites de *son foyer*. »

52 — S. L'ALLIANCE DES PEUPLES. — Prospectus d'un journal ultra-révolutionnaire. — « Le fer a été donné à l'homme pour qu'il n'y ait point d'esclaves, » telle est son opinion. — Mais les passions, l'ignorance, la sottise, pourquoi lui ont-elles été données si abondamment? — Fondateur : Veillerot.

53 — S. L'AVANT-GARDE. — *Journal des écoles*; revue hebdomadaire qui a peu vécu, mais qui ne méritait point de vivre du tout. — Gérant : Bosselet.

54 — BULLETIN COMMERCIAL AGRICOLE. — Courrier des halles, né sous la Monarchie, et tué par la République avec le commerce et le crédit.

55 — L'ÉLECTION POPULAIRE. — Feuille légitimiste et religieuse, publiée en vue des élections.

56 — S. LE REPRÉSENTANT DU PEUPLE. — Journal des citoyens Proudhon, Jules Viard, Charles Fauvety, ayant pour but la destruction de l'ordre social et civilisé. — Le prospectus de cette feuille parut le 14 octobre 1847; comme il est devenu très-rare nous en extrairons plusieurs passages qui démontreront, une fois de plus, que les socialistes ne sont républicains ni de la veille ni du lendemain, et qu'ils n'attachent aucune importance à la forme politique du gouvernement :

« Depuis 17 ans, le peuple ne peut que protester à l'écart, s'instruire loin des affaires publiques, et attendre le jour de la science sociale; — il est PATIENT encore, mais, disons-le à sa louange, il n'est pas RÉSIGNÉ!....

« Ceux qui voulaient, malgré tout, se confier de nouveau aux flots révolutionnaires, sans avoir une conscience nette du but; sans autre science politique qu'un mot, sans autre bagage économique qu'un mot, sans autre boussole qu'un mot, magnifique, il est vrai, mais indéfini : RÉPUBLIQUE, ont-ils été plus *pratiques* et moins *coupables* ?

« Non, et cela nous laisse encore quelque secret espoir de conciliation possible et prochaine entre la bourgeoisie et le peuple. — Ceux qui souffrent de la *forme sociale actuelle*, ne peuvent légitimement et raisonnablement s'en

prendre plus particulièrement à qui que ce soit de leurs souffrances, parce que qui que ce soit, jusqu'à présent, n'avait particulièrement le pouvoir de les guérir; — elles sont nées fatalement du passé; — elles sont l'héritage historique de tout le passé de l'humanité.....

« Qui oserait soutenir que, malgré quelques exceptions, le peuple ne soit pas généralement imbu des mêmes préjugés sociaux et économiques de la bourgeoisie?

« Nul d'entre nous, en effet, n'avait trouvé jusqu'à nos jours que des *aspirations* plus ou moins vastes, plus ou moins lucides, vers un avenir meilleur; mais de grandes paroles ont été dites depuis quelques années; — des propositions fécondes et inexpugnables ont été posées sur le sol. — Les principes de l'égalité des conditions grandissent; — La science de l'économie s'élabore à présent d'après les bases certaines et mathématiques; — seule, nous dites-vous, la CONCEPTION GÉNÉRALE n'est pas encore CONCLUANTE; — elle le sera *bientôt!*

« Il sent bien qu'alors, *mais seulement alors*, il sera universellement invincible et triomphant comme la vérité, comme le droit, comme la force, et que toutes les aristocraties du passé et du présent, petites ou grandes, spécieuses ou ridicules, seront balayées pour jamais devant lui comme la paille emportée par le vent. »

NOTRE FORMULE GÉNÉRALE.

« Quelques socialistes, dont nous estimons beaucoup les excellentes intentions, ont formulé à peu près ainsi, leur pensée sur la question sociale :

TOUT HOMME A DROIT AU TRAVAIL.

« Sans méconnaître tout ce que, dès à présent, dans un moment où tant d'hommes n'ont pas même un travail abject, pénible et répugnant pour gagner leur pain de chaque jour, — une pareille loi pourrait apporter immédiatement d'amélioration matérielle au sort de la classe pauvre, nous croyons que les vœux et les droits du peuple d'abord, puis l'idéal de ceux qui se disent ses amis, doivent aller bien au-delà de cette formule peu digne, insuffisante, aristocratique et dangereuse.

« Ce serait peut-être du pain pour tous les valides, mais ça ne serait pas la JUSTICE SOCIALE, le DROIT DE TOUS.

« *En effet cette formule est* PEU DIGNE :

— « Parce qu'elle est plutôt insolemment ironique à l'égard de la société actuelle, et humiliante pour le travailleur, que solennelle, majestueuse et forte comme doit être l'expression d'un principe général ;....

« *Elle est* INSUFFISANTE :

— « Parce qu'elle n'est pas universelle; — qu'elle est essentiellement temporaire et provisoire ;

« ARISTOCRATIQUE :

— « Parce qu'elle accepte irrévocablement, comme un fait accompli, l'inégalité sociale et l'exploitation du producteur par l'improductif;

— « Parce qu'elle ne serait qu'un *pis aller* pour les conservateurs forcés de faire quelque chose, eux qui veulent se borner à déclarer chaque jour qu'il y a quelque chose à faire; — quand il y a TOUT à FAIRE;

« *Enfin* DANGEREUSE :

— « Parce qu'au fond elle favorise encore plus l'intérêt bien entendu des capitalistes, des propriétaires, des agioteurs, des conservateurs privilégiés, en un mot, pour lesquels elle témoigne d'une touchante sollicitude, que celui du pauvre qui travaillera pour eux;

— « Parce que les conservateurs habiles pourraient prendre au mot le peuple qui ne demanderait que ce DROIT-là;

— « Parce qu'alors elle retarderait, par une générosité spécieuse et facile, par une concession furtive et surprise, le jour de la justice universelle;

— « Parce qu'elle priverait ainsi les réformateurs sociaux de la force et de l'appui que doit apporter à la cause sainte, *à la cause de tous*, un mécontentement *légitime*, *héréditaire* et longtemps dévoré dans les larmes;

« Non, répétons-le hautement, le PRODUCTEUR n'a pas de demi-droit; point de juste milieu entre le juste et l'injuste!

« Il n'a pas droit à un humiliant *minimum*; — *il a* DROIT *à* TOUT SON PRODUIT, *à l'intégrité de son droit, ou il n'a droit à* RIEN.

« Tant qu'un homme, sous quelque prétexte que ce soit : *gouvernement*, *propriété*, *capital*, *commerce*, ou *talent*, pourra s'arroger un droit quelconque, un bénéfice, sur le travail d'un autre homme, il y aura un riche et un pauvre dans la société, et le TRAVAIL ne sera pas ORGANISÉ, les fonctions étant HIÉRARCHISÉES *et non* COORDONNÉES.

« Nous prenons donc pour notre formule :

« TOUT HOMME A LE DEVOIR DU TRAVAIL, AFIN QUE TOUS AIENT DROIT AUX PRODUITS DU TRAVAIL. »

Plus loin nous trouvons encore :

« Le parti *légitimiste* et le parti *catholique* sont deux grands partis ; mais ils ont le malheur d'arriver trop tard ; — parce qu'il faut maintenant pour le progrès humain, qu'ils arrivent trop tard.

« Ils ne font qu'entrer à pleines voiles dans le *libéralisme* et le *sans-culotisme;* — les malicieux! parce qu'ils veulent faire diversion par les questions *politiques* aux questions *économiques*, et déjà la France des travailleurs ne veut plus du libéralisme bourgeois et du sans-culotisme sans idée ; quant aux *socialisme* et *à l'égalité des conditions*, le parti *légitimiste* et le parti *catholique* auraient trop à perdre à leur règne pour qu'ils les prêchent; — même hypocritement.

« Pour eux, *il y aura toujours des pauvres parmi nous*; ils l'ont répété après le CHRIST, disent-ils.

« Si le Christ l'a dit, comme ils le soutiennent, tant pis pour le Christ ! nous en appelons des *paroles* du Christ à *l'esprit* du Christ !

« Nous ne voulons plus de pauvres parmi nous ; mais des travailleurs libres, égaux, responsables et ayant droit à toutes les richesses que nous produisons !

« *Vivre en travaillant ou mourir en combattant.*

« Le problème est posé.

« OU EST VOTRE ŒDIPE ?.....

« Mais surtout, prolétaires, sachons bien dans l'avenir : — POURQUOI, POUR QUI, CONTRE QUI nous devons combattre ; — à *l'intérieur* et à *l'extérieur*, si nous devons combattre.

« Ne gaspillons plus notre sang pour des mensonges ; réservons-le, s'il le faut, pour des réalités.

« Vienne le jour d'une lutte sérieuse et nécessaire, *la France égalitaire* enfantera des millions de soldats !

« Que les AMIS et les ENNEMIS de l'égalité devant le travail se le tiennent pour dit ! »

Voici un mot à l'adresse des économistes :

« C'est la société qu'il faut refondre de la base au faîte, dans le monde de la radieuse ÉGALITÉ, *devant et dans le travail.*

« Une partie de la société, L'IMPRODUCTIVE, vit, vivrait encore et toujours du travail de l'esclavage et des privations de l'autre, *l'active*, avec vos replâtrages économiques !

« Vous vous débattez dans le vide de vos contradictions ;

« Et la misère avec vous serait éternelle !

« DONNE-MOI DE CE QUE TU AS PRODUIT, JE TE DONNERAI DE CE QUE J'AI PRODUIT.

« Voilà la science économique de l'avenir, réduite à sa plus enfantine, à sa plus heureuse, à sa plus fraternelle expression.

« Il faut donc commencer par la réalisation de L'ÉGALITÉ *et par* L'ORGANISATION *du* TRAVAIL dans L'HUMANITÉ pour avoir vraiment la LIBERTÉ, et non pas la concurrence *civile*, la concurrence de *nation* à *nation*, — l'anarchie de la production, le désordre du commerce universel.

« L'ÉGALITÉ et L'ORGANISATION DU TRAVAIL HUMANITAIRE impliquent nécessairement la LIBERTÉ commerciale ou le LIBRE ÉCHANGE !

« Mais la LIBERTÉ commerciale des *free-traders* ne contient nullement L'ORGANISATION DU TRAVAIL. Donc au diable les *free-traders* de la haute bourgeoisie !

« Jacques Bonhomme n'était pas avec eux, car ce qu'il veut, encore une fois, c'est L'ORGANISATION DU TRAVAIL ET L'ÉGALITÉ. »

Ainsi, le *Représentant du peuple* ne nous a pas pris en traître ; ce qu'il a tenu après la révolution, il le promettait depuis longtemps. — Le N° 13 contient une lettre de Pierre Leroux, adressée à Cabet) dans laquelle nous lisons : « J'ai trouvé dans *Trélat un ennemi aveugle, intraitable. Oh! que l'avenir est menaçant, puisqu'il y a, dès aujourd'hui, deux républiques en présence !* »

Voici un entre-filet probablement de M. Viard qui est un homme d'esprit, ancien rédacteur du *Corsaire* :

« Le *Constitutionnel* se demande avec sa bonhomie habituelle :

« Les membres du gouvernement provisoire, devenus professeurs, vont-ils instruire et gouverner la France en même temps?

« Nous disons, quant à nous :

« Ah! s'ils pouvaient nous instruire et ne plus nous gouverner !

« Ah ! s'ils pouvaient nous gouverner et ne pas nous instruire ! »

Nous ne pouvons résumer ici les doctrines sauvages de ce journal ; il faut aller les étudier aux sources mêmes, dans les livres de l'auteur. Faisons donc des citations. 25 avril :

« Les ouvriers sont allés à l'Hôtel-de-Ville,

« Et ils ont dit à M. de Lamartine : « Que devons-nous crier ? »

« Criez : *Vive la République !* » a répondu l'illustre poëte. « Et, a-t-il ajouté avec une naïveté

charmante, en criant : *Vive la République!* vous criez : *Vive la propriété!* »

« Les ouvriers se sont donc retirés aux cris de : *Vive la République! Vive la propriété! Vive Lamartine!* Et les bourgeois propriétaires ont été édifiés des paroles de M. de Lamartine, et des cris des ouvriers. N'est-ce pas le cas de dire : *Ah! le bon billet qu'a La Châtre?...*

« Depuis deux mois, il n'est pas sorti de l'Hôtel-de-Ville un seul mot qui n'ait été une erreur ou un mensonge.....

« Je ne viens point ici, avec une sotte et lâche impertinence, commenter la formule trop connue et trop peu comprise, *la propriété c'est le vol!* Cela se dit une fois; cela ne se répète pas. Laissons *cette machine de guerre*, bonne pour l'insurrection, mais qui ne peut plus servir aujourd'hui qu'à contrister les pauvres gens.

« La royauté, la propriété, le numéraire, voilà la trinité monarchique que nous avons à démontrer; voilà la triple négation dans laquelle se résume pour nous, tout entière, l'œuvre révolutionnaire commencée en février.

« Car, ainsi que nous aurons lieu de le démontrer par la suite, toute négation, c'est-à-dire toute réforme dans la religion, la philosophie, le droit, la littérature, l'art, se ramène à la négation de l'idée purement subjective, à une négation de la propriété. Et la propriété abolie, on verra, pour employer le langage vulgaire, ce que nous entendons mettre à la place de la propriété, à la place de l'autorité, à la place de Dieu..... »

Le 31 mai, le citoyen Proudhon fit une profession de foi aux électeurs de la Seine, dans laquelle ses amis ne furent pas peu surpris de lire ces mots :

« Mon principe, cela va vous paraître étonnant, citoyens, mon principe, c'est le vôtre; c'est la propriété elle-même.

« Je n'ai pas d'autre symbole, pas d'autre principe que ceux de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen : La *liberté*, l'*égalité*, la *sûreté*, la *propriété*.

« Comme la déclaration des droits je définis la liberté, *le droit de faire tout ce qui ne nuit pas à autrui.*

« Comme la déclaration des droits encore, je définis, provisoirement, la propriété, *le droit de disposer librement de ses revenus, des fruits de son travail et de son industrie.*

« Voilà tout mon système : Liberté de conscience, liberté de la presse, liberté du travail, républicains de la veille, pour ceux *qui ont donné des gages à la démocratie.* Le citoyen Michelot est parti pour Toulon, où il est en train de purger sa nouvelle condamnation.

59 — P. LE MONITEUR DES POSTES. — Journal spécial des postes dont nous n'avons point à parler. Il n'a eu qu'un numéro.

69. — LE MONDE, qui s'appela plus tard LE MONDE RÉPUBLICAIN. — Gérant : Magiaty. Voici un extrait du 1er numéro :

« Notre profession de foi est très-simple.

« Nous croyons que la République est le seul gouvernement qui convienne aujourd'hui à la France, le seul qui puisse donner satisfaction à toutes les légitimes exigences de la société.

« Nous croyons qu'en deçà et au-delà de la République, il n'y a que déception et anarchie, et après l'expérience que nous venons de faire, ce serait une honte, une folie et un crime d'exposer la France et l'Europe, par contre-coup, à de nouveaux bouleversements.

« Nous ne croyons pas à la possibilité d'une contre-révolution, et nous ne prenons au sérieux aucune espèce de prétendant. La monarchie succombe de toutes parts sous le poids de son impuissance ou de son indignité; le coup est mortel, elle ne s'en relèvera pas. »

Dans le n° 15, on lit :

« Nous nous rappelons que, en 1834, il existait à Paris quatre journaux, organes du parti démocratique, quatre feuilles politiques représentant, à peu près, l'opinion républicaine d'alors et les sentiments plus ou moins sincères des républicains de ce temps-là. Ces journaux étaient : *le National, le Bon Sens, la Tribune, le Réformateur*, prêchant, tous, les *admirables* maximes de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, mais à des points de vue différents, mais sur un ton qui sentait peu l'accord et la concorde; ce qui faisait dire aux hommes dont l'éducation politique était peu avancée, qui n'avaient encore d'un peu développé que l'instinct démocratique : « Mais comment faut-il être républicain? Est-ce à la manière du *National* ou du *Bon Sens*, ou bien à la façon de *la Tribune* ou du *Réformateur?* » Et ils disaient vrai. Et leur embarras était grand. Et c'est cette désharmonie permanente dans la presse républicaine, ce désaccord incessant, qui, très-certainement, ont fait que l'heure de la République a tant tardé à sonner.

« Il semble, en vérité, que la sublime devise que nous lisons, chaque matin, en tête des dé-

crets du gouvernement nouveau, soit réconnue de la plupart des républicains, et ne doive pas être à leur usage. Nous parlons de *liberté*, et nous ne voulons pas qu'il soit permis à nos adversaires d'émettre avec mesure et franchise leurs opinions. Nous invoquons *l'égalité*, et nous nous élevons contre certaines décisions qui consacrent ce principe souverain. Nous prononçons et nous écrivons partout *fraternité*, et nous dénonçons nos frères, et nous agissons à leur égard comme pourraient le faire des étrangers, des ennemis, des adversaires implacables. Est-ce de la loyauté, de la générosité, de la charité ?... »

60 — P. L'ORGANISATION DU TRAVAIL. — Cette feuille n'a malheureusement pas vécu. Elle était opposée à ce qu'on a appelé l'organisation du travail et aux doctrines des socialistes. Gérant : Amédé Sellier.

61. — LA MINERVE. — Journal militaire. Gérant : F. Durand. Paraît six fois par mois.

62. — L'ÉVENTAIL RÉPUBLICAIN. — Cette feuille était plutôt un éventail qu'un journal; le vent a emporté son premier et unique numéro. Rédacteur : Christian.

63. — LE PETIT HOMME ROUGE. — Petit journal satirique fait avec esprit, plutôt réactionnaire que républicain. Gérant : A. Baron.

2 *Avril.*

64 — S. L'ACCUSATEUR RÉVOLUTIONNAIRE. — (24 pages in-12). Publication ultra-démagogique sans valeur.

65. — L'ECHO DU SOIR. — Journal de nouvelles. — Plus tard il devint :

66. — LE MESSAGER. — Sans cesser d'être insignifiant.

67. — S. LE BANQUET SOCIAL. — *Journal du 12e arrondissement.* — Bureau, place Maubert. Rédacteur en chef : Georges Olivier. — Voici un échantillon du N° 14 :

« Les Odilon-Barrot ont fait leur temps... La République mérite et veut d'autres hommes.

« Nous espérons que les élections réaliseront nos vœux !

« Electeurs, songez-y bien ! donnez-nous des penseurs, et prenez garde de nous envoyer des bavards ! »

A ce titre, M. Georges Olivier aurait sagement fait de ne se point présenter aux électeurs.

6 *Avril.*

68 — S. LA SENTINELLE DES CLUBS. — Feuille rouge imprimée sur papier rose. — Voici le plan financier très-simple que annonce il proposait au citoyen Garnier-Pagès :

« Avisez Rothschild et Girardin, qui se disent hommes pratiques, avisez aussi quelques socialistes, Vidal, Toussenel et d'autres, *mettez la main dessus*, faites-les garder à vue à l'Hotel-de-Ville, rassurez leurs amis, leurs familles, leurs actionnaires, leurs abonnés; laissez-les mener joyeuse vie, à leur aise, au son de la musique et de la *Marseillaise*, au milieu des clameurs patriotiques de l'Hotel-de-Ville ; mais pour Dieu, ne les laissez pas sortir de la salle Saint-Jean avant qu'ils n'aient bien débattu, bien élaboré, bien trouvé les moyens de vous sortir de la crise et de faire tomber dans vos coffres UN MILLIARD ! UN MILLIARD ni plus ni moins, entendez-vous.

« Là est le nœud de la question. Vous faut-il cent, deux cent mille hommes pour appuyer votre acte d'autorité? Parlez; Paris descendra dans la rue comme un seul homme, vous portera sur ses bras jusque sur les marches de l'Hotel-de-Ville. »

Le citoyen Victor Bouton, rédacteur de toutes ces sottises, est un républicain de la veille.

8 *Avril.*

69. — LE BONHEUR PUBLIC ET GÉNÉRAL, *ou les Confessions d'un montagnard* — Renvoyons le citoyen Bejat à sa Montagne et à son épigraphe : *Dans les petits pots les bons onguents.*

9 *Avril.*

70 — S. LA CAUSE DU PEUPLE. — On connaît le fameux 16me *Bulletin de la République*, les doctrines de *la Vraie République*, toutes les divagations passées, présentes et futures des socialistes en faveur de l'*idée sociale*, on connaît par conséquent cette publication nouvelle de George Sand. — Elle n'a point vécu. — Nous nous rappelons y avoir vu un article très-nul de M. P. Rochery.

71 — P. LE CANARD. — Rédacteur en chef : Xavier de Montépin. — Rédacteur ordinaire : M. Paul Féval. — Beaucoup d'esprit et de bon sens formaient la rédaction habituelle de ce petit journal satyrique.

72 — S L'ORGANISATION DU TRAVAIL. — Rédacteur gérant : Letellier. — Journal hebdomadaire et communiste qui devait publier en feuilleton, L'UTOPIE de Thomas Morus. — Cette

phrase sur Louis Blanc, à qui il était tout dévoué, fera connaître ses doctrines :

« Il demande l'éducation commune et le développement intellectuel de tous. Je proclame bien haut cette formule qui est la nôtre depuis longtemps : *Que chacun doit travailler selon son aptitude et ses forces, et que chacun doit consommer selon ses besoins.* Mais il semble se contenter d'indiquer cette formule dont il n'ose invoquer l'application. C'est que, en effet, cette formule qui, pour nous, produit l'ordre et l'harmonie, qui est le dernier mot de la civilisation pour ceux qui l'ont adopté depuis longues années, devient une puissance qui épouvante ceux qui s'en servent pour la première fois, et qui ont pris à tâche de concilier des intérêts presque inconciliables. »

Cette feuille annonce ensuite :

« Qu'il s'est formé à Paris, sous le titre de *Société universelle*, une vaste association dont les membres doivent se compter par cent mille dans quelques temps. Cette Société est commerciale, industrielle et agricole; elle a pour objet l'organisation du travail dans toutes les spécialités. »

L'Organisation du travail devait être le moniteur de cette vaste association.

73 — S. Le père duchêne. — *Gazette de la révolution* (c'est-à-dire très-révolutionnaire et très-rouge). Ce journal parut d'abord deux fois et ensuite trois fois par semaine; — Sa collection est de 35 numéros. — Gérant : Thuillier. — Rédacteur ordinaire : Colfavru. — Les ouvriers qui ont une horreur si grande pour les avocats se sont laissé prendre à celui-là à cause de son langage ultra-démagogique. — Voici sur les rédacteurs de cette feuille l'opinion de *la Mère Duchène*, qui fut leur parente et leur alliée, et qui par conséquent doit les connaître :

« L'un est un sieur Thuillier, ancien-ci, ou ancien-ça, mais que je sais avoir passé en cour d'assises pour banqueroute frauduleuse, puis en police correctionnelle, pour une autre *disgrâce*. — Son collaborateur, associé ou complice, est un sieur Colfavru, espèce d'avocat sans cause, qui a pour ressources pécuniaires une femme...»

Voici maintenant quelques extraits de cette feuille :

(10 avril) : « Devons-nous oublier la secte républico-monarchique, les girondins du jour, ces démocrates phthisiques qui voudraient mettre le peuple à leur régime, ne le nourrir que de lait d'ânesse quand il lui faut pour aliment de la moelle de lion ? »

(16 avril) : « Il y a des gens qui prétendent que, quel que soit l'esprit de l'Assemblée constituante, on doit la maintenir et la respecter, attendu qu'elle sera, disent-ils, en raison du vote universel, l'expression *la plus fidèle* du vœu de la nation.

« Cette opinion a cela de fâcheux pour ceux qui l'émettent, qu'elle exprime, ou une grande niaiserie, ou une pensée réactionnaire, car on ne peut plus mettre en doute, aujourd'hui, que les véritables amis du peuple ne soient les républicains, démocrates, et socialistes. Donc, si l'esprit du peuple, dans les élections est bien dirigé, l'Assemblée constituante sera toute démocratique; dans le cas contraire, le peuple aurait été trompé, et alors il devrait user du pouvoir de sa souveraineté pour dissoudre l'Assemblée et provoquer de nouvelles élections. Contester ce droit du peuple, c'est nier sa souveraineté. Gautier,

« *Délégué des ouvriers du Luxembourg.* »

« Oui, citoyens, contester ce droit du peuple c'est nier sa souveraineté, et j'ajoute, c'est allumer la guerre civile, c'est marcher à la mort. »

(18 mai) : « Ils se sont transportés au domicile de Sobrier; ils l'ont violé; ils l'ont violé, entendez-vous, citoyens? ils ont brûlé et brisé tout ce qui se trouvait sous leurs mains. Sobrier n'était pas là; heureusement pour lui et pour eux, car sans nul doute ils l'auraient tué, assassiné lâchement. Ces horribles scènes ont eu lieu également chez Cabet. Pourquoi? pourquoi? répondez, hommes aveugles, fous furieux? vous, préposés au maintien de l'ordre! vous, chargés de faire respecter les lois! Mais d'abord, apprenez donc à les respecter vous-mêmes! Qu'eussiez-vous dit, si dans un moment d'effervescence, le peuple était entré dans vos boutiques à l'effet de piller, briser et brûler? »

(28 mai) : « Du calme donc! attends l'heure... Ne répands ni ton sang ni celui de tes frères aveugles, que lorsque les *nécessités* cruelles l'auront voulu.

« Mensonge! *Assemblée nationale*, *Constitutionnel*, *Débats*, *Union*, *Liberté et tutti quanti*, le bonnet rouge ne vous va pas; c'est Loyola qui est votre père. »

(4 juin) : « Ça ira! ça ira! vive la République démocratique et sociale!! — Ami Louis Blanc, réjouis-toi! il manquait à ta couronne la branche d'épines qui déchira le front du Christ,

Réjouis-toi, mortel aimé de Dieu, ta jeunesse brille de l'éclat de toutes les gloires. L'amour de tes frères grandit avec ta douleur, mineurs infatigables, ils travailleront sans relâche à ta délivrance. »

Dans ce même numéro, le citoyen Gautier se met à apprécier les doctrines de Proudhon qui à ses yeux est un affreux réactionnaire; voici ses paroles :

« Dans sa circulaire aux électeurs de la Seine, le citoyen Proudhon dit :

« Je suis l'homme qui a écrit ces paroles : « La propriété, c'est le vol, et je persiste à reconnaître cette définition brûlante comme la plus « grande vérité du siècle. Je ne pose pas un principe par ces paroles, je ne fais qu'exprimer une « conclusion; mon principe, c'est *la propriété* « *elle-même*. »

« Ainsi, tout en reconnaissant *que la propriété, c'est le vol*, le citoyen Proudhon déclare que son principe c'est la *propriété elle-même*, basée comme elle est aujourd'hui sur le principe d'hérédité, la faculté de donation et de testament.

« Je le demande, pourquoi alors faire tant de bruit avec les fameuses paroles cent fois répétées : *la propriété, c'est le vol*, pour arriver à déclarer qu'on est partisan de ce vol et qu'on fera cause commune avec les défenseurs de ce vol permanent ?

« Comme c'est joli ! et comme cette conclusion est admirable ! ! !

« N'est-il pas affligeant de voir une haute intelligence descendre à de si misérables sophismes ? »

(11 juin) : « N'est-ce donc rien que le décret contre le droit de réunion ? La contre-révolution, on le voit bien, ne sera satisfaite que par le rapport du décret qui a proclamé la République !

« C'est là que je vous attends, mes commis ! rappelez-vous la déclaration des droits de l'homme et du citoyen, de Robespierre. Je la sais par cœur depuis longtemps, et je n'ai pas oublié que je suis souverain avant vous, et que vous ne l'êtes qu'après moi et par moi ! »

Nous retrouvons encore le citoyen Gautier et ses doctrines : voici deux phrases charmantes :

« Dans le numéro du *Père Duchêne* de mardi dernier, je crois avoir suffisamment prouvé que *l'héritage est la plus grande iniquité humaine*..... »

« Mais vous, qui, pour devenir propriétaires, vous êtes seulement donné la *peine de naître*, votre droit assurément est moins respectable....

(15 août) : « Nous l'avons dit, c'est LA LOI DU HASARD qui régit la société, c'est LA LOI DU HASARD qui distribue les richesses et les fonctions sociales, c'est LA LOI DU HASARD qui est la cause de la plaie profonde qui dévore les travailleurs; ceci est une vérité si grande que nul n'a osé la contester; et cependant cette loi inique a ses partisans et ses défenseurs parmi les hommes qui se disent les amis de l'humanité ! Ecoutez-les, ces hommes, ce sont ceux qui, aujourd'hui, crient le plus fort et sur tous les tons : RESPECT A LA PROPRIÉTÉ ! RESPECT A LA FAMILLE !

« Certes, messieurs les privilégiés, vous ne manquez pas d'adresse; mais heureusement nous sommes à une époque où la ruse ne saurait longtemps prévaloir sur la vérité; LE RESPECT que vous réclamez, C'EST POUR VOS PRIVILÈGES, et non pour autre chose; quant à la propriété et à la famille, nous savons ce que vous en avez fait, et nous avons déjà eu occasion de DIRE QUE VOS PRIVILÉGIÉS ONT SEULS COMPROMIS L'EXISTENCE DE LA SOCIÉTÉ ET JETÉ LA DIVISION ET LA HAINE DANS LES FAMILLES. »

Ce journal, qui se vendait dans Paris à 60 ou 80 mille exemplaires, fut un des agents les plus actifs de l'insurrection de juin. Il était fait sans aucune espèce de talent, mais rempli d'insinuations, de mensonges et de calomnies. Sa rédaction *sournoise* poussait à la révolte en prêchant le calme et la patience. C'est maintenant la tactique de tous les révolutionnaires qui disent ne vouloir d'autres armes que celles de la presse et du suffrage universel, mais qui sont toujours prêts à méconnaître les élus du pays, comme au 15 mai, ou à faire appel à la force, comme pendant les journées de juin.

73. — LE SOIR, bulletin de la journée. — Rédacteur : Lefloch.

13 *Avril*.

74 — S. LE MESSAGER DE LA RÉPUBLIQUE. — Journal du soir; dédoublement de *la République*. Voyez plutôt quelle naïveté :

« Ce n'est pas notre faute si nous revenons à la charge, si, malgré nos déclarations successives et malgré nos constants avertissements, nous reproduisons itérativement cette assertion : que l'Assemblée nationale doit être composée *d'hommes nouveaux*.....

« Une fois pour toutes, nous le répétons : l'Assemblée nationale, pour accomplir le mandat sacré que lui aura confié la nation, ne peut être irrésolue sur le grand principe de no-

tre complète régénération sociale et politique....

« Il y a des gens, le nombre en est grand malheureusement, qui s'imaginent que la révolution de février n'est qu'une simple substitution de pouvoirs, un changement de ministère, et qu'en un mot il n'y a qu'un roi de moins en France. Dans leur funeste aveuglement, ils ne voient qu'une question de personnes là où toute la société est en cause. Ils ne comprennent pas qu'il ne s'agit plus aujourd'hui de satisfaire telle ambition privée, de machiner chez un conservateur quelconque une petite manœuvre parlementaire ou quelque chose d'approchant. Dormeurs éveillés, ils n'entendent pas à leur chevet la grande voix des classes opprimées qui réclament à cette heure leur place usurpée, leur droit au travail, au bien-être, leur part de soleil. Aussi ne proférez pas devant eux le mot *socialisme;* vous les verriez tomber en pamoison. Toutes les tendances à l'amélioration des races humaines, les éloquents appels des publicistes, les nobles efforts des penseurs pour arriver à la solution des problèmes sociaux, les aspirations généreuses des principaux organes de la presse, sont rangés par eux dans un centre commun de réprobation; ils ne se donnent pas même le temps de lire, d'étudier, de discuter de bonne foi les théories, les discours, les écrits. Ils ont un critérium plus certain que leur égoïsme leur suggère.

« Economistes de toutes les classes, saint-simoniens, phalanstériens, toutes ces doctrines si diverses se résument pour eux en un seul mot : *communisme*. Que si vous tentez de développer votre pensée, d'exposer vos plans, on vous ferme la bouche avec cette épithète : communiste! Vous voulez les chemins de fer par l'état, communiste! Vous ne désirez pas la guerre qui, suivant ces braves philanthropes, nous délivrerait du trop plein de notre population, communiste! Vous proposez de rétablir le crédit sur des bases nouvelles en réorganisant les banques sur un pied plus libéral, vous prêchez le culte de l'agriculture, communiste, communiste, trois fois communiste, vous dis-je!

« O Molière! comme la *tarte à la crême* est distancée!

« Toutefois, songez-y bien, partisans du *statu quo* social, l'avenir est un sphinx qui vous dévorera sans miséricorde si vous ne vous hâtez de résoudre ces terribles problèmes. »

15 *Avril.*

75 — P. L'ÈRE NOUVELLE. — Nous nous contenterons de faire de nombreux emprunts au prospectus de ce journal, qui parut quelques jours après la révolution de février et qui est assez rare maintenant :

« De grands événements viennent de s'accomplir dans notre patrie. Une troisième fois, depuis cinquante ans, l'impuissance des hommes à fonder en France un pouvoir solide a été manifestée. Le premier qui l'ait tenté, en s'appuyant sur le prestige de la victoire, a vu tomber son œuvre le jour où la victoire l'a trahi. Ceux qui sont venus après en ont appelé aux traditions antiques, à la force des races royales consacrées par le temps et l'hérédité; ils ont péri d'une main qui a retourné contre eux la majesté du sang. Les derniers se croyaient plus forts en demandant secours aux intérêts matériels; ils espéraient dans le dévoleppement du commerce et de l'industrie, dans une activité qui ne laisserait jamais ni reposer la fortune, ni tarir l'ambition : on vient de les voir s'évanouir devant le pressentiment continu d'un mal-être issu des entrailles mêmes de la prospérité. La terre a manqué sous leurs pieds comme elle l'avait fait aux descendants des grandes races, et avant eux à l'homme de la victoire; et à chaque fois le gouffre s'est élargi. Napoléon avait été vaincu par l'Europe, et un million de soldats nécessaires pour l'abattre avaient enveloppé sa chute dans une solennité qui imposait à l'âme. Charles X avait laissé derrière lui sauve et intacte la dignité du parlement national. Mais aujourd'hui, que reste-t-il qui n'ait été atteint? Rois, princes, pairs, députés, soldats rangés en bataille, tout a disparu dans une ruine qui n'a rien coûté. Il semble que la révolution d'un empire ne soit plus qu'un jeu d'enfant, et l'œil étonné contemple cet abîme où trois fois, en moins d'un demi-siècle, un vaste royaume a précipité son gouvernement. Faut-il donc désespérer? N'y a-t-il plus d'ancres pour nous? La France est-elle dans l'enfantement de sa vie ou de sa mort? Beaucoup n'en savent rien et tremblent d'une peur qu'ils ne cherchent pas même à s'expliquer. Les uns espèrent, les autres doutent, plusieurs maudissent, un grand nombre croit et attend. Nous sommes de ceux qui croient et qui attendent; car, au milieu de ces catastrophes répétées, nous retrouverons toujours deux choses debout, la nation et la religion. Ce peuple qu'on estime perdu ressaisit au moment même le sentiment de l'ordre et tire de son sein, avec une imperturbable fécondité, de nouveaux éléments de hiérarchie et d'orga-

nisation. On le jugeait ennemi de Dieu, et, dans l'enivrement même de la victoire, il tombe aux pieds de celui qui ne demande rien tant aux victorieux que le sentiment de leur faiblesse.

« Non, la France n'est point un peuple inexplicable ou mort. Il a vers le *vrai* et le *juste* une aspiration dont ses mouvements désordonnés ne sont que le témoignage; il cherche un gouvernement sincère comme lui, généreux comme lui, qui ne fasse pas de son existence une contradiction perpétuelle à ses vœux. *On promet trop à ce peuple et on ne lui tient pas assez;* les lois lui reprennent ce que ses constitutions lui donnent, les restaurations lui ôtent ce que ses révolutions lui gagnent, et dans cet horrible jeu, s'il perd la foi aux pouvoirs qui lui mentent et aux choses qui le trahissent, il ne perd jamais l'espérance d'une vie régulièrement ordonnée, qui consacre les principes de liberté, d'égalité et de fraternité que le christianisme a mis au monde....

« On voudrait en vain se le cacher, la France est un pays catholique. En dehors de la doctrine et de la discipline issues de Jésus-Christ et conservées par l'Eglise, il n'existe en France aucune doctrine fondée, aucune discipline efficace dans les esprits. Tout Français qui n'est pas catholique ne possède aucun corps dogmatique, pas plus chrétien que rationnel; il cherche, il espère, il croit à ses recherches et à ses espérances, mais il n'a pris possession d'aucun principe suffisant et fécond. C'est ce qui fait depuis soixante ans la force de l'Eglise et la faiblesse de ses ennemis. C'est ce qui explique pourquoi toujours, quelque événement qui se présente, la religion reste debout à côté de la nation. On ne chasse une religion que par une autre, et la France ne connaît pas d'autre religion que la religion de Jésus-Christ, une, sainte, catholique, apostolique.

« La France étant donc catholique, la position que prendront son épiscopat, son clergé, ses fidèles, est d'une importance souveraine et pour ainsi dire sans mesure. Ce que ne voudront pas les catholiques ne s'accomplira pas, ou s'accomplira dans des conditions telles, que le succès même ne sera que l'avant-veille de la chute et de l'ensevelissement. Il y a aujourd'hui, comme au 18 brumaire, deux choses victorieuses : la nation et la religion. On ne pouvait pas le dire en 1830, bien que cela fût; mais les voiles de 1830 sont déchirés, et tout le monde, à part ce petit troupeau d'aveugles, qui, en chaque occasion, survit à la lumière, tout le monde voit qu'il y a deux forces en France : le peuple même et Jésus-Christ. S'ils se divisent, nous sommes perdus; s'ils s'entendent, nous sommes sauvés.

« Comment peuvent-ils s'entendre?

« Ils peuvent s'entendre si l'Eglise respecte les volontés générales de la nation, et si la nation respecte les lois traditionnelles de l'Eglise. Ils peuvent s'entendre si l'Eglise travaille au bien de la nation, et si la nation travaille au bien de l'Eglise.

« Commençons par nous. Qu'est-ce que veut la nation? Elle a fait ou laissé périr, ce qui est la même chose, trois monarchies en quarante-sept ans; elle est lasse par conséquent de ce triple et infructueux essai; elle soupçonne, à tout le moins, qu'il y a dans cette forme de gouvernement quelque chose de mystérieusement incompatible avec la stabilité de ses destinées. Elle se demande si les rois ne sont pas condamnés du ciel, puisqu'ils tombent avec tant de facilité, et elle veut, par une grande expérience, tenter de vivre et de durer sous une autre forme d'administration publique. Pourquoi l'empêcherions-nous? Est-ce que les institutions religieuses ne fleurissent pas mieux sous le ciel démocratique des États-Unis que sous le sceptre autocratique du czar? Quelle raison divine y a-t-il à s'opposer à l'établissement d'une république en France? Aucune assurément. On peut penser que des raisons humaines l'exigent : mettre devant nos yeux les images sanglantes de 1793, soutenir qu'un grand peuple est incapable de vivre en république. Ces raisons sont bonnes ou mauvaises, mais elles n'ont aucun caractère divin, aucune sanction religieuse. Il n'y a donc pas devoir religieux ou divin de s'opposer au vœu de la France, si elle préfère en ce moment la forme républicaine à la forme monarchique. C'est une affaire d'opinion, ce n'est pas une affaire de foi. Or, un motif d'opinion ne suffit pas pour que l'Eglise entre en hostilité volontaire avec le vœu général d'une nation. Laissons faire la France, laissons-la faire avec un sentiment profond de respect et d'amour; suivons de notre cœur, de notre plus sincère bon vouloir chacun de ses pas; soyons ses enfants les plus dévoués. Qu'elle le sente à toutes nos paroles et à tous nos actes. Prions pour elle, non comme on prie pour un peuple qui s'égare, mais pour un peuple travaillé par des besoins sérieux et des épreuves multipliées, qui cherche péniblement son avenir, qui le demande à Dieu avec anxiété,

et qui est digne par son caractère, sa foi, son dévouement, ses longs services dans la double et unique cause du ciel et de la terre, de trouver enfin le port où s'attacheront ses générations. Fuyons, comme les conseils de la mort, les suggestions étroites de l'esprit de parti; ne croyons pas aux hommes qui ne croient qu'au passé et qui renferment la providence de Dieu dans le cercle de leurs souvenirs. Dieu est grand, les siècles sont longs, l'avenir n'a pas d'horizon visible; prenons une âme égale à tant de choses que nous ne connaissons pas pleinement. Rappelons-nous la parole du maître : *Ne soyez pas inquiets du lendemain* ; et faisons notre devoir aujourd'hui, sûrs, quoi qu'il arrive, que l'éternité ne nous démentira pas.

« En réclamant de la République la liberté de la conscience et de la pensée comme la première de toutes, nous n'en faisons pas le seul objet de nos vœux, comme si, par une sorte d'égoïsme sacré, les catholiques oubliaient, en regardant le ciel et l'âme, tant d'autres intérêts dignes de leurs préoccupations. L'Evangile n'a rien méconnu, rien oublié de ce qui touche l'homme. Nourris de ses leçons, nous ne séparons point dans notre sollicitude ce que Dieu ne sépare point dans la sienne. Nous voyons avec douleur les afflictions morales et corporelles de tant de nos frères qui portent ici-bas la plus lourde part du travail commun, part devenue plus pesante encore par le développement même de l'industrie et de la civilisation. Nous ne croyons pas ces maux sans remède, et si la souffrance est imposée à tous les enfants de l'homme, la charité unie à la science peut pourtant quelque chose pour en alléger le fléau, sinon pour le détruire entièrement. L'Eglise y a sans cesse travaillé; à aucune époque, elle n'a perdu de vue le pauvre peuple, et plus que jamais, s'il est possible à cause des maux nouveaux et étranges du monde, elle a ses yeux et son cœur sur les plaies de l'humanité. Nous attendons, nous devons attendre de la République, qu'elle emploiera sa puissance au soulagement des misères du plus grand nombre de ses enfants.

« Nous attendons d'elle aussi qu'elle prendra sous sa protection les peuples qui ont perdu leur nationalité par des conquêtes injustes que le temps n'a point ratifiées, et ces autres peuples qui, suivant de loin nos exemples, aspirent à leur affranchissement politique et moral : les biens de la France sont ceux du monde entier, et la fraternité n'a point de frontières. »

L'Ere nouvelle a pour rédacteurs : le R. P. Lacordaire, l'abbé Maret, Ozanam, de Coux, Charles Sainte-Foi, Lorain, de Labaume, J. P. Tessier, H. Gouraud. En présence de ces noms illustres, à si juste titre, ne serait-il pas ridicule qu'un pauvre inconnu comme nous vînt dire à ce journal tout le bien qu'il en pense?

76. — P. Nouvelles du soir, devenu le 17 avril.

77 — P. La propriété. *Journal des intérêts de tous.* — Rédacteur en chef : Julien Lemer. Feuille modérée, ainsi qu'on va le voir aux extraits suivants :

« La république spartiate ne peut être la nôtre. Les peuples ne font point de plagiat.

« Il y a folie à vouloir remonter le cours du temps et changer l'esprit d'une nation.

« Il n'est pas absolument impossible de terroriser la France; on ne réussira jamais à la dépouiller de l'amour des belles et grandes productions de l'intelligence humaine.

« Le règne despotique d'une minorité farouche n'empêcherait pas le peuple français de se souvenir qu'il est appelé à régner sur le monde par la science, par l'invention, par la poésie, par les arts, par la pensée aussi bien que par le cœur. On pourrait pour un instant faire plier la France, mais elle plie et ne rompt pas; elle a en elle une élasticité puissante; bientôt le ressort trop tendu romprait les liens et renverserait l'échafaudage de ces fauteurs de dissensions qui veulent sa décadence et le retour vers la barbarie.

« Il fut un temps néfaste dans notre histoire révolutionnaire, où le beau nom de *patriote* put être pris en mauvaise part; prenons garde que celui de *socialiste* ne dégénère de même sous l'influence de l'orgueil, de la paresse et de la cupidité.

« Nous sommes tous socialistes en ce sens que nous voulons tous l'amélioration du sort de chacun, l'extinction du paupérisme, le bien-être du travailleur, la liberté vraie, l'égalité féconde telle que Dieu l'a faite, et non telle que la feraient les passions mauvaises.

« Pauvres! ne violentez pas, ne dépouillez pas les riches; forts! n'écrasez pas les faibles; majorité! n'opprimez pas la minorité; heureux! n'insultez pas aux malheureux; malheureux! n'enviez pas, ne haïssez pas, ne persécutez pas ceux qui se trouvent aujourd'hui dans une position meilleure que la vôtre.

« Faites pour les autres ce que vous voudriez qu'ils fissent pour vous.

« Riches ! secourez les pauvres, préoccupez-vous d'eux, songez à eux constamment, améliorez leur condition par vos efforts continuels, ne soyez ni égoïstes ni orgueilleux. Pauvres ! ne soyez pas orgueilleux non plus; acceptez fraternellement un concours fraternel; ne découragez pas par votre raideur et votre dureté ceux qui désirent et cherchent votre bien. Forts ! secourez les faibles, tendez-leur la main, offrez-leur un appui généreux. Majorité ! tolérez les minorités, la liberté de leurs opinions leur est acquise. Minorités ! ne vous insurgez jamais contre la majorité. Car la volonté du peuple ne peut évidemment se manifester que par son vœu. Ne pas accepter le nom de la majorité c'est se révolter contre le principe fondamental de notre République : *La souveraineté du peuple.* »

16 *Avril.*

78. — L'AMOUR DE LA PATRIE. — Directrice : Mme Legrand. Voici sa profession de foi :

« En écrivant ce journal spécialement pour les femmes, je ne viens pas la dague au poing, le bonnet phrygien sur la tête, proclamer, comme d'autres l'ont fait, les droits libres des femmes; les engager à faire entendre leur voix, afin de discuter les lois pour ou contre elles, les actes plus ou moins politiques, et à réviser ceux du gouvernement. Je viens, bien au contraire, leur prouver que, nées femmes, elles doivent rester femmes ! Bien des volumes sont comprimés dans cette phrase ! J'essayerai de les développer; toutefois, comme je ne suis ni bas-bleu, ni femme savante, ni bel esprit, qu'on me pardonne si je ne suis pas à la hauteur littéraire actuelle, ce ne sera pas la science, mais mon cœur qui parlera. »

Nous reprochons à ce journal d'être un peu trop rongé de vers. La poésie est une fort belle chose, mais pas trop n'en faut; surtout comme celle-ci :

« Léger comme son aile,
Courant de belle en belle,
L'infidèle
Les quitte et les reprend,
Toujours en folâtrant. »

79 — S. JOURNAL DES FAUBOURGS. — N'ayant pu en avoir un seul numéro, je transcris ce qu'en dit la *Physionomie de la Presse :*

« Ignorant et envieux. Excitation à la haine contre la société tout entière. »

80 — S. LE CONSERVATEUR DE LA RÉPUBLIQUE. — Ce journal a peu vécu, mais trop. Depuis février, le citoyen Charles Marchal, rédacteur en chef, veut se vendre, n'importe à qui, ce qu'il s'estime; on ne veut le payer que ce qu'il vaut; de là, un marché impossible. Il a successivement cherché à se rattacher à Barbès, Blanqui, Louis Blanc, Girardin, Raspail, que sais-je encore, à Ledru-Rollin; car on disait autrefois *le Conservateur de la République* soutenu par ce grand montagnard. Sous les tyrans, comme ils disent, le citoyen Marchal a fait de sales romans et d'ignobles pamphlets qu'il n'osait pas avouer lui-même. Voici la profession de foi de cette feuille :

« Le titre de ce journal révèle son esprit. CONSERVER LA RÉPUBLIQUE dans notre patrie bien aimée; travailler à rendre cette République sainte et forte, tels sont nos plus CHERS VOEUX.

« Les rédacteurs du CONSERVATEUR DE LA RÉPUBLIQUE ne sont pas les hommes du lendemain; ils étaient républicains sous la monarchie, quand il y avait du péril à l'être. Ils veulent l'organisation radicale et définitive de la fraternité. La fraternité organisée, c'est le droit et le devoir traduits en faits; c'est le bonheur. Voilà le but que doit se proposer, pour ne pas périr, la France républicaine. »

Avec de pareils hommes nous aurions *la République du ridicule* pour faire suite à *la révolution du mépris.*

Ce journal promettait à ses lecteurs des manuscrits inédits *d'Alibaud !* qu'on appellera sans doute aussi, quelque jour, l'*Ange de l'assassinat ?*

Depuis, le testament politique d'Alibaud a été publié par le citoyen Raymond Brucker qui explique ainsi la publication de ce document :

« Entre les philosophies officielles, que déjà l'on n'étudie plus que fort nonchalamment sur les bancs universitaires, parce qu'elles n'engagent à rien, et les philosophies populaires, qui touchent au sort de tous, comme des leviers prêts à servir aux transformations les plus profondes, il existe le même abîme qu'entre l'atmosphère du bien-être et celle de l'indigence. Théorie d'oisifs d'un côté, théorie de désespoir de l'autre. Ces deux espèces de philosophies l'ignorent réciproquement. L'heure de leur tête-à-tête a sonné.

« Le manuscrit d'Alibaud, dont la date, au moins, est authentique, si le fond ne l'est pas,

comme on nous l'a dit assez à la légère, marque pour lui seul une période assez curieuse dans la transformation des idées républicaines. Ces idées sont déjà plus nettes quant au but qu'elles se proposent et dont il ne reste plus qu'à trouver les moyens qu'elles n'ont pas. Il ne s'agissait, en 89, que d'un changement au profit de l'état-major; il s'agit désormais d'un équivalent au profit de l'armée. Le ton de martyr et de prédicateur que prend le fier meurtrier fera sans doute songer à l'épigramme de Callisthènes, ripostant à je ne sais quel moraliste de son époque: *Eh! mon ami, qui te corrigera de la fureur de vouloir corriger les autres?* Par malheur, ici-bas, personne ne corrige personne; nul de nous ne saurait être vaincu que par la joie de ses propres satisfactions; et Dieu seul tient la clef de ce mystère de puissance par lequel il arrive que l'homme se trouve changé du tout au tout, sans que rien soit changé dans sa nature.

« Entre les prophètes et les terroristes, il y a cette différence que les premiers avertissent sans frapper, et que les seconds frappent sans avertir. La nuance est si tranchée, que beaucoup de gens devaient s'obstiner à ne pas la voir. Les prophéties importunent la mollesse. Quand les classes officielles se sont grisées d'opium, elles croient les classes populaires endormies; et voilà le secret des écroulements dont nous venons d'être témoins; écroulements qui pourraient bien n'être qu'à leur début. »

Voici maintenant quelques lignes de ce testament politique qui devait servir de contrat d'alliance entre les socialistes et les républicains.

« La France couve d'immenses haines après avoir manqué son but immense. Elle ne vous pardonnera pas.

« Un tronçon d'épée lui reste à la main; il lui servira de poignard. . . . . .

« Moi je vous crie : il reste un problème à poser. — Quel est-il? — Celui du travail! — Il faut constituer le travail de telle sorte que l'homme ait du pain, et qu'il ne doute pas de l'avenir quand les bras lui manquent.

« La révolution n'est que cela. — Vous perdiez le temps, j'ai du vous rappeler à l'ordre.— Quand vous aurez jeté ma tête au peuple, le peuple saura bien vous dire : — Et puis? — Vous ne savez que couper des têtes. — Le bourreau en sait autant que vous!

17 Avril.

81. — P. L'Egalité. — Même journal, même rédacteur que la Propriété. Ce qu'en dit la *Physionomie de la Presse* en le supposant fondé par M. Ledru-Rolin est donc inexact, et pour preuve nous donnerons le passage suivant extrait du premier numéro :

« Les théories de certaines écoles d'utopistes, comme il en a tant surgi depuis six semaines, portent atteinte au droit naturel en s'attaquant à la propriété qu'il importe de défendre au nom de la morale et de la justice.

« En mesurant les salaires *aux besoins* (terme fort vague comme unité de mesure), au lieu de les proportionner au travail, elles sont attentatoires à tous les devoirs de famille; elles nous feraient rétrograder vers un état de barbarie plus que sauvage tant il serait absurde.

« Poussé à ses limites logiques, un autre système, très-voisin de celui qui porte le nom d'organisation du travail, ne tend à rien moins qu'à rompre le mariage et tous les liens d'affection; la femme n'est plus qu'une machine destinée simplement à la reproduction de l'espèce; l'Etat est le parâtre de tous les enfants qu'il fait élever, endoctriner, caserner, enrégimenter et gouverner selon son grand intérêt La liberté devient de l'individualisme sous une inflexible loi de servitude; l'égalité existe moins que jamais, puisque les capacités ou les besoins, les aptitudes ou les passions, tranchent irrévocablement les positions respectives de ces orphelins-nés qui se débattent dans une société monstrueuse. La fraternité enfin perd son caractère de moralité divine, ou, si l'on aime mieux, de charité chrétienne, pour se transformer en une vérité matérielle et hideuse, que laisse surnager l'égoïsme le plus absolu.

« Sachez dépouiller de leurs enveloppes parfois séduisantes ces théories dites sociales qui, se lançant dans l'inconnu, désorganisent d'abord la société, vous reconnaîtrez qu'elles contiennent toute la négation du droit naturel.

« Et cependant les socialistes ont écrit sur leurs drapeaux la grande devise : *liberté, égalité, fraternité*; eux aussi proclament la République et confessent la souveraineté du peuple.....

« Le droit sacré de l'homme, droit contesté quoique incontestable, est de se posséder lui-même, c'est-à-dire d'être libre, et de posséder de même le fruit de son travail manuel ou intellectuel, qui constitue sa propriété. Si cette propriété est légitime, *sa liberté* ne sera complète qu'à la condition qu'il pourra *librement* la ven-

dre, l'aliéner, la transmettre, soit par donation, soit par testament, et en disposer absolument comme il l'entendra.

« Retranchez le droit de propriété, l'homme cesse d'être libre; et, en effet, il est de fait comme de principe, que l'esclave n'est pas apte à posséder.

« Le bon sens public proteste contre les doctrines impies ou insensées des écoles qui s'attaquent au droit naturel. Au besoin, la population tout entière se lèverait pour pulvériser les sophistes comme des factieux et des traîtres à la patrie. »

On le voit, ce journal était peu socialiste ; mais la *Physionomie de la Presse* a peut-être voulu parler d'une autre *Egalité*; nous en avons tant maintenant..... sur les murs!

20 *Avril.*

82 — S. Le démocrate égalitaire, semaine sociale et républicaine. — Rédacteur en chef : Frédéric Gérard. Nous y trouvons sur les ateliers nationaux un article du citoyen Chardon, et plus loin le récit touchant d'une fête populaire qu'il convient de conserver :

« Le club des Incorruptibles, composé de démocrates éprouvés, organisa dimanche 2 avril, sur la proposition du citoyen Delente, une fête populaire, un banquet auquel il invita tous les patriotes; la préoccupation des élections empêcha que cette fête de famille ne comptât de plus nombreux convives; mais à deux heures des clubs partis de divers quartiers de Paris et de la banlieue se rendirent à cette franche et loyale invitation, et ce furent même les points extrêmes qui se montrèrent les plus empressés. Les clubs de Menilmontant, Passy, la Société populaire de Montrouge, arrivèrent bannière flottante, au milieu des chants patriotiques, et reçurent l'accolade.

« Au centre de la place du Châtelet, s'étendaient deux longues tables chargées de pain et de viandes froides. La société populaire de Montrouge avait apporté un énorme gâteau, dû au citoyen Flotte, frère du démocrate de ce nom, et il fut destiné à la communion républicaine.

« A trois heures, les citoyens Parenthon, Frédéric Gérard, Delente, toujours pleins de cœur et d'énergie, et les orateurs des autres clubs, prononcèrent des discours empreints des sentiments les plus fraternels, et le peuple, qui assistait à cette manifestation, fut appelé à prendre part au banquet.

« Des corbeilles pleines de vivres furent distribuées, ainsi que quelques rafraîchissements, et le gâteau du citoyen Flotte, coupé en petits morceaux, servit de pain bénit dans cette communion démocratique.

« A quatre heures, malgré une pluie *assez forte*, les clubs réunis se rendirent à la colonne de Juillet dont ils firent le tour, la tête découverte et dans un silence religieux. Quelques paroles de regrets et d'adieu furent prononcées par plusieurs orateurs devant l'entrée du monument; tous abjurèrent la vengeance et prêchèrent la pratique constante de la fraternité. On y lut les strophes pleines de poésie du citoyen Gauny, sur la fraternité, et l'on en distribua des exemplaires aux assistants.

« Le retour eut lieu dans le même ordre, et chacun rentra plein de la grandeur de cette fête fraternelle, qui étonna les spectateurs les plus indifférents, et laissa dans tous les esprits un souvenir vivace. »

Voici comment cette même feuille apprécie la manifestation du 16 avril :

« Si la force brutale a cru l'emporter, elle se trompe, car la réaction a triomphé dans cette journée, qui, de pacifique qu'elle avait commencé, pouvait se terminer par une lutte sanglante.

« Cette démonstration est-elle une preuve de force ou de faiblesse? C'est ce que nous ne pouvons dire Il est triste seulement de nous voir, au bout de deux mois, grâce à de saints instigateurs, revenus aux mauvais jours de 1832.

« Nous voyons avec peine que les *communistes*, dont les intentions honnêtes et pacifiques devraient être bien connues, soient les boues émissaires du parti réactionnaire. C'est contre eux qu'il lance la population ignorante. Malgré tous ces efforts, l'idée d'une *révolution sociale*, faite dans les limites réalisables, est profondément empreinte dans les meilleurs esprits, et rien n'arrêtera sa marche progressive.

« Il serait temps que la garde nationale comprît qu'elle est du peuple, et, en voyant inscrit sur toutes les bannières : *Abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme, organisation du travail*, qu'elle vît bien que nous marchons à une *réforme sociale* à laquelle elle devrait s'associer, au lieu de chercher à la comprimer en se mettant au service d'une pensée égoïste dont l'heure de l'agonie est sur le point de sonner.

« Nous devons, au demeurant, dire pour la justification de beaucoup d'entre eux, qu'ils igno-

raient dans quel but on les réunissait; mais les intentions de ceux qui avaient distribué les cartouches ne sont pas douteuses, ils voulaient une collision. »

On trouvait au bureau de ce journal, très-nul et très-insignifiant, tous les ouvrages de Pierre Leroux.

83 — S. Le travailleur, *idées positives, industrie, commerce.* — Ce journal voulait substituer le troc au commerce.

84 — P. La France républicaine. — Rédacteur en chef : J.-J. Godard.

« Ouvriers, nous sommes tous frères.

« Travailleurs des bras et travailleurs de l'intelligence, unissons-nous, donnons-nous la main, marchons ensemble sans faiblesse et sans peur.

« Surtout ne perdons pas de vue notre drapeau : « Liberté, Egalité, Fraternité, Ordre et Force »

« Liberté. C'est là notre première conquête, fécondée par le sang du peuple.

« Egalité. Parole sublime sur laquelle repose toute l'organisation de la grande famille républicaine. Plus de priviléges, guerre aux abus. Où l'égalité règne, la confiance naît et enfante le bonheur.

« Disons-le bien haut, par égalité, nous n'entendons pas spoliation, division des fortunes, partage entre tous; mais bien nivellement absolu des citoyens sous la loi, sans faveur, sans partialité, sans exclusion. La fortune, comme l'intelligence, a ses variétés, ses degrés infinis. Tous les hommes sont égaux, ils sont frères; mais ils n'ont pas tous les mêmes nuances de talent et de savoir.

« Ouvriers d'un même atelier, sommes-nous aussi habiles les uns que les autres? Non.

« Beaucoup d'entre nous ont plus de facilité, plus d'aptitude au travail. Ces dispositions heureuses sont personnelles. Leurs résultats ne sauraient être détruits *sans injustice*, et l'amélioration du sort de l'individu découle de ce principe.

« Voilà ce qui constitue la propriété.

« Chacun peut l'acquérir par son mérite, par son travail. Il a le droit de la transmettre à ses enfants.

« Ordre et force. Privée de ces deux appuis, la liberté peut dégénérer en licence et mourir.

« Sans l'ordre et sans la force, point de gouvernement possible. Soutenons les hommes de notre choix, et ne nous laissons intimider ni par des manœuvres occultes, ni par de vaines clameurs.

« Ordre et force! Ces deux mots sont logiques et s'enchaînent.

« La manifestation du 16 avril vient de le prouver d'une manière triomphante.

« Deux cent mille hommes, ouvriers et gardes nationaux, armés et sans armes, debout au premier son du tambour, marchant avec le plus parfait accord vers le même but et dans la même pensée. Quel spectacle! quel avertissement solennel aux ennemis de la République.

« A la simple annonce d'un danger réel ou imaginaire, tout Paris s'est trouvé prêt à défendre le gouvernement provisoire. »

Nous trouvons à la fin de cette feuille des tercets de M. C. de Nugent contre la dynastie d'Orléans, et un *Figaro* républicain qui n'est pas notre *Figaro* de la veille.

85 — P. La tribune populaire. — Gérant : A. S. Montferrier. — N'a eu, je crois qu'un numéro. — Il devait être l'organe du club central des départements. — C'était une excellente idée, mais d'une réalisation très-difficile. — Les départements, au lieu d'envoyer à Paris des clubistes délégués, ont préféré venir eux-mêmes en masse, quand ils ont vu la marche que prenaient les affaires. — Et ils ont eu raison. La révolution de février aura amené cet excellent résultat, d'intéresser toute la France à la vie, au mouvement, à l'action de sa capitale. Nous verrons bien à l'avenir si cent ou deux cent mille ouvriers prétendront encore faire la loi à tout le pays! — La *Tribune populaire* se proposait d'ailleurs de suivre une ligne modérée; on en peut juger par l'extrait suivant :

« Au milieu de ces débris dont nous voyons jonché le sol de la patrie, il reste debout les débris fondamentaux, éléments primitifs de toute organisation, principes qui survivent à tous les ébranlements, à toutes les grandes transformations politiques et sociales : ces principes sont la famille et la propriété. — Au-dessus, et comme pour les faire bénir ou les protéger contre toutes les tentatives insensées, plane le sentiment moral et religieux qui se développera, puissant, sous l'influence des principes nouveaux, car ce double sentiment a besoin d'un ciel démocratique pour s'épanouir dans toute sa beauté.....

« Hommes libres, voilà le phare qui peut seul éclairer la marche des plus frêles embarcations,

comme celle des vaisseaux les plus lourds. Sur la route difficile que nous avons à parcourir, voilà la lumière qui guidera nos pas!

« Rangeons-nous donc sous cette bannière! accrochons-nous à cette planche de salut, et ne lançons pas en aveugles notre vaisseau sur des mers inexplorées, dont nul ne connaît ni les écueils, ni les rivages. »

Directeur : M. L. Menier. Administration : M. Denain.

86 — S. La France libre, par Maximilien Marie. — Une feuille grand in-4°, publication irrégulière. — Quatre numéros ont paru. — Ce journal est la doublure de Proudhon et de ses doctrines. — Voici le programme que nous trouvons en tête du 4e numéro :

« Proscrire toute restauration du *trône* afin d'avoir *liberté politique*, c'est-à-dire de pouvoir réaliser le progrès à mesure que la science le formule; secouer le joug du *capital* afin d'avoir *liberté industrielle*, c'est-à-dire possibilité de vivre en travaillant sans renoncer à l'exercice d'aucune des facultés morales et mentales; s'affranchir de la métaphysique afin d'avoir *liberté d'esprit*, c'est-à-dire d'une part, indépendance absolue envers toutes solutions préjudicielles des questions que la science ne peut encore aborder, et de l'autre, disposition à recevoir toute vérité positivement établie, lors même qu'elle choquerait les préjugés les plus enracinés. »

Talent médiocre, valeur nulle.

Fin Avril.

87 — S. Le réveil du peuple. — Rédacteur : Ch. Félix. Ce journal insignifiant n'a paru que quelques jours.

88 — La pologne de 1848. — Propriétaire gérant : Ch. de Forster. — Cet organe de l'émigration polonaise a été tué par l'envahissement de l'Assemblée nationale.

89. — Revue patriotique. — M. Nédarès est un franc-maçon, républicain de la veille. — Il a déjà fait paraître plusieurs publications aussi dignes de rester inconnues que celle-ci. — Selon lui, la République est une bonne chose, mais les républicains ne valent rien. — A la bonne heure! voilà de la franchise. — C'est sans doute pour cela que nous avons en France la République et si peu de républicains.

90. — Le nouvelliste. — Espèce de *Moniteur parisien* qui a reparu en février, mars, avril, etc., etc., portant toujours en tête quatorzième année d'existence. — On s'aperçoit aussi peu de son apparition que de sa mort.

91. — La tribune des employés. — Feuille éphémère in-4°, se proposant de paraître toutes les semaines. — Elle devait être l'organe de tous les employés qui, sentant venir le vent de la destitution, s'étaient réunis pour protester. — Gérant : Ed. Brun.

92. — Le manifeste des provinces. — *Alliance de l'autorité et de la liberté; adresse des départements à l'Assemblée constituante.* Cette feuille est une protestation contre une centralisation administrative qu'elle regarde comme la cause de tous les maux. — Nous en extrairons les passages suivants :

« La centralisation politique, cette force morale des nationalistes, ne régirait pas nos institutions, que nous serions les premiers à réclamer sa dictature. L'unité politique fut de tout temps le secret de l'initiative des peuples, le génie de leurs progrès, la cause de leur puissance et de leur gloire. Mais la centralisation administrative n'est autre chose que la force corruptrice et dissolvante; et c'est à son action néfaste et liberticide que nous devons toutes les calamités qui, depuis plus d'un demi-siècle, affligent notre patrie.

« Où réside la cause qui détruit, après chaque commotion sociale, le commerce et l'industrie, ces sources d'ordinaire si fécondes de la prospérité de notre pays. — Dans la *centralisation administrative*.

« Comment se nomme le génie malfaisant qui, depuis tant d'années, paralyse cette merveilleuse activité de nos provinces, jadis si florissantes? — La *centralisation administrative*.

« D'où sont partis les coups sous lesquels ont succombé la confiance et la bonne foi, ces vertus proverbiales de nos ancêtres; et d'où vient l'influence criminelle qui nous vaut le maintien du monopole et de l'agiotage? — De la *centralisation administrative*.

« Sur quoi devons-nous rejeter et l'instabilité des pouvoirs politiques, et des discordes sans nombre qu'engendre cette instabilité? Sur la *centralisation administrative*.....

« Elus du pays, qui avez mission d'organiser notre liberté, jetez les yeux autour de vous : La corruption nous consume, les passions nous dévorent; la soif de dominer s'empare de toutes les âmes; les mauvais citoyens s'agitent de tous côtés, les conspirations s'ourdissent jusque dans votre sein; la réaction veille à toutes les issues

du sanctuaire des lois, l'horizon politique est constamment chargé de tempêtes, et déjà même la foudre révolutionnaire a éclaté sur vous; la foi politique ne peut être ravivée; la possibilité d'un bouleversement social occupe tous les esprits; la peur gagne de proche en proche; les émigrations se multiplient; les industries se perdent; le commerce est aux abois; les ruines s'amoncellent. La fortune publique même est épuisée: et la misère, océan d'angoisses, monte, monte sans cesse, et bat déjà de sa vague irritée, le faîte de votre palais. Voilà les fruits de la centralisation administrative! Et voilà pourquoi aussi nous ne cesserons de protester contre l'épouvantable abus qui commet aux mains d'une seule ville les destinées de tout un empire.

« Eh quoi! Depuis cinquante-cinq ans, Paris attaque et résiste, organise et désorganise, innove et détruit, édifie et renverse, règne et gouverne! Paris trône en souverain! O nobles villes provinciales, c'est vous qui, dans tous les siècles d'oppression, avez été le boulevard de l'indépendance et de la liberté; c'est vous qui avez vu tomber sous vos murailles les ennemis de la patrie; c'est vous qui avez broyé sous vos phalanges de fer la brutale et sauvage barbarie qu'aucun peuple européen n'avait pu repousser; c'est vous qui avez anéanti la puissance féodale et humilié les monarques; c'est vous qui avez été le berceau de ce peuple-roi, que les nations reconnaissantes ont nommé le peuple libérateur! Et c'est vous qui traînez maintenant les chaînes de l'esclavage le plus révoltant; c'est vous qui maintenant, oublieuses de votre passé, de votre force et de vos droits, courbez honteusement la tête sous les caprices de la volonté, sous les exigences du pouvoir, sous l'égoïsme des intérêts de la minorité la plus infime! Est-ce bien vous? ô nobles villes provinciales! Eh quoi! Paris a-t-il soumis la France par les armes, qu'il traite la race française en peuple conquis, et nos grandes municipes en colonies vassales! »

93. — DISTRACTIONS *géographiques, physionomiques, anecdotiques, historiques, épigrammatiques, scientifiques, etc., etc., aussi instructives qu'amusantes.* Publication absurde ayant pour épigraphe : *Diversité c'est ma devise.*

« Loin d'en épuiser la matière,
Je n'en veux prendre que la fleur.
A la promenade au spectacle
J'amuse et j'instruis tour à tour. »

Le 2e numéro de cette revue contient une lettre de Voltaire à Rousseau, et la réponse de celui-ci, ce qui n'est ni instructif ni amusant. Il y a en outre une lettre sur la manière d'apprendre à écrire que l'auteur aurait dû lire; plus une notice sur les langues du globe, et des strophes sur la polka.

Avant d'aller plus loin, nous devons, pour rendre cette nomenclature des journaux aussi complète que possible, remplir différentes lacunes. Les feuilles dont nous allons parler sont presque toutes sans date, et d'ailleurs d'une importance fort contestable. Nous dirons ce que nous en savons; fort peu de chose. Les collectionneurs, et ils sont nombreux, ne doivent pas oublier qu'on a fait paraître une multitude de *canards* insignifiants dont on ne connaît ni la source ni l'origine. Quant à nous, nous n'enregistrons et nous ne disons que ce que nous avons vu ou lu; car, selon nous, il vaut mieux se taire que mentir.

94. — LE TRAVAIL, *journal du travailleur électeur et éligible*, par le citoyen Edouard Hoüel, rue du Rocher, 6. — Nous avons vu un premier numéro de cette feuille lithographié portant la date du 24 février. Le second numéro était imprimé. Nous soupçonnons fort l'auteur d'avoir antidaté sa publication.

95. — CHARITÉ ET JUSTICE. — Hebdomadaire du 19 mars; feuille mystique, dit la *Physionomie de la Presse*, et qui vient nous affirmer que la République n'est qu'une forme nouvelle du christianisme. *Nouvelle*, c'est le mot, car on ne le reconnaît guère dans tout ce que nous voyons.

96. — LA DÉPÊCHE du 21 mars. — C'est *le Courrier du soir* de M. L. Chambellant.

97. — L'ÉCHO DU PEUPLE, par Alphonse Vernet. — Du 9 avril, dit la *Physionomie de la Presse*, qui en donne l'extrait suivant :

« Courage, Ledru-Rollin; en un jour vous avez pris des dimensions colossales; la chose publique a fait un pas de géant. La nation vous regarde; les républicains espèrent en votre patriotisme fervent et *éclairé;* ils sauront seconder vos efforts. »

98. — LE FANAL RÉPUBLICAIN, éclaireur du peuple souverain, par Jules Mauviel, ouvrier du socialisme et candidat prolétaire, en avril. — C'est une profession de foi dans laquelle l'auteur veut absolument que le peuple soit souverain. Eh mon Dieu! nous aussi, nous ne demanderions pas mieux qu'il le fût ou pût l'être;

car sans doute alors il serait moins ignorant et moins corrompu.

99. — FRANCHES PAROLES. — Sages réflexions adressées aux ouvriers par M. Felix Books, à propos de la diminution des heures de travail et de l'augmentation des salaires. Ce réactionnaire a le malheur de craindre que nous ne puissions plus soutenir la concurrence étrangère, et qu'en voulant travailler deux heures de moins, les ouvriers n'arrivent qu'à ne plus travailler du tout.

100. — LA GARDE NATIONALE. — Journal qui demandait 30,000 francs de souscription pour paraître. On devine le sort qui l'attendait. Gérant : Levêque.

101. — JOURNAL DE DÉMOCRITE. — Il passe en revue les professions de foi, les listes de candidats, les opinions des hommes et des journaux, etc. Deux numéros en avril.

102. — JOURNAL LES ENFANTS — Ancienne feuille mensuelle devenue hebdomadaire, populaire et utilitaire, etc.

103. — JOURNAL DES ÉGLISES DE PARIS ET DE LA BANLIEUE. — Feuille spéciale des fêtes, cérémonies, instructions, prédications, etc.; du 14 mars. Lallemand-Lepine, rue de Sèvres, 12.

104. — LE JOURNAL POUR RIRE. — C'est bien un journal pour rire, aussi sot sous la République que sous les *tyrans*, comme disent ceux de la veille et du lendemain.

105. — LA LANTERNE. Gérant : Ganivet des Fontaines. — Journal plus comique que méchant, mais plus ridicule encore que comique. Il voulait mettre tous les républicains à la lanterne ; si c'est à la sienne, il n'y a pas grand mal ; ils en sont bien dignes.

106. — LA LANTERNE, organe de la jeunesse républicaine démocratique. — C'est sans doute l'ancienne *Lanterne*, du quartier-latin, journal de la veille, indigne d'un lendemain. Gérant : Devimes.

107. — LA NATION ARMÉE, journal des clubs démocratiques de la garde nationale. — Il y eut jadis un club-cercle de la garde nationale au passage Jouffroy ; mais à la suite de discussions très-orageuses, une partie des assistants voulurent se séparer et se réfugier au manége Fitte avec leur président Chambaud. De là *le Garde national* et *la Nation armée* pour servir d'organes à ces deux réunions. Tout cela est bien loin de nous, espérons que ça y restera.

108. — L'OMNIBUS. — Revue in-8° dont nous ne connaissons pas l'itinéraire politique. Aurait-elle servi à faire une barricade en juin ?

109. — L'ORDRE PUBLIC, journal des barricades, rue des Trois-Frères, par M. Eugène Blanc. — Quoique le nombre des Blanc soit considérable depuis février, nous croyons les connaître tous ; le bon petit Blanc dont il est ici question doit être un ancien détenu politique.

110. — LA RÉFORME AGRICOLE. — Lorsque la curée des places fut ouverte à l'Hôtel-de-Ville, on sait avec quel zèle et quel dévouement patriotique les républicains s'y précipitèrent. Malheureusement le nombre des ambitieux est toujours plus grand que celui des places. Alors on imagina de se rejeter vers l'agriculture comme étant la seule carrière qui restât libre encore. Nous nous rappelons ce mouvement de l'opinion publique, parce que nous l'avons observé avec soin. Pendant un mois, à Paris, il ne fut question que d'encourager les travaux agricoles, et nous pensions alors que si la République rendait un service à la France, ce serait celui de lui faire abandonner la politique industrielle qu'elle suit d'une manière si exclusive et si dangereuse depuis vingt ans. Quoi qu'on fasse, la France est et restera un pays essentiellement agricole.

M. Baubée, fondateur de *la Réforme agricole*, s'intitule ingénieur agricole ; tant mieux pour lui, mais....

111. — LA REVUE RÉTROSPECTIVE. — Recueil d'actes, de pièces ou de lettres des hommes de l'ancien gouvernement. La collection doit former trente numéros. Combien y en aurait-il donc, si l'on faisait pour la République ce que M. Taschereau a fait pour la monarchie?

112. — LE TAM-TAM RÉPUBLICAIN. — C'est l'ancien *Tam-Tam*, celui de la veille, qui après avoir disparu quelque temps s'est montré tout à coup baptisé à neuf. Tout *Tam-Tam* qu'il est, il ne fait pas grand bruit.

113. — LA TARENTULE, *revue critique des actes sérieux, des utopies, des excentricités et des bévues de nos hommes d'Etat*, etc., etc. — Revue grand in-8° qui vient tout exprès de Saint-Cloud pour nous piquer la curiosité et nous faire rire « jusqu'à complète extinction des forces musculaires. »

114. — LE TRIOMPHE DU PEUPLE a paru le 16 avril, le jour même de la grande manifestation modérée ou réactionnaire, je ne tiens pas aux mots. Nous y trouvons ces lignes :

« Ce que de généreux rêveurs appellent l'or-

ganisation du travail ne serait que l'asservissement des travailleurs. Je ne veux pas qu'on m'enrégimente dans un atelier comme un soldat dans une caserne, ni qu'on me rive au règlement d'une manufacture ou d'une ferme, comme un moine à la règle d'un couvent..... J'aime à travailler à mes heures : plus aujourd'hui, moins demain ; tantôt à l'atelier commun, au milieu de mes compagnons, tantôt à mon modeste logement, entouré de ma famille ; un jour ici, un jour là, selon les caprices de mon humeur et les inspirations de mon intérêt.... »

Rédacteur : Am. de Césena.

115. — L'UNION, anciennement l'UNION MONARCHIQUE. — Journal légitimiste de la veille et du lendemain. Nous y avons vu quelquefois des articles remarquables.

116. — BULLETIN DE LA RÉPUBLIQUE. — Journal-affiche du ministre de l'intérieur provisoire en collaboration avec la citoyenne George Sand. A partir du 13 mars, vingt-cinq numéros de cette publication officielle et officieuse ont paru régulièrement tous les deux jours. Voici les passages du 16e *Bulletin* qui ont soulevé tant de réclamations :

« Les élections, si elles ne font pas triompher la vérité sociale, si elles sont l'expression des intérêts d'une caste, arrachée à la confiante loyauté du peuple, les élections, qui devaient être le salut de la République, seront sa perte, il n'en faut pas douter. Il n'y aurait alors qu'une voie de salut pour le peuple qui a fait les barricades, ce serait de manifester une seconde fois sa volonté, et d'ajourner les décisions d'une fausse représentation nationale.

« Ce remède extrême, déplorable, la France voudrait-elle forcer Paris à y recourir ? A Dieu ne plaise ! Non ; la France a confié à Paris une grande mission, le peuple français ne voudra pas rendre cette mission incompatible avec l'ordre et le calme nécessaires aux délibérations du corps constituant. Paris se regarde, avec raison, comme le mandataire de toute la population du territoire national ; Paris est le poste avancé de l'armée qui combat pour l'idée républicaine ; Paris est le rendez-vous, à certaines heures, de toutes les volontés généreuses, de toutes les forces morales de la France ; Paris ne séparera pas sa cause de la cause du peuple qui souffre, attend et réclame d'une extrémité à l'autre du pays. Si l'anarchie travaille au loin, si les influences sociales pervertissent le jugement ou trahissent le vœu des masses dispersées et trompées par l'éloignement, le peuple de Paris se croit et se déclare solidaire des intérêts de toute la nation. »

117. — LES MYSTÈRES DE LA BOURSE. — Ce journal, que la République nous a fait découvrir, existe depuis quatre ans. Propriétaire-rédacteur en chef : E. Courtois ; le même qui voulut attaquer la probité et la moralité de M. de Larochejaquelein à propos de l'affaire des entrepôts du Nord et de l'Est. Nous signalons cette feuille à cause de son existence *mystérieuse* et clandestine, qui rappelle assez bien *l'Office de Publicité*.

118. — AFFICHES RÉPUBLICAINES, chez Panckouke. — Deux numéros ont paru.

119. — AGENDA PARISIEN. — Revue de la semaine, politique et littéraire. Tous les lundis. Du 8 mars. Chez Vrayet de Surcy.

120. — L'AMI DE LA RELIGION, a reparu trois fois par semaine, du 1er avril au 31 mai, chez Ad. Leclère. — Journal ecclésiastique, politique et littéraire.

121. — LE CORRESPONDANT, revue mensuelle, rue des Saints-Pères ; 64. — Le 8 mars elle a publié un *Bulletin politique* qu'elle se proposait de rendre hebdomadaire.

122. L'ENFER ET LE PARADIS DU PEUPLE ; du 2 avril. — Mme de Beaufort rédactrice ; devant paraître le dimanche et le jeudi

123. — LA FOUDRE. — Publication hebdomadaire de satires politiques. « Après l'orage ! 1re satire au peuple français. Du 19 mars.

124. — LE GIRONDIN. — Celui-ci est du 4 mars, et avait pour rédacteur M. Leo Lespès. Journal politique de l'ordre et de la liberté ; c'est ce qu'on appellerait maintenant réactionnaire.

125. — LA GUILLOTINE, par un vieux jacobin. — Il porte la date de mars, mais nous le croyons antidaté. On le vendait mystérieusement le 31 août. Que contient-il ? Pas grand'chose sans doute.

126. — LA HAUTE VÉRITÉ, *journal des lumières nécessaires pour l'ère nouvelle*. — Le premier numéro devait paraître au commencement d'avril. Directeur : d'Orelle.

127. — JOURNAL DES COUTURIÈRES ET DES MODISTES. — Du 15 avril, chez Aubert.

128. — JOURNAL DU CINQUIÈME ARRONDISSEMENT. — Prospectus in-4°. Deux fois par semaine. Charles de Massas.

129. — JOURNAL OFFICIEL DES GARDES NA-

TIONALES DE 1848. — Prospectus in-8°. Chez Dupont. Mensuel.

130. — LE PAYS, *journal politique et littéraire.* — Prospectus signé : F. Atlante, fondateur du club du Pays.

131. — LE POPULAIRE, *aux communistes icariens.* — Au 24 février, *le Populaire*, du citoyen Cabet, devint quotidien et se cria dans les rues comme les autres. Il est à croire qu'il n'eut pas grand succès, puisqu'il reprit son existence obscure et clandestine. C'est l'organe du communisme tout *pur*, je veux dire de la sottise, de la folie et de la bestialité. Voici un exemple de l'érudition ou de la bonne foi du citoyen Cabet, ancien député et ancien procureur-général :

« Oui, Jésus-Christ était communiste, et les apôtres, et les Pères de l'Eglise, et les premiers chrétiens étaient communistes, comme des rois (Lycurgue, Agis, Cléomène) étaient communistes, comme l'était *Socrate*, appelé le plus sage des hommes, comme l'ont été presque tous les philosophes les plus célèbres par leurs lumières et leurs vertus. »

132. — RECUEIL DES LOIS ET ACTES DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE. Chez Delalain. Du 1er mars. — Remplace *la Gazette de l'Instruction publique* et *la Revue de l'Enseignement des femmes.*

133. — RECUEIL GÉNÉRAL *des lois, décrets et arrêtés depuis le 24 février*, rue des Saints-Pères, 50. Livraison in-8° de 5 feuilles.

134. — LA RÉPUBLIQUE DES ARTS, *peinture, statuaire, architecture, archéologie.* — Et la musique, qu'en faites-vous, mes amis? Mais de la musique, n'en parle pas qui veut. Prospectus du 5 mars. Rédacteurs : Pelletan, Thoré, Mantz, Esquiros, etc. C'était *l'Artiste*, moins son rédacteur en chef. Qu'y aurait-on gagné ou appris?

135. — LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, journal quotidien. Du 26 février, rue Saint-Lazare, 79. Rédacteurs : Frédéric Bastiat, Castille (dit Hippolyte), Molinari.

136. — RÉVOLUTION SOCIALE, pamphlet hebdomadaire, in-32. Du 10 mars. Numéro d'avril signé Ed. Georges. Chez Sartorius, Allemand blond, éditeur blond, qui s'entoure de jeunes écrivains blonds et de petits poëtes blonds. — Voir *la République des Arts.*

137. — LA REVUE INDÉPENDANTE, morte la veille, morte le lendemain. Nous la mentionnons ici pour un numéro extraordinaire qui parut en mars, signé Pascal Duprat, et publiant : *La Victoire du Peuple sur la royauté; inauguration de la République.* On connaît le citoyen Pascal Duprat à la chambre, et certes il a beaucoup perdu à se faire connaître. Mais est-ce notre faute?

138. — LA REVUE NATIONALE, fondée par MM. Buchez et Jules Bastide, a continué ses petites publications obscures et ignorées, à l'usage des rédacteurs du journal *l'Atelier.*

139. — LA SENTINELLE DU PEUPLE, journal politique et littéraire. Du 27 février. Rédacteur en chef : Ch. Dupressoir.

140. — LES SOIRÉES RÉPUBLICAINES, lectures populaires des familles, par Léo Lespès, rue Montmartre, 169. En avril. L'auteur se proposait d'unir la politique au roman, *utile dulci!*

141. — LA TRIBUNE NATIONALE, *organe des intérêts de tous les citoyens*, rue Montorgueil, 65. Du 12 mars.

142. — LA TRIBUNE PARISIENNE, *journal des intérêts populaires*, rue Neuve-Saint-Augustin, 11. Du 19 avril. Rédacteur en chef : Aug. Brugiliole.

143. — LA VÉRITABLE RÉPUBLIQUE, par Victor Combes, Ch. Desolme et une réunion de républicains sincères. — Voir *l'Esprit du peuple.*

144. — LA VÉRITÉ, *journal des intérêts israélites.* Du 17 avril. Rédacteur : A. Cahaigne.

145. — LA VÉRITÉ, *journal des intérêts du peuple.* Chez Schneider. Du 5 mars.

Qu'on ne croie pas que nous ayons voulu grossir notre liste inutilement; notre but est de faciliter le travail des collectionneurs et de ceux qui recherchent ce qui a été écrit et publié à Paris pendant ou sur la révolution. C'est pourquoi nous n'enregistrons pas les grands journaux, ceux dont l'existence est antérieure au 24 février ou dont le mode de publicité n'a point varié. Si nous avions pu nous procurer les 300 journaux de province qui ont pris naissance depuis la révolution, peut-être en aurions-nous donné l'analyse comme complément de ce travail. On aurait eu alors la physionomie véritable et complète de la presse en France; mais c'est déjà beaucoup, c'est déjà trop, que d'avoir la physionomie de ce qu'on nomme le journalisme parisien.

MAI.

Le mois de mai nous apporte soixante nouvelles publications qui menacent toutes de devenir périodiques. Au début, elles sont sages, prudentes, modérées; peu à peu les passions s'allument, les colères se soulèvent et nous voyons paraître le *Journal des Jacobins*, *le Vieux Cordelier*, bien vieux en effet, *le Travail*, *journal*

du club de la Révolution, le Travailleur de la Mère Duchêne, le *Journal des Sans-Culottes*, etc., etc. C'est un *crescendo* de sottises et de déclamations démagogiques qui nous conduit, par transitions successives, au sanglant mois de juin.

1er *Mai.*

146 — P. L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE, *journal de tous les intérêts*. Rédacteur en chef : B. Saint-Edme. — Cette feuille, qui a vécu neuf jours, avait été fondée par des rédacteurs dissidents de *l'Assemblée nationale*. Voici un extrait qui peut servir de profession de foi :

« QUE FERA L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE?

« Examinons :

« Les idées monarchiques, de la monarchie telle qu'elle existait naguère, rallient-elles la majorité des Français d'aujourd'hui?

« Non.

« Les idées républicaines du gouvernement par le peuple, c'est-à-dire par tous, obtiennent-elles l'assentiment général?

« Non.

« Sont-elles donc, les unes et les autres, séparément, sans autorité réelle pour fonder un état homogène, fort, durable, tel que l'exigence des temps semble le commander?

« Peut-être.

« Si l'on se rappelle que la *meilleure des républiques* a été une vilaine république et une pauvre monarchie, nul n'admettra la possibilité d'une fusion des deux principes opposés, possibilité qu'on proclamait bien haut pourtant en 1830.

« Et alors, prenant pour base d'examen cette proposition forcée qui résulte du fait accompli sous l'empire d'un événement perverti dans son origine, on sera conduit à ce syllogisme : Il faut au pays la monarchie pure ou la république sans mélange.

« Une assemblée constituante est appelée à consolider le sort futur de la France.

« Grande et imposante réunion des représentants de tous les intérêts, de toutes les opinions de nos départements, elle aura à décider, bien qu'on ait prudemment accueilli comme un fait accompli l'acceptation de la république par le gouvernement provisoire, quelle est la forme de gouvernement qui convient au pays; et après avoir mûrement examiné la question, opposé le massacre de la Saint-Barthélemi de la royauté au massacre des prisons de la république, elle proclamera son choix. Alors la France sera républicaine ou monarchique, on vivra sous une monarchie républicaine; alors devront se taire conséquemment les espérances, et tous les citoyens se rallier à sa décision, sous peine de guerre civile, la pire de toutes les guerres.

« Cela ne veut pas dire qu'il faille abdiquer son droit d'examen, sa raison de penseur, son indépendance de citoyen. Rester sur la brèche de l'opposition est un devoir impérieux de tout esprit libre; mais cela veut dire qu'il y aura nécessité de se soumettre à la majorité, car la majorité a toujours fait la loi, et la loi a toujours été bonne tant que la majorité a été pure, digne, expression sincère des vœux du pays. »

147. — LA TRIBUNE DES RÉFORMES, continuation du *Curateur général*, feuille administrative, ayant pour rédacteur le citoyen Ledoux-Riche (prononcez Laudoux).

2 *Mai.*

148 — P. L'ESPRIT NATIONAL. Gérant : V. Rondy. — Ce journal veut des institutions démocratiques, l'ordre, la liberté et l'égalité. Il a peu vécu. On le disait monarchique dévoué à la maison d'Orléans.

149 - S. L'AVANT-GARDE. Gérants : Lévêque et V. Berger; rédacteur en chef : M. L'Herminier (du *Portefeuille*). — La politique de ce journal révolutionnaire et socialiste contrastait étrangement avec le reste de la rédaction. Ainsi, dans le premier numéro on lit :

« La révolution du 24 février n'est pas seulement *politique*, c'est la réaction qui le dit, elle est *sociale*. Voilà sa force, et c'est en quoi elle se rapproche plutôt de la première révolution de 1789 que de 1830. Ce n'est donc plus, et il n'y faut pas penser, l'avénement d'une classe privilégiée, c'est l'avénement de toutes les classes, la vraie, la grande démocratie. »

Et plus loin :

LA RÉPUBLIQUE ET LES RÉPUBLICAINS.

« Citoyens gouvernants, représentants, gens de finances, de plume, de robe et d'épée, à notre tour maintenant, deux mots, s'il vous plaît.

« Nous vous connaissons de vieille date : les grands mots et les grimaces tricolores ne nous en imposent guère.

« Vous grimacez mal les vertus que vous ne connaissez que de nom.

« Prenez donc garde! votre masque se déchire; on voit déjà votre orgueil et votre rapacité.

« Criez bien fort : vive la république! ceinturez-vous d'écharpes tricolores à crépines d'or,

« Endossez, pour la circonstance, vos bottes les mieux vernies, vos gilets les plus blancs, vos fracs les plus noirs.

« Rondissez votre prunelle bordée de rouge, ombragez-vous la face de vos sourcils, relevez le menton à la hauteur du front.

« Très-bien.

« Campez-vous sous l'Arc-de-Triomphe, sur un trône d'opéra; distribuez des drapeaux, et faites défiler quatre cent mille hommes devant vos majestés provisoires.

« Les sots vous applaudiront à tout rompre. Ce sera fort divertissant.

« Lâchez vos petits discours à jets continus; si les hommes se laissent conduire par le nez, n'oubliez pas qu'ils se prennent par les oreilles.

« Prêchez l'égalité et la fraternité; mais que cela ne vous empêche pas de vous goberger dans les palais ministériels, de vous voiturer dans les carrosses de la cour et de vous accouder sur les loges royales.

« Les ateliers sont fermés, les magasins déserts, les fonds cachés, les ouvriers chôment; qu'importe cela! En chasse, messieurs du provisoire; allons, avec les citoyens Garnier-Pagès et Pagnerre, courre le cerf à Chantilly. Les chiens sont ardents, âpres à la gueule; la bête est grasse, la curée sera plantureuse; en chasse, messieurs!

« Faites grand bruit, vivez au large; insultez à la misère du haut de votre vertu nourrie à quatre services. Vous aimez le peuple? ce bon peuple, si facile et si bête, toujours prêt à crier vive n'importe qui! à bas n'importe quoi! Vous avez le ventre déjà, c'est quelque chose, la tête et les bras viendront plus tard.

« Changez les mots, la révolution est là tout entière. Au lieu de monarchie, mettez république; liberté, égalité, fraternité, au lieu de liberté, ordre public; et ce qui était il y a trois mois un scandale, gaspillage et corruption deviendra patriotisme et dévouement.

« Je vois bien une république affichée sur les murs, trônant à l'Hôtel-de-Ville; où sont les républicains? »

Dans le deuxième numéro nous trouvons, l'un à la suite de l'autre, ces deux articles :

LES ÉLECTIONS.

« Les journaux légitimistes, dynastiques, les républicains classiques, les réactionnaires crient: victoire! sur toute la ligne; les élections sont excellentes, les grands principes d'ordre et de conservation professés par *le National* triomphent par toute la France.

« Aux armes! crient les socialistes, nous sommes trahis; la réaction triomphe, pendant que M. Lamartine, enivré de son éloquence, cache son front poétique dans les nuages des périodes harmonieuses de ses discours tricolores; la révolution est escamotée en France, vaincue en Italie, refoulée en Angleterre, écrasée en Autriche et en Pologne.

« C'est vrai; mais le mal une fois constaté, laissons les jérémiades et les lamentations aux faibles. La vérité n'est point dans ces récriminations.

« La majorité ministérielle, dressée et façonnée à toutes les roueries parlementaires du régime constitutionnel, cent mille soldats, quatre-vingt mille gardes nationaux, le prestige de la royauté, la corruption puisant à pleine main dans les coffres de l'Etat n'ont pas retardé la révolution.

« Que feront donc neuf cents députés inconnus les uns aux autres, pour la plupart étrangers à la politique, brusquement arrachés à la torpeur départementale et jetés au milieu de notre atmosphère révolutionnaire? »

LE CITOYEN LEDRU, POURQUOI ROLLIN?

« La généalogie de M. Ledru-Rollin est assez connue, Dieu merci, et son origine a de quoi satisfaire les exigences les plus plébéiennes.

« Il a eu le bonheur de ne point descendre de ces vils bourgeois enrichis à vendre de la limonade, du pain d'épice et des gilets de flanelle. Son père, le citoyen Ledru, pas Rollin, s'est illustré sous le nom de Comus. Les têtes couronnées devant lesquelles il a été appelé à travailler lui ont laissé, pour gage de leur admiration royale, plusieurs tabatières enrichies de portraits et de diamants que le citoyen ministre a conservées avec un soin qui fait le plus grand honneur à sa piété filiale.

« L'illustre Bosco et aujourd'hui l'étonnant Robert Houdin, ne parlent qu'avec une touchante admiration des succès de l'immortel Comus. Les artistes dramatiques, chanteurs, danseurs, prestidigitateurs, etc., généralement connus sous la dénomination générale et pittoresque de saltimbanques, sont donc assurés de trouver dans le citoyen ministre de l'intérieur plus qu'un protecteur : un père.

« Seulement, nous le disons franchement, une chose embarrasse singulièrement les amis du citoyen ministre de l'intérieur.

« Pourquoi a-t-il ajouté à son nom Ledru la terminaison Rollin?

— « Rollin est le nom de sa mère, je suppose.

— « Nullement, Mme Ledru, ou Comus, était, si je ne me trompe, une demoiselle Reverchon, morte en 1835, portière, rue du Petit-Mouton, N° 9.

— « Alors, pourquoi le citoyen Ledru s'appelle-t-il Rollin?

— « Franchement, je ne saurais vous le dire; mais, après tout, qu'importe au salut de la République?»

Voici encore quelques fragments du 3e et dernier numéro : «

« Aujourd'hui, c'est triste à dire, mais la démocratie n'est ni dans nos mœurs, ni dans nos habitudes; l'aristocratie est partout.

« Exemple :

« Les portiers veulent être concierges;

« Les huissiers, officiers ministériels;

« Les comédiens, artistes dramatiques;

« Les épiciers sont entrepositaires de denrées coloniales;

« Les marchands de vin font le commerce des vins;

« Les cafetiers sont glaciers ou limonadiers;

« Les journalistes, écrivains et gens de lettres sont publicistes;

« Les perruquiers s'intitulent coiffeurs.

« Les juifs sont banquiers;

« Les apothicaires sont devenus pharmaciens.

« Si le mépris est devenu une des bases fondamentales de la société, c'est que le mépris est justifié; car enfin, quand tout le monde a tort, tout le monde a raison, disait Mirabeau.....

« Après tout, l'aristocratie de l'argent est peut-être la seule juste et la seule raisonnable, à condition qu'elle représentera le travail capitalisé!»

Ce journal s'était amusé à dresser le bilan de l'administration du gouvernement provisoire. Voici ce qu'il dit pour M. le ministre de l'intérieur :

« Ledru-Rollin. — Révocation de tous les fonctionnaires administratifs, proclamations, circulaires, bulletins ministériels, absorption en deux mois :

1° d'un premier crédit de 900,000 fr.

2° Pour fonds secrets :

D'un crédit de. . . . 500,000 fr.

1,400,000 fr.

« Envoi dans les provinces de ces commissaires que tout le monde connaît, et dont on sait les heureux résultats. »

Enfin, terminons en extrayant de ce journal la fin du manifeste de la Société républicaine centrale sur les événements de Rouen; ce document doit être rare maintenant, il convient de le conserver :

« Justice, justice des assassins!...

« Nous demandons :

« 1° La dissolution et le désarmement de la garde bourgeoise de Rouen;

« 2° L'arrestation et la mise en jugement des généraux et des officiers de la garde bourgeoise et de la troupe de ligne, qui ont ordonné et dirigé le massacre;

« 3° L'arrestation et la mise en jugement des soi-disant membres de la cour d'appel séides nommés par Louis-Philippe, qui, agissant au nom et pour le compte de la faction royaliste victorieuse, ont emprisonné les magistrats légitimes de la cité, et rempli les cachots de républicains;

« 4° L'éloignement immédiat de Paris des troupes de ligne, qu'en ce moment même les réacteurs dressent, dans des banquets fratricides, à une Saint-Barthélemy des ouvriers parisiens.

« *Pour la Société républicaine centrale, les membres du bureau :*

« L. Auguste Blanqui, président;

« C. Lacambre, D. M. P..., vice-président;

« Flotte, trésorier;

« Pierre Béraud, Laroué, G. Robert, secrétaire;

« Lachambeaudie, Crousse, Pujol, Jayelot jeune, Brucker, Fomberteaux, membres du bureau. »

L'Avant-Garde n'était point bonapartiste comme le dit la *Physionomie de la Presse*; mais de l'école de la *fantaisie politique*.

150 — P. L'opinion publique. — Rédacteur en chef : M. Alfred Nettement, pour la politique, et M. A. de Pontmartin, pour la littérature. — Journal franchement légitimiste, mais qui franchement aussi voulait laisser faire l'expérience de la République. — Nous emprunterons au premier numéro, devenu rare, les passages suivants :

« Dans ce qui se passe en France, rien que de logique et de naturel. En juillet 1830, deux combinaisons, on s'en souvient, étaient en présence : le Palais-Bourbon uni au Palais-Royal et l'Hôtel-de-Ville; la combinaison du Palais-

Bourbon et du Palais-Royal, c'est-à-dire celle d'une royauté bâtarde, fondée sur l'adultère de la monarchie avec le principe de l'insurrection, et appuyée sur la petite aristocratie de la médiocrité, a passé la première. Elle a vécu ce qu'elle avait à vivre, en faisant chèrement payer à notre honneur et à nos intérêts les plus chers, son existence malfaisante et son règne égoïste. Qu'elle n'accuse personne de sa mort, que personne ne se vante de l'avoir tuée ; ce n'est point par un meurtre qu'elle a fini, c'est par un suicide. L'égoïsme l'avait isolée au milieu de la nation, la corruption avait pourri sa base : au premier choc de la colère populaire, elle est tombée. Sortie des barricades, elle a fini par les barricades. Le principe de l'insurrection qu'elle portait dans son sein, comme un volcan assoupi porte la lave dans ses profondeurs, s'est levé contre elle au jour préparé par la marche des événements et marqué par le doigt de Dieu, et justice a été faite. La phase du Palais-Royal uni au Palais-Bourbon étant ainsi terminée, nous avons vu commencer la phase de l'Hôtel-de-Ville, pendant dix-huit ans suspendue. C'est le progrès naturel de la situation, et la seconde épreuve venant après la première. Cette épreuve vient de traverser sa période dictatoriale, dans ces deux mois de gouvernement provisoire, singulier mélange de services réels, de fautes de tous genres, de bons sentiments, de mauvaises passions, d'actes de modération, d'actes d'arbitraire ; elle entre par l'avénement de l'Assemblée nationale, dans sa période légale et régulière. La quasi-royauté du Palais-Royal, moins redoutée par les intérêts, a passé d'abord, et l'épreuve a été contre elle ; le tour de la République de l'Hôtel-de-Ville est venu. Nous sommes dans un de ces moments solennels où une nouvelle idée vient d'être placée dans le creuset de l'histoire ; la France attentive et recueillie se penche, surveille le travail des principes et attend.

« Nous sommes, au dehors, avec l'esprit de progrès et de liberté, contre la politique de l'immobilité et du *statu quo*. Nous sommes pour la cause du droit national, contre le fait de la conquête et de l'oppression. Nous sommes avec les principes de l'ordre social, contre la passion de l'ordre révolutionnaire, semblable à Samson, lorsque, aveugle et furieux, il ébranle les colonnes du temple jusqu'à ce qu'il le renverse, sauf à demeurer enseveli lui-même sous les ruines avec ses ennemis.

« Nous demandons, au dedans, que l'épreuve de la République soit faite, non pas tant parce que nous ne pouvons l'empêcher, que parce que nous croyons qu'il est utile, qu'il est nécessaire que la France aille au fond de ce mot. Mais nous demandons qu'on sorte des réminiscences des temps qui ne sont plus, qu'au lieu d'innover avec des souvenirs, de ressusciter avec une superstition puérile les noms et les choses du passé, on présente des idées nouvelles, et qu'on nous donne en 1848 une République qui ne ressemble en rien à celle de 1793.

« Nous pensons que les hommes de la droite doivent apporter loyalement leur concours pendant cette épreuve, qu'ils doivent approuver tout ce qui est bien, combattre sans ménagements timides tout ce qui est mal, appuyer et réclamer toutes les institutions politiques nécessaires ou utiles à la liberté ; appuyer, revendiquer toutes les institutions qui peuvent faire descendre le sublime principe de la fraternité chrétienne dans la vie sociale. Nous pensons qu'ils peuvent et doivent agir ainsi sans abdiquer en rien leur foi politique, sans cacher leurs profonds et inaltérables attachements, sans renier leurs principes, en dissipant tous les mensonges, en répondant à toutes les calomnies. Nous croyons qu'ils doivent démasquer les comédiens, faire connaître au peuple ses véritables amis, défendre l'indépendance des provinces avec leur noble et courageuse presse contre l'abus de l'influence parisienne, tout en maintenant soigneusement l'unité politique de ce grand pays. Point d'apostasie, point de concessions timides, point d'émigrations à l'intérieur, point d'opposition partiale et passionnée, point de silence complaisant ou de connivence coupable : la vérité à tous, sur tout, l'intérêt de la France avant tout. Voilà le programme de L'OPINION PUBLIQUE. »

Comme ce journal n'a pas cessé de paraître, nous pouvons nous dispenser de toute appréciation. Les lecteurs seront toujours plus contents de leur jugement que du nôtre.

3 *Mai*.

151. — LE FLANEUR. — Ce journal, qui n'a eu qu'un numéro, contient quatre articles signés J. M. Il est lui-même paraphé J. Montaigne. Ce n'est point un canard, comme le dit la *Physionomie de la Presse*, et pour preuve nous donnerons l'extrait suivant :

« Sous le pouvoir détruit, nous étions de ceux qui s'étonnaient de le voir se consolider, en ap-

parenes, non pas dans le cœur, mais dans l'esprit français. Nous nous demandions s'il en était fait de notre honneur, de notre susceptibilité nationale, et si, enfin, ce régime, après nous avoir abreuvés de toutes les misères, de toutes les hontes, devait se cimenter par notre lâcheté et notre inertie. Nous nous demandions si désormais les maîtres de notre patrie allaient être l'or, l'injustice et le charlatanisme.

« A ceux qui semblaient ne point voir de raisons suffisantes pour motiver un de ces orages qui ébranlent les nations et enseignent le monde, nous disions : Insensés ! Regardez ! la crainte est sur tous les fronts, la souffrance est dans tous les cœurs, la malédiction est dans toutes les bouches. Honte à ceux qui sanctionnent, par leur indifférence, un pouvoir qui ne vit qu'en nous dépouillant de notre conscience et de notre dignité ! Ah ! si le sol français peut féconder la bassesse... tremblons !... Mais ne croyons jamais qu'il n'est pas de raison pour arrêter les ravages des misérables qui trafiquent de nos biens les plus sacrés, à la face de tous, à la face du ciel.

« Voilà ce que nous pensions, voilà ce que nous disions sous le régime de turpitudes politiques, morales et religieuses.

« Cela dit, et voyant à l'horizon des choses qui, malgré nous, attirent notre regard et semblent dire à tous : Debout et à l'œuvre ! Nous demandons, nous cherchons, comme tout fils d'une noble mère, une place sous le soleil de France, une place sur le sol natal, où nous puissions déverser notre amour pour tout ce qui est grand et beau, où nous puissions flétrir tout ce qui est bas, impie ou insensé.

« Fils du peuple, fils de Francs, fils d'hommes libres, nous parlerons à nos frères après avoir pris pour devise : Esprit d'amour, de conciliation et de patriotisme. Nous leur dirons comment nous comprenons nos devoirs ; nous les initierons à nos pensées, à nos désirs.

« Pauvres et sans autre ambition que celle d'aimer et servir notre patrie, nous ne faillirons devant aucune personnalité politique. C'est fiers et jaloux de notre libre arbitre, que nous émettrons nos louanges et nos censures, persuadés et convaincus que les temps sont venus où il faut parler haut et ferme, sans autres égards que ceux exigés par l'ordre, la justice et la vérité. »

Voilà tout ce que nous avons trouvé dans ce journal. C'est peu sans doute, mais les *canards* ne donnent même pas cela.

4 *Mai.*

152 — P. Le courrier de paris, *des départements et de l'étranger*. — Tué par la loi sur les cautionnements. Journal modéré qui s'imprimait le matin et qui donnait à onze heures les nouvelles apportées par les malles-postes. Rédacteur : W. Duckett ; administrateur : Ernest de Vincens.

153 — P. La séance. Rédacteurs : Auguste Lireux, Louis Lurine. — Petite feuille qui devait donner chaque soir la séance de l'Assemblée nationale, rien de plus. Nous trouvons le passage suivant dans le premier et unique numéro :

« Au premier pas, au premier mot de l'Assemblée nationale, la révolution finit dans le gouvernement : la République commence dans l'Etat.

« Dans toutes les dictatures, même dans la dictature de la liberté, il y a quelque chose qui ne veut pas que la discussion soit toujours libre : on la tolère bien plus qu'on ne l'autorise.

« Aujourd'hui, voici l'Assemblée nationale ; la corde est brisée ! la discussion reprend toute sa puissance ; les citoyens s'appuient sur les représentants du peuple, et la presse s'étaye de la tribune.

« Désormais, les écrivains qui n'oseront point penser tout haut, la main sur la conscience, seront des niais d'habitude, des républicains de métier ou des trembleurs de naissance ; les derniers nous paraissent les plus nombreux : ce sont les épileptiques de la liberté.

« Nous ne faisons point le commerce du journalisme ; nous ne tremblons guère, nous croyons à notre intelligence, et nous n'appartenons pas à une famille que le passé a léguée au présent pour se venger : nous voulons parler de la famille des *rongeurs*.

154 — S. Bulletin du club de l'égalité. — Journal-affiche qui n'a eu que trois ou quatre numéros.

5 *Mai.*

155 — S. La presse du peuple. — *Journal de tous*, mais principalement d'un ambitieux sans talent, sans capacité, ancien rédacteur du *Bon sens*. — Il dit et il prouve par lui-même que la bourgeoisie est ignorante, ingrate et corrompue. — Gérant : Pourrat-Alof.

6 *Mai.*

156. — La famille. — Revue mensuelle devenue ou plutôt qui voulait devenir quotidienne. — Rédacteur : M. Lamartinière; c'est un diminutif de Lamartine.

157. — L'émancipation de l'enseignement. — Rédacteur gérant : Ch. Martin. — Société d'instituteurs qui rédigeaient *l'Echo des Ecoles.*

158.— Bulletin de l'assemblée nationale. — Compte-rendu inexact et mal fait d'une séance de l'Assemblée. — Ce journal-affiche n'a point reparu.

7 *Mai.*

159. — Les cancans de la semaine. — Futilité, sottise et ineptie. — Un seul numéro.

160 — S. Le polichinelle. — Rédacteur : Carré. — Rien, rien, rien. — L'auteur de cette feuille doit avoir au moins deux bosses; mais il lui manque celles de l'esprit et du bon sens.

161. — La constitution. — Journal devant paraître le jeudi et le dimanche. Rédacteur en chef : Dunoyer; gérant : Alexandre Delanche. Sans importance.

162. — Le peuple. — *Journal du soir*, et ne contenant que des nouvelles. — Gérant : Charles Thorez, qu'il ne faut pas confondre avec le vrai Thoré. Il donnait assez volontiers des extraits pris dans les journaux *avancés.*

Dès le 3 mai, ce journal avait pour titre :

Le peuple français. — *Bulletin de l'Assemblée nationale;* en tête se trouve une vignette représentant un lion couché qui tient sous sa griffe le vote universel. — Ce numéro contient un article politique intitulé : *l'Amour de la patrie;* c'est peut-être le seul exemple de patriotisme uni à des instincts de socialiste. Voici comment se termine cet article :

« C'est une des plus importantes affaires du gouvernement de prévenir l'extrême inégalité des fortunes, non en enlevant les trésors à leurs possesseurs, mais en ôtant à tous les moyens d'en accumuler; ni en bâtissant des hôpitaux pour les pauvres, mais en garantissant les citoyens de le devenir. Les hommes inégalement distribués sur le territoire et entassés dans un lieu, tandis que les autres se dépeuplent; les arts d'agrément et de pure industrie favorisés aux dépens des métiers utiles et pénibles; l'agriculture sacrifiée au commerce; le publicain rendu nécessaire par la mauvaise administration des deniers de l'Etat; enfin, la vénalité poussée à tel excès, que la considération se compte avec des *pistoles,* et que les vertus mêmes se vendent à prix d'argent; telles sont les causes les plus sensibles de l'opulence et de la misère, de l'intérêt particulier substitué à l'intérêt public, de la haine mutuelle des citoyens, de leur indifférence pour la cause commune, de la corruption du peuple et de l'affaiblissement de tous les ressorts du gouvernement. »

Vers la fin de mai, la vignette disparaît, et le citoyen Thorez aussi — Les bureaux eux-mêmes sont changés; de la rue du Doyenné on les transporte place de la Bourse. — Dans le numéro du 26 mai, nous trouvons sur le gouvernement provisoire ces lignes signées D. R. :

« Qu'est-ce que ces hommes ont su faire?

« Rien d'applicable, rien d'utile, rien de grand n'est sorti de leur cerveau stérile.

« Ils ont eu en main une dictature suprême, illimitée. La France tout entière leur jetait à pleines mains la toute-puissance, l'omnipotence. Qu'en a-t-on fait?

« Ils ont comme gouvernement provisoire :

« Gaspillé nos ressources financières;

« Détruit notre crédit;

« Ebranlé les bases de la société qui repose sur la propriété et le travail;

« Bouleversé notre législation sans système, sans plan, sans méthode;

« Ils ont abusé du despotisme, du cumul, jadis objet de leurs anathèmes.

« Nous ne sommes donc pas *satisfaits* ?

« Ajoutons que, pour débrouiller ce chaos, pour faire l'ordre dans ce désordre immense, nous avons une Assemblée de neuf cents représentants. Assemblée trop nombreuse de moitié. Mi-partie d'hommes nouveaux et d'anciens députés; deux brigades qui s'observent, se craignent, et se méprisent peut-être. L'unité, la concorde sortiront-elles de ces éléments contraires? Le doute est permis.

« Aussi nous le répétons, nous ne sommes pas satisfaits. »

Ce *Peuple français* dont nous parlons avait pour gérant, M. Dubreuilh.

Enfin, nous le retrouvons en juin auprès de son berceau, rue du Doyenné, avec son gérant Charles Thorez. — Il ne contient plus que des nouvelles et des reproductions. — Mort en juin, il renaît au 30 août. — Ce journal nomade aurait peut-être été légitimiste s'il avait pu être quelque chose.

9 *Mai.*

163 — P. L'Écho du peuple. — *Journal des intérêts moraux et matériels*, ayant pour

épigraphe : *Gouverner, c'est prévoir.* — Rédacteur en chef : Honoré Arnoul, ci devant comte de Saint-Albano, ex-rédacteur de *la Presse.* — Feuille modérée, bien écrite et publiée aux Batignolles. Nous aimons toujours à voir mettre les intérêts moraux avant les intérêts matériels du peuple. — Tout le problème des socialistes est de vouloir faire du *ventre* la tête; du cœur, ils s'en soucient peu.

11 *Mai.*

164. — JOURNAL UNIVERSEL D'ANNONCES, numéro-spécimen, signé Delaroche.

12 *Mai.*

165. — L'ÉLECTEUR. — *Journal de la Constitution.* Recueil in-8° de jurisprudence électorale. — Directeur : Pagnanelli Zicavo. Quand je vois des Allemands ou des Italiens faire de la propagande chez nous, il me prend toujours fantaisie de leur dire : De quel droit venez-vous nous ennuyer; si vous ne voulez pas de votre patrie ou si votre patrie ne veut pas de vous, est-ce une raison pour venir révolutionner la nôtre? — Nous avons déjà à Paris 60 ou 80 mille étrangers n'ayant ni feu, ni lieu, qui, comme vous, ont tout à espérer du désordre, rien de l'ordre et de la prospérité publique. — Ils sont, par la nature des choses, nos ennemis politiques et sociaux. — Qu'ils restent chez nous, soit! — Mais qu'ils ne s'occupent point de politique, c'est-à-dire des questions qui exigent le plus de patriotisme vrai, de *chauvinisme,* si l'on veut, et d'esprit national.

13 *Mai.*

166. — LE PETIT MONITEUR DES COMMUNES. — Réimpression de la partie officielle du *Moniteur.* avec une analyse des séances de l'Assemblée nationale. — Gérant : H. Auroux.

14 *Mai.*

Demain 15 mai le palais de l'Assemblée nationale sera envahi; on tentera de dissoudre la Chambre; du haut de la tribune on décrètera *un milliard* d'impôts sur les riches; les propriétaires et les bourgeois seront mis hors la loi; enfin, un gouvernement révolutionnaire composé, on ne sait par qui ni pourquoi, des citoyens Barbès, Blanqui, Raspail, Sobrier, Thoré, Ledru-Rollin, Louis Blanc, Albert, Pierre Leroux, Proudhon, Caussidière, Flocon, Cabet, Ribeyrolles, etc., etc., essaiera de s'installer à l'Hôtel-de-Ville.

Voici donc venir :

167 — S. LE JOURNAL DES JACOBINS, qui s'écrie prophétiquement :

« Fraternité aujourd'hui, ou *justice demain !* »

Ce journal avait pour épigraphe ces dernières paroles de Robespierre : « Je succombe sans regret, je vous laisse ma mémoire; elle vous « sera chère, et vous la défendrez. »

Il se proposait :

« De réveiller ces héroïques montagnards qui « périrent en 93 avec la liberté vaincue. »

Gérant : Pitois Christian, ex-secrétaire du maréchal Bugeaud, et présentement transporté.

168. — LE MUSÉE DU PEUPLE. — Recueil hebdomadaire dans le genre du *Magasin politique.*

169 — P. LE DRAPEAU NATIONAL, *écho des gardes nationales de France.* — Il s'appela d'abord *le Drapeau de la République,* et vécut jusqu'aux lois sur le cautionnement sans faire de bruit. — Il émettait plutôt des vœux que des doctrines, des espérances et des souhaits plutôt que des idées et des principes. — Franchement modéré et ami de l'ordre. — Rédacteur : Demorgny, ouvrier. Le premier numéro n'a paru que le 28 mai.

170 — S. LE CENSEUR RÉPUBLICAIN. — Rédacteur en chef : Ch. Cellier. — Voici sa profession de foi :

« Nous sommes républicains radicaux, républicains démocratiques dans le sens le plus avancé du mot. Nous serons au besoin les républicains des coups de fusils et des barricades, car nous croyons que la révolution n'a pas le droit de déposer les armes avant d'avoir achevé sa conquête, et que devant des résistances égoïstes et liberticides, l'insurrection est et sera toujours le plus sacré des devoirs. »

Ce journal avait principalement pour but de combattre le cumul et le népotisme; il fait la guerre aux quatre Marrast, aux quatre Arago, aux trois Isambert, aux trois Regnault, dits *pâte Regnault,* etc. etc. — Nous trouvons dans l'unique numéro de cette publication un article de M. Lascanne fils, qui demande que les ouvriers soient admis au partage des bénéfices dans toutes les industries. — C'est du socialisme de la veille, car on sait que ce fut là le point de départ de toutes les écoles.

171 - S. L'AVANT-GARDE DE LA RÉPUBLIQUE, *journal spécial de la garde nationale mobile.* — Rédacteur en chef : L. Douriol. — Organe mort-né d'un socialiste très-éclectique.

15 *Mai.*

172 — P. L'INDÉPENDANT. — Ayant pour drapeau : liberté, vérité! — Gérant : Fellens. —

Journal franchement républicain, rien de plus; je dis nul et insignifiant.

173 — P. LA PROVIDENCE, *journal des peuples*. — Gérant : Bancias. — Journal modéré et de couleur douteuse, mais anti-socialiste. — Il a vécu jusqu'au 22 juin. — Voici un entre-filet du numéro 3 sur l'événement du 15 mai :

« Maintenant que la cause de l'ordre a triomphé, que la loi du vote universel et du bien public a fait justice d'un odieux complot ; maintenant que tous les esprits éprouvent cette douce satisfaction et cet heureux orgueil qui naissent d'une lutte courageuse et d'une noble victoire, on ne peut, sans en frémir encore, reporter ses regards sur une des phases de la journée d'hier, mesurer la profondeur de l'abîme au bord duquel nous avons été un instant entraînés. Si les membres de l'Assemblée nationale n'étaient pas restés, comme de vieux Romains, assis avec une mâle dignité sur leurs chaises curules, si la population de Paris ne s'était pas levée avec un si admirable élan pour repousser le péril qui menaçait la capitale, et, dans la capitale, la France entière ; si, enfin, l'insurrection avait pu rester maîtresse de la Chambre et maîtresse de l'Hôtel-de-Ville, à quels désordres effroyables, à quels bouleversements serions-nous à présent livrés? C'était un gouvernement de factieux usurpant par la force brutale le pouvoir légal reconnu par les suffrages de la nation ; c'était le communisme décrétant, dans sa fervente ardeur par un arrêt de nivellement, d'abord le millard d'impôts, proclamé par M. Barbès, puis les inquisitions domiciliaires et la loi des suspects. C'était un fléau mille fois plus terrible encore : la division de la France, la révolte des provinces, la guerre civile. Car, il faut dire à ces hommes qui prétendent aimer la patrie, et qui, sous ce grand mot de patriotisme, ne cachent qu'une passion insensée pour leurs utopies et pour leurs intérêts, il faut leur dire que si aux attentats qu'ils ont commis hier contre la nation, ils avaient joint celui de pousser jusqu'à la dernière extrémité les masses qu'ils commandaient, que s'ils avaient osé enlever les députés à leurs siéges, ces députés n'auraient point renoncé au mandat qui leur est confié ; non, ils se reconstituaient immédiatement sur un point ou sur un autre. Ils appelaient à eux les électeurs qui leur avaient délégué leurs pouvoirs législatifs, et les départements se levaient en masse pour les soutenir. La France entière marchait contre les insurrections de Paris, et Paris était abandonné à toutes les horreurs de l'anarchie. Grâce au ciel, cette effroyable catastrophe est maintenant loin de nous. Un instant, un seul instant, le drame terrible, dont nous suivions avec un cœur palpitant toutes les péripéties, nous est apparu comme la foudre suspendue sur notre tête. Puis la tempête a passé ! et le ciel s'est rasséréni. « Soldats, disait Nelson la veille d'une bataille, la Grande-Bretagne attend de vous que chacun fasse son devoir en citoyen. » Citoyens de Paris, nous dira la France, chacun de vous a fait son devoir ; représentants du peuple, gardes nationaux, vous avez donné à l'Europe qui vous observe, un sublime exemple de courage, de dignité. Vous avez majestueusement rempli votre devoir, et tout acte de devoir a, comme tout ce qui émane de Dieu, une vertu fécondante. Il élève l'esprit, exalte le courage, et conduit par une voie sublime ceux qui l'ont accompli à une autre généreuse impulsion, à un autre dévouement. »

16 *Mai*.

174 — P. L'UNITÉ NATIONALE. — Gérant : J.-E. Bérard. Voici un extrait du 2e numéro :

« Depuis le 24 février, il y a eu deux souverainetés à Paris, qui se présentaient à la fois au pays, sous le nom de République *une* et *indivisible*. L'une voulait le *communisme* et 93 ; l'autre *l'ordre* et *la liberté* ; laquelle devait l'emporter? C'était aux élections à en décider.

« L'Assemblée nationale fut l'expression du vœu unanime de la France, et le drapeau rouge fut vaincu.

« Mais les deux souverainetés et les deux principes demeurèrent encore à la tête du gouvernement, et Paris pressentait de nouvelles catastrophes. L'Assemblée nationale, en ses premières séances, avait tâtonné et faibli ; une crise était inévitable. Elle eut lieu avec le tumulte et les saturnales qui devaient nécessairement l'accompagner.

« Honneur ! honneur à tout jamais à l'admirable garde nationale de Paris !... Cette fois, elle a sauvé la France ; cette fois, elle a repoussé les violences de l'anarchie avec l'élan du patriotisme, elle a été digne de la première capitale du monde.

« Mais que dire du pouvoir exécutif?.... Que dire de ses adhérents?... L'opinion publique le regarde, et de vagues inquiétudes l'agitent. *Ici*, avant l'attaque des *patriotes*, l'on était à la fois de l'ancien gouvernement que l'on voulait jeter bas et du nouveau gouvernement qu'on allait proclamer. On avait un pied au palais de la

chambre, et un autre à l'Hôtel-de-Ville. *Là*, après la défaite des *factieux*, on embouchait le clairon de la victoire, mais on avait des paroles de tendresse pour les âmes égarées *qui ne savaient pas bien ce qu'elles faisaient*. On se préparait ainsi une pierre d'attente pour le cas où les vaincus de la journée pourraient redevenir les triomphateurs du lendemain. On s'appuyait sur le présent; mais on se précautionnait pour l'avenir.

« La République est un noble et admirable principe; mais faudra-t-il donc, grâce aux insensés qui la dirigent, que tous les huit jours la garde nationale soit tenue de descendre armée dans la rue pour la défendre et la sauver! La République ne deviendrait-elle donc qu'un champ continuellement ouvert aux passions pour se battre et s'entre-déchirer! Non, il n'en sera point ainsi. Depuis trop longtemps le peuple a été à la merci des ambitieux qui exploitaient sa candide énergie. Il comprendra qu'il est temps d'en finir avec ces hommes qui crient à tous les pouvoirs : « *Je suis le peuple, l'ami du peuple*, et dont la pensée secrète n'est et ne sera jamais autre que celle-ci : « *Ote-toi de là que je m'y mette!* »

Ce journal a trop peu vécu pour que nous puissions dire s'il était franchement républicain. Peut-être l'a-t-il été de bonne foi, comme tout le monde, un jour, une heure, un moment.

175. — La tribune nationale, Courrier du matin, ne donnant que des nouvelles.

Le 7 mai ce journal s'appelait :

La tribune du peuple. Le 21 mai suivant il devint :

La tribune, *journal de l'ordre et de la liberté*; enfin, le 23 mai, il subit une dernière transformation et s'appelle :

La tribune de 1848.

Nous oublions encore de mentionner :

La tribune populaire, titre qui avait déjà été pris par un autre et qu'il fut obligé d'abandonner. — Bureau : rue de Seine, 16. Rédacteur en chef : Benjamin Laroche. Tué par son inconstance et sa nullité.

17 *Mai*.

176 — S. Le bon sens. Gérant : Thiboust. — Journal de la veille, puisqu'il portait quatorze années d'existence, bien qu'il fût mort depuis 1834. *Remort* après deux jours de végétation.

19 *Mai*.

177 — S. Le vieux cordelier, *drapeau du peuple; Fraternité, Egalité, Liberté*. — Gérant : Lardet. Voici comment ce journal fait parler Camille Desmoulins, qui certes ne se reconnaîtrait guère :

« Réactionnaires, auxquels j'ai peine à croire... Voici l'ami de Danton.

« Démagogues sans systèmes, sans idées, sans instincts; plats valets de toute violence, instruments inintelligents de colère et de vengeance, vous, lâches thuriféraires de la guillotine, tombés en syncope devant le couteau qui vous attendait.... Si quelques jours vous étiez vomis de la tombe.... Voici *le Vieux Cordelier!*

« Travailleurs égoïstes, zélateurs du médiocre, race antique des parvenus à la propriété, fasse le ciel que demain je ne répète pas avec Robespierre : « *Les dangers intérieurs viennent des bourgeois; pour triompher des bourgeois, il faut rallier le peuple.* » Bourgeois, puisqu'il faut t'appeler par ton nom, si ta bouche conspue la foi et le génie; si, doué soudain du courage de la peur, tu veux arrêter la République dans son essor vers les grandes choses, je suis là pour te faire rentrer dans ton marais, moi, adorateur du beau, du grand et du juste, moi, artiste, moi, Camille Desmoulins.

20 *Mai*.

178. — Programme éventail des spectacles. — Journal non politique, non littéraire, pouvant servir à tout autre chose qu'à un éventail; nous le mentionnons pour faire voir jusqu'où on avait poussé la rage du journal; nous en aurions bientôt eu pour mouchoirs, cravattes, chapeaux, etc.

21 *Mai*.

179. — L'abeille. Gérant : A. Richet. — Journal ayant trois années d'existence, mais qui crut devenir politique au 21 mai, parce qu'il écrivit ce mot sur son enseigne. On peut y renvoyer M. Freslon; ils sont faits pour s'entendre.

23 *Mai*.

180 — P. La révolution de 1848. Gérant : Bossens. — Ce journal a vécu jusqu'en juin, nous trouvons ces lignes dans le n° 6 :

« Les ateliers nationaux ont été l'objet de tant de blâme, de tant de critiques, que la *commission des travailleurs* s'en est émue, et l'on affirme qu'à la suite d'investigations faites hier, elle aurait presque résolu leur dissolution.

« On conçoit facilement le résultat d'une pareille mesure. Voilà 115,000 hommes dans les rues de Paris, sans ouvrage, presque tous sans ressources et parfaitement en droit de vous de-

mander l'accomplissement des promesses que vous leur avez faites, parfaitement en droit de vous dire : « *Du travail ou du pain !* »

Ce journal suivait avec talent une ligne modérée mais franchement démocratique, ce qui n'est pas la même chose que républicaine, car nous sommes tous démocrates en France; mais je doute fort que nous soyons tous républicains, de la veille surtout.

24 Mai.

181 — S. La montagne *du peuple fraternel et organisateur*, par les citoyens Georges Sand, Lamennais, Pierre Leroux, Esquiros, Battanchon, Battur et Falempin; ces grands citoyens ont dit comme Mahomet : « Puisque la montagne ne vient pas à nous, allons trouver la montagne. » Malgré les sommités qu'elle avait à sa tête, nous n'avons pu découvrir cette superbe montagne du haut de laquelle devaient apparaître les nouveaux sauveurs. Elle portait écrit sur un poteau :

« Qu'a été le peuple?..... rien !

« Que doit-il être?..... tout! »

Et voilà pourquoi ce Sinaï d'ambitieux impuissants, ce calvaire d'athées panthéistes, s'est écroulé sans laisser de traces.

Nascitur ridiculus mus.

182 — P. Le pamphlet. — Journal quotidien devenu hebdomadaire depuis la loi sur les cautionnements. Rédacteur en chef : Auguste Vitu, qui tient beaucoup à ne pas passer pour un républicain de la veille ni du lendemain.

Ce journal a trop d'esprit pour que nous puissions indiquer le sien. Il est *modéré*, anti-barbare, et bien fait. Gérant : A. Heer.

Collaborateurs : Nicolle, Pouroy, Champfleury, Théodore de Banville, Murgère, etc., etc.; tous jeunes écrivains qui ont assez d'esprit et de bon sens pour savoir être littérateurs, assez de bonne foi et de talent pour n'avoir pas besoin de se faire socialistes comme ces eunuques de la veille qui s'appellent Eugène Sue, Karr, Gozlan, de Musset, Georges Sand, Esquiros, etc., etc.

183. — Paris abend-zeitung. Premier et unique numéro d'un journal du soir fait sans doute pour les Alsaciens et les Allemands de Paris. Vous voyez bien que tous les démocrates étrangers viendront vomir chez nous leur propagande révolutionnaire, et incendier la France sous le prétexte d'éclairer l'Europe !

184 — P. Le bien public, qu'on a appelé aussi *le Rien public*, journal quotidien, politique et littéraire; organe officiel de M. Lamartine, rédigé par M. Eugène Pelletan; c'est dire qu'il est un peu politique et un peu socialiste. Nous lui faisons l'honneur de le ranger dans les journaux politiques parce qu'il est bien fait.

M. de Lamartine est, dit-on, un nuage magnifiquement organisé; c'est l'homme qui représente, qui devine et qui résume le mieux l'instinct de l'opinion publique en France. Malheureusement chez lui comme chez nous les opinions ne sont que des instincts. On peut vivre, mais on ne gouverne pas avec des instincts; voilà pourquoi M. de Lamartine ne sera jamais qu'un homme d'état médiocre. Comme tout homme, il a deux mains, la droite et la gauche; comme tout homme d'instinct, il marche tantôt vers la droite et tantôt vers la gauche. Cela s'appelle chanceler, trembler, hésiter; mais que voulez-vous? M. de Lamartine voudrait réunir la droite et la gauche pour les presser et peut-être bien les étouffer sur son cœur. C'est d'un bon naturel, mais non d'une bonne politique.

M. de Lamartine était sans doute républicain, lorsqu'il a proclamé la République avec le gouvernement provisoire; mais le sera-t-il longtemps? Le sera-t-il encore dans quelques années, lorsque la révolution se dessinera plus clairement à tous les yeux?

Quoi qu'il en soit, M. de Lamartine repousse le socialisme parce qu'il y voit, comme tous les hommes sensés, la ruine du pays, la décadence de la civilisation. C'est un retour sauvage vers le passé, un emprunt brutal et grossier de l'Occident à l'Orient.

Cependant M. de Lamartine reconnaît aussi, avec tous les hommes sensés, que le socialisme révèle des instincts, qu'il faut à la fois combattre et satisfaire. Il faut les combattre parce qu'ils sont vicieux en principe, parce que c'est la révolte orgueilleuse de l'homme contre Dieu, du *philosophisme* contre la religion. Mais il faut satisfaire les besoins qui en sont la cause, parce que ces besoins sont légitimes et vrais. Il est temps, en effet, que le prolétaire ait un travail assuré, que ce travail le fasse vivre, et de plus qu'il lui laisse des loisirs pour songer à son perfectionnement intellectuel et moral. C'est à la fois une question de liberté, de dignité humaine, de moralité publique; c'est peut-être aussi une question de salut pour tous; non pas seulement de *salut temporel*, tel que l'égoïsme peut le dé-

ter, mais de *salut spirituel*, tel que la charité chrétienne nous l'enseigne. Les moyens proposés par les socialistes pour atteindre à ce but sont ridicules, immoraux, stupides. Nous n'y voyons que de la folie et de la bestialité. C'est le renversement de l'ordre social tout entier. Le droit au travail, l'organisation du travail, la fraternité, la solidarité, tous ces grands mots qu'on met en avant pour soulever le peuple sont des mensonges; je dis plus, ce sont des crimes.

Depuis l'*école doctrinaire*, et je ne veux ici ni la critiquer ni l'approuver, je constate un fait, depuis l'école doctrinaire nous n'avons plus en France aucune science politique, aucune théorie systématique de gouvernement. Je parle de théories sérieuses et applicables. Le parti radical lui-même n'avait et n'a encore qu'un mot à son service : la République. C'est peu pour diriger vers ses destinées futures une grande nation comme la France, un peuple qui compte 36 millions d'électeurs.

D'un autre côté, la France doit réaliser le Vrai ou le Bien dans le domaine des idées politiques. C'est là son rôle et son but; il est écrit à chaque page de son passé, à chaque ligne du présent. C'est son *pourquoi*, sa raison d'être, l'essence constitutive de sa nature! Toutes les nations de l'Europe le reconnaissent; toutes attendent d'elle le mot d'ordre, la parole de vie, le VERBE régénérateur qui doit leur montrer l'avenir.

Comparez maintenant ces deux faits, l'absence totale de science politique et le pressentiment impérieux de l'avenir, et vous aurez la clef de ces secousses violentes, de ces révolutions incessantes qui viennent labourer le sol sanglant de notre patrie. Nous vivons, nous marchons, nous avançons par l'*expérience*, jamais par la *théorie*; ce sont les *faits* qui nous poussent, et nous ne savons ni prévoir ni diriger les faits.

La *Providence* seule nous conduit, et nous qui parlons tant de *liberté*, nous ne savons pas encore introduire notre *libre arbitre*, notre *raison*, dans l'administration des choses de ce monde. C'est pourquoi si notre instinct vrai, si notre nature généreuse et bonne venait à être *pervertie* par les doctrines des socialistes, ce qui non-seulement est possible, mais ce que les hommes sérieux redoutent fort en ce moment, tant nous sommes entraînés sur la pente, nous donnerions à DIEU le spectacle terrible et sinistre d'une nation grande, forte et puissante, s'abandonnant tout entière au MAL. C'est dans cette prévision que M. Proudhon, le seul logicien du parti, a osé dire : *Dieu, c'est le mal.* On frémit en songeant à ce qui arriverait alors, et les proportions vraiment sataniques que prendraient la corruption et le crime.

Le socialisme n'a pas d'autre but ni d'autre effet que de corrompre notre nature et de tuer notre esprit national. Il s'appuie sur un instinct vrai, sur des besoins légitimes, pour mieux renverser et détruire en nous les notions du bien, les lois morales, les pressentiments divins qui nous poussent. Il est d'autant plus dangereux, que la plupart de ceux à qui il s'adresse et qu'il séduit plus ou moins, peu ou beaucoup, ne voient pas d'où partent ces doctrines, ni où elles conduisent. Leur bonne nature les entraîne à ce qu'ils croient être le BIEN et le VRAI, et c'est de la meilleure foi du monde qu'ils travaillent à la ruine de la civilisation. Aussi, pour moi, n'y a-t-il que deux classes de socialistes : les ignorants et les coupables; tous, qu'ils le sachent ou le cachent, sont des BARBARES dans toute l'énergique réalité du mot. Peu ou beaucoup, qu'importe! Une fois sur la route du mensonge et du crime, puis-je savoir où vous vous arrêterez?

Tout cela, amis lecteurs réactionnaires, à propos du *Bien public*; pourquoi? C'est que le citoyen Pelletan est *un peu* socialiste, et que, pour moi, un peu, c'est beaucoup trop. Qui dit phalanstérien, dit castor ou abeille, chien, chat, tout ce que vous voudrez; mais pas homme, homme intelligent et libre. M. Pelletan est en outre panthéiste, je ne dis pas tant pis pour Dieu, mais bien tant pis pour lui. Cependant M. Eugène Pelletan, ancien rédacteur de *la Presse*, a du talent; il sait faire de grandes phrases qui ne signifient rien, et employer de grands mots qui ne disent pas grand'chose; c'est un esprit à la recherche de lui-même; puisse-t-il bientôt se trouver et n'être plus panthéiste! Mais c'est si bon de se croire un peu Dieu quand on l'est si peu. Vous verrez que les panthéistes nous donneront quelque jour un Dieu à l'image de l'homme, et nous démontreront que sa vie consiste à vouloir se rendre semblable à nous! A la bonne heure, soyons francs!

Voulez-vous maintenant un petit morceau du *Bien public?* en voici un que nous empruntons au premier numéro, dans un article intitulé: *Préface de la République.*

« La République ne reconnaît ni bourgeois, ni prolétaires, ni légitimistes, ni bonapartistes;

elle les emporte, au contraire et les concilie dans une politique plus généreuse, plus sympathique, qui ne laisse vivre et s'agiter aucun parti que dans son droit et dans sa mesure. Ainsi à tel parti qui représente plus spécialement la propriété, l'hérédité, l'histoire, la famille, elle dit : Je respecte en toi ces éléments de toute société; mais, en vertu de ces éléments, il se trouvait que la société tout entière était constituée exclusivement à ton point de vue et à ton profit Je brise dans tes mains ce droit d'exclusion.

« A tel autre parti, elle dit : Tu représentes le capital, ou autrement le travail réalisé, le bien-être, l'instruction; je respecte en toi ces éléments de toute société; mais, en vertu de ces éléments, il se trouvait que la société tout entière était constituée exclusivement à ton point de vue et à ton profit. Je brise dans tes mains ce nouveau droit d'exclusion.

« A tel autre parti, elle dit : Je reconnais ton droit au travail, à une plus grande diffusion de lumières, à une plus juste répartition du bien-être, à une continuelle ascension au soleil des idées, laquelle doit continuer la vie des nations, leur raison d'être, de se développer, de se diviniser de plus en plus; mais ce droit, a ses ménagements, ses temporisations, ses nécessités, car il s'agit de constituer la fraternité, en haut dans la richesse, et non au rabais; dans la pauvreté je mesure ton impatience au pas de l'histoire.

« La République est donc la reconnaissance, la gravitation de tous les principes appelés ensemble et dans leur limite à traiter leurs intérêts, sans que le poids extérieur d'un gouvernement de priviléges fasse pencher la balance de ce côté-ci plutôt que de cet autre. C'est la résultante de toutes les forces, c'est la sagesse collective en action, c'est l'opinion publique en permanence aux affaires, et l'homme qu'elle choisit, quel qu'il soit, président ou consul, pour détenir, un jour, une année, ce gouvernement de l'opinion, n'est véritablement, dans toute la sévérité du mot, que le serviteur des serviteurs.

« Voilà ce qu'est la République comme préface, maintenant qu'est-elle comme charte, politiquement, administrativement incarnée dans une législation?

« Elle est jusqu'à présent, pour nous, une page blanche.

« Elle ne saurait être, ni une vérité, ni une réminiscence; elle est une œuvre entièrement originale où nous devons infuser, consommer les jeunes générations d'idées philosophiques, sociales, en partie inconnues à nos pères, que le dix-neuvième siècle a élaborées, prêchées, démontrées. Car il ne faut se dissimuler, ni amoindrir la grandeur de cette révolution. Quant à nous, nous ne diminuerons jamais son ambition d'un seul frémissement; elle sera la traduction politique de l'Evangile, ou elle ne sera qu'une lettre morte; une seconde entrée du Christ à Jérusalem, ou une vaine promenade à l'Hôtel-de-Ville. Elevons-donc nos cœurs et nos intelligences à la hauteur de ces magnifiques prophéties, ne nous décourageons pas surtout, ne nous attristons pas des difficultés du moment. Et qui donc pourrait nier d'ailleurs que toutes les convictions ne soient déplacées? Il se fait dans les consciences ce silence qui précède les grands événements. Sur certaines forêts d'Amérique, quand les fleurs des grands arbres dorment dans la rosée, au premier rayon du soleil, il faut qu'un vent chaud se lève pour les secouer et les éveiller à la lumière, et nous ne sentons pas que dans cette aube encore incertaine où sommeillent les derniers songes, Dieu vient de passer sur les esprits. »

Quand donc M. de Lamartine et M. Pelletan écriront-ils l'épilogue de la République.

26 *Mai.*

185 — S. Les bêtises de la semaine. — Un homme d'esprit est tous les jours exposé à faire des bêtises; mais il faut être idiot pour en écrire. Rédacteur gérant : Alphonse Bonnevalle. — Ces bêtises ont eu deux numéros qui auraient été rouges s'ils n'avaient pas été complètement insignifiants. — Nous y trouvons une lettre du citoyen Sardat, *l'auteur de la loi d'union*, comédie socialiste en quinze actes, à l'usage des enfants et des infirmes; cette lettre mérite d'être conservée :

« Je demande d'être membre de l'Assemblée nationale pour avoir la faculté d'exposer un système de nouvelle organisation sociale, dans laquelle, sans besoin d'or ni d'argent monnayé, tous les Français, sans aucune exception, hors ceux enfermés pour cause de meurtre, auront, ainsi que leurs femmes et leurs enfants, bon logement, bons vêtements, repos (table d'hôte, vin vieux, etc., etc.) et dignité de position quand ils seront vieux, et tous ensemble la vie embellie.

Que la publicité m'arrive, et je prouverai que je ne dis rien de trop. »

Après le ridicule, la sottise; voici quelques lignes adressées à M. Portalis, qui laissent bien entrevoir les journées de juin :

« Si la mise en accusation du citoyen Louis Blanc, tant rêvée par le sot procureur, doit être pour lui le moyen de faire valoir ses talents oratoires, nous devons, nous, l'avertir que le jeune tribun populaire trouvera dans les ouvriers, de sincères amis, des défenseurs qui *sauront* retorquer ses plats *arguments*. Dût-il se faire aider par un sieur Landrin. »

En voici d'autres sur M. Dupin :

« Le cumulard, soutien de toutes les dynasties, conseiller de Louis-Philippe, avocat de la régence, avait besoin qu'il lui soit rappelé que la paresse est une divinité encensée justement par ceux-là qui ont de gros traitements, et que l'ouvrier qui n'a que son honneur veut au moins qu'il ne lui soit pas arraché par un courtisan de l'espèce de M. Dupin; qu'il ne l'oublie plus !

27 *Mai*.

186 — S. Le travailleur de la mère Duchêne. — Voici la démagogie qui commence: Allons, vive la sottise démocratique et sociale ! – Ceci me rappelle, ami lecteur, que je veux vous demander pardon d'avoir écrit ce livre avec de la boue. — Mais est-ce ma faute? — J'ai dû remuer toutes les immondices, et fouiller tous les égoûts pour vous montrer ce qu'il y a au fond de ce peuple souverain ! — Je remplis cette tâche avec impartialité, avec courage peut-être; quand elle sera terminée, je m'en laverai les mains, comme on dit à l'Assemblée nationale, et je vous engage à en faire autant.

La Mère Duchêne, comme on l'appelait par abréviation, a vécu, je crois, jusqu'en juin.

« De la boue et du sang, un style à lever le cœur, voilà, dit *la Physionomie de la Presse*, *toute la Mère Duchêne !* »

Voici quelques phrases tirées du numéro 4 :

« Marche donc; vieux..... ou bien je te casse mon sabot sur le pot au noir de la politique.

« Il y a en France 157 hommes qui se tuent pour la jouissance d'un seul.....

« Les membres du gouvernement sont des paillasses politiques par lesquels le peuple est volé, archi-volé.... L'organisation du travail tombe en eau de boudin.... (Lisez os de boudin..., Ils escamottent la grenouille.... Bourgeoises décrottées qui puent la chair humaine. »

Le rédacteur de toutes ces ignobles infamies était un citoyen Casimir Vermasse, dit Mitraille; nous le retrouverons encore plus loin. En attendant, voici un extrait du premier numéro que nous donnons comme préface aux journées de juin :

« Les vampires royaux sont tombés, buvant jusqu'au dernier râle le sang du peuple, qui envahit en vainqueur l'Hôtel-de-Ville. C'en est fait, la succession des hauts emplois, des grasses sinécures est ouverte, et d'indignes bâtards se jettent au travers des rues, tournent les barricades, salissent de leurs bottes vernies le sang versé par nos frères, et sautent par dessus les cadavres pour courir à la curée. — D'où viennent-ils, que veulent-ils, qui sont-ils? La belle question ! — Ils sortent des caves où ils étaient enterrés depuis le 24 février, et maintenant qu'il n'y a plus de balles à mordre, de cartouches à brûler, les voici qu'ils accourent effarés, pestant encore contre ces remparts de pavés qui les empêchaient d'aller d'un train de poste dans les rues pour arriver au partage qu'ils ont convoité.

« Ce qu'ils veulent, pardié! la chose n'est pas neuve; il faut à ces gants jaunes, non pas une baïonnette pour faire la faction comme les camarades, mais le pouvoir, la force armée, la police et la loi, parce qu'avec le pouvoir, la force armée, la police et la loi, l'on exploite cet *imbécille de peuple* qui a au moins le mérite d'être le bœuf gras de la fête.

« Qui ils sont? — Morguienne, vous devez les connaître aujourd'hui; voici venir les Garnier-Pagès, les Marrast, les Crémieux, suivis d'un nombreux état-major de laquais et de marmitons. — Laissez passer la séquelle et vous allez voir venir ensuite, les Pagnerre, les Flottard, les Buchez, les Recurt, les Buffet et toute la bande noire de bipèdes affamés de titres et d'épaulettes. — O République ! place donc à tous les laquais de nos rois, place aux laquais des laquais !... Cette aristocratie nouvelle a besoin de lambeaux et d'esclaves. — Et toi, peuple des barricades, la baïonnette au canon, efface-toi ! montagnards, vous les nouveaux affamés, veillez sur vos seigneurs; — Couchez-vous sur les dalles de l'Hôtel-de-Ville, pendant que vos maîtres reposent mollement sur les couchettes dorées du vieux Rambuteau; — Restez trente-six jours sans ôter vos chaussures pourries, vos haillons usés, pour assurer, à ces vendus de la

royauté, gloire et sécurité. — Et plus tard, dans quelques jours peut-être, vous rentrerez au foyer domestique sans sou ni maille, et vos élus vous montreront au doigt en ricanant dans leurs barbes et vous traitant de niais. - Oui, bon peuple, organise-toi en gendarmerie, nomme des caporaux d'escouade, des sous-officiers, et à ces citoyens qui doivent porter des galons de laine ; — Partage ta misère et ta honte, fais faire une profession de foi, prends sur leur conduite des renseignements sévères, sache bien qu'ils sont tous des Caton.— Mais pour ceux-là que tu connais qui t'ont trompé dans tous les temps, n'exige rien ; — Vois : ils ont des culottes de soie, et le prestige de l'habit doit t'impressionner encore, livre-leur donc ta jeune République, les destinées du monde ; ne crains rien, va, ce sont les besaciers de l'Europe.

« La vermine couvre vos habits, enfants, que vous importe ?.... N'êtes-vous pas le peuple souverain ? Ils vous l'ont dit. — Alors que voulez-vous ? — Soyez donc les sentinelles de ces matadors hermaphrodites ; — Gardez votre linge sale et vos haillons, et ouvrez les grilles aux solliciteurs et aux femmes galantes qui viennent marchander des emplois, des grâces et des tontines à vos féaux seigneurs. — Vous êtes là pour tout faire ; la République le veut. — A ce prix, vous aurez bien mérité de la patrie !.....

« Vous le voyez bien, que diable ! voici trois mois que le privilége et le despotisme sont tombés sous nos balles et déjà le despotisme conspire, le privilége domine et vous crache à la face. — Pourquoi en est-il ainsi ? — Pourquoi ? — Parce que vous ne savez rien édifier ; parce que vous ne savez que renverser et que vous n'avez pas confiance en vous-mêmes. En effet, aviez-vous besoin pour constituer un pouvoir, de ces gloires blasées, passées, tarées, qui ont *vécu* dans la poussière et le bourbier de la royauté ? Aviez-vous besoin pour régénérer la société de ces vieilles perruques de la régence ou de la légitimité ? — Morbleu ! *la Mère Duchêne* qui n'est pas bégueule vous déclare franchement que vous avez agi comme des *moutards*, et que, pour peu que cela continue, elle verra prochainement à vous donner le fouet ; — Entendez-vous ?

« Avant que je termine, dites-moi donc, enfants, qui vous a insinué d'accoler aux noms respectables des Ledru-Rollin, des Louis Blanc, des Albert, des Dupont (de l'Eure), des noms moisis comme ceux dont je vous parlais tout-à-l'heure ? — Dites-moi aussi pourquoi vous avez eu la bêtise d'encenser ces hommes, devenus vos commis, rien que vos commis, payés, chauffés, éclairés ? Devenez-vous fous ou esclaves ? »

LA FÊTE DITE DE LA CONCORDE.

« *La Mère Duchêne* n'est pas allée à la fête ; la vieille mère du travailleur ne va pas grimacer un sourire dans la foule, quand elle sait que des milliers de ses enfants sont sans pain et sans travaux. — Et qu'irait-elle faire au milieu des baïonnettes et des chars de triomphe ? Voici neuf cents cumulards satisfaits, étalant leur pédantisme et leur impuissance ? Allons donc ! — Pense-t-on que si la vieille était passée par là, elle aurait pu se tenir la langue ? — N'aurait-elle pas engueulé proprement cette bande de claqueurs soudoyés du Champ-de-Mars, applaudissant quand même, aux phrases banales sorties de cerveaux creux, ou aux moindres contorsions des commis de la nation ? — N'aurait-elle pas été indignée de voir nos jeunes filles s'oublier jusqu'à jeter des fleurs à ces mêmes commis ? — Vraiment, cela passe toute expression, nos filles devraient être de meilleure maison.

« Et puis, pour ceux qui ont la panse pleine ; qui ont 25 francs par jour et plus à grignoter, les fêtes peuvent avoir de l'attrait ; mais pour ceux qui sont dans la misère, pour ceux qui pleurent sur les destinées de la Pologne, pour ceux enfin qui ont du cœur au ventre, ce jour-là était un jour de deuil.

« J'ai cru qu'il n'y avait que la canaille royale, capable de voter 2,000,000 de fr. pour danser sur des cadavres et devant des cachots ; mais hélas ! la vieille balayeuse des barricades s'est trompée un jour de plus. — Pauvre peuple, toi le seul souverain, on se moque de toi comme de Colin-Tampon. — *La Mère Duchêne se fâchera, entends-tu ?* »

Pourquoi trouvons-nous dans cette ignoble feuille, une citation de MM. Véry et Alfred Montbrial ; plus une annonce pour la maison de commerce, rue Montesquieu, n° 7 ?

On nous dispensera sans doute d'apprécier *la Mère Duchêne* : nous n'en avons pas le cœur ; il est de ces turpitudes qui décèlent une ignorance si profonde et une si profonde immoralité, que nous ne nous sentons pas le courage d'en parler ; n'est-ce pas assez de les faire voir ? Cette seule page nous ferait glorifier le triomphe de la garde nationale en juin, si nous ne songions que parmi les trois mille déportés, pas un

des instigateurs, pas un des chefs réels de l'insurrection n'a été compris. — Ils avaient tous un ou des protecteurs! Si bien que la justice a frappé des hommes coupables, criminels, il est vrai, mais non les vrais coupables, les seuls criminels. — Nous n'avons encore eu que la justice des hommes; attendons la justice de Dieu!

28 *Mai.*

187 — S. Le travail, *journal du club de la révolution*; avec cette devise : *vive la République démocratique et sociale!* — Rédacteur en chef : E. A. Dambel; rédacteur gérant : J. Dupré; dix numéros ont paru jusqu'en juin. — Son Dieu, demi-Dieu ou héros était Pierre Leroux; il s'écrie : « Arrière rhéteurs, arrière faiseurs de statistique, arrière rhétoriciens ampoulés, arrière poètes aux mots splendides; place, place au philosophe humanitaire! » On a fait place au philosophe humanitaire, au restaurateur de la métempsycose et cependant il n'y a rien eu de changé en France; il n'y a eu qu'un montagnard, un révolutionnaire, une médiocrité de plus à l'Assemblée nationale.

188 — P. Le lampion, *éclaireur politique.* Directeurs-gérants : L. Royer, X. de Montépin, de Villemessant. — Malgré son titre ridicule, bien conforme cependant à ce qu'on a appelé la révolution du mépris, ce journal, à force d'esprit, est parvenu à se faire lire, à se faire acheter et à vivre honnêtement, je crois. Les rédacteurs étaient tous réactionnaires de la veille et du lendemain. Voici leur programme :

« Notre lampion s'allume pour éclairer l'inauguration d'une république forte, modérée, honnête, constitutionnelle.

« *Une république forte*, parce qu'elle doit s'appuyer sur la nation armée, c'est-à-dire sur l'union de tous les citoyens appelés dans les rangs de la garde nationale, en dehors desquels il n'y a que les enfants, les vieillards, les infirmes, les voleurs et les vagabonds; sur l'union de cette force civique, immense et intelligente, avec la force militaire, instituée pour défendre les frontières du pays contre les ennemis du dehors, et la garde mobile, organisée pour protéger les intérêts de la nation contre les ennemis du dedans.

« *Une république modérée*, parce que le calme est la splendeur de la force, comme la violence et la terreur sont les attributs de la faiblesse.

« *Une république honnête*, parce que la force qui n'est pas mise au service d'équité, de propriété, de famille, de bien-être social, c'est la conquête ou le brigandage.

« *Une république constitutionnelle*, parce que nous ne connaissons pas d'autre mot pour définir le véritable caractère de ce gouvernement. La république *démocratique* est un non-sens ou un pléonasme. C'est un non-sens si, d'après son étymologie, elle signifie la prépondérance d'une partie de la population sur l'autre, c'est-à-dire l'aristocratie de haut en bas, que nous n'aimons pas plus que l'aristocratie de bas en haut.

« C'est un pléonasme, si elle signifie la souveraineté de la nation tout entière. »

Voici maintenant un extrait du N° 2.

« Les mauvaises situations politiques reposent toujours sur deux hommes : le gouvernement de juillet a eu M. Thiers et M. Guizot; la république a eu les citoyens Lamartine et Ledru-Rollin.

« Ces adversaires de l'une et l'autre époque se sont trouvés réunis et séparés au pouvoir, et chacun d'eux représentait des idées opposées : M. Guizot représentait la résistance, M. Thiers le progrès. Il s'est trouvé entre eux deux un eunuque qui représentait la conciliation. Ce qui a soutenu longtemps le gouvernement de juillet, c'est que chacun de ces deux hommes, dans des conditions, dans des idées, dans des caractères différents, était également éminent.

« Il serait difficile, même avec les préventions les plus favorables, d'admettre cette égalité entre leurs successeurs.

« Le lendemain de la révolution de février, le nom glorieux, pur, chevaleresque de M. de Lamartine a été le drapeau sous lequel sont venus se réfugier les droits de l'intelligence, les intérêts de la propriété, menacés par les machinations et les utopies des démagogues ambitieux.

« Il serait injuste de pousser l'esprit d'antithèse jusqu'à dire que M. Ledru-Rollin représentait le principe contraire.

« M. Ledru-Rollin est un homme sanguin, expansif, enfin ce que l'on pourrait appeler *bon enfant*, si Cadet Roussel n'avait pas rendu cette expression impossible dans le langage politique. Il est bel homme, beau diseur, galant, aimant le loisir et le plaisir, vaniteux, et par conséquent subissant l'empire des flatteurs subalternes. Ce caractère étant donné, la conséquence inévitable de la position prise par M. de Lamartine, devait être de jeter M. Ledru-Rollin tête baissée dans l'élément opposé.

« Si M. de Lamartine n'eût pas vécu, M. Le-

d'u Rollin eût probablement traité de haut en bas les citoyens Louis Blanc, Caussidière et Blanqui.

« Telle était cette position déclarée le 24 février, confirmée par la démonstration ouvrière du 16 mars, jusqu'à la journée du 17 avril, qui a changé la situation des adversaires.

« M. Ledru-Rollin, élevé au pavois par la passion populaire, en a abusé dans ses circulaires et dans ses Bulletins de la République.

« M. de Lamartine, rehaussé par la journée du 17 avril, au lieu de profiter de son triomphe, a paru se rapprocher plus étroitement de ses adversaires.

« Cette différence de conduite répond à la différence des caractères. Mais la force, qu'elle se trouve dans un camp ou dans un autre, a les mêmes exigences.

« Celle qui a triomphé le 17 avril reproche à son chef de n'avoir pas profité de son dévouement, de n'avoir pas exploité son succès.

« Aujourd'hui, elle est sur le point de brûler ce qu'elle a adoré; elle accuse la générosité naïve d'avoir pactisé avec le machiavélisme anarchique.

« C'est une erreur; les sentiments généreux n'ont pas joué tout le rôle qu'on leur prête dans la conduite de M. de Lamartine.

« Cet homme d'Etat a cru que, sûr désormais de l'appui, quand même, des intérêts modérés et honnêtes, il devait chercher un appoint dans les passions ultrà-révolutionnaires qui menacent à la fois le gouvernement et sa personne, etc., etc. »

Conservons encore ce petit apologue, sur lequel nous appelons toute l'attention de nos lecteurs :

« Nous croyons que les hommes de la veille ont trop pratiqué la théorie de la démolition pour qu'ils soient aptes à réédifier.

« Une maison menace-t-elle de s'écrouler, tous les hommes du quartier, bottiers, tailleurs, merciers peuvent la démolir. Mais une fois à terre, ni bottiers, ni tailleurs, ni merciers ne pourront la reconstruire.

« Le grand tort de notre époque, c'est que tous ceux qui ont concouru à renverser la monarchie se croient propres à reconstruire la république.

« Avant tout, il faut du bon sens, et puis encore du bon sens. »

Le Lampion a été suspendu en juin. Le 19 août, il reparaissait avec un article en blanc, et il était *resuspendu* le 21. De lui naquirent *la Bouche de fer*, *la Bouche d'acier*, que nous trouverons plus loin.

189 - P. L'EXAMEN, *revue politique, sociale, administrative et littéraire*. Rédacteur en chef : Charles de Massas, employé des douanes. — Journal insignifiant, sans valeur et sans couleur, mais modéré. A paru une ou deux fois. — Le premier numéro contient un long programme, assez vague et assez nul, qui n'est autre que la profession de foi du citoyen Charles de Massas aux électeurs. Encore un qui se croyait digne d'être représentant! Mais les électeurs ont été de notre avis.

190 — P. LE VRAI GARDE NATIONAL. Rédacteur : Bonafous, grenadier de la 11e légion. — Journal modéré, qui a vécu quelque temps. Voici un passage du premier numéro :

« Ouvriers, défiez-vous de ces hommes qui, sans être ouvriers eux-mêmes, n'ont que ces mots à la bouche : « la misère de l'ouvrier, l'intérêt de l'ouvrier, l'affranchissement de l'ouvrier, l'organisation du travail; » ces gens-là vous appellent le peuple. Certains despotes ont dit : « L'Etat, c'est moi. » Ils vous font dire, eux : « Le peuple, c'est nous; nous sommes le peuple souverain; à nous seuls le droit et la puissance. » Quant au reste de la population qui ne comprend que les propriétaires, les laboureurs, l'armée, les corps savants, les professions libérales, les fabricants, les marchands, et mille autres qui, sans tenir la lime ou la truelle, n'en sont pas moins voués à des travaux pénibles et utiles à l'Etat, c'est, en vérité, trop peu pour qu'on en parle. Voyons au moins ce qu'ils ont fait pour vous, ces flatteurs du peuple. Au nom de la liberté, ils vous ont lancés dans une anarchie qu'ils espèrent exploiter; au nom de l'égalité, ils vous parquent comme des troupeaux à qui on donne chaque jour le vivre et le couvert; quant à la fraternité, elle n'a pas place ici. Pour organiser le travail, ils ont fermé les ateliers; mais l'égalité, ils vous l'ont donnée.... oui, l'égalité de la misère!... »

29 *Mai*.

191. — LE DIABLE BOITEUX A L'ASSEMBLÉE NATIONALE. — Voici le diable qui se mêle de nos affaires, ça ira mal. On remarque, en effet, trois ou quatre journaux de ce nom entre mai et juin; mais celui-ci est un bon diable, un diable modéré et anti-socialiste; ce n'est cependant pas un descendant de Lesage. Nous lui repro-

chons de ne pas se montrer et de rester anonyme; l'inconnu nous fait toujours peur!

Nous trouvons l'article suivant dans le premier numéro :

« Pendant les *orgies* du gouvernement provisoire, la France, dégoûtée du spectacle qu'elle avait sous les yeux, le supportait cependant avec patience et longanimité, en attendant le jour de la justice : celui de l'ouverture de l'Assemblée nationale. Cet espoir a été tristement trompé. Qu'est-il arrivé? Les représentants de la nation sont venus prendre possession de la souveraineté; ils éprouvaient tous, comme la France entière, un sentiment de répulsion et de méfiance pour ces hommes qui avaient, pendant deux mois, si étrangement gaspillé la confiance, le pouvoir, la fortune et les trésors d'enthousiasme que la France leur avait confiés. Eh bien! ils ont transigé avec ce sentiment si légitime. Au lieu de demander des comptes rigoureux, ils ont voté des remercîments à ces mêmes hommes qu'ils ne pouvaient plus estimer. Est-ce faiblesse? est-ce hésitation? est-ce terreur? Nous pensons, en présence des actes de l'Assemblée, que c'est ce dernier sentiment qui la dominait lorqu'elle a confié le pouvoir, dont elle est dépositaire, à une commission exécutive prise dans le sein du gouvernement provisoire, et qui n'a pas manqué d'attirer sur elle et de se donner pour ministres, ou plutôt pour commis, les hommes qui avaient été leurs complices dans les saturnales du pouvoir. Mais au moins ces comptes attendus avec tant d'impatience par la nation seront-ils rendus un jour? La France saura-t-elle enfin ce que sont devenus les millions qui sont passés par ses mains? en quel état ils lui remettent les palais, les chevaux, les voitures, les caves dont ils avaient pris possession? Saurons-nous un jour à qui ont été distribués les millions que la reconnaissance et la générosité nationale ont prodigués pour les blessés de février? Et les dons que notre crédule patriotisme s'était empressé de déposer sur l'autel de la patrie, aurons-nous longtemps à craindre qu'ils n'aient été employés à assouvir la luxure de quelque satrape insolent? Auront-ils été détournés de leur destination comme les cinq cent mille francs envoyés pour le comptoir de Lyon? Vous tous qui vous êtes accrochés au pouvoir, qui flattez encore le peuple pour vous engraisser de sa sueur, voilà des questions auxquelles il faut vous hâter de répondre si vous voulez rétablir la confiance ou prolonger l'illusion qui vous a élevés et maintenus jusqu'ici sur ces hauteurs qui vous donnent le vertige. Rendez vos comptes, il en est plus que temps. »

Voici quelques lignes sur le citoyen Louis Blanc :

« Chargé de l'organisation du travail et préludant à ce ministère du progrès, qui est mort avorté entre ses mains, M. Louis Blanc, dans les interminables séances du Luxembourg, n'a rien organisé que le chaos, la division dans les esprits et une énorme consommation de *vins et de comestibles*, et il n'est rien sorti de tout ce grand fatras de grandes phrases et de grands principes humanitaires et philanthropiques, rien, que du ridicule et du gaspillage. »

Le prospectus de ce journal est du 16 mai. Il s'appelait alors : *Journal* politique, véridique, charivarique, dramatique, satirique, et vive la république! Bureau : rue des Grands-Augustins, 27. La *Physionomie de la Presse* le déclare rouge et dévoué à Caussidière; nous n'en croyons rien. Il devait paraître tous les jours, mais ne parut que deux fois la semaine jusqu'en juin, époque de sa mort.

Rédacteur-gérant : Ch. Tondeur.

29 *Mai.*

192. — BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES MÉDECINS DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE, revue hebdomadaire qui n'a paru que deux fois. — Nous n'avons pas à en parler ici; mais, à ce propos, nous vous dirons qu'à Paris tous les médecins se croient de grands politiques; c'est peut-être parce qu'ils ne sont pas médecins. Pour moi, quand je vois un homme de science spéciale comme la médecine, qui demande l'étude de toute la vie et de tous les instants, faire de la politique, je me méfie de sa médecine et de sa politique. On ne court pas après deux lièvres à la fois Il faut être l'un ou l'autre, ou ni l'un ni l'autre, il n'y a pas de milieu. Quand donc voudra-t-on comprendre que la politique est une SCIENCE aussi, une science positive, certaine, qui exige des études longues, sérieuses et soutenues; qui demande la connaissance approfondie de l'histoire, c'est à-dire de la marche de la civilisation dans le progrès; la connaissance des lois divines et humaines, la connaissance *des religions*, et surtout de LA RELIGION, car la société moderne est chrétienne; la connaissance de la PHILOSOPHIE, et non pas *des philosophies*, ni *du philosophisme*, car la société moderne veut le *progrès*, c'est-à-dire une marche rationnelle, systématique et consciente vers l'avenir;

la connaissance de l'économie politique, parce qu'il faut connaître parfaitement le mécanisme social avant d'y porter la main; la connaissance de la *législation et des législations comparées*, parce que si les mœurs font les lois, les lois font aussi les mœurs pour cette partie de la population qui ne doit et qui ne sait qu'obéir. Mais à quoi bon faire ici le programme des connaissances que l'homme politique, je ne dis pas même l'homme d'Etat, je dis l'homme qui veut parler politique, doit posséder. Nos hommes politiques, journalistes, clubistes, publicistes, propagandistes, socialistes sont tellement ignorants, qu'ils ne savent même pas quelles sont les choses qu'ils devraient savoir. Ils ignorent jusqu'à leur propre ignorance!

193 — S. Le vrai père duchêne. — Nous n'avons pas de renseignements sur ce *Vrai Père Duchêne*, mais, d'après son titre, nous pouvons le croire rédigé par des barbares.

194 — S. Journal des sans-culottes, par un tailleur idiot, le citoyen Constant Hilbey, qui se dit l'ami de Marat parce qu'il réimprime ses écrits, mais dont Marat ne voudrait même pas pour son tailleur.

Voici quelques mots du citoyen Hilbey à l'armée :

« Si jamais des tyrans voulaient vous rendre le vil instrument de leurs passions homicides, souvenez-vous de votre devoir; vous êtes les soldats de la liberté, vous ne devez défendre qu'elle. Si, oubliant ce principe sacré, vous aviez assez de barbarie pour tourner vos armes contre un seul de vos frères et pour égorger ceux qui travaillent pour vous nourrir, vous ne seriez plus nos frères, vous ne seriez plus qu'une armée de brigands; les pavés de nos rues, les toits de nos maisons feraient justice de vous! »

Comme nous n'entendons plus parler de ce tailleur, nous supposons qu'il a trouvé une place à Bicêtre.

Fin Mai.

195 — S. Figaro. Gérant : J.-F. Montfort. — Feuille légèrement socialiste, qui, si elle eût vécu, se serait peut-être montrée légitimiste. Nous ne pouvons rien en dire, car nous n'y trouvons rien, si ce n'est cette phrase :

« Deux grands faits ont surgi de ces événements : une révolution politique, qui confère à tous les droits politiques, tend la main à l'ouvrier déshérité et lui confère les avantages du citoyen...; une révolution sociale, qui reconnaît aux travailleurs le droit de s'associer entre eux pour jouir du bénéfice de leur travail!... »

196. — Le scrutin, *journal des mœurs républicaines*. — Qu'appelez-vous mœurs républicaines? Sont-ce les bonnes ou les mauvaises? Pour moi, je ne connais que celles-là. Le rédacteur de cette feuille est un républicain de 1823 et de 1830; c'est *de la grande avant-veille*, comme disent quelques-uns, mais en est-il meilleur? Je crois qu'il n'a rien appris; il a peut-être oublié. Voyons. Que demande-t-il?

« On ne saurait sortir de deux principes : la *légitimité*, régime usé à jamais, et qui avait pour autorité le *temps*.

« Le *scrutin*, ou la *majorité*, qui deviendra la loi du monde et qui a pour autorité le *nombre*.

« La majorité, c'est la puissance d'un fait certain devenu le droit; c'est la légitimité du pouvoir démocratique.

« Hors de là, tout devient arbitraire et douteux.

« Donc, citoyens, dans toutes les situations possibles, vous avez droit au *scrutin*, si vous êtes en position d'exercer ce droit librement.

« Pour que le peuple règne véritablement, il faut qu'il aille aux voix le plus souvent possible.

« Plus il usera souvent du scrutin, plus les mœurs seront sérieusement républicaines.

« Oui, le scrutin partout :

« Le scrutin pour les élections aux assemblées législatives et pour les mandats de toute nature;

« Le scrutin pour les emplois;

« Le scrutin pour les récompenses;

« Le scrutin pour les distinctions publiques.

« Que la main, la volonté la décision du peuple, c'est-à-dire du plus grand nombre, soient toujours visibles, toujours présentes, toujours actives; que le scrutin soit constamment ouvert.

« Ainsi, plus de menaces, plus d'hostilités avec des armes; qu'on se batte tous les jours, mais à coups de bulletin.

« Qu'on s'évertue à quelle opinion on mettra le plus dans l'urne, mais honnêtement, sans fraude et sans violence. »

Heureusement que nous avons derrière nous les socialistes pour démontrer que les majorités ne peuvent rien et qu'en réalité le droit du nombre c'est le droit du poing, le droit de la force brutale, le droit de la violence rendu pacifique par crainte plutôt que par humanité. Au-dessus de la volonté de tous, il y a la volonté de Dieu, il y a les lois absolues de la justice et du bien, les

préceptes impérieux de la raison et de la vérité. Tôt ou tard la société, sous peine de mort, doit revenir au vrai bien et au bien vrai. Laissons donc ce nouveau fou à sa folie, et passons.

Directeur-gérant : Eugène Roch.

197 — S. Le patriote, *avocat du peuple*. Rédacteur : L. Béthune, ex-rédacteur en chef du *Patriote de* 1830. — Voici sa profession de foi :

« Nous inscrivons sur notre bannière cette devise fondamentale : souveraineté du peuple !

« Respect à la propriété.

« Amour de la patrie et de la famille.

« Liberté illimitée de la presse.

« Liberté d'association.

« Liberté des cultes et de l'enseignement.

« Réforme complète de toutes les institutions qui ne sont plus en harmonie avec les besoins nouveaux d'une société régénérée, ayant reçu le baptême de trois révolutions.

« C'est surtout par une organisation du travail bien entendue qu'on arrivera à guérir la plaie sociale.

« C'est en faisant retourner des bras à l'agriculture qu'on fondera la prospérité nationale.

« C'est en appliquant l'élection à toutes les parties du système administratif qu'on empêchera le retour des principes vermoulus qui ont fait écrouler l'édifice social. »

Nous croyons cette feuille dans l'école vague et obscure des demi-socialistes de la veille, républicains, démocrates conspirateurs, tels que Barbès, Raspail, Blanqui, etc., qui n'ont aucun système et sont toujours prêts à se porter partout où il y a des *priviléges* à détruire, du désordre et de l'anarchie à créer.

198. — Le penseur républicain, par F. Poulet. — Ce poulet est une oie. *Canard* publié dans le courant de mai.

199. — Les archives du peuple, par le citoyen Eugène Roch. — Quatre numéros ont paru. Ils contiennent une analyse mal faite de la semaine politique, et paraissent publiés dans l'intérêt de Barbès, Blanqui, Raspail. Nous n'y avons trouvé qu'une bonne chose, c'est le quatrain suivant :

«Vive Dieu ! les prisons sont pleines
Sous cette ère de liberté ;
Pourquoi ne pas nommer Vincennes
Le Fort de la Fraternité ?»

200. — Bibliothèque républicaine, recueil politique. — Gérant : J. Lagarde.

201. — Le propagateur républicain, *recueil général des plans, projets et autres écrits sur les améliorations que réclame la prospérité des nations.*

Bernard-Latte et Aug. Lambert.

202. — Le propagateur universel, *Moniteur des villes et des campagnes, journal populaire paraissant tous les dimanches.* — Rédacteur en chef : Jourdan de Herz.

203. — La tribune nationale. Celle-ci, du 31 mai, devait avoir pour rédacteur en chef le citoyen Combarel. — Ne serait-ce pas la réapparition de *la Tribune*, annoncée le 12 mars, rue Montorgueil, 63?

204 — S. Le tribun du peuple, *journal des révélations politiques; archives du favoritisme, du cumul, de l'exploitation et de tous les abus.* — Rédacteur en chef : E. Laviron, président du Club des Hommes de lettres (sans ouvrage)

205. — Micromégas, ou *le Miroir de Paris*, par M. Reynaud.

Il voit, dans un fameux sénat,
Tel orateur, que l'orgueil pousse,
Se croire un géant dans l'Etat,
Qui ne voit en lui qu'un Tom-Pouce !

Nous ne savons rien autre chose de cette feuille.

206 — S. Le journal du diable. Organe de la république rouge, portant un drapeau noir. — Gérant : Ed. Georges.

207. — Le père andré. Canard sans importance et sans valeur qui a eu deux numéros.

JUIN.

Nous pouvons passer sans transition de mai en juin. Après *le Père Duchêne*, *la Mère Duchêne* et le *Journal des Sans Culottes*, il est facile de prévoir *le Robespierre*, *la Carmagnole* et *la République rouge;* nous sommes tout naturellement amenés à la période la plus démagogique et la plus ignoble du journalisme de Paris. *L'Aimable Faubourien* se prépare, *l'Accusateur public* est à son banc, coiffé de son *Bonnet rouge*, et bientôt *le Tribunal révolutionnaire* rendra ses terribles sentences. Tremblez, vous qui aimez l'ordre, le travail, la vertu, la propriété, la famille, car les barbares vont vous traîner au *Pilori* et décimer vos rangs sous les *Boulets rouges* de l'insurrection. Déjà une odeur de poudre et de sang circule dans l'air. Les partis se comptent, se regardent, se mesurent et s'apprêtent. Raspail a eu soixante-dix mille voix. Nous sommes soixante-dix mille, ont-ils dit, en avant ! alerte ! alerte, en avant ! Les clubs s'agitent, les sociétés secrètes s'orga-

nisent, les comités révolutionnaires enrégimentent leurs soldats. Guerre, guerre à la propriété! guerre à la famille! guerre à Dieu! guerre aux hommes! Dans chaque rue, à chaque carrefour, des tribuns de ruisseaux lancent l'anathème contre cette pauvre société qui n'en peut, mais... à mort! à mort l'infâme! à mort la grande prostituée!

1er *juin.*

208 — S. L'AIMABLE FAUBOURIEN, journal de la canaille, avec ces deux épigraphes :

> La grande populace et la sainte canaille
> se ruaient à l'immortalité.
> AUG. BARBIER.

> Ce peuple qui, sur l'or jonché devant ses pas,
> Vainqueur, marchait pieds nus et ne se baissait pas.
> HÉGÉSIPPE MOREAU.

Cette feuille a paru deux fois par semaine jusqu'au 22 juin, époque à laquelle elle voulait changer de titre pour s'appeler *le père Guillotin.* — Rédacteur : J.-B. Siméon. — Voici comment ce journal s'adressait au peuple dans le premier numéro :

« Je comprends les grondements de ta colère et les cris rauques de ta puissante douleur, ô peuple! les rhéteurs et les bourgeois ne les comprennent pas, et ils te calomnient! ils ne savent pas, ils feignent d'ignorer ce que ton cœur ulcéré a amassé de fiel et d'amertume pendant ton demi-siècle de servage et de misère! ils ne veulent pas te croire honnête ô peuple, après t'avoir vu terrible et fort! ils connaissent ton énergie et ils doutent de ton intelligence! ces moucherons stupides harcèlent tes flancs amaigris, mais nerveux; ô vieux lion, si longtemps muselé, si longtemps enchaîné! ils croient t'apaiser en te jetant quelques lambeaux de phrases tricolores ou plutôt multicolores, vaillant champion qui t'es trouvé debout à l'heure solennelle du combat, à l'heure où ils étaient couchés et cachés, eux qui voudraient t'humilier et te museler de nouveau!

« Que leur as-tu donc fait, à ces eunuques du Palais-Bourbon, pour qu'ils te châtrent ainsi? est-ce pour te mettre à leur niveau qu'ils cherchent à te rapetisser, à t'étriquer de cette ignoble et honteuse façon? est-ce pour n'entendre plus ta voix grave et forte qu'ils essayent de te bâillonner?

« Tu entends! et tu délaisses ton fusil pour les instruments de travail! ton fusil! oh! cache-le, car, aujourd'hui que la loi des suspects est décrétée, on te prendrait pour un conspirateur! cache-le, mais pourtant ne le quitte pas de l'œil, et qu'au premier signal, il se retrouve dans tes viriles mains! »

Nous extrairons du même journal :

« *Document à consulter par les électeurs.*

LEPOITEVIN-SAINT-ALME.

1° Auteur d'un petit livre intitulé : *Les Abeilles, miel impérial*; 2° ancien rédacteur en chef du *Capitole*, journal bonapartiste; 3° ancien rédacteur du *Commerce*, journal de toutes les couleurs; 4° ancien rédacteur du *Globe*, journal *négrophobe* et ministériel; 5° l'un des rédacteurs en chef du *Figaro*, c'est là son plus beau titre. — *Le Figaro*, feuille redoutable par son opposition, fut acheté par le ministère. Henri de Latouche s'en sépara à cette époque; L. Saint-Alme se garda d'imiter son collègue; 6° ancien rédacteur des *Papillottes*; 7° *idem* des *Coulisses*, journaux de littérature d'alcôve; 8° fondateur et rédacteur en chef du *Satan* et du *Corsaire-Satan*, feuille entachée de légitimisme, boutique de scandale; 9° présentement rédacteur-endosseur de *la Liberté.* »

On le voit, tous ces journaux vivent de calomnies et de diffamations; ils sont tous également insignifiants, également nuls, mais aussi également ignobles et démagogiques. On dirait qu'ils n'ont qu'un but de désordre, l'anarchie, la révolution en permanence! — Que l'on fasse de l'art pour l'art, c'est très-bien; mais le désordre pour le désordre, c'est un crime, c'est de la barbarie la plus sauvage, — et ils disent effrontément que le peuple règne en vertu du *droit canon* — Oui, depuis juin sans doute!

L'aimable Faubourien publiait aussi de mauvaises chansons de MM. Jules Choux, Albert Xetzel, Charles Tondeur, qui nous permettra de lui retourner son refrain :

> A la sottise, il faudrait pardonner,
> Il faudrait, il faudrait pardonner. (*bis.*)

209. — LA CARMAGNOLE, *journal des enfants de Paris*, insignifiante spéculation du citoyen A. Collin, rédacteur-gérant. — Loin d'être rouge, cette carmagnole-là était réactionnaire; elle avait pour devise :

> Ah! ça ira! ça ira! ça ira!
> Ça ira t'y bien! ça n'ira t'y pas! ...

Voici en quels termes elle parlait de *nos amis* les républicains de la veille :

LE CITOYEN PAGNERRE,

Premier commis du directoire, 14 bis, *rue de Seine*.

« Avant de venir s'installer à l'Hôtel-de-Ville, le citoyen Pagnerre était libraire. Grâce à ses relations d'éditeur avec les hommes de notre révolution, il s'est glissé parmi eux après la bataille, au moment du partage du butin. Appelé par ses maîtres à la mairie du 10e arrondissement, il ne se contenta pas d'un poste aussi important. Le 27 février, le gouvernement le nommait secrétaire-général du *provisoire*. Ce n'est pas encore assez pour l'éditeur Pagnerre. Son ambition ne sembla apaisée qu'avec la direction du comptoir d'escompte. Depuis cette époque, le secrétaire-général n'a cessé de renier tous ceux qui l'ont connu avant son élévation, et de se faire des ennemis parmi ceux qui l'ont connu depuis.

« M. Pagnerre n'a pas même le mérite des bourgeois parvenus ; il a leur insolence sans avoir leur fierté. »

LE CITOYEN HETZEL,

Auteur des Animaux peints par eux-mêmes.

« Le citoyen Pagnerre, libraire-éditeur (rue de Seine, 14), étant nommé secrétaire de la commission du pouvoir exécutif, le citoyen Hetzel, libraire-éditeur (rue de Ménars, 12), devait être à son tour secrétaire de quelqu'un ou de quelque chose; le voici chef du cabinet du ministère des affaires étrangères. C'est bien choisir au moins. Le citoyen Hetzel était né pour recevoir des audiences et échanger officiellement des paroles inutiles. Le citoyen Hetzel porte gravement sa tête en homme qui ne croit pas la porter creuse. Il a l'air de penser, ce qui est une excellente tenue dans sa position, et ce qui fait toujours oublier qu'il a eu la prétention d'écrire. Enfin, le *National* récompense les siens. A la bonne heure ! mais il ne faudrait pas que la république se crût généreuse envers les lettres, lorsqu'elle est prodigue envers les libraires. »

Voici encore un article qui mérite d'être conservé :

L'ASSEMBLÉE ET LA COMMISSION EXÉCUTIVE.

« Que fait l'Assemblée ? Elle ne fait rien ; elle attend. Elle n'est pas de mauvais vouloir; mais l'initiative ne lui vient pas, et ses velléités se consument en propositions stériles.

« Que fait la commission du pouvoir exécutif ? Elle jouit naïvement de sa fortune nouvelle, elle déménage, elle emménage, elle se meuble, elle s'établit dans ses appartements. Voyez-vous cinq pauvres parents des plus éloignés que l'on imagine et qui se trouvaient, sans le savoir, héritiers collatéraux d'un capitaliste mort sans enfants. Un beau matin, la nouvelle leur en arrive sous le pli d'un notaire. Ils s'étaient endormis quelque peu légers d'argent, ils s'éveillent dix fois, vingt fois, trente fois millionnaires. La lettre le dit. Il y a de l'argent en monnaie et de l'argent en lingot, il y a du papier et des rentes, il y a surtout de beaux biens au soleil, des châteaux et des parcs, des palais et des jardins, avec des eaux qui jouent, avec des galeries de tableaux, des bronzes, des antiques, des livres catalogués dans d'immenses bibliothèques ! et tous de s'embrasser en mémoire du défunt, non pas que l'on s'aime, Dieu merci ! On se querellera bien tout-à-l'heure, mais pour le moment, quel enthousiasme et quelle joie ! Comme on part ! comme on se hâte d'entrer en possession ! comme on se fait ouvrir les portes, comme on monte fièrement les degrés, comme on va, comme on vient, comme on cherche, comme on furète ! et déjà l'on s'est familiarisé avec cette opulence d'un jour. On n'admire plus. Si l'on s'étonne, c'est de la trouver mesquine. Tout sera réparé, tout sera agrandi. On jettera bas la cloison, on changera le meuble et la tenture. C'est le prêtre, ô Zénobie, qui veut rendre plus digne de lui ta royale demeure !... C'est notre directoire, ô Labruyère ! ce sont les cinq commis de la nation qui embellissent à grands frais, pour ne pas en rougir, le Luxembourg de Médicis. »

210 — S. LE ROBESPIERRE, *journal de la réforme sociale*. Directeur-gérant : Marcel Deschamps. Cette feuille déclare *que le peuple est le seul souverain et que les représentants sont ses commis*. Elle demande *l'abolition de la peine de mort et l'abolition de la misère*. Certes ce n'est pas nous qui nous opposons à ces réformes ; mais nous désirons qu'avant de les accorder, on abolisse aussi *l'ignorance*, *la sottise* et *le crime*.

Le citoyen Marcel Deschamps est un des fondateurs du *père Duchêne*, nous renvoyons donc nos lecteurs au jugement de la mère Duchêne que nous avons reproduit plus haut.

Si *le Robespierre* avait vécu, il aurait professé la doctrine de Fourrier avec encore plus d'inca-

pacité que les phalanstériens. — Il mérite quelque indulgence parce qu'il a la bonhomie de croire aux réformes pacifiques, comme si les principes faux pouvaient engendrer autre chose que le désordre et l'anarchie. Tous ces socialistes sont aveugles comme des taupes, à moins qu'on ne préfère les supposer de mauvaise foi. — Pour moi, je les crois en même temps ignorants et immoraux.

211. — La pologne, *journal des Slaves confédérés*. Directeur-gérant : Cyprien Robert. — Cette feuille devait être l'organe du panslavisme démocratique. Voici sa déclaration de principes :

« Il s'agit de grouper autour de la Pologne, en un faisceau indestructible, toutes les forces redoutables que leur isolement paralyse. Il faut que les quatre nationalités dont la race slave se compose, les Polonais, les Russes, les Bohêmes et les Slaves du Midi (Hongrois, Illyriens, Serbes et Bulgares), tous humiliés sous une même coalition de despotes, s'unissent dans un même intérêt. Pour s'unir, ils ont besoin de délibérer sur une terre libre, et de bien s'entendre afin de se lier solennellement par un pacte. Alors seulement, ils pourront sans crainte confondre leurs bannières sur le grand champ de bataille où se décidera l'avenir du monde.

« Dans le but de hâter l'heure de cette ligue émancipatrice et d'offrir un centre de réunion pour tous les amis de la cause slave, une société s'est formée à Paris, au foyer même d'où s'élancent aujourd'hui, sur le reste du monde, les étincelles du feu qui détruit et qui régénère. Cette société pour l'affranchissement de tous les Slaves, prétend aider les Polonais à se dégager de la triple tyrannie qui les tient enchaînés, encourager les patriotes russes dans leurs généreux efforts pour briser l'autocratie; offrir un appui aux Bohêmes dans leur résistance chaque jour plus hardie contre l'oppression autrichienne, enfin éclairer dans leur marche, vers la conquête de ce qu'il leur reste encore de droits à recouvrer, les peuples slaves de la Hongrie et du Bas-Danube, comme les alliés naturels de l'Italie et de la Pologne, et comme les intermédiaires nécessaires qui unissent la Méditerranée à la Vistule. »

On sait qu'il existe un autre panslavisme non moins sérieux et non moins fort, qui prend la Russie pour centre et pour appui de toutes les nationalités slaves. — Nous croyons même d'autant plus volontiers au succès de ce dernier que le gouvernement russe, loin d'être barbare et grossier comme les feuilles démocratiques le représentent toujours, se montre protecteur éclairé des arts, des sciences, des lettres, du commerce et de l'industrie, et nous serons tout étonnés quelque jour de le trouver aussi avancé que nous dans l'exercice et l'application des libertés politiques.

212 — S. Le tocsin des travailleurs. — Rédacteur-gérant : Emile Barrault, ancien saint-simonien. — Depuis vingt ans au moins, la société française est atteinte d'une maladie qui doit la conduire à la ruine, à la décadence, à la mort, ou bien, au contraire, à une grande et forte restauration. Cette maladie, c'est le socialisme. Les saints-simoniens en ont été les premiers propagateurs publics, officiels, ayant un collége et une école. Je veux parler des scandaleux apôtres de Ménilmontant, en 1832. Depuis lors, le socialisme s'est infiltré partout, dans les arts, dans les sciences et dans la religion, dans les familles et dans l'Etat. Toutes les croyances ont été discutées, détruites; tous les principes remis en question. Il n'y a plus ni juste ni injuste, ni bien ni mal, ni devoir ni droit ; il ne reste rien debout ; nulle vérité qui n'ait été contestée, nulle loi qui n'ait été niée ! Dans cet état de choses, une restauration est-elle possible? Nous ne le croyons pas.

La France est trop démocratique, dans le sens vrai et légitime du mot, pour retourner à la monarchie absolue. Elle est trop monarchique dans ses mœurs, ses traditions, ses intérêts, ses besoins, ses arts, ses sciences, sa vie politique, son esprit national, dans tout son être, pour vivre jamais en république.

Le régime constitutionnel n'a pu la satisfaire. Trop démocratique pour les uns, il ne l'est pas assez pour les autres; il ne donne ni la monarchie, ni la démocratie. S'il avait permis à ces deux principes, également vrais, nécessaires et fatals, de vivre et de se développer parallèlement, peut-être eût-il pu se maintenir; mais, au contraire, il les étouffait tous les deux!

Nous sommes donc condamnés à rester toujours entre deux révolutions, celle de la veille et celle du lendemain; l'une défaisant ce que l'autre a fait. A ce propos, nous signalerons à nos lecteurs la *Métapolitique*, de M. Hoené Wronski, dans laquelle la situation actuelle de la France et des partis politiques est caractérisée d'une manière très-remarquable. Il y a dix ans que ce livre est écrit; mais il ne suffit pas de le

lire, il faut l'étudier. Les Français ne veulent ni lire ni étudier. Ils ne font que des improvisations politiques; c'est pour cela que leurs hommes d'État sont tous des hommes improvisés. Ils marchent, ils agissent comme le chien, avec le flair. Malheureusement les révolutions font perdre la piste, si bien que notre pauvre société, tirée de si, de là, en haut et en bas, à gauche et à droite, à huh et à diah, perd la tête et ne sait plus où aller. « Quelle aille au diable! disent les socialistes, et nous allons l'y conduire. » Mais elle a de bons instincts, une boune nature, un bon flair, et elle se révolte aussitôt.

Quoi qu'il en soit, il résulte de cette instabilité permanente, de ces révolutions incessantes, que les notions du juste et du vrai s'obscurcissent, que les opinions s'affaiblissent et chancellent, et que les croyances politiques ou religieuses s'effacent complétement. A moins d'études spéciales, que voulez-vous que pense l'individu, le commun des martyrs, quand il voit l'État condamner ce qu'il a professé la veille, mépriser aujourd'hui ce qu'il vénérait hier? Ceci était juste et bon sous la monarchie, la république vous le défend. L'année dernière on vous disait : Ceci est vrai et bien; cette année vous seriez un sot de le croire. Voilà comment les révolutions fréquentes font beau jeu au socialisme, et pourquoi les socialistes, même les plus modérés, sont instinctivement et par nature des révolutionnaires.

Le Tocsin des Travailleurs est une fois de plus l'expression de cet instinct. Il n'offre rien qui le distingue de ses confrères en démagogie. Nous en donnerons l'extrait suivant :

« Pouvons-nous laisser faire l'Assemblée constituante et dormir? Sans doute cette assemblée veut le bien; mais il s'y trouve tant de bonnes intentions en paletot ou en frac! La blouse y est si rare qu'elle a l'air d'y faire tache. La blouse était l'uniforme des barricades; ce n'est qu'une exception dans la représentation nationale. Le proverbe a beau dire : *l'habit ne fait pas le moine*, ce qui trop souvent est vrai, c'est que *l'habit fait le bourgeois.*

« Prenons garde, ayons la main sur le tocsin.

« Est-ce que le comité exécutif est propre à nous rassurer? Le lendemain de la révolution on garantissait au peuple un labeur quotidien, on logeait le problème de l'organisation du travail au Luxembourg, on instituait des ateliers nationaux. Ne semblait-il pas que l'État devenait le père de la grande famille? Aujourd'hui les ateliers nationaux vont être dissous; le Luxembourg a reçu d'autres locataires. *Le National* épilogue sur les garanties affichées par l'Hôtel-de-Ville, à la grande joie du *Siècle*. Ce que le gouvernement provisoire a écrit, le directoire intérimaire commence à le raturer. Enfin l'État donne sa démission de ses entrailles paternelles, cela le mettait sur les dents.

« Alerte! un premier coup de tocsin.

« Et à qui nous fierions-nous? aux *républicains de la veille?* Parlons-en vite. La plupart de ces messieurs sont d'avis qu'avec un roi de moins et le suffrage universel de plus le peuple tient *la meilleure des républiques*, surtout s'ils sont en place. Un roi de moins, comme cela suffit à remplir la poche du peuple! le suffrage universel, comme cela le rassasie! Grand merci, messieurs, le langage de ces républicains fossiles nous rappelle ces gens que l'Évangile réprouve : on leur demande du *pain*, et ils vous donnent... *une pierre.*

« Vite, un second coup de tocsin!

« Serions-nous assez insensés pour compter sur les *républicains du lendemain?* D'avance nous le savons, si la république perpétuait l'exploitation du travail par le capital et les misères du prolétariat, plusieurs de ces royalistes d'hier seraient des Brutus. Ce qu'ils regrettent dans le trône tombé, c'est l'abri de leur pot-au-feu; selon eux, la couronne constitutionnelle est le meilleur couvercle de la marmite bourgeoise; l'une est faite pour l'autre et réciproquement.

« Vite, vite, un troisième coup de tocsin! »

213. — LA REVUE MUNICIPALE. Gérant : L. Lazare. — Spécialement consacrée aux intérêts de la ville de Paris; paraissant deux fois par mois, in-4°.

2 *Juin.*

214 — S. L'ORGANISATION DU TRAVAIL, *journal des ouvriers.* — Rédacteur en chef : H. Lacolonge; collaborateurs : Charles Deslys et Savinien Lapointe, mauvais poëte, mauvais cordonnier, habitué de toutes les goguettes de Paris.

Ne sutor ultra crepidam!

On dit aussi que M. Louis Blanc lui-même ne dédaignait pas de porter sa prose à ce journal. Quoi qu'il en soit, ce fut le plus ignoble et le plus infâme de tous. Il voulait organiser la terreur au profit du socialisme, et pour cela, il signala aux révolutionnaires les soixante principaux capitalistes de Paris, et les quatre-vingts plus riches propriétaires de France.

Nous ne trouvons rien dans ce journal qui

vaille la peine d'être conservé, si ce n'est peut-être l'article suivant, à défaut d'autre :

LE DROIT DE RÉUNION.

« La rue est le premier et le plus saint de tous les clubs. Que voulez-vous, messieurs les bourgeois, le peuple n'a pas à sa disposition vos salles dorées et fleuries! La porte Saint-Martin, la porte Saint-Denis, la Bastille, voilà ses meetings favoris. Il aime à s'y rassembler le soir pour causer de ce que ses gouvernants ont fait dans la journée. C'est son droit; et nous avons souvent au passage des discours plus sensés que les plaidoieries à la Petit-Jean de l'Assemblée nationale. Le peuple est calme et sage; et voilà que vous arrivez avec vos forêts de baïonnettes. Et de quel droit, s'il vous plaît? Avant de parler au nom de la loi, commencez à la respecter vous-mêmes. Les blouses étaient là hier, de par la loi; elles y seront demain. C'est vous, vous seules qui faites de la provocation et de l'illégalité.

« Peuple, reviens sans crainte à tes réunions du soir. Que t'importe leurs sergents de ville (leurs gardiens de Paris, veux-je dire), leur garde municipale (lisez nationale) et leurs commissaires de police, qui seuls n'ont pas travesti leur nom. Tout cela était doux et poli sous l'administration de Caussidière; tout cela devient arrogant et brutal depuis sa noble démission. Est-ce que le citoyen Trouvé-Chauvel voudrait marcher déjà sur les traces de M. Gisquet? Mais que t'importe, peuple? Maintiens, en dépit de tous les efforts réactionnaires, les droits achetés au prix de ton sang; les préfets de police changent, la justice et la liberté ne changent pas. »

Nous trouvons fréquemment dans cette feuille le nom de M. Clavelle Doysi, rédacteur de la partie financière.

Ne serait-il pas utile aussi de conserver les noms des commissaires du fameux *banquet à cinq sous; fraternisation des travailleurs :* L.-B. Thomassin, A. Ratier, Grossier, Baranger, M. Lunin, Ch. Deshayes, Berot fils, E. Surgi, président du Club du 3e arrondissement, Raquinart, J.-B. Florentin, Guérin, Rigaud.

Plus loin nous voyons que les citoyens L. Barbès, Heneytre, A. Deider, A.-L. Tessier, E. Feyt, Vladanet, V. Spinga, W.-F. Carter, tous étudiants, se donnaient le plaisir de brûler *l'Assemblée nationale* sur la place Sorbonne, au pied de l'arbre de la liberté et aux cris de *vive la république démocratique et sociale!* Voyez-vous cette *bonne nnte eliettigel* jeunesse des écoles préparant le couteau qui doit la décapiter.

L'Organisation du Travail n'avait d'autres doctrines que celles du citoyen Louis Blanc, qui était son héros, son demi-Dieu, son Dieu; c'est assez dire la nullité complète de ce journal; aussi ne contenait-il que des calomnies et des dénonciations. Il devait publier aussi des feuilletons de critique d'art, dus à la *plume élégante* du citoyen P. Dupont. Quel est donc ce citoyen Paul Dupont?

215. — L'ÉDUCATION RÉPUBLICAINE, *journal des maîtres d'études, des lycées et des colléges de la république.* — Directeurs : Fontan, Maurées, Rossutte, Calonge, Beynac, Joatton, Aveline, Giraud, Moine, Nuéjouls, Bonnefous, de Kytspoter, Jabeuf, etc., etc. (*toujours affranchir.*)

Il est certain qu'un maître d'études est moins bête que deux; mais dix, cent, mille, mais tous les maîtres d'études de la république réunis en association! Et pourquoi faire, s'il vous plaît? pour faire un journal. Mais encore? Eh! que sais-je moi! L'Université est une marâtre, disent-ils.

Vengeons-nous, vengeons-nous ou mourons!

4 Juin.

216 — S. LE GAMIN DE PARIS. Gérant : Lardet. — Voici un échantillon de ce sale et insignifiant petit journal :

Le Gamin de Paris à M. le maire.

« De quoi! plus d'attroupements, plus de rassemblements? et si je veux m'attrouper et me rassembler, moi, faudra la permission de M le maire?

« Magistrat, je te respecte, mais j'ai l'oreille dure et je ne comprends pas à demi-mot.

« Faut-il être deux, trois ou cinq cents pour former un rassemblement gênant?

« Y aura-t-il des sommations? Combien? dans quel genre? Seront-elles respectueuses?

« Et après les sommations?.... C'est là que je t'attends, magistrat.....

« Tu dis comme ça que c'est gênant pour les cochers. Mais si les clubs en plein air gênent ceux qu'a le moyen de se fendre d'une voiture, ton idée à toi, qui ressemble à celle de Duchâtel, n'est pas commode non plus pour la liberté de tout le monde.

« Quelle liberté doit-on vouloir? Celle d'aller en voiture, ou celle de se réunir, même dans la rue? Gare, j'y paierai la goutte, et le sort de la patrie n'en sera pas plus compromis.

« Enfin, magistrat, je te respecte, et je veux entrer dans ton idée. Tu connais à fond ta voirie, et t'es un édile modèle. Je ne pourrai pas m'attrouper dans les rues, v'là qu'est bon..... Mais au Champ-de-Mars, hein? C'est une autre paire de manches, ça n'embarrasse rien, ça, hein, monsieur le maire?

« Si pourtant ça te gênait, faudrait le dire. »

217. — Le gamin de paris. Gérant : A. Collin. — Journal modéré, mais à peu près nul. C'est probablement le 2e numéro de cette feuille qui parut sous le titre de :

218. — Le vrai gamin de paris. — Nous n'en dirons ni plus ni moins; ni trop ni trop peu.

Ces deux petits journaux nous ont fait découvrir l'existence d'une petite société de petits gens de lettres, et nous allons à ce propos indiquer à nos lecteurs comment les journalistes, dans la lutte politique soutenue depuis dix mois, se sont groupés par familles d'après la loi des affinités électives.

Nous avons eu d'abord *le Petit Homme rouge*, *le Bon Sens du peuple*, *l'Avenir national*, dans lesquels on peut ranger MM. Paul Féval, Leo Lespès, Marc-Fournier, Auguste Vitu et A. Pouroy. Ce dernier avait autrefois des instincts socialistes (Républicains très-modérés, je veux dire malgré eux).

Dans *le Pamphlet* nous retrouvons : Leo Lespès, A. Vitu, Am. Achard (Grimm), Champfleury, Ch. Monselet, Théodore de Banville (Fr. Villon), Paul Féval (ouvrier sans ouvrage), Henry Murger, Henri Nicolle, Julien Lemer, Loys l'Herminier, A. Ponroy (G. Dicks), G. de la Landelle, tous, ou à peu près, républicains sans le vouloir.

Maintenant nous avons dans *le Spectateur républicain* et dans *le Journal*, toute l'école du bon sens, c'est-à-dire des républicains sans le savoir : Alphonse Karr, Francis Wey, Louis Jourdan, Th. Lavallée, Barral, Blaise, Ponsard, Emile Augier, Taxile Delord, Gustave Planche, Laurent-Jan, docteur Ivan, Carraguel, Félix Tournachon, etc., etc.

L'école de la fantaisie politique est moins nombreuse, elle ne compte guère que trois ou quatre représentants : A. Vacquerie, Paul Meurice, Méry, Ch. Hugo.

De Pierre Leroux à Proudhon, en passant par George Sand, nous rencontrons l'école littéraire-socialiste; Eugène Sue, Esquiros, Louis Blanc, en sont les chefs; viennent ensuite Villegardelle, Lachambeaudie, Crubailhès, H. Ménars de Senneville, Ch. Deslys, Paul Rochery, Charles Baudelaire, Jules de la Madelène, Pierre Dupont, l'abbé Constant, Greppo, J. Viart, Claude Genoux, Bougarre, Sylvestre, MMmes Adèle Esquiros, Gay, Fossoyeux, Niboyet, etc.. etc...

Enfin, nous arrivons au petit cénacle dont nous avons parlé en commençant, et qui se compose de MM. A. Collin, E. Martin, A. de la Fizelière, Ch. Deslys, J. Duflot, A. D**, Galvani, Paul de Lascaux, Thierry et Eugène Wœstynn. Nous ne connaissons que ce dernier qui est gros, gras et — ancien directeur d'un journal, à Orléans.

Ces jeunes gens de lettres, que nous ne pouvons classer, ni parmi les littérateurs de talent, ni parmi les républicains qui n'en ont pas, ont publié plusieurs petites feuilles modérées et réactionnaires, telles que *La Carmagnole*, du 1er juin (quatre numéros je crois) ; *Le Gamin de Paris*, du 4 juin ; *Le Vrai gamin de Paris*, du même jour (deux ou trois numéros); au 15 juin il est devenu *le Petit caporal, journal de la jeune et vieille garde*; le numéro 5 de ce journal contenait en supplément : *Révélations curieuses et importantes*, ou *premier interrogatoire des insurgés* (du 4 août). Le 13 août, il donnait à la fin de son numéro 7 : *Revue des murailles, musée comique*, etc. Dans le mois d'octobre, *le Petit caporal* se fait hebdomadaire; il se déclare mensuel en novembre, et en décembre il cesse de paraître.

Le Croque-mort de la Presse, à qui nous empruntons ces détails, assure que les mêmes écrivains ont aussi publié *Le succès*.

N'est-ce pas encore à eux que l'on doit : *Les Mémoires d'un insurgé*, histoire des sociétés secrètes, depuis 1815, jusqu'en 1848. — Nous connaissons deux livraisons de cette publication hebdomadaire.

219. — Le courrier de l'assemblée nationale. Gérant : Ed. le Françay. — Cette feuille a paru une fois pour donner les noms des cent quarante-quatre candidats à la représentation nationale; il y en avait le double environ pour onze nominations.

220. — La conspiration des poudres. *Journal fulminant*. Gérant : P. Souy. — Il devait paraître deux fois par semaine. Pourquoi faire?

221 — P. L'AVENIR NATIONAL. *Journal des libertés politiques, civiles et religieuses.* Rédacteurs en chef : Paul Féval et P. de Caux. — Feuille très-modérée et bien faite. Mais la politique n'a pas de succès aussi faciles et aussi prompts que le roman ; on ne s'improvise pas journaliste ; voilà pourquoi l'*Avenir national* est le deuxième ou le troisième journal que M. Paul Féval tue sous lui. En voici quelques extraits :

« Désormais les *messieurs* pourront parler aux *citoyens* sans fléchir le genou. Il n'y aura plus de matamores de la veille ni de parias du lendemain. La rogue, la raide, la revêche aristocratie du *National* dépose ses parchemins sur l'autel de la patrie étonnée.

« Dorons des cornes de bœuf, allons quérir chez le bonhomme huit cents jeunes filles mal habillées, rouges et ornées de feuillages verts ; achetons des flûtes à sept trous et chantons les dieux immortels sur le mode achaïque. Faisons une fête ! Réjouissons-nous ! Nos seigneurs renoncent à leurs priviléges si légitimes. Les conquérants descendent de leurs chars.

« Pendant quatre mois vous avez parlé fièrement et durement, mais vous étiez de très-jeunes vainqueurs. Les parvenus ont toujours besoin de jeter un peu leur gourme. Vous avez durant quatre mois repoussé les avances de trente et quelques millions de Français ; peut-être eût-il été plus digne de vous faire bons princes avant votre chute, mais vous avez préféré attendre, pour n'être que des bons apôtres du lendemain.

« Après comme avant, vos intentions sont la pureté même, et c'est tout ce qu'il faut.

« Vous avez compris que votre système consistait à crier sur les toits que la République était entourée d'ennemis, faisait tout bonnement des ennemis à la République. Nous savons bien que cela vous donnait une position commode. Ces fantastiques ennemis, vous les réduisiez en poussière deux ou trois fois par semaine ; tous les deux jours, il vous était donné de sauver la patrie et d'écraser la réaction ! Mais pendant cela, cinquante mille républicains de l'avant-veille fondaient paisiblement leurs balles et traçaient à loisir leur plan de bataille.

« On ne peut surveiller à la fois tout le monde.

« Vous avez compris que la République n'avait que deux sortes d'adversaires : les anarchistes et les intrigants. Soyez bénis. Voilà une bonne pensée.

« Pardonnez cependant à notre franchise. Pendant que vous étiez au pouvoir, la République avait une troisième sorte d'ennemis ; c'étaient les gens lassés. Votre politique fatiguait les trois quarts de la France. Il était temps qu'elle cessât.

« Elle a cessé. Tout est dit. Pourvu que vous ne reveniez point aux affaires, le pays se fera républicain de bon cœur.

« Si forte que soit la France, elle ne résisterait pas deux fois au déploiement de vos capacités.

« Cette pauvre France ! Dieu l'aime bien, car il l'a, par vos mains, cruellement châtiée !

« Mais encore une fois tout est dit. Nous entrons dans une ère nouvelle. Et puisque vous voulez bien nous pardonner le mal que vous nous avez fait, unissons-nous. La conciliation est le besoin du pays.

« Unissons-nous pour fortifier le pouvoir ; unissons-nous pour défendre la liberté. Si la ligue de tous les honnêtes gens pouvait une fois se former, sérieuse et sincère, nos ennemis communs, L'ANARCHIE et L'INTRIGUE, seraient à jamais terrassés. »

222 — P. L'APÔTRE DU PEUPLE. *Journal socialiste, politique, littéraire et artistique.* Gérant : Hamelin. Feuilleton de MM. Cuendias et V. de Féréol. — Voici la profession de foi de ce journal, très-insignifiant d'ailleurs.

« Nous sommes, nous avons toujours été, nous serons toujours républicains ; nous reconnaissons le peuple comme seul souverain légitime, et la République comme la seule forme de gouvernement qui puisse faire le bonheur de l'espèce humaine ; mais nous n'aimons pas les souverains affamés et couverts de haillons, ni les républiques qui puisent leur force dans le sang.

« Nous voulons une République puissante par la justice, grande par la liberté, unie par la fraternité, et un peuple digne d'exercer la souveraineté.

« Nous voulons que la République soit l'expression des droits et des devoirs de tous, au lieu de n'être qu'un vain mot, ou le règne des mesquines ambitions ; nous voulons que le peuple soit élevé à la hauteur de la mission qu'il tient de Dieu, au lieu d'être comme il l'a été jusqu'à présent, abaissé au niveau de la brute.

« Nous voulons une République aussi pure, aussi fraternelle que les monarchies ont été égoïstes et corrompues ; nous voulons un peuple instruit autant qu'il est patient ; nous le voulons ennobli autant qu'il a été humilié.

« Nous voulons que la loi soit désormais un pacte loyalement accompli entre tous les citoyens, au lieu d'être, comme aujourd'hui, un instrument d'oppression contre les faibles, un moyen de fortune pour les habiles, une arme pour les puissants.

« Nous voulons que la vie sociale soit enfin prise au sérieux, que l'on parle moins de vertu et que l'on soit plus vertueux, moins de fraternité et que l'on soit plus fraternel ; nous ne voulons pas que l'on se serve de la misère du peuple pour l'asservir. Nous voulons que chacun puisse conserver, pleine et entière, sa part de liberté et les droits qu'il tient de sa qualité de citoyen, et que chacun accomplisse consciencieusement ses devoirs.

« Nous ne voulons ni l'exploitation de l'homme par la misère, ni l'exploitation de l'homme par l'Etat; parce que toute exploitation qui a pour but l'abaissement de l'espèce humaine, est un crime de lèse-humanité.

« Nous voulons que tous puissent vivre en travaillant ; mais, seule, la vie du corps ne suffit pas à donner le bonheur ; nous demandons, pour tous, la vie du corps, la vie de l'intelligence et la vie du cœur, sans quoi le bonheur n'est qu'une fiction et l'existence sociale un lourd fardeau. »

223 — S. L'ÉPOQUE. *Journal des honnêtes gens.* Gérant : Bernard. — On disait cette feuille rédigée par le cénacle socialiste du *café des Arts*, présentement au *café du Théâtre-Français.* Pourquoi avait-elle si peu d'esprit quoique courant si fort après? C'est que M. Toussenel a prêté tout son esprit aux bêtes, qui n'ont pas encore voulu le lui rendre. Pauvres bêtes!

Nous trouvons dans l'un des cinq numéros de ce journal une chanson intitulée : *Cri d'alarme d'un épicier contre les socialistes*, sur l'air : *Satan dit un jour à ses pairs.* Nous en extrayons quelques couplets :

La masse des consommateurs
Aveuglée par l'intrigue,
Veut avec les vrais producteurs
Faire une sainte ligue ;
Mais c'est nous guillotiner,
C'est bien pis, c'est nous ruiner.
Protégez la boutique,
Comme ont fait tous vos devanciers,
Et que la République
Profite aux épiciers.
Explorant l'ombre du comptoir,
Un chimiste vorace
Dans notre eau-de-vie a cru voir
Poivre, acide et mélasse,
Ils feront croire au public
Qu'on y met de l'arsenic.
Protégez, etc.
Nous sommes des honnêtes gens,
Mais leur Bonnard dénonce
Les coups de pouce intelligents,
Les sacs pesant une once,
Mieux vaudrait donc, scélérat,
Que le marchand se volât?
Protégez, etc.
Puisque l'on n'ose pas punir
Cette infâme anarchie,
Tôt ou tard *il faut en finir*
Par une monarchie.
Qu'on nous donne Paul ou Jean.,
Mais qu'on gagne de l'argent.
Protégez la boutique,
Comme l'ont fait tous nos devanciers,
Et que la République
Profite aux épiciers.

Cette ignoble feuille, qui voulait tout attaquer, religion, propriété, famille, est tombée sous le mépris public. Nous nous rappelons encore le temps où la populace la lisait avec avidité sur les murs de Paris, quoiqu'elle ne pût rien comprendre à ses lourdes plaisanteries et à ses grossiers paradoxes.

224. — LA JEUNE RÉPUBLIQUE *démocratique et sociale.* Gérant : Ferrant. — Programme affiche qui avait pour devise :

Dieu et la liberté,
La famille et la propriété.

Je ne connais point ce journal ; mais en comparant le titre avec l'épigraphe, je ne crains pas de dire que son rédacteur est absurde. La République démocratique exclut complètement l'idée de *Dieu* et presque celle de *liberté ;* la République sociale ne signifie rien ou suppose nécessairement la suppression de la propriété. Il y a donc contradiction manifeste entre le titre de ce journal et l'épigraphe.

Peut-être dira-t-on que notre nouvelle constitution, qui prétend que nous sommes une république démocratique, a été décrétée en présence de Dieu, ainsi que le déclare le préambule. Je vous répondrai que ces mots : *en présence de Dieu* qui sont en tête me touchent peu ; dites-moi, je vous prie, le moyen, même pour un ré-

publicain, de ne pas être sans cesse en présence de Dieu? — Et si bon gré mal gré, nos représentants ne peuvent rien faire sans être en présence de Dieu, que prouve cette déclaration banale qui est en tête de la constitution? c'est comme s'il y avait : *sous la voûte bleue du ciel, en notre palais de l'Assemblée nationale*, etc., etc.; ce n'est pas le mot qu'il fallait, c'est l'esprit; ce n'est point le signe seulement que nous voulons, c'est la réalité avec toutes ses applications, ses conséquences et ses déductions. Or il n'y a guère de constitution politique qui renferme moins *l'idée* de Dieu que la nôtre ; heureusement qu'elle se déclare elle-même incomplète et revisable; peut-être une autre fois, Dieu sera-t-il moins maltraité. Espérons-le pour lui, pour nous, et surtout pour la République?

8 *Juin*.

225. — La Boussole républicaine. *Journal des intérêts et de l'avenir de la République*. — Rédacteur : P. E. Gase, républicain honnête mais naïf, car il s'étonne de voir les intrigants et les incapables de la veille se précipiter à la curée des places.

226 — S. Journal des travailleurs. — *Fondé par les ouvriers délégués au Luxembourg*. — Gérant : Pernet, ouvrier ébéniste.— Collaborateurs ; Pierre Vinçard, Jules Salmson, etc. Ce journal était tout à la dévotion de Louis Blanc, l'*enfant* gâté des socialistes, en voici quelques extraits :

« Ce qu'il nous faut avant tout, c'est une organisation puissante que rien ne puisse briser. celle que nous vous apportons est simple : la formation de sections populaires, unitairement centralisées par le comité des délégués du travail.

« Notre but, frères, c'est l'émancipation du prolétariat, la conquête de nos droits sociaux.

« Cette question est liée intimement à la question politique. Pour la résoudre, il nous faut pleine et entière liberté de propagande, liberté de réunion, liberté d'association. La garantie de la liberté n'est ni dans la constitution, ni dans les promesses verbales ou écrites : elle est tout entière dans l'union de ses défenseurs. Frères, ralliez-vous sous un même drapeau. La contre-révolution est audacieuse ; qui sait où s'arrêteront ses attentats? Elle est habile, sous prétexte d'ordre ou de communisme, elle tournerait vos armes contre vous, le soldat de la liberté ne doit relever que de sa raison.

« Notre droit, appuyé depuis longtemps sur la justice, doit triompher par la promulgation de la loi. Opposons à la coalition des intérêts individuels la ligue des travailleurs associés pour le triomphe de la révolution sociale dans les élections futures.

« Le peuple, cette multitude de producteurs dont la misère est l'apanage, le peuple n'a existé jusqu'à ce jour que pour procurer à ceux qui l'exploitent, des jouissances que lui, le paria de la société, n'a jamais connues.

« Oui, c'est par son travail que le peuple fait les bourgeois, les propriétaires, les capitalistes ; oui, c'est le peuple qui fait tous les heureux de la terre.

« L'Etat, c'est-à-dire les hommes qui gouvernent le peuple, n'existent qu'aux dépens de l'impôt payé par tout le monde, de l'impôt dont la source vient évidemment du producteur.

« Supprimez le producteur, et vous anéantissez d'un seul coup les bourgeois, les propriétaires, les capitalistes, et vous conduisez l'Etat à la banqueroute.

« Donc, l'Etat, c'est le peuple, c'est le producteur.

« Ceci posé, pourquoi le peuple attendrait-il, peut-être vainement, une organisation sociale qui pourrait tout au plus lui rendre une faible partie de ce qu'il donne volontairement tous les jours à celui qui l'exploite?

« Plus d'intermédiaire entre le peuple et le gouvernement!

« Que le peuple, sans plus attendre, s'organise donc lui-même ! n'est-il pas souverain, le producteur de toutes les richesses?

« Oui, que telle soit sa volonté, et nulle puissance au monde ne saurait y mettre obstacle!

« Oui, que le peuple veuille l'ASSOCIATION, mais qu'il la veuille avec autant d'énergie et de persévérance qu'il a voulu la LIBERTÉ, et bourgeois, propriétaires et capitalistes seront bien forcés de consommer ses produits; et bientôt l'on verra ces marchands de salaire venir offrir leurs capitaux à un taux que le peuple sera libre d'accepter ou de refuser.

« A l'œuvre donc, peuple souverain, dessile tes yeux, sors de ton obscurité et vois la lumière! Unis tes forces en un seul faisceau, viens mettre fin à tes misères par la sainte ASSOCIATION, que les heureux du siècle, dans leur appréhension égoïste, ont l'audace de traiter d'utopie.

« L'esclavage est aboli ! Viens prolétaire, viens signer ton émancipation »

227. — LE FIGARO, *journal des théâtres*. — Gérant : Thierry.

228. — LES DÉBATS DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE. — Gérant : Charles Thorez. — Bureaux : rue du Doyenné, 12. — Voir : *Le peuple français*. — Déclaré le 19 juin.

229 — S. LE CHRIST RÉPUBLICAIN. *Journal du citoyen Delectergues, administré par le citoyen Ridel*. Quand une société s'élève contre tout pouvoir, contre toute autorité, l'Eglise ne doit pas s'attendre à être respectée. — Laissez les républicains de la veille ou ceux du lendemain, et vous verrez bientôt la religion décriée, méprisée, honnie; le prêtre insulté, baffoué; le culte traîné dans la boue des réjouissances publiques. — Est-ce que ceux qui ne veulent d'autre souverain que le peuple, la populace, le nombre, qui ne connaissent d'autre *loi* que l'*opinion* publique ou le préjugé, car une opinion n'est qu'un préjugé supposé légitime, est-ce que ceux-là peuvent croire à Dieu, à la justice éternelle et aux lois morales? — Est-ce qu'ils peuvent voir dans la religion autre chose qu'un moyen politique de gouverner les hommes par l'intimidation et l'obéissance? — Aussi les révolutions ne manquent-elles jamais de vouloir renverser l'Eglise, de calomnier et d'insulter les prêtres. Exemple : Qu'est-ce que *le Christ républicain?* — Lui-même va se charger de répondre :

« Assurément, ce n'est pas le Dieu des prêtres, ni de toute leur séquelle de dévots, de béats, de moines et de menettes. J'aurais peur de me damner si ma plume impie osait rendre le Christ complice des tartufes de sacristie, et justifier le clergé, quand le Dieu de l'Evangile le condamne depuis dix-huit siècles.

« Apprenez donc que, entre les robes noires et le Sauveur des hommes, il y a un abîme de différence; entre la religion et l'esprit des ecclésiastiques, il y a un enfer qui les sépare; parce que la doctrine du code sacré est diamétralement opposée à la conduite des prétendus successeurs des apôtres; parce que cette grande corporation marche dans la voie de l'antiquité, pour entraîner l'humanité dans la perdition; parce que, à partir du simple curé de campagne, le vice, la fourberie, l'hypocrisie, l'impureté, la soif de l'or et du pouvoir, vont en augmentant jusqu'au Souverain-Pontife pour y abonder effroyablement; ce qui surtout les rend coupables devant le Christ, c'est d'avoir été toujours les ennemis les plus perfides des intérêts du peuple.

« Il ne s'ensuit pas que les prêtres soient tous mauvais sans exception ; il est certain qu'il en existe de vraiment dignes; mais ils sont en très-petit nombre, ceux que le Christ ne désavoue pas ; « Il y en a beaucoup d'appelés, mais « peu d'élus. »

« Oui, le clergé, conjointement avec les rois par la grâce de Dieu, a si indignement trahi et exploité l'ignorance et la simplicité du peuple, qu'il faut repousser de l'Assemblée nationale les membres de ce corps comme un véritable fléau. Oui, le clergé a tellement déshonoré, profané et vendu la religion, que, si le crucifié du Calvaire était resté visible sur la terre, après sa résurrection, les papes, oui, les papes l'auraient crucifié de nouveau !

« Qu'est-ce donc que le Christ républicain? C'est, comme vous le savez, le Dieu de l'Evangile, toujours le Dieu des pauvres et des ouvriers, toujours le Dieu des opprimés et des pécheurs, toujours le Dieu de toutes les souffrances, toujours le Dieu de cette nombreuse classe qu'on sonne, qu'on pressure, qu'on vole, qu'on emprisonne, qu'on calomnie atrocement et qu'on appelle populace, plèbe.

« Il n'y a qu'un Christ qui est Dieu : seulement je lui ai appliqué l'épithète de républicain que les prêtres lui ont refusée pour des raisons connues d'eux et de moi, et qui lui convenait aussi bien du temps d'Hérode que du temps de Lamartine.

« Mais le Dieu des riches, des princes, des papes et des rois, quel est-il? Ma foi, vive la République ! Ce ne peut être que Satan.

« Allez, allez vous cacher dans vos ténébreuses sacristies, et mêlez-vous de marmotter le bréviaire, tas d'hypocrites et de jésuites ! est-ce que le temporel vous regarde? Le bon usage que vous en faites, quand vous pouvez vous y cramponner ! Retirez-vous de la politique qui vous accuse de l'avoir embrouillée et rendue inextricable à toutes les époques ! Vous ne possédez plus la science des vrais apôtres : depuis longtemps il est bien visible que la calotte est l'éteignoir de la lumière, et le tricorne, la coiffure du diable.

« Vous n'êtes que les loups dévorants de vos ouailles, et vous avez le front de venir les représenter à l'Assemblée nationale ! je soutiens, moi, que c'est pour y représenter le jésuitisme et Henri V ; mais *Le Christ républicain* va vous faire opposition.

« Vous ne rêvez que le retour des Bourbons,

avec l'âge d'or de l'ancien régime; mais vous aurez un ennemi dans *Le Christ républicain*, comme dans *Le Père Duchêne*, qui, s'il plaît à Dieu, révèlera à l'opinion publique l'histoire de vos turpides et ténébreuses machinations.

« Les *dominus-vobiscum* ne s'occupent que de bien faire bouillir le pot et de boire du champagne à la santé du peuple qui n'en goûte pas, parce qu'ils lui conseillent l'esprit de mortification. Les prêtres! c'est moi qui les connais!....»

Que signifient ces ignobles déclamations, ces sales insultes? Si le parti légitimiste conserve quelque espoir, on peut dire que ses plus puissants auxiliaires sont les républicains de la veille, qui, rendront par leur ignorance stupide et leur grossière immoralité, la République impossible.

230 — P. Le Bonhomme Richard. — Nous connaissons trop les rédacteurs de ce journal qui n'a eu que trois numéros, pour en écrire ni bien ni mal, mais nous pouvons dire, ce qui, dans le siècle où nous vivons, n'est ni un éloge ni un blâme, qu'il était peut-être avec *l'Ere nouvelle*, le seul journal vraiment spiritualiste de Paris.

Comme il n'a eu qu'une publicité très-restreinte, nous lui ferons de nombreux emprunts. On verra que cette feuille, publiée dans la prévision des tristes journées de juin, aurait pu obtenir un grand et légitime succès, si le parti des honnêtes gens était aussi avide de lecture que celui du désordre et de l'anarchie.

POLITIQUE GÉNÉRALE.

ÉQUILIBRE EXTÉRIEUR.

« Il n'y a que trois grandes puissances en Europe, parce qu'il n'y a que trois idées nationales, trois peuples, trois nationalités bien distinctes, trois nations en un mot. — La France, l'Allemagne et la Russie. — *Le catholicisme*, *le protestantisme* et *l'Eglise grecque*.

« Nous étudierons plus tard le rôle des autres peuples.

« La France a pour mission de réaliser le bien politique, c'est-à-dire le vrai politique.

« L'Allemagne a pour mission de découvrir le vrai spéculatif, c'est-à-dire le bien dans le domaine du spirituel.

« La Russie a pour mission de créer l'ordre, c'est-à-dire de protéger le *bien* et le *vrai*, de préparer leur union et les moyens de leur coexistence ou de leur réalisation simultanée dans l'humanité.

« La France est artiste et guerrière.

« Elle est artiste, et tout le prouve dans son passé, tout le confirme dans ce qui se passe sous nos yeux! Elle pressent ce qui est bien, elle devine ce qui est bon, elle marche instinctivement et sans cesse vers le beau; — elle se dévoue avec bonheur pour toute pensée généreuse. Etudiez ses arts et ses mœurs, analysez sa littérature, et partout vous retrouverez cette noble tendance, cette sublime inspiration. Il ne faut pas trop désespérer des crises qui l'agitent depuis cinquante ans; c'est le plus éclatant témoignage que nous puissions invoquer. Elle a soif de franchise, de liberté, d'indépendance. Elle veut à tout prix réaliser la justice politique et faire connaître à chaque citoyen quelle est sa valeur, sa dignité morale, son droit d'homme intelligent et libre. — Quelle tendance plus manifeste vers le *bien* et vers le *vrai!*

« La France est guerrière, ou plutôt expansive. Aussitôt qu'elle a acquis une idée nouvelle, une conception plus vaste et plus généreuse de ce que l'on doit appeler le *bien* en politique, elle veut en faire profiter toutes les nations. Il semble qu'elle n'existe que pour ses sœurs, pour les guider, pour les éclairer, pour leur rappeler sans cesse les glorieuses destinées de l'humanité. Son caractère est d'être expansive, son but national est de marcher pour la défense de la vérité et de la justice. Voilà pourquoi on doit l'aimer et la servir avec dévouement — Il ne faut pas non plus que son esprit guerrier jette la moindre inquiétude chez les autres peuples, car chaque jour il se modifie sensiblement, et le temps n'est pas loin où elle n'estimera plus que les conquêtes pacifiques de la *raison*.

« L'Allemagne est artiste et savante.

« Elle est artiste, non pas à la manière de la France qui s'enthousiasme si subitement pour toute idée généreuse, pour toute belle pensée, mais à la façon plus froide, plus calme, et, je dirai, presque plus sérieuse, des peuples du Nord. Sa vie est méditative; sa pensée se nourrit d'elle-même. Elle est heureuse de ses propres illusions. C'est une nature toute sentimentale et religieuse, qui aime le rêve, la méditation, et qui jouit silencieusement des douces passions, des tendres sentiments de notre âme. — Si la France est la tête de l'Europe, l'Allemagne en est le cœur, et c'est dans l'art que ces deux peuples se rencontreront.

« L'Allemagne est savante, et depuis un demi-siècle on peut dire qu'elle a imposé tous ses savants à l'Europe. C'est chez elle qu'on retrouve les études sérieuses, profondes, incessantes de nos anciens bénédictins. C'est à Kœnisberg et à Berlin qu'il faut aller demander ces principales découvertes de la philosophie moderne et ces beaux systèmes scientifiques qui étonnent autant par leur grandeur que par leur nouveauté. — Quelle plus éclatante preuve de sa mission spéciale pour le *vrai?* — Remarquez encore que l'Allemagne, par sa configuration géographique, par les différentes races qui la composent, semble providentiellement appelée à réaliser ce but. Elle peut saisir en quelque sorte et embrasser tous les côtés de la science, tous les points de vue de l'esprit humain. Elle est ici catholique, là protestante, luthérienne ou calviniste. Tantôt déïste, athée ou panthéiste; spiritualiste d'un côté, matérialiste de l'autre, etc., etc.; elle renferme tous les systèmes, toutes les doctrines; mais partout elle cherche de bonne foi, courageusement et sans préventions, la *vérité*. Les écoles luttent entre elles plutôt pour s'éclairer que pour se détruire. C'est partout l'émulation, nulle part la guerre. Quel caractère national plus propre à établir la liberté sur la terre?

« La Russie, c'est-à-dire la famille slave, n'existe pas encore comme nation; elle n'a pas d'idée nationale, de croyance populaire; elle ne connaît pas d'une manière bien claire et bien précise ses destinées futures. — Jusqu'ici elle n'a vécu que par son gouvernement. Encore cinquante ans, et ce sera un peuple, une grande nation. Déjà nos arts, nos sciences et notre industrie y ont pénétré. Sous la protection de l'empereur, la civilisation marche très-vite dans ce pays presque ignoré du reste de l'Europe; et quelque jour nous verrons avec étonnement nos institutions politiques, nos mœurs libérales, nos lois civiles même, y régner avec toutes les garanties que réclame l'ordre social. Ce jour-là, la Russie sera véritablement le *bras* de l'Europe, la main qui exécute ce que la *tête* a pensé, ce que le *cœur* a voulu.

«C'est sur cette glorieuse trinité, la France, l'Allemagne et la Russie que doit reposer l'équilibre européen; c'est entre ces trois peuples qu'il faut répartir les destinées futures de l'humanité. Nous étudierons prochainement les devoirs que ce grand principe impose à chaque nation particulière.»

LES RÉACTIONNAIRES.

« Qu'est-ce qu'un réactionnaire? — J'avoue, mes amis, que je ne comprends pas bien ce mot. — Pour qu'il y ait RÉACTION il faut qu'il y ait ACTION; or, tous les partis s'accordent à reconnaître que le gouvernement depuis trois mois a fait fort peu de chose; — il n'y a pas à proprement parler d'*action* politique, il n'y a pas de but déterminé vers lequel le pouvoir dirige la société d'une manière systématique. — Donnera-t-on ce nom au désir de république modérée qu'exprime hautement l'opinion publique? — Alors les réactionnaires seront ces farouches bonnets rouges qui demandent la république sociale, c'est-à-dire le communisme, — ou bien ceux qui font des attroupements aux cris de: *Vive l'empereur!* et veulent opposer leurs passions aux volontés d'une assemblée souveraine élue par la nation. — Ceux-là seraient encore des réactionnaires qui oseraient offrir un prétendant quelconque (nous en avons tant à choisir) et l'imposer contre la volonté du pays. — Mais les partis, dans leur injustice, ne se sont-ils pas avisés de jeter cette épithète à la face de toute la garde nationale, et par conséquent de toute la France. — Aussitôt elle est devenue ridicule, absurde; les hommes d'ordre et de paix, tous les bons citoyens s'en sont même fait un titre de gloire.

« Sous ce fait très-simple en apparence il y a un profond enseignement à recueillir. — C'est que quand il n'y a pas véritablement d'*action* ou de direction politique, le désordre et la confusion ne tardent pas à s'emparer des esprits.— La société est pleine d'incertitude et de doute, il n'y a plus de lois fixes, de principes immuables. — Chacun fait ce qu'il peut, comme il peut. — Les notions les plus claires s'obscurcissent, on ignore ce qui est *bien*, ce qui est *vrai*, ce qui est *juste*. — Comment pourrait-on agir conformément ou contrairement à l'Etat, si l'Etat ne sait pas et ne dit pas ce qu'il veut ni où il tend?

« Voyez, mes amis, les attaques qu'on lance de tous côtés contre la propriété? — Est-ce *bien*, est-ce *juste*, est-ce *moral?* — La conduite du gouvernement nous laisse douter puisqu'il prépare lui-même, de ses propres mains, une loi d'expropriation publique, une violation flagrante des contrats les plus sacrés.

« Voyez le mépris dans lequel tombent chaque jour la religion et la famille. — Est-ce pour

les relever que le ministre de la justice présente une loi sur le divorce?

« Pendant deux mois, l'instinct de la légalité nous a sauvés de l'anarchie, et maintenant il n'y a plus de lois inviolables; — sans cesse d'ignobles journaux font appel à l'émeute, provoquent des rassemblements et veulent substituer la force brutale à l'empire de la raison, à l'autorité de la justice et de la vérité.

« C'est qu'en effet quand il n'y a plus de *droit public* officiellement proclamé par l'Etat, on ne sait plus ce qu'il faut appeler justice et vérité. — Les doctrines les plus grossières prétendent se réaliser au nom de la morale, et en invoquant les principes les plus augustes.—Où irons-nous, si nous nous laissons entraîner par le torrent d'erreurs, de mensonges et de corruption qui monte avec tant de rapidité et fait déjà de si grands ravages. »

231. — L'Europe républicaine. — Rédacteur-gérant : J. Raballet. — Rue Richer, 12.— Ce Raballet-là ne serait-il pas un journaliste de province que les événements politiques auraient fait sortir de son pays. »

232. — P. Le courrier de la chambre. — Gérant : A. Herr. — Journal modéré mais nul quoique ou parce que sans couleur politique.

10 *Juin*.

233. — P. La Constitution, *journal des vrais intérêts du pays*. — Gérant : Domenge.

Voici sa profession de foi :

« Nous voulons la République, sans anarchie et sans réaction.

« Tous disent la même chose; bien peu donnent leur formule. Nous allons donner la nôtre:

« Il y a deux manières de régir une société; l'une qui consiste à la traiter en mineure, à la prendre en tutelle, à stipuler en son nom, et à subordonner le droit de chacun à un prétendu droit social qu'on fait descendre graduellement jusqu'aux moindres transactions de la vie civile.

— « L'autre, qui tient la société pour majeure; qui laisse à l'individualisme son action pleine et entière, et son libre développement; qui reconnaît et proclame la *liberté* de chacun, en supposant à cette liberté une seule limite, le respect des droits d'autrui; qui restreint l'action du gouvernement au strict nécessaire, c'est-à-dire aux soins qu'exige la défense du pays au dehors, le maintien de l'ordre et des lois à l'intérieur, et qui arrive, par ces procédés simples et réguliers, à réaliser le *gouvernement* a bon marché.

« Notre journal prendra, dans la presse, cette tâche toute naturelle, de défendre à la fois la République contre les chimères de l'avenir et contre les impossibilités du passé.

« Il sera pour la République, contre les socialistes qui voudraient nous mener à l'absolutisme en nous faisant traverser l'anarchie. Il sera pour la République, contre les anciens monarchistes qui voudraient nous rendre la chose monarchique, moins le mot.

« Sa ligne politique est toute tracée par ce qui vient d'être dit.

« Fonder en France la République sur la *liberté*, c'est-à-dire, sur le respect absolu des droits naturels de l'individu, qui n'ont d'autre limite que le respect des droits d'autrui;

« Constituer un gouvernement à bon marché, c'est-à-dire, ramener les fonctions gouvernementales à l'œuvre d'ordre et de paix qu'elles doivent remplir, simplifier les rouages de l'administration, supprimer les gros traitements, les cumuls, les sinécures, contrecarrer ce détestable penchant du pays qui fera bientôt du peuple français un peuple de valets, et arriver enfin à obtenir une complète et meilleure besogne, à l'aide d'un personnel d'employés quatre fois moins nombreux et suffisamment rétribués;

« Faire une guerre incessante à toutes les écoles du *socialisme*, qui tendent, plus ou moins, à supprimer le mobile de l'activité humaine, et à faire de la France un immense couvent; prouver que toutes ces écoles ont pour dernier mot le *communisme*;

« Combattre par conséquent toutes ces idées d'intervention du gouvernement dans les actes de la vie sociale; misérables expédients de financiers et d'utopistes aux abois, qui arrivent à l'anarchie en cherchant l'ordre, ou à l'absolutisme en cherchant la République.

« Telle est l'œuvre qui, à notre sens, doit être résolument poursuivie par l'Assemblée nationale; c'est au succès de cette œuvre que nous travaillerons. La vraie République est là, pas ailleurs. »

Dès son quatrième numéro, cette feuille s'appelait le *Journal de la république napoléonienne*. — Serait-ce par hasard la République cosaque?— Quoi qu'il en soit, ce journal n'était ni nul, ni insignifiant comme le dit *la Physionomie de la Presse*. Il paraissait avoir un ensemble d'idées politiques, un système bien arrêté de gouvernement; c'est chose rare au milieu du désordre intellectuel qui règne autour de nous.

234 — S. LA RÉPUBLIQUE ROUGE, avec cette épigraphe de Proudhon : *Souvenez-vous que le drapeau rouge est le signe d'une révolution qui sera la dernière. Le drapeau rouge, c'est l'étendard fédéral du genre humain.* — Gérants : César et Perruchot. — Bureaux rue des *Boucheries-Saint-Germain*, 38. Voici quelques extraits de ce journal :

LE PEUPLE ET SES COMMIS.

« Quand donc, ô peuple! seras-tu enfin le maître chez toi, quand cesseras-tu de te laisser escamoter la souveraineté par les fripons et les ambitieux?

« Si c'était encore des hommes qui te conduisissent; mais tu es arrivé à ressembler aux Grecs du Bas-Empire, à te laisser mâter par des eunuques.

« Et pourtant tu es un noble et grand peuple. Quelle douleur pour ceux qui t'aiment, qui ont dévoué leur vie obscure à ta sainte cause, de te voir toujours en proie aux intrigants.

« Quand donc enfin feras-tu toi-même tes affaires? Alors seulement tu seras heureux. Il y a peu d'intendants honnêtes! Vois pourtant quand tu étais aux barricades, quand tu veillais sur ta bonne ville de Paris, quand tu étais debout enfin, armé et fort, nul ne te cherchait querelle, bourgeois et marquis te parlaient chapeau bas. Tu étais bien le souverain; mais aujourd'hui la main qui serrait la tienne est armée d'une bayonnette, la bouche qui te souriait montre les dents.

« Aurez-vous bientôt fini, spéculateurs infâmes, misérables, pour qui la faim du peuple est un trésor, qui faites l'usure sur sa soif? Eh quoi! il vous laisse les places, les lambris dorés; il se range humble et respectueux lorsque vos équipages entraînés par des chevaux fringants l'éclaboussent insolemment. N'est-ce pas assez de le voler et de l'affamer, sans l'insulter et le railler encore?

« Vous tous, en qui le peuple a eu foi, et qui faites métier de le tromper, souvenez-vous de ces quelques lignes, écrites de la main de Robespierre, à l'art. 29 de la *déclaration des droits de l'homme* :

« Lorsque le gouvernement viole les droits « du peuple, l'insurrection est pour le peuple, « *et pour chaque portion du peuple*, le plus « sacré des droits et le plus indispensable des « devoirs. »

« Et prenez garde qu'à son tour il ne s'en souvienne. »

11 Juin.

235 — S. L'ACCUSATEUR PUBLIC. — Par Alphonse Esquiros.

Voici deux extraits de cette feuille :

« La France descendue dans la fosse aux serpents, la démocratie livrée aux bêtes, l'avènement de la République grande et humanitaire indéfiniment reculé, voilà de quoi transpercer nos cœurs d'un glaive mortel. Toutefois, reprenons confiance; s'il est des moments de défaillance morale où l'on sent, pour ainsi dire, tout mourir en soi et dans l'univers, il y a dans la force même du principe une main qui abaisse et une main qui relève. L'idéal de notre République est obscurci; les nuages de l'intrigue et de la réaction passent maintenant devant la lumière; mais ce qui passe ne nous effraye guère : Dieu est toujours là.

« Les révolutions mentent presque toujours à leur point de départ.

« La révolution de juillet 1830, s'est faite au cri de vive la charte! Nous avons eu en effet la charte, — vérité qui, Dieu merci, a fini par dégoûter la France du régime constitutionnel.

« La révolution de février, s'est faite au cri de vive la réforme électorale! Nous jouissons aujourd'hui de cette belle réforme dans toute son étendue, et, loin de nous en trouver mieux, il se trouve que le suffrage universel consacre plus que jamais la tyrannie du petit nombre, la tyrannie du fort sur le faible, du riche sur le pauvre, du maître sur l'ouvrier. »

M. Esquiros appartient à l'école politique des montagnards dont il a fait une histoire assez insignifiante. — Il est de plus socialiste, communiste, révolutionnaire. — On le voyait autrefois à la *Commune de Paris*, dont il était un des principaux rédacteurs. — Au 22 juin, il faisait partie du club du peuple, et c'est lui qui, étant à la tribune, s'écriait de sa petite voix aigre et perçante : « Citoyens, on dit que nous sommes le peuple souverain, c'est un mensonge; non, nous ne sommes pas souverains, car, si nous étions les maîtres, demain nous irions à Vincennes délivrer nos amis et raser cette dernière citadelle du despotisme. » On sait ce qui arriva le lendemain; peu s'en fallut, en effet, que l'insurrection triomphante n'allât arracher les prisonniers du 15 mai, aux *farouches escaliers* de Vincennes; depuis, M. Esquiros a nié publiquement s'être exprimé ainsi, mais nous le tenons d'un témoin digne de foi et tout-à-fait désintéressé dans la question. — Ceci nous rappelle les dé-

négations analogues du citoyen Raspail à propos du 15 mai. — Or, voici ce que tout le monde peut lire dans le numéro 21 de *l'Ami du peuple*, à la date du 14 mai :

« Jouissez encore quelques jours, mais de manière à être rassasiés une bonne fois de jouissances ; car d'autres affamés vont bientôt vous déloger de là ; et ces affamés, ce n'est pas le peuple, lui s'en éloigne avec fierté, il ne jouit que de ce qu'il gagne et non de ce qu'il aurait volé ; le peuple est un brigand, une canaille, avec lequel il faut en finir ; vous, messieurs les marquis, vous êtes les plus honnêtes des hommes, même aux yeux de vos créanciers désappointés. »

C'est encore à M. Esquiros que l'on doit les *vierges sages, les vierges folles, les vierges martyres, Charlotte Corday, l'Evangile du Peuple*, livre immoral pour lequel il fut condamné.—En 1847, il épousa Mlle Battanchon qui lui apporta en dot un cabas plein de manuscrits. De là sortit *l'Histoire des amants célèbres* que ces deux Esquiros publièrent en collaboration. Tout cela, direz-vous, ne prouve point que M. Esquiros n'a pas de talent ; non sans doute ; mais tout cela, non plus, ne prouve point qu'il en ait.

236 — P. Les saltimbanques, *pochades politiques*. — Gérants : Gamory et Delcasso. — Petit journal sans importance et sans valeur. — Il se proposait d'être amusant.

237 — S. Napoléon républicain. — Ayant pour devise : *Le peuple est le seul souverain, ses représentants sont ses commis*. — Gérants : Marcel Deschamps et Camille Barrabé. — La citation suivante donnera une idée de *l'esprit* de cette feuille :

AU PEUPLE.

« Souviens-toi que tu es le *seul* souverain et que tes représentants sont tes *commis*. Ils ont violé le mandat que tu leur as donné, en te forgeant de nouvelles chaînes en prolongeant ta misère pour te faire maudire ta République de février. Ces *marchands* tiennent dans leur *arrière-boutique* des prétendants *honteux*, des mannequins au moyen desquels ils veulent te l'escamoter. Moi, qui t'aime et qui veut à tout prix ton bonheur et ta dignité, je t'appelle à signer une protestation solennelle (1) contre cette loi liberticide qui t'usurpe le DROIT DE RÉUNION, conquis sur tes barricades de février. Je t'en avertis, cette nouvelle loi contre les clubs en plein air, ou *réunions* des citoyens pauvres (que ces sophistes appellent *attroupements*), surpasse en perfections les infâmes lois de septembre 1835, inventées par l'honorable M. Thiers, ton nouveau *commis*. »

On voit que les auteurs de cet ignoble pamphlet font parler Napoléon lui-même ; aussi serait-il bien étonné de s'entendre disant :

« Déjà la *liberté de la presse* a subi votre contact ; hier, vous avez atteint le *droit d'association* ; aujourd'hui, vous violez le DROIT DE RÉUNION. Demain, que ferez-vous ? Vous..... relèverez l'échafaud ! Malheureux ! ne vous souvient-il plus du VINGT-QUATRE FÉVRIER ? Le peuple, votre maître, vous chassera, comme il a chassé la corruption, votre idole. Et toi, peuple, lorsque *tes commis* violent le mandat que tu leur as donné, souviens-toi du *drapeau rouge* du Champ-de-Mars et du courage de tes pères en 1793. »

238 — S. Le bonnet rouge, *drapeau des sans-culottes*, rue des Boucheries-Saint-Germain, 32.

« Sans-culottes ! Savez-vous ce que signifie ce nom-là ? Il exprime le patriotisme et le courage dans la misère et avec la faim, le civisme sous les haillons. Ce nom fut d'abord une injure que les aristocrates de 91 jetèrent dédaigneusement par dessus l'épaule de nos pères déguenillés. Mais ceux-là mêmes qu'on voulait insulter surent bientôt ennoblir le mot qui devait servir à l'insulte, et s'en faire un titre glorieux. Ils avaient déjà pris la Bastille et s'étaient déclarés les champions de la liberté naissante.

« Enfin, les sans-culottes prirent un jour les Tuileries comme ils avaient pris la Bastille, et eurent ainsi l'honneur de porter le coup décisif au vieux monde des nobles et des rois, car ce jour-là ils s'assirent eux-mêmes sur le trône vermoulu des Capet, et ce fut comme l'installation grotesque et solennelle de la souveraineté populaire dans la France désormais républicaine. Alors le nom de sans-culottes ne fut plus une injure, mais un éloge, et souvent vous-mêmes, si les aristocrates d'aujourd'hui vous disent encore votre nom révolutionnaire avec l'intention d'une injure, répondez aux faquins qu'il vaut mieux avoir un noble cœur sous une blouse en lambeaux, que des habits tout neufs et bien entiers, et rien dessous.... ou pas grand chose ! »

239 — P. Jacques bonhomme, journal honnête, modéré et bien fait. — Gérant : J. Lobet. — En voici un extrait :

« *Laissez faire!* — Je commence par dire, pour prévenir toute équivoque, que *laissez faire*, s'applique ici aux choses honnêtes, l'État étant institué précisément pour empêcher les choses déshonnêtes.

« Cela posé, et quant aux choses innocentes par elles-mêmes, comme le travail, l'échange, l'enseignement, l'association, la banque, etc., il faut pourtant opter, il faut que l'Etat *laisse faire* ou *empêche de faire*.

« S'il *laisse faire*, nous serons libres et économiquement administrés, rien ne coûtant moins que de *laisser faire*.

« S'il *empêche de faire*, malheur à notre liberté et à notre bourse, car pour *empêcher* il faut des agents, et pour avoir des agents il faut de l'argent.

« A cela, les socialistes disent : *laissez faire!* Mais c'est une horreur. — Et pourquoi, s'il vous plaît? — Parce que quand on les laisse faire, les hommes font mal et agissent contre leurs intérêts. Il est bon que l'Etat les dirige. »

Voilà qui est plaisant! Quoi! vous avez une telle foi dans la sagacité humaine que vous voulez le *suffrage universel* et le gouvernement *de tous par tous;* et puis, ces mêmes hommes que vous jugez aptes à gouverner les autres, vous les proclamez ineptes à se gouverner eux-mêmes!

13 *Juin.*

240. — Le napoléonien. — Gérant : J. E. Bérart. — Journal insignifiant et nul qui espérait sans doute devenir l'organe du parti napoléonien.

14 *Juin.*

241 — P. La france. — Le spécimen est du 2 juin, nous y lisons :

« Le peuple est souverain, et déjà il a les inconvénients de ce titre en attendant qu'il en ait, s'il le peut, les avantages. Les flatteurs qui vivent aux dépens de ceux qui les écoutent, après avoir donné le dernier coup de pied aux rois tombés, se sont tournés du côté des forts.

« Grâce à cette tactique, il n'est plus qu'un mot émouvant et sonore, c'est celui de peuple. Tout homme qui s'adresse au public, s'institue mandataire du peuple, son commis, son valet. On se fait plus humble que les humbles, plus petit que les petits. Les journaux, en grande partie du moins, sont des encensoirs qui brûlent au nez du peuple un parfum qui n'est pas toujours pur, mais qui enivre les cerveaux faibles. Orateurs, philosophes, écrivains, de l'antiquité, ô vous qui osiez, dans l'intérêt de vos disciples et de la vérité, infliger le blâme aux défauts nombreux de notre pauvre humanité, que diriez-vous d'entendre louer sans restrictions toute une classe d'hommes et la plus nombreuse? La Fontaine, redis-nous ta fable :

« Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
« Au dire de chacun, étaient de petits saints. »

« Tenant beaucoup à éviter ce travers, nous avons, jusque dans le titre de notre journal, repoussé toute espèce de préférence pour une classe de la société, une fraction du pays; ce qu'il nous faut, partout et toujours, c'est une indépendance entière.

« Comment peut-on être juste et vrai quand on s'intitule : *L'ami du peuple*, *le Représentant du peuple*, *L'Esprit du peuple*, *le Bon sens du peuple*, *le Populaire*, etc., etc.?

« Dieu nous garde de tomber dans une telle partialité! Notre journal s'appelle la France, il n'est pas plus l'ami du peuple que des bourgeois; le représentant de l'aristocratie, que celui de la démocratie. La patrie ne renie aucun de ses enfants ; les uns ont fait sa gloire, les autres sa puissance. La diversité d'aptitudes et de fonctions est une loi de la nature. »

Vers le mois d'août, ce journal s'appela *la France du dix-neuvième siècle*; sa couleur était très-pâle; je dirai presque blanche.

242 — P. Le bonapartiste *républicain*, journal très-vague, dévoué à un homme plutôt qu'à une idée. — Il veut la république honnête et modérée. — Gérant : A. Taquet.

243 — P. Le petit-fils du père duchêne, *is pater non talis filius*. — Journal bien fait, bien pensé et bien écrit. En voici un extrait :

« Vous m'appelez *votre maître*, messieurs, dirait le père Duchêne; eh bien! dans mon temps, je n'aurais pas voulu de vous pour décrotter les sabots de ma servante, que j'ai épousée à la face du soleil, ayant pour prêtre l'humanité et le gazon pour autel! Moi, j'étais terrible par moi-même et par les autres; je traînais à ma suite un peuple nouvellement réveillé par tous les crimes de la parole, du sophisme, du meurtre; un peuple avide de nouveauté, et rendu féroce par cette nouveauté même; j'étais comme lui un brutal, un barbare, un furieux; nous portions les mêmes sentiments obscènes dans la même vengeance; la rue était notre domaine, nous aimions à nous vautrer dans cette fange sanglante, enfants du

sang et de la fange; nos femelles partageaient nos instincts; nos petits se mêlaient à nos fureurs; nous avions tant de choses à souiller, à détruire, à abattre, depuis le berceau de l'enfant jusqu'au tombeau du vieillard; depuis le velours du trône en lambeaux jusqu'aux sommets des tours de Notre-Dame. C'était le bon quart-d'heure de l'orgie politique, c'était le bon moment de la curée, le vrai jour du vrai *Père Duchêne;* nous avions la sagacité du chien, la faim du loup; et moi, j'étais le limier qui menait toute la bande en hurlant.

« Mais vous, qui êtes-vous, pour toucher à mon arsenal d'invectives? de quel droit osez-vous m'emprunter mes folies furieuses? et non-seulement de quel droit, mais en quel moment? où sont les seigneurs à renverser? où se cache la féodalité? quels châteaux-forts? quelle bastille? quelle race royale? quels propriétaires à dépouiller au dedans? quels ennemis à arrêter au dehors? J'ai beau chercher! parmi les bonnes gens qui écrivent *le Père Duchêne* de 1848, je ne vois que des enfants qui se font peur à eux-mêmes, des fats en bonnets rouges brodés par les mains de leur maman, et qui se cachent de papa, pour écrire *le Père Duchêne* avec de l'encre de la Petite-Vertu.

« J'ai beau chercher les choses et les hommes destinés au renversement de 1848, je ne trouve rien qui puisse exciter nos colères. Quand on pense que vous n'avez pas d'autres aristocrates que M. Ledru-Rollin ou M. Crémieux, on est tenté d'éclater de rire! Quand on voit que votre royauté repose sur la tête fortunée de M. et Mme Flocon, on est tenté de se demander pourquoi vous publiez *le Père Duchêne*, sinon pour rire. Je cherche en vain des comtes, des marquis, des vicomtes; je ne vois que le duc Pasquier et le comte de Salvandy! Est-ce qu'au fait *le Père Duchêne* peut empêcher M. de Salvandy d'être un comte, si ça l'amuse? Est-ce qu'au fait *le Père Duchêne* peut forcer M. Pasquier de s'appeler Pasquier tout court, comme son père et son grand-père, s'il remonte jusque-là?... Vous nous la donnez belle avec vos réformes; mais cette société que vous voulez réformer, elle est réformée depuis cinquante ans, et du haut en bas! Je ne vois que des bourgeois, des ouvriers, des travailleurs, et à la place de ce clergé tout-puissant, de ces moines, de ces princes, de ces grands propriétaires qui fatiguaient la France du poids de leur oisiveté, que vois-je, sacrebleu! que vois-je? une république divisée en cent trente-deux millions de petits morceaux de terre, sept millions cinq cent mille foyers, ayant chacun sa famille, son jardin, son champ de blé! Ne sont-ce pas là des aristocrates bien dangereux, et cela valait-il la peine de tirer le vieux *Père Duchêne* de son tombeau? »

Voici maintenant comment il s'exprime à propos du fameux banquet à 25 centimes.

« Un dernier mot : Est-il bien adroit, bien politique dans ce banquet de vous séparer des autres classes? Vous demandez l'égalité, et je vous vois sans cesse proclamer l'exclusion; c'est mal, c'est vouloir la désunion, c'est provoquer la lutte, c'est appeler la guerre civile. Elle ne vient que trop sans qu'on l'appelle, vous le savez aussi bien que moi. Il n'y a pas que des ouvriers sur la terre et dans la société; il y a aussi des savants, des artistes, des poëtes, des philosophes et même des bourgeois, ce que vous n'êtes pas fâchés de devenir, et vous avez raison, dès que vous pouvez allonger vos vestes. Vous m'invitez à mal dîner sur l'herbe; moi, je voudrais pouvoir vous inviter tous au Café de Paris. Allez, messieurs les commissaires, la réserve, les bonnes manières, la tenue, le silence, l'ordre, la commodité, les plafonds dorés, les siéges élastiques, le filet au madère, le vin vieux, valent bien les coups de soleil ou la pluie. Désirez le mieux, et vous y arriverez en passant par le bien, auquel vous avez droit, comme tout le monde. Pour cela, il faut, pardonnez-moi l'expression, renoncer à votre hypocrisie, ne plus vanter sans cesse le médiocre et le bas, lorsque, comme toute créature humaine, vous avez dans l'âme le sentiment du beau et du grand. Tout est en vous, la pensée et l'action, les grandes vertus et les nobles dévouements, la force et la justice. Vous êtes la mine inépuisable d'où l'on tire sans cesse les grands hommes et les grandes choses. Pourquoi ne vouloir dans cette mine que la boue et jamais l'or? Pourquoi écoutez-vous ces empoisonneurs de morale qui vous rendent fous et furieux, en chatouillant en vous les mauvais instincts et les passsions mauvaises, espèces de marquis de Sade de la politique et de la raison? Votre avenir est en vous, votre amélioration est en vous, votre bonheur est en vous. Prenez le temps pour auxiliaire. Vous êtes fatigués d'attendre, dites-vous? Est-ce que nous n'attendons pas tous? Si la bourgeoisie vous fait ombrage, croiriez-vous, par hasard, lui être un voisin fort agréable? Cependant vous ne

pourrez jamais vivre l'un sans l'autre. Aimez-vous donc, non pas de cette fraternité peinte en noir sur les murs par le grand M. Caussidière, ce Franklin du pétard, ce Washington du lampion, mais de cette fraternité chrétienne, universelle, invisible, mais réelle, que n'ont pas inventée les rédacteurs du *National*, lesquels n'ont pas encore pris la place de Dieu, la seule place qu'ils aient respectée, parce qu'elle est sans appointements.

« Votre banquet a donc tout l'air, à votre insu, d'une vengeance du fromage sur le rôti, avec vos ouvriers, vos prolétaires, votre égalité et votre fraternité. Mes amis, on ne refait pas le passé, si toutefois l'on peut dans une certaine mesure préparer et améliorer l'avenir. Voyez! on a essayé du drapeau rouge, où est le drapeau rouge? du bonnet phrygien, où est le bonnet phrygien? de l'ignoble tutoiement, où est le tutoiement? ces vieilles et laides choses sont mortes, bien mortes, très-mortes. Guerre à leur cendre! Vous vous moquez de la perruque, de la canne à bec de corbin, des culottes courtes, de la poudre et des mouches; mais ce n'est pas plus suranné que vos banquets civiques et vos arbres de la liberté; autres perruques. La liberté est comme la santé, dès qu'on s'en occupe, on n'en jouit plus. Ne soyez pas les hypocondres de la liberté.»

Nous aurions voulu pouvoir reproduire tout entier ce journal plein de vérités utiles, de bons sentiments et de sincère amour pour les classes pauvres.

15 juin.

244 — S. Le volcan, par la *citoyenne sans peur*, mais non sans reproches. — Chaque article de ce journal s'appelle lave, c'est *bave* qu'il faut lire; en voici un échantillon :

« Le citoyen Louis Blanc, aidé du citoyen Albert et d'une foule de citoyens dévoués, ont tenté une régénération profonde de la société. Les temps n'étaient pas mûrs, à ce qu'il paraît. Dès le premier coup de marteau frappé contre le vieil édifice, les animaux immondes de tous genres qui y menaient joyeuse vie se sont émus et ont assourdi les airs de leurs clameurs. La difficulté de la situation consistait dans l'impossibilité de faire table rase et de réédifier à neuf. Un seul n'y pouvait suffire, et peut-être même le citoyen Louis Blanc n'avait-il ni l'expérience ni la fermeté nécessaires pour mener à fin une aussi formidable entreprise. Gloire à lui, du moins, d'y avoir epusé ses efforts! Il y a gagné la haine de la haute et grasse bourgeoisie, et une demande en autorisation de poursuites, permise par la commission exécutive, autorisée par le ministre de la justice, accordée par la commission de l'Assemblée, et refusée, non sans incertitude, par cette Assemblée; mais on ne prescrit pas contre la justice. La misère s'accroît de jour en jour; le sentiment en devient plus vif, le remède se découvre de plus en plus, et le temps n'est pas éloigné où l'on sera forcé de convenir *qu'il y a quelque chose à faire*. Ce n'est pas au citoyen Buchez ni à sa mystique école que nous aurons alors recours. Notre confiance pour une secte dont le premier principe est la répudiation de la raison humaine en philosophie, le pouvoir du droit divin en politique, l'ultramontanisme en religion, ne sera jamais entière. Nous arborerons le drapeau d'une large et franche démocratie. Ce n'est pas le passé, c'est l'avenir qui nous servira la manne dont nous alimenterons nos âmes. P. Leroux, L. Blanc, Vaulabelle, P. Véry, G. Sand, Proudhon, tels seront nos apôtres. »

Le citoyen Bassignac, rédacteur de cette feuille, nous paraît bien nul, mais aussi bien coupable. Il est de la race de ceux qui veulent le désordre pour le désordre et le mal pour le mal.

245 — P. Le petit caporal, journal modéré, mais insignifiant; nous n'y trouvons rien qui mérite d'être lu, si ce n'est peut-être cette appréciation de la commission exécutive :

« *Ledru-Rollin* est la basse du gouvernement;

« *Arago*, la crecelle;

« *Marie*, la flûte;

« *Garnier-Pagès*, le piston;

« *Lamartine*, la vielle organisée;

« *Pagnerre*, la guimbarde.

« Est-ce un concert? est-ce un charivari? »

246. — Le pavillon, *revue de la flotte*. Nous n'avons rien à en dire. — Le rédacteur de ce journal s'élève avec raison et avec courage contre le décret d'émancipation du citoyen Schœlcher, qui, par sa brusque promulgation, porta, il est vrai, la liberté et la fraternité chez les noirs, mais en revanche, la ruine, le pillage, l'incendie et la mort chez les blancs.

247. — Bulletin de la société de saint-vincent-de-paul, chez Bailly, rue Garancière, 8. — Le premier numéro n'est sorti que le 1er juillet, probablement à cause des journées de juin.

17 *juin*.

248 — P. Mayeux. — Voici sa profession de foi :

« Plein de zèle, d'audace et de fermeté, libre de tout engagement personnel, je poursuivrai la création et la garantie des institutions que notre émancipation politique et sociale nous a conféré le droit d'espérer, d'exiger ; je ne laisserai paix ni trève aux cumulards, aux intrigants, aux traîtres, à ceux qui veulent rester en arrière des grandes journées de février, ou en pervertir la portée par des excès coupables. »

Décidément, je ne sais pas où *la Physionomie de la Presse* a pris ses renseignements relativement aux journaux. J'ai sous les yeux un numéro de ce petit journal qu'elle déclare mal fait et contrefait et j'y trouve beaucoup d'esprit, des articles bien écrits et d'excellentes choses.

En voici la preuve :

MAYEUX A L'ASSEMBLÉE NATIONALE (16 juin).

« Ah ! chers frères en Jésus-Christ et en révolution, si vous saviez ce que c'est qu'une Assemblée nationale, surtout l'Assemblée nationale qui fonctionne en ce moment !

« Il est vrai que les avocats et les médecins y sont en grand nombre. Dieu vous garde des uns et des autres !

« Invariablement, la séance commence une heure et demie après l'heure indiquée.

« Lorsqu'elle est ouverte, on se pousse autour du président pour lui faire la cour, à la tribune pour y déposer des pétitions, aux bancs des directeurs et des ministres pour leur remettre des recommandations particulières.

« Président d'agiter longtemps sa sonnette, et huissiers de crier à perdre haleine : En place ! en place ! silence ! silence !

« Chacun cause tout haut avec son voisin. L'un court au devant de la tribune affichant ainsi l'intention de mieux entendre la lecture interminable du procès-verbal, que personne n'écoute, ou la parole d'un orateur ; l'autre y monte et dit quelques mots insignifiants ; mais son nom sera au *Moniteur*.

« Les propositions se croisent, excitent le rire ou provoquent le bruit ; elles sont appuyées ou rejetées au tumulte des voix et des couteaux.

« On se promène derrière la chaise du président, dans le couloir du centre, dans le pourtour élevé des banquettes ; on se visite, on écrit sa correspondance, on va se rafraîchir.

« Le dernier venu donne des nouvelles du dehors et s'informe, avec une quasi-indifférence, de ce qui s'est déjà passé dans la séance.

« C'est une goguette, c'est presque un cabaret de la Courtille.

« On se préoccupe de ses intérêts d'amour-propre ou de ceux du parti auquel on appartient.

« Quant à la législation qui en sort, quant aux graves mesures que nécessite la situation de la république, tout cela est d'une pauvreté sans pareille. »

LES COMMIS ET LES SOUVERAINS.

« Puisque nous avons été nommés par la majorité des électeurs, c'est-à-dire des citoyens du pays, pour constituer un gouvernement nouveau et une société nouvelle, nous sommes les *souverains* de la nation.

« Voilà ce que disent chaque jour les *représentants* du peuple à l'Assemblée nationale.

« Dans une démocratie, le véritable, l'unique souverain, c'est le peuple, qui a des *commis*, sous le titre de représentants, pour s'occuper de ses affaires, et qu'il peut renvoyer quand il lui plaît. En se disant inviolable, souveraine, une Assemblée nationale viole donc la souveraineté du peuple.

« Voilà ce que publient chaque jour les journaux du parti démocratique extrême, au nom des hommes qui les poussent ou qui les suivent.

« Si les *souverains* de l'Assemblée nationale continuent à s'envelopper de leur propre souveraineté, et si les exaltés persévèrent dans leurs prétentions à la *république rouge*, qui est la *souveraineté de tout le monde*, on doit s'attendre à un conflit constant d'autorité, de nature à compromettre la sécurité de la république.

« Mayeux n'a qu'un conseil à donner : battez-vous, embrassez-vous, et que ça finisse ! »

CASUS BELLI.

« Jadis, Mayeux a beaucoup connu Flocon.

« C'était une paire d'amis comme on en rencontre peu.

« Ils se voyaient souvent chez Lhéritier (de l'Ain), dans la maison de celui-ci, sise entre le quai Pelletier et la rue Planche-Mibray, au troisième.

« Lœve-Weimars, Carion-Nisas, Rabbe, Achille Roche, Saint-Edme, Barginet, Monglave, et d'autres littérateurs encore inconnus y allaient aussi.

« Mayeux était tel que vous le voyez aujourd'hui.

« Flocon était un gros garçon joufflu, gai, bon vivant, vêtu d'une blouse bleue qui tirait au blanc, la casquette sur l'oreille, et excellant si bien à culotter les pipes, qu'il eût pu s'en faire aisément une spécialité productive.

« Il y a longtemps de cela !

« Un jour, Flocon s'ennuya d'être seul, et il s'adjoignit une compagne, joufflue, rondelette et *bonne enfant* comme lui.

« Que les temps sont changés!

« A la faveur de la république de février, Flocon est devenu ministre de l'agriculture et du commerce, deux spécialités qui lui sont, disent les méchantes langues, moins familières que le culottage des pipes.

« Il occupe un hôtel aristocratique dans la rue de Varennes, faubourg Saint-Germain, au milieu des Noailles, des Montmorency, des Luxembourg et des Luynes.

« Il a des courtisans, des flatteurs, des huissiers et des valets.

« Il a de jolis chevaux et une belle calèche.

« Mme Flocon a monté avec son illustre époux. Elle tranche de la duchesse.

« Elle était furieuse, mardi, de ne point trouver de place pour elle dans les tribunes de l'Assemblée nationale.

« Est-ce que l'Assemblée nationale ne devrait pas avoir toujours une tribune toute prête au service de Mme Flocon? »

LES CITOYENS LEDRU-ROLLIN ET FLOCON.

« Avant-hier, 14, entre dix et onze heures du soir, MM. Ledru-Rollin et Flocon étaient d'une gaieté charmante, bras dessus et bras dessous et à pied; ils revenaient de Bercy, où ils étaient allés dîner et oublier leurs tribulations quotidiennes.

« Ils chantaient peut-être un peu trop bruyamment, quoique d'une voix enrouée :

Vive le vin, l'amour et le tabac !

lorsqu'ils furent arrêtés et menacés d'être conduits au poste, ce qui aurait infailliblement eu lieu s'ils n'avaient eu affaire à une patrouille *grise*. »

Cette petite feuille comme on le voit était rédigée par un homme de talent et d'esprit.

249. — LE MONITEUR DES THÉATRES. — Journal dont nous n'avons pas à parler. Publier un programme des spectacles sous la république, et en juin! ce citoyen de Villemessant n'en fera jamais d'autres!

18 *Juin*.

C'est un dimanche, le dernier dimanche avant l'insurrection; aussi allons-nous avoir ample moisson. Dix-huit ou vingt journaux pour un jour, n'est-ce pas bien beau? Et l'on vient dire que l'insurrection était spontanée! qu'il n'y avait ni plan, ni complot, ni conspiration, rien d'organisé, rien de préparé! Est-ce possible? est-ce croyable? Le dimanche 4 et le dimanche 11 juin, vous avez eu six ou sept journaux tout au plus; aujourd'hui 18, en voici venir trois fois autant. N'y a-t-il pas dans ce seul fait une révélation certaine, une preuve irrécusable de la complicité des clubs, des sociétés secrètes, de certains pouvoirs même, qui laissaient faire, autorisaient, et peut-être encourageaient ce débordement de la presse? Encore une fois, les socialistes, en se faisant républicains, se sont introduits de tous côtés dans l'administration, et c'est dans les mains de ces hommes que, d'un jour à l'autre, la France peut être abandonnée. Citoyens, vous qui ne partagez pas les illusions des socialistes ignorants, mais de bonne foi; vous qui n'approuvez pas les projets coupables, absurdes, criminels des révolutionnaires, attention! veillez autour de vous, soyez sur vos gardes, car, je vous le répète, la société française est profondément minée. D'une part, plus de croyances, plus de principes, plus de foi; et de l'autre, des hommes habiles, avides et corrompus, qui se glissent et s'insinuent dans toutes les fonctions publiques pour frapper la société dans les organes mêmes de sa vie, dans sa force, dans sa prospérité et dans sa grandeur.

Si l'on a lu attentivement ce travail, on ne pourra plus douter que les journées de juin n'aient été la lutte déclarée du socialisme contre la civilisation, la première grande bataille entre les barbares et les civilisés. Nous prions ceux qui conserveraient encore quelques doutes à cet égard de remarquer les titres des journaux que nous allons enregistrer. Nous aurions voulu pouvoir donner ici non-seulement des fragments de journaux paraissant pour la première fois, mais aussi des extraits de feuilles déjà existantes, telles que *le Père Duchêne*, *l'Aimable Faubourien journal de la canaille*, *le Représentant du Peuple*, *le Vrai Père Duchêne*, *le Bonnet rouge*, *la République rouge*, *le Tribunal révolutionnaire*, *l'Accusateur public*, *la Guillotine*, etc., on aurait vu à quelles excitations criminelles

le peuple avait cédé en se soulevant. Il aurait alors inspiré plus de pitié que de colère, car il est encore plus ignorant que corrompu. Mais ceux qui n'inspirent aucune pitié sont ces hommes dépravés qui ont pris à la civilisation ses vices et à la barbarie ses instincts sauvages et destructeurs, qui n'ont étudié les sciences que pour les tourner contre les hommes et contre Dieu, qui se sont faits puissants pour mieux détruire et renverser; ajoutons encore cette nombreuse milice d'enfants perdus du socialisme, ces milliers d'ignorants corrompus, rongés par le vice et par l'ambition, poussés par l'orgueil et par l'instinct du mal; tous ces jeunes gens qui n'ont jamais rien appris, parce qu'ils ne peuvent rien apprendre, qui n'ont jamais rien fait, parce qu'ils ne savent rien faire, qui vivent de débauche honteuse et grouillent comme des vers dans les bas-fonds de la société; tous ces petits socialistes qui veulent *améliorer* la société et refaire le monde, qui lèvent les épaules avec pitié quand on leur parle de Dieu et qui sourient dédaigneusement si l'on veut défendre la religion, la morale, la propriété, la famille; tous ces grands réformateurs de vingt ans qui se croient bien profonds et bien savants parce qu'ils parlent de thèse, antithèse et synthèse, d'antinomie et d'antonomie, et qu'ils se disent panthéistes; tous ces inconnus d'hier, grands génies de demain, qui portent plume et salissent les journaux de leurs déjections fétides, tous ceux-là, citoyens, sont les vrais coupables, les seuls coupables; et si le journalisme, comme l'hydre, n'avait pas toujours cent têtes de trop, sans cesse renaissantes, je demanderais que la déportation fût prononcée, sans exception et sans jugement, contre tous ceux qui ont travaillé aux journaux révolutionnaires du mois de juin; si l'on n'atteignait pas tous les coupables, on serait sûr, du moins, de ne point frapper des innocents.

250. — S. Le spartacus, *libérateur du peuple*. N'a eu qu'un seul numéro. — Tous ces journaux socialistes se copiant sans cesse et sans esprit, nous redirons, pour la millième fois, nul et insignifiant. C'est toujours le *peuple souverain* qui doit détruire les priviléges, renverser les aristocraties; et lesquelles, bon Dieu? qui demande l'organisation du travail et la jouissance *intégrale* des produits. A ce mot, on reconnaît un disciple de Proudhon. Passons, passons donc; à un autre.

251 — S. Le salut social, *Moniteur du commerce véridique, journal des droits de l'homme, rédigé par les opprimés*. — Cette feuille est imprimée sur papier rouge; c'est la couleur de ses opinions.

« Veux-tu, dit le Vieux de la Montagne, qui en est le rédacteur en chef, veux-tu une révolution qui ait l'air de quelque chose, qui culbute dans le fossé cette société vermoulue, pourrie, gangrenée, qui pue la corruption et tombe en lambeaux? Ah! pour peu que le cœur t'en dise, je te conduirai par un chemin qui n'a pas de pierres; nous irons droit au but, droit comme la balle qui frappe un ennemi en pleine poitrine.

« Car, vois-tu, en fait de révolution, je sais ce que personne ne sait; je suis LE GRAND REVOLUTIONNAIRE, LE RÉVOLUTIONNAIRE PAR EXCELLENCE, le seul révolutionnaire sérieux qui ait apparu dans le monde depuis le Christ, que ce peuple ingrat laissa crucifier par les jésuites et les réacteurs de Jérusalem. Le Christ est venu sur la terre pour préparer mon arrivée; les nations m'attendent depuis dix-huit siècles; rien de bon ne peut être fait en dehors de la marche que je veux te dicter.

« Laisse de côté les barbouilleurs de papier, tu perds ton temps à les lire; moque-toi de tous les faiseurs de constitutions prétendues éternelles, et dont tu as changé plus souvent que de chemises; car, avec ta fausse liberté, tu n'as pas toujours de chemises à mettre sur ton dos; méfie-toi de la politique, qui a des yeux, des oreilles et point d'entrailles; éloigne-toi des loups ravisseurs couverts de la peau des brebis, viens à moi, et faisons ensemble la RÉVOLUTION SOCIALE; son heure est arrivée, et malheur à qui laisse passer l'occasion! »

Pauvre vieux! grand révolutionnaire! retourne *à ta montagne;* vas *soigner tes vaches et boire le vin du crû*. Ne vois-tu pas que tu es absurde et ridicule avec ta constitution de *l'épicerie véridique*, rue Neuve-Saint-Martin, 32. Et toi, pauvre Arthur de Bonnard, ancien épicier véridique qui a dévoilé les fraudes de l'épicerie véridique, ne vois-tu pas que la société est bien malade et qu'elle mourra bien sans toi! Qu'a-t-elle besoin de vos projets socialistes phalanstériens pour l'organisation du commerce véridique? Qu'a-t-elle besoin de vous, en un mot? Ne voyez-vous pas que c'est vous qui êtes sa maladie, sa peste, sa lèpre et son chancre? Arrière! lépreux de la civilisation, pestiférés de la société moderne, épileptiques du progrès! arrière!

252. — La redingote grise. — Spéculation

sans ...r. Son auteur, M. Simon Jude, veut une ...blique démocratique, une et indivisible. Nous ...e demandons pas mieux, si c'est possible.

253 — P. L'IMPARTIAL, *journal politique, ...éraire et des vrais intérêts du pays.* — ...euille n'offrant aucune espèce d'intérêt. Il est vrai qu'elle a peu vécu, puisque son premier numéro est du 20 juin. Mais pourquoi aurait-elle vécu?

254. — DIOGÈNE SANS-CULOTTES. Ayant pour épigraphe :

.....Ai-je vu des faquins,
Des coquins et des sots, des sots et des coquins!

Nous allons extraire de ce journal tout ce qui vaut la peine d'être lu; le lecteur jugera lui-même :

« La *tribune*, les *journaux* qui hurlent à chaque instant, avec leur cent mille voix : « Je suis républicain! un vrai républicain! prenez ma république! »

« Par Jupiter! Si on ne les connaissait, on serait fort embarrassé dans le choix; quels petits saints ils font tous!

« Tout beau! mes mignons, paix! paix! N'agacez pas le chien; il a encore des dents pour mordre et des crocs pour déchirer!

— « Nous sommes républicains!

— « Vous le voulez? Eh bien soit! Approchez! J'ai la vue faible, je vais vous mettre ma lanterne sous le nez :

« Ah! Tu es un républicain, toi, qui lèves la tête si haut? Voudrais-tu par hasard, comme Hercule avec ses épaules, supporter le ciel sur ton nez..... Baisse ta tête altière, ô, grand *équilibriste*, Milon de Crotone était plus arrogant que toi!

« Passez, passez, vous autres, nullités écloses sous le soleil de l'impudence!

« Quels sont ces Démosthènes? Ils sont nombreux.... Oh! les drôles de figures! Ça, des républicains? C'est une nuée de corbeaux élus par des niais, des badauds dont il est facile d'obtenir les suffrages quand on sait s'y prendre..... Quand on a le gosier bon.

« De l'effronterie, des grimaces et des poumons; voilà le secret. Allez, allez, messieurs, croasser plus loin, votre asthme patriotique éteindrait ma lanterne.

« Voici un général, bien galonné, ma foi! qui s'avance à la tête de ses légions..... Je vais peut-être voir un républicain..... Comme il fait caracoler son cheval avec grâce! Quelle belle bête que ce cheval!.....

« Mais j'entends la voix des *journaux*..... Moins haut, crieurs! Vos larynx épuisés ne suffiraient pas à nous débiter toutes ces sottises écrites!

« *La Presse! la Presse!*..... du citoyen Girardin; un républicain, ni de la veille, ni du jour, ni du lendemain! *La Presse! la Presse!*... Je ne suis ni pour la régence, ni pour Henri V, ni pour les Bonaparte! *La Presse!* Cinq centimes, un sou!..... A bas les communistes, les socialistes, les anarchistes et les réactionnaires! A quoi sert une *constitution?* Vive *la Presse!* Vive Girardin! Vive moi!!!

« *Le Père Duchêne!* Demandez *le Père Duchêne!* il est en colère *le Père Duchêne!* — Parce que son journal *ne va pas*; — Parce que ses acheteurs diminuent, et que les petits sous ne font plus des gros sous....

« *Le Père Duchêne*, c'est un gaillard qui a compris bien vite que si les riches n'ont plus d'or, le peuple a toujours un sou... pour le lui faire *cracher*; il s'agit de tourner son habit à l'envers et de se dire l'avocat de la *sainte canaille!* Pauvre canaille! La police l'assomme, les riches la mangent, et les avocats lui rongent les os!... Pauvre canaille!....

« Que veux-tu, toi, espèce de moribond?.... Ah! je te reconnais... Tu es le journal des *débâcles*; va, mon vieux, troquer tes vêtements blancs contre des verts, puis contre des rouges et des tricolores... Ton heure a sonné; va! va!

« Quel est donc ce paysan endimanché? Ce laquais perdu dans les habits du maître? Cet esclave insoumis, coiffé d'un vieux bonnet rouge qu'il s'efforce de cacher sous un chapeau à plumes, et vêtu d'une carmagnole qu'il voudrait dérober sous les plis d'un manteau royal!..... Il n'est pas seul, un autre l'accompagne... Oh! les deux infâmes! Passez, passez au large! Vous sentez le vin, ivrognes!..... Comme il a fallu que leurs deux estomacs fussent creux pour se repaître ainsi!..... Décidément un républicain est un être introuvable!

« Les hommes! les hommes! Quels animaux ils font! Depuis le haut de l'échelle jusqu'au bas, tous.... Trompeurs ou trompés!... Fourbes ou niais!

« Puisque je suis à Paris, je ne veux pas partir sans les avoir tous vus; je ne les changerai pas, mais je les démasquerai. Les changer... Ah bien oui!

« Ce serait folie que d'y penser.

« Alors, si c'est folie de penser à les changer, ce doit être sagesse de songer à les mordre!

« Gare le chien !... Me voilà comme jadis sur la place d'Athènes.....

« Républicains de toutes couleurs.....

« Royalistes de tous les partis.....

« Socialistes de tous les ragoûts.....

« Journalistes, publicistes à tous vents.....

« Gare le chien !... Le cynique n'est pas mort, il s'est fait *sans-culotte !* »

ESPRIT DES JOURNAUX.

LES DÉBATS.	Politique : les fonds secrets. Conscience : le secret des fonds.
LE CONSTITUTIONNEL.	Politique : bonneterie. Conscience : un tiers.
LE SIÈCLE.	Politique : un portefeuille. Conscience : gauche.
LE NATIONAL.	Tous les rédacteurs de ce journal, grands et petits étant à la curée : Leur politique n'est plus qu'une mâchoire; leur conscience : un estomac.
LA RÉFORME.	Même position que le *National*, avec une mâchoire plus petite et un plus grand estomac.
LA PRESSE.	Politique : débit des exemplaires. Conscience : puff.
LE COURRIER FRANÇAIS.	Politique : un rhume de cerveau. Conscience : une prise de tabac.
LA DÉMOCRATIE PACIFIQUE.	Politique : le pot au feu. Conscience : l'anse du panier.
LA GAZETTE DE FRANCE.	Politique : blanche. Conscience : noire.
LE CHARIVARI.	Le panier : mannequin. Conscience : Cham.
LE CORSAIRE.	Politique : en lunettes. Conscience : s'attend.
LA VRAIE RÉPUBLIQUE.	Politique : tarée. Conscience : [illegible]rge de sang.
LA LIBERTÉ.	Politique : roma[illegible]ue. Conscience : 5 cel[illegible]es.
ASSEMBLÉE NATIONALE.	Politique : fleurs de l[illegible] Conscience : coloquinte.
LE PÈRE DUCHÊNE.	Politique : 65 francs de capital. Conscience : 2,500 francs d'intérêts.
LA VOIX DES FEMMES.	Politique : une culotte. Conscience : cou-cou.
LE NAPOLÉONIEN.	Politique : monte au long. Conscience : invalide.
LES AUTRES JOURNAUX.	Politique : concurrence. Conscience : des gros sous.
Enfin,	
DIOGÈNE SANS-CULOTTES.	Politique : conscience !

Voici maintenant trois couplets de chanson qu'on lira peut-être avec plaisir, c'est un peu de variété au milieu des sottises et des déclamations socialistes :

J'étais du fameux banquet,
Où mon ventre patriote,
Avec du veau protestait,
Contre un ministre despote;
Si je n'ai pu m'y montrer,
C'est qu'un estomac malade
A peur de mal digérer,
Au dessert..... la fusillade.....

J'applaudissais le premier
Quand tombait un ministère;
Et l'on m'entendit crier
Sur la royauté par *terre*...
Puis, pour célébrer le soir
Nos réformes immortelles,
Tous les passants ont pu voir
A mon balcon deux chandelles.

A mon habit, j'ai porté
Ruban rouge.... et tricolore;
Puis j'ai crié : liberté !....
Fraternité! même encore.
De l'ordre tout citoyen,
Dans cette cause publique,
Doit se montrer le soutien.....
Et je garde.... ma boutique....

Enfin savez-vous pourquoi ce journal s'ap-

pelle Diogène? — C'est qu'il cherche un homme et cet homme il l'a trouvé; c'est le prince Louis-Napoléon Bonaparte. Pour une fois que le peuple de Paris et celui des campagnes sont d'accord, ne nous montrons pas difficiles, attendons; par ce temps de suffrage universel on n'a pas toujours ce qu'on veut; il faut vouloir ce qu'on a.

255 — S. L'AVENIR DES TRAVAILLEURS. — C'est du socialisme modéré, pacifique et sage, mais c'est encore du socialisme! Toujours *l'organisation du travail*, *l'association*, *la concurrence*, *la création d'hôtels pour les invalides civils*, *etc.*; vous connaissez maintenant aussi bien que moi le vocabulaire barbare des journaux socialistes; nous n'avons à discuter ni leurs doctrines, ni leurs systèmes, ni leurs projets, ils se ressemblent tous; qu'ils s'en aillent donc bien vite,

Où va la feuille de rose,
Et la feuille de papier!

256 — S. LE BUT SOCIAL. *Journal de philosophie positive et de moyens transitoires*. Gérant et rédacteur en chef : Raginel, combattant de 1830, de 1832; prisonnier de 1834, condamné en 1841; combattant de 1848. Le premier qui le 24 février proposa, aux Tuileries, de brûler le trône à la Bastille avant que la République ne fût proclamée; ex-commissaire de la République au département de l'Aveyron, rédacteur en chef du *But social*, socialiste depuis 1834. — Ouf! j'espère que voilà des titres de recommandation à l'estime des vrais patriotes, des républicains de la veille et des socialistes de l'avant-veille!

Voici la profession de foi que nous trouvons en tête de ce journal :

« La loi des précédents a établi l'usage, que, dès qu'un journal paraît, il doit à ses premiers lecteurs une profession de foi.

« Nous leur donnerons donc la nôtre : elle sera brève, complète, et irrévocablement suivie.

« Nous sommes républicains, socialistes, unitaires et égalitaires.

« Nous voulons que la République accomplisse tout ce qu'elle doit d'*amélioration* d'abord, et de *bien-être* ensuite, aux travailleurs qui ont été deshérités de toute sollicitude.

« La propagande! la propagande! Voilà ce qui nous a faits républicains, voilà ce qui sauvera l'humanité, voilà notre tâche à tous; à l'œuvre donc!

« Démontrer l'impérieuse nécessité de l'association, comme étant le mode transitoire le plus convenable entre la vieille société qui finit et la nouvelle qui commence.

« Organiser l'essai d'un système complet d'association volontaire sous le titre de SOCIÉTÉ AGRICOLE ET INDUSTRIELLE DE LA GRANDE FAMILLE »

A la suite de cette profession de foi, nous trouvons un projet d'acte d'association entre « *toutes personnes majeures des deux sexes, de toutes nations et sans aucune distinction de religion*, etc., etc.. le tout déduit *des lois naturelles de la nature humaine*. » Ces lois naturelles de la nature humaine sont exposées sommairement à la fin du journal. C'est le matérialisme absurde et grossier du dix-huitième siècle. Exemple :

« L'homme n'est ni bon ni mauvais, il est perfectible.

« Toutes les notions du bien et du vrai lui arrivent par les sens.

« Il n'est pas responsable de sa nature morale, puisque les notions vraies ou fausses lui sont inspirées pendant sa jeunesse.

« Il a droit au développement complet de ses facultés.

« Donc il a droit au bien-être. »

Voilà toute la philosophie de ces messieurs, nous l'avons exposée une fois pour toutes, parce que nous en trouvions l'occasion à propos de ce journal, qui recommande à ses lecteurs Campanella et Robert Owen; comme système politique, c'est le communisme; en philosophie, c'est le naturalisme. Décidément ces gens-là n'ont rien appris. Est-ce parce qu'ils ne savent pas ou parce qu'ils ne veulent pas lire?

257 — S. LA COLÈRE D'UN VIEUX RÉPUBLICAIN *contre tout le monde*, avec ces deux épigraphes : *En avant! Marchons donc!*

Cette feuille commence ainsi :

« Peuple! Ecoute donc un vieux qui te parle; il en a vu, celui-là! Tu tires les marrons du feu! Tu te brûles, et, pendant que tu souffles dans tes doigts, le gros singe mange à son aise. Ne vois-tu pas que tous ceux qui te flattent veulent arriver aux places; qu'ils s'y cramponnent, qu'ils y empochent; qu'ils s'arrachent les palais, les fauteuils, les carrosses, les chevaux, les écus, et qu'ils boivent à ta santé. Mille colères! Je t'en dirai là-dessus, je t'en dirai; j'en ai par-dessus les épaules!

« Peuple! Mais fais donc tes affaires; mais

fais donc que tes commis s'en occupent; je ne te dis pas de leur mettre le fusil dans la bouche ou la baïonnette sur la poitrine; mais, enfin, échauffe l'air de ton souffle embrasé; ébranle la terre de tes cris, pousse le char de tes mains vigoureuses, et peut-être que nos représentants s'échaufferont enfin, qu'ils marcheront devant toi, et qu'ils concevront sous l'influence de la nation ébranlée, comme dans un jour d'orage, la constitution du pays.

« Au lieu de cela que fais-tu? Tu dors dans les chantiers, tu bois dans les tavernes, tu écoutes des blagueurs qui t'en content, tu rêves des folies; tu t'agites au moindre prétexte, et à chaque fois tu ruines le pays qui te craint et tu retombes plus malheureux encore. Mais sois donc toi-même! Mais qu'as-tu peur? Qui peut te donner des fers si tu n'en veux pas? Pourquoi donc te diviser; te diviser! Mille colères! Est-ce la République? »

Ce journal termine en recommandant à ses lecteurs un projet de constitution du père Paul Chantôme, rue Sainte-Hyacinthe-Saint-Michel, n° 8. Il serait difficile de dire quelle est sa couleur; il est révolutionnaire, voilà tout; il approuve également Lamennais, Olinde-Rodrigue, Buchez, Barbès, Blanqui, Sobrier.

258 — S. Les lunettes du père duchêne, journal chantant, rédigé par L. C., auteur de la chanson : *Du pain! cri du peuple.* — Ce journal chantant nous paraît être plutôt un organe de chantage.

259 — S. La politique des femmes, *par une société d'ouvrières.* — Mauvaises ouvrières, mauvais ouvrage! Mme Gay, rue Neuve-des-Petits-Champs, 89, a eu là une singulière idée. Nous pensions que Mme Niboyet avait seule la spécialité de ces sortes d'entreprises. Mais, mesdames, n'avez-vous donc ni mari ni enfants, ni famille à aimer? n'avez-vous plus de chausses à raccommoder, de ménage à surveiller? Etes-vous assez jolies pour n'avoir plus besoin d'esprit? Ne voyez-vous pas que vous manquez complétement de goût, d'intelligence et de bon sens, et que votre journal Gay est souverainement ridicule. A quoi bon réclamer la communauté des biens et la communauté dans le mariage? N'êtes-vous donc pas déjà assez communes?

260. — Le pilori, à la librairie républicaine de Gustave Havard, rue des Mathurins-Saint-Jacques, 24. Rédacteurs : R. Barré et J. Vaumalé. — Sale spéculation de scandale et de calomnie.

261. — La république des femmes, *journal des cotillons.*

Prenons, prenons notre revanche;
Que le sexe battu jadis,
Aujourd'hui batte ses maris.
Ainsi nous serons manche à manche.

Feuille stupide qui prouve jusqu'où était poussée la fureur des journaux, puisqu'un éditeur de *canards* a cru pouvoir faire cette sotte publication. Voici le dernier couplet du *Chant du Départ de ces dames, ou grande expédition contre ces gueux de maris* :

Quand le tour sera fait de ce sexe barbare.
Quand plus rien ne restera.
Pour les ensevelir, je veux que l'on prépare
Un monument où l'on lira :
— « Vous qui passez, priez pour l'âme
« Du sexe fort mis à néant.
« Le sexe fort battait sa femme,
« Mais le *battu* devint *battant!* »
En avant! Délivrons la terre
De tyrans trop longtemps debout!
A la barbe faisons la guerre,
Coupons la barbe, coupons tout!

262 — P. Le scorpion politique, *satire sur les événements du jour, par le citoyen Bouché de Cluny.*

Quand sur l'aile du temps tout s'envole et tout fuit,
Quand chaque astre qui brille, à son heure, a sa nuit;
Quand, ballotté des vents que souffle la tempête,
Chaque homme a le néant suspendu sur sa tête;
Le cœur va demander au gouffre du passé
Un souvenir du moins d'un éclat effacé.
L'œil inquiet s'enfonce aux ténèbres profondes
Où gissent méprisés les vrais destins des mondes,
Et heurtant chaque nom, que notre histoire inscrit,
Souvent en invoque un qu'elle même a proscrit.

Telle est de tous les temps la stérile routine :
Au chemin du passé l'humanité s'obstine;
On rêve l'avenir, on maudit le présent,
Et pour se consoler on n'a qu'un nom absent.
De nos sentiers nouveaux qui tient donc la lumière,
S'il faut, chaque fois, retourner en arrière,
Pour reprendre le cours de ces brillants exploits
Qui placèrent si haut la France d'autrefois?
Chaque effort n'est-il donc qu'un chaos anarchique
Qui livre à la police un complot monarchique?
. . . . . .
. . . . . .
C'est peu, dans votre élan de pur patriotisme,
De pousser à l'excès l'excès du népotisme;
D'essayer sur la ruine à perpétuité
De sceller au pouvoir votre postérité;

D'avoir d'étranges noms, un ramas plus étrange
De satrapes impurs exhumés de la fange;
De la guerre civile intrigants sélateurs,
Vous faites des préfets d'obscurs conspirateurs.
Vos farouches Brutus, au fond de nos provinces,
Avec l'orgueil des sots ont les travers des princes.
On en voit, entourés de modernes lais,
Dont le vice effronté fait rougir le pays.
Un autre, que la honte en tous lieux accompagne,
Pour titre avait, dit-on, cinq ou six ans de bagne!
Le rouge en monte au front! . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Hélas! qui le dira? Quand notre oligarchie
S'essayant à ces jeux qui détrônent les rois,
N'a contre ces excès que d'ironiques lois!
Quand à bon droit, peut-être, on l'en dirait complice..
Eh! bien que malgré nous son destin s'accomplisse;
Qu'elle aille jusqu'au bout, puisqu'un esprit fatal,
Semble seul présider au conclave brutal,
Où trônent isolés, simulacres des doges,
Tous ces rois incompris enfermés dans leurs loges!
D'un courage odieux nous n'avons pas le tort
Et ne frappons jamais des gens frappés à mort.

263 – S. Le républicain lyrique. — Ce journal a paru en mai, mais il a pris en juin une couleur intense des plus révolutionnaires. C'est une feuille à l'usage de MM. les chanteurs, avec accompagnement d'orgue de socialisme.

264 — S. La lanterne magique *républicaine*. — Nous avons tenu ce journal sans avoir eu le temps de le lire. *La Physionomie de la Presse* dit : Dialogue ignoble et digne du ruisseau, par Alexis Daleil.

265. — L'aigle républicaine, canard dans le genre des *Lunettes du père Duchêne*, par le citoyen Guillemain. — Sottise et ineptie. Le n° 2 a paru sous le titre de : *Paroles d'un revenant*.

266. — Le sanguinaire. — Cette feuille, imprimée sur papier rouge, est moins rouge qu'elle ne voudrait le faire croire, mais plus insignifiante qu'elle ne le croit. Aussi, pour avoir quelque valeur, a-t-elle imaginé de se vendre clandestinement. Nous engageons beaucoup les collectionneurs à ne point s'en occuper; elle n'en vaut vraiment pas la peine.

267 — S. Le Révélateur, journal prophétique.

« A l'ouvrage! à l'ouvrage, soldats de l'avenir, guerre aux abus, à l'ignorance. Arrière tous ces hommes corrompus qui, de race en race, entretinrent parmi nous des discordes sanglantes. Plus de divisions, plus d'injustice; du soleil pour tous, ainsi que du travail.

« Silence! noble science, arrive pour guider les phalanges nouvelles qui marchent vers la terre promise; sois-leur propice, éclaire-les de ton flambeau... Ainsi s'écrient les âmes généreuses; mais aucun homme de science n'a encore répondu : leur lumière s'est éteinte au souffle des trois jours; comme de la royauté le sceptre est tombé dans leurs mains.

« L'Institut n'est plus qu'un sépulcre blanchi; âpre à la curée, le cumul a perdu cette race de savants.

« Qui donc va désormais guider les peuples? lorsque de toutes parts les trônes sont renversés, quels sont les hommes marqués du sceau de la Providence destinés à gouverner les nations? Où sont-ils? Doivent-ils sortir de l'urne ouverte pour recevoir les noms de tous? Doivent-ils se révéler d'eux-mêmes et apporter les nouveaux dogmes? »

Cette feuille socialiste et phalanstérienne paraît être l'organe du magnétisme et des sciences occultes. Voilà pourquoi elle demande que la présidence soit donnée à une somnambule. Peut-être que si nous cherchions bien dans nos souvenirs, dans les sectes mystiques de la restauration, dans les sociétés occultes du philosophisme de Fabre d'Olivet, nous trouverions quelques révélations à faire sur le révélateur. Mais il n'en vaut pas la peine, passons. »

19 *juin*.

268. Nouvelles du jour, qui devinrent bientôt :

269 — S. Le Conciliateur. Journal modéré mais insignifiant et sans valeur, rédacteurs : Théophile Lavallée, Ponsard, Émile Augier, Taxile Delord, Gustave Planche, docteur Ivan, etc. — Nous sommes comme on le voit en pleine école du bon sens, or le bon sens en littérature, dans les sciences et dans les arts, c'est le socialisme en politique et réciproquement. En voulez-vous la preuve, voyez Lamennais le grand promoteur de la philosophie du bon sens; Lamennais, après avoir fait la guerre au socialisme, présidait le 19 novembre le banquet de la presse démocratique et sociale où l'on a glorifié Robespierre et Marat!

Aussi n'est-il pas étonnant que le *Conciliateur* rédigé par l'école du bon sens soit un peu socialiste.

Voici un extrait pris au hasard :

« En théorie, l'État doit du travail à ceux qui n'en ont pas; à défaut du travail, il leur doit du pain, car nul homme ne doit mourir de faim sur la terre, et l'État est la providence

de la société. Que signifie *providence?* prévoir et pourvoir.

« Prévoyons donc et pourvoyons! préparons progressivement et pacifiquement, la pratique de cette théorie. Quoi qu'on fasse ou qu'on dise, l'État est le directeur obligé des grands travaux d'utilité publique, c'est lui qui doit faire et exploiter les chemins de fer, les canaux, les ponts, les travaux d'irrigation, de reboisement, de défrichement. L'État ne confie à personne le soin de faire ses vaisseaux, ses canons, ses fusils, ses sabres, sa poudre, la manutention du pain de ses soldats et de ses marins; pourquoi ne fera-t-il pas aussi la viande, le blé, les habits, les souliers, les chemises de l'armée?

« Mais, dit-on, l'État ne sait pas fabriquer, exploiter, administrer à bon marché. Tant pis pour lui! s'il ne sait pas faire son devoir, qu'il se retire. L'État, ajoute-t-on, n'est pas industriel, il ne doit pas l'être. Je vous demande mille pardons. Si dans un temps où l'industrie est tout, l'État n'est pas industriel, c'est qu'il n'est pas à la hauteur de son rôle. Que veut-on dire quand on dit que la société se transforme? on veut dire que l'ancienne société, constituée en vue de la guerre et de l'antagonisme, doit se constituer en vue de la paix et de l'association. Que l'État marche donc non pas seulement dans le sens, mais en tête de la société vers ce but religieux. »

21 Juin.

270 — S. La République possible, *journal de la mobilisation de la propriété foncière.* La république possible! voilà deux mots qui hurlent ensemble, dirait peut-être le citoyen Boileau; mais que voulez-vous? c'est un réactionnaire de la veille! — M. Émile Lambert donne à la république un certificat de bonne vie et mœurs, si l'on veut organiser sa caisse hypothécaire; sinon, non. Voilà comment, selon lui, la république est possible; or, on n'a pas organisé la caisse hypothécaire, donc prenons garde à nous!

Ceci nous rappelle naturellement le citoyen Henri Imbert et son livre intitulé: *La République est impossible chez un peuple chrétien et civilisé;* dans ce livre il n'est point du tout question de la république, ce qui n'est pas étrange; mais ce qui l'est beaucoup plus, c'est de voir aujourd'hui le même citoyen publier une autre brochure: *les Prétendants devant le peuple,* dans laquelle il n'est question que de la république et des bienfaits du nouveau gouvernement. Vous voyez bien que les révolutions changent les hommes, et celui-là a déjà changé bien des fois!

271 — S. Le tribunal révolutionnaire. Nous n'apprécions plus, nous laisserons parler. Voici un extrait de cette feuille qui a paru deux fois le 21 et 23 juin:

« Ah! si l'on a dit quelque part que l'indignation fait les poëtes! cette fois-ci, aristocrates, conspirateurs, comploteurs de guerre civile, corrupteurs, exploiteurs, et de tous les rangs, de tous les étages, caméléons et hyènes politiques, l'indignation qui s'empare de nous va vous donner des juges; et, devant notre TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE vous comparaîtrez un à un, pour entendre le réquisitoire de l'accusateur public, pour présenter votre défense, si le crime trouve des défenseurs, si la lâcheté trouve des apologistes, si la corruption trouve encore des avocats! et le *verdict populaire* vous déclarera indignes de porter le nom de *citoyens français!* C'est la seule peine que notre tribunal révolutionnaire prononcera contre les grands coupables. »

272 — S. Les boulets rouges, *feuille du club pacifique des droits de l'homme.* Le citoyen Pelin traîne ce boulet avec l'aide des citoyens Richard et Beder. Voici un fragment de cette feuille dont la seconde page est en vers, c'est-à-dire illisible:

« A nous donc de défendre la cause de nos frères et la nôtre, à nous de réclamer contre une organisation impie; à nous, enfants déshérités et voués à la misère, de montrer à tous nos glorieux haillons; à nous de répondre à l'éloquence de la rhétorique à gages par l'éloquence que donnent le bon droit et la vérité.

« Il faut une voix aux travailleurs, nous aurons le courage d'élever la nôtre, nous braverons les sarcasmes des plats valets de l'égoïsme et de la réaction, nous nous draperons dans notre misère, nous la mettrons face à face avec votre luxe, et nous demanderons quels sont ceux qui ont le plus mérité de la patrie. »

273 — S. Journal démocratique et officiel des ateliers nationaux. L'armée révolutionnaire était embrigadée, organisée, soldée par l'État; il ne lui manquait plus qu'un *Moniteur officiel* pour rendre ses décrets et faire connaître sa volonté. Ce *Moniteur* parut le 22-24 juin, la veille de l'insurrection. Le langage en est modéré, plein d'amour, de fraternité et de charité chrétienne. Mais pour qui sait lire, pour qui connaît la manière dont ce jour-

nal était distribué, recommandé, expliqué, commenté, par les brigadiers et par les chefs de sections, il reste bien évident que tout autre langage eût été inhabile, dangereux et parfaitement inutile d'ailleurs. Les discours et les prédications orales servaient à rendre ce qu'on n'osait pas écrire.

Voici quelques passages que nous empruntons au premier numéro :

« Un représentant, dont quelques écrits devaient nous faire croire a plus de bienveillance envers les déshérités de la société, a mis, dans la discussion des bureaux sur l'allocation des trois millions pour les ateliers nationaux, une opinion que nous ne pouvons nous dispenser de réfuter. M. Léon Faucher « attribue aux ateliers nationaux tous les maux qui pèsent sur la situation : il les accuse d'être un obstacle au rétablissement de la sécurité et du crédit.... L'Assemblée nationale, dit-il, ne peut délibérer chaque jour que sous la protection de fusils et de canons ; à chaque instant l'émeute gronde à sa porte.... Il y a deux forces qui se tiennent en échec : la force politique, la force révolutionnaire.... Il faut, ajoute-t-il, dissiper ces *rassemblements dangereux autant qu'immoraux.* »

« Frères, c'est ainsi que les hommes chargés d'organiser la république traitent ceux qui l'ont conquise ?

« Comment a-t-on répondu à notre confiance ? Comment s'est-on occupé de notre misère ? Semblables à une nuée de vautours affamés, les prétendus républicains se sont rués sans pudeur sur les places grassement rétribuées ; lorsqu'ils ont été repus, ils ont déclaré que tout était pour le mieux dans la meilleure des républiques possibles. Mollement étendus sur les divans royaux, traînés dans les douces voitures de l'ancienne cour, ils se sont indignés que des misérables se plaignissent d'avoir faim ; à ceux qui leur demandent du pain, ils offrent des baïonnettes et de la mitraille ; occupés exclusivement de la satisfaction de leurs passions, ils ont donné le temps à la réaction de lever la tête, de s'organiser, de devenir toute puissante et prête à livrer bataille. Après avoir jeté les républicains dans le donjon de Vincennes et dans les cachots de la Conciergerie, MM. nos gouvernants s'aperçoivent enfin, qu'ils ont fait fausse route ; ils jettent le cri d'alarme et déclarent la république en danger ; ne nous pressons pas, hélas ! de les féliciter sur ce revirement.

« Le peuple *peut ce qu'il veut ;* il possède en lui-même tous les moyens de salut. Le découragement serait un crime, et nos enfants maudiraient notre mémoire, si, au lieu de la liberté, nous allions, par notre lâche indifférence, leur léguer la servitude.

« Nous ne sommes pas, qu'on le sache bien, une armée révolutionnaire au service du désordre ou des intrigants qui voudraient exploiter les prolétaires et escamoter la révolution, nous sommes les défenseurs de la république, et le fusil qui a servi à la conquérir est toujours prêt à la défendre contre ses ennemis, quels qu'ils soient. Nous ne nous rallions qu'à un seul cri :

« Vive la république démocratique et sociale ! ! ! »

274 — S. L'ARLEQUIN DÉMOCRATE. Journal que nous avons tenu aussi, mais non lu. Son habit est fait de mille morceaux rouges, depuis la rose tendre jusqu'au cramoisi et au rouge blanc. Sa batte est démocratique et sociale, son masque est insignifiant. A propos de cet arlequin nous pouvons dire avec M. de Salvandy, on danse sur un volcan. Gérant : Émile Lazé ; collaborateur, Pluchonneau aîné, qui aime beaucoup trop les *Arlequins.* Cette feuille devait être rédigée chez un marchand de vins, et écrite avec de l'absinthe.

23 juin.

Les journaux s'écrivent dans la rue avec du plomb, de la poudre et du sang ! ! !

. . . . . .

. . . . . .

Vous avez vu l'esprit des feuilles révolutionnaires, les tendances de la presse *rouge.*

Que voulez-vous répondre à ces sauvages clameurs ! Ils ont soûlé le *peuple* de leurs déclamations insensées, ils l'ont enivré de socialisme, et voilà que le peuple s'avance comme un homme ivre qui n'a plus conscience de ce qu'il fait.

Hourrah ! hourrah ! aux armes, citoyens ! aux armes ! Voyez-vous dans le lointain cette tourbe qui grouille et se tord sous la débauche du socialisme ; ce sont les barbares qui s'avancent. Hourrah hourrah ! à vos armes !

Les baïonnettes étincelantes reluisent au soleil ; le flot s'agite, il moutonne, il écume, il blanchit, et déjà lance sa bave puante sur tout ce qui ose l'approcher.

Hourrah ! hourrah ! aux armes, citoyens ! aux armes !

Comme les vers s'abattent sur un cadavre pour le dépecer, ainsi font-ils de la société. Ils

s'insinuent de tous côtés. A qui la tête! à qui le cœur! Les fonctions vitales en sont rongées de toutes parts, les intestins en sont remplis, et bientôt de ce corps social si grand, si riche et si beau, il ne restera plus qu'un hideux squelette.

Hourrah! hourrah! aux armes, citoyens! aux armes! Voici les socialistes qui s'avancent; les barbares sont à nos portes; ils attendent le pillage!

Oui, aux armes! vous qui aimez réellement, sérieusement les libertés politiques, parce que, vous le savez, l'indépendance est nécessaire, indispensable à la vie d'un grand peuple, à la dignité, et par conséquent à la moralité de l'individu et de la nation. Aux armes! car vous savez aussi que le dernier mot de tout socialiste comme de tout révolutionnaire est la dictature au profit de son système ou de sa doctrine.

Aux armes! vous qui aimez la religion, les sciences et les arts, aux armes!

Vous aimez la religion, parce que la religion poursuit l'accomplissement du BIEN en enseignant le *devoir*, en prêchant la *loi morale*, en nous montrant la chute et le péché, tandis que les socialistes poursuivent la réalisation du MAL en réclamant des *droits* dont ils sont indignes dans leur état déchu, et en voulant soumettre la société aux *lois physiques* et grossières du bien-être corporel, comme si cette *loi physique* ne dépendait pas avant tout de l'accomplissement de la *loi morale*.

Aux armes! vous qui aimez la science, parce que la science poursuit la découverte du VRAI, parce qu'elle élève et agrandit l'homme à ses propres yeux et aux yeux de Dieu en lui faisant découvrir les lois de sa *réhabilitation* et de sa destinée; tandis que les socialistes, ignorants du passé, ignorants de l'avenir, veulent étouffer les lumières et les généreux élans de l'homme vers le *vrai* sous la préoccupation exclusive de ses appétits et de ses instincts.

Aux armes! vous qui aimez le BEAU, parce que les arts, comme un fumet délicieux, comme une émanation du ciel, nourrissent et fortifient l'âme, font battre plus vivement le cœur et l'élèvent vers Dieu, source de toute *beauté*, de toute *vérité* et de toute *justice*; tandis que le socialisme fait descendre le cœur de l'homme dans son ventre, sous ses pieds, et dessèche l'âme sous le souffle aride des passions les plus grossières et les plus brutales.

Aux armes donc, citoyens! aux armes! voici les socialistes qui s'avancent; les barbares sont à nos portes; ils viennent détruire, renverser, anéantir la religion, les sciences et les arts, le bien, le vrai et le beau. Hourrah! hourrah! citoyens, à vos armes!

A vos armes! vous tous qui possédez, non pas parce que vous possédez, mais parce que la propriété est une chose juste en soi, fatale, nécessaire, indispensable à l'ordre social, à la civilisation et au progrès. Ce n'est point une institution humaine, quoiqu'elle soit régie par des lois humaines; c'est un droit naturel, une institution divine. Mais, hélas! vous ne croyez plus vous-mêmes aux institutions divines! Vous avez nié Dieu, et les socialistes vous répondent en niant la propriété.

A vos armes, citoyens propriétaires! car la propriété c'est le prolongement de la personnalité humaine, l'ombre portée, la projection du *moi* sur la terre; c'est le signe *matériel* de la valeur *morale* de l'individu; c'est le gage de sa liberté et de son indépendance; et pour que l'homme jouisse de son libre arbitre, pour qu'il se développe moralement, pour qu'il accomplisse sa destinée, il faut qu'il ne dépende que de lui-même, des lois morales et de Dieu! Mais vous ne croyez plus aux lois morales, vous ne croyez plus aux destinées futures, vous ne croyez même pas à votre âme! Peut-être avez-vous raison; l'esprit s'est retiré du milieu de vous, vous n'êtes plus que matière et pourriture. Au XVIIIe siècle, vous avez nié l'existence de l'esprit, et les barbares vous demandent aujourd'hui de quel droit vous prétendez jouir seuls des douceurs de la vie, si vous ne croyez à rien de surnaturel, à rien de divin; si vous ne connaissez que votre ventre! Eux aussi n'ont-ils pas un ventre?

A vos armes, citoyens propriétaires! car la propriété est le stimulant le plus énergique de l'activité humaine; c'est le pivot de toutes les lois économiques, la base et le sommet de l'ordre social! Sans la propriété individuelle, point d'indépendance, point de libre arbitre, point de développement moral ni de dignité humaine; sans la propriété, nulle activité possible, car il faut un but aux actions des hommes; les arts, les sciences, l'industrie le commerce tombent bientôt au-dessous du strict nécessaire. Sans la propriété transmissible et héréditaire, la famille disparaît; les générations se succèdent, dans le temps et dans l'espace, sans lien, sans rapport, et tout-à-fait étrangères les unes aux autres. Plus de progrès possible, puisqu'il faut sans

cesse refaire ce qui a été fait, découvrir ce qui a été découvert, inventer le lendemain les inventions de la veille. Encore une fois la propriété est le lien des générations dans le temps et dans l'espace; sans elle, nous ne sommes plus un peuple, une nation, une société, nous devenons des brutes que l'instinct seul conduit, protége, conserve et perpétue!

A vos armes donc, citoyens propriétaires! à vos armes! hourrah! hourrah! voici les socialistes qui s'avancent; les barbares sont à nos portes; ils veulent détruire la propriété, décapiter le capital! aux armes! aux armes!

Aux armes! citoyens propriétaires de la veille, qui serez peut-être les prolétaires du lendemain! aux armes! car si les révolutions se chargent d'accomplir la grande justice en élevant ce qui est abaissé injustement, et en abaissant ce qui est élevé sans raison, tous nous devons défendre, en tous temps, les principes éternels de l'ordre social. Nous possédions indignement, et les révolutions nous ont ruinés; défendons, sauvons la propriété, car demain, les lois protégeront ce que nous aurons loyalement acquis, et ce que, moralement aussi, nous posséderons pour toujours! aux armes donc, citoyens! aux armes!

Aux armes! vous qui, loin du monde, vivez dans le sanctuaire de la famille! aux armes! car cette compagne aimante, cette fille chérie, ces enfants bien-aimés sur qui vous portez toutes vos affections, demain peut-être vous seront violemment ravis! Ne faut-il pas des génétrices au phalanstère, des femelles aux socialistes de toutes les écoles! Et si la violence ne vous arrache pas encore les êtres que vous aimez si tendrement, ne voyez-vous pas qu'un souffle impur les détache insensiblement du foyer de la famille? C'est le livre, c'est le roman, c'est le théâtre, c'est l'immoralité de la rue, c'est la corruption qui se glisse chez vous, c'est l'atmosphère qui vous entoure, c'est l'air que vous respirez; tout aujourd'hui conspire contre vous; tout dessèche le cœur, flétrit l'âme, et salit jusqu'aux plus délicieuses émotions! aux armes donc, citoyens! aux armes!

Aux armes! vous qui n'avez ni fortune, ni famille, mais qui combattez pour la vérité et pour la justice! Aux armes! aux armes! le bien, le vrai et le beau ont besoin de vaillants soldats! La société du *mal* s'avance contre la société du *bien*; Satan s'arme contre Dieu! C'est le jour des grandes luttes, c'est l'heure de la justice; en avant! N'entendez-vous pas le tocsin qui sonne, le canon qui gronde, la fusillade qui résonne au loin! n'entendez-vous pas ces cris sauvages, ces hurlements farouches, ces blasphèmes contre tout ce qui existe! Mais déjà la fumée de la poudre m'empêche de voir ces hommes ivres de socialisme. Quels sont ces visages sinistres, ces figures hideuses, agitées par le crime et par la débauche?

Hourrah! hourrah! aux armes, citoyens! aux armes! ce sont les barbares qui s'avancent pour renverser l'ordre social, pour anéantir toute civilisation et tout progrès! aux armes! aux armes!

Aux armes, citoyens! car ils veulent confisquer nos libertés politiques et établir, à leur profit, une dictature révolutionnaire!

Aux armes! car ils veulent décapiter le capital, abolir et ruiner la propriété pour enlever aux hommes d'ordre leur force et leur puissance, pour arracher à la société ses *moyens organiques* de civilisation et de progrès!

Aux armes! aux armes! car ils veulent chasser les arts, supprimer les sciences et renverser la religion! Ils ont déclaré la guerre aux hommes et juré haine à Dieu! D'ignobles instincts les poussent malgré eux; ils ne savent pas ce qu'ils font; mais ce qu'ils veulent, c'est le désordre, l'anarchie, le pillage, l'incendie, le meurtre. Pourquoi? Pourquoi! Demandez pourquoi la société du mal se dresse éternellement contre la société du bien, que Dieu protége et conduit depuis cinq mille ans! Demandez pourquoi les fils de Caïn veulent tuer leurs frères! pourquoi les enfants orgueilleux du péché se révoltent sans cesse contre *le travail, le devoir et le sacrifice!*

Hourrah! hourrah! aux armes, citoyens! aux armes! voici les socialistes qui s'avancent; les barbares sont à nos portes; ils veulent abattre ce qu'ils sont incapables de sentir et de comprendre; ils veulent voler ce qu'ils sont indignes d'acquérir! alerte! alerte! à vos armes!

Fin juin.

Les journaux que nous allons enregistrer ont une importance très-contestable. Nous les supposons publiés en juin, sans connaître au juste la date de leur publication. Le lecteur qui désirera des renseignements plus précis, quant aux détails matériels, fera bien de consulter la *table des matières* que nous tâcherons de rédiger avec la plus scrupuleuse exactitude.

Il ne faut pas oublier que nous nous propo-

sions principalement de démontrer que les journées de juin sont une attaque à main armée du socialisme, une révolte des barbares contre la civilisation; voilà pourquoi nous avons adopté l'ordre chronologique, l'exposition, en quelque sorte, historique du journalisme parisien. Maintenant notre travail ne doit plus avoir qu'un intérêt de curiosité.

Nous devons dire aussi que prévoyant, dès le mois de février, la lutte terrible de juin, nous avions, dès le commencement de la révolution, acheté dans les rues et collectionné avec soin toutes les feuilles qui paraissaient. Ce n'était pas, chez nous, la maladie de collectionneur, maladie devenue si contagieuse depuis quelque temps, c'était le désir de connaître et d'étudier les instincts populaires, les passions et les dangers de la démocratie.

Le jour où l'on prenait les armes, les journaux devenaient inutiles; on ne peut pas écrire et se battre en même temps; ces deux choses sont contradictoires. Qui cherche à vaincre ne cherche pas à convaincre. Aussi, quand bien même la dictature n'aurait pas suspendu momentanément la liberté de la presse, le journalisme révolutionnaire n'en serait pas moins mort, tué sous ses propres excès. Il eût même été plus politique de laisser la presse libre, si cette liberté n'avait pas offert alors les plus grands dangers; on aurait exactement connu les haines, les instincts, les passions, les désirs de vengeance qui sommeillent, mais qui peuvent éclater de nouveau tôt ou tard. On ne tue pas des idées avec une balle; le canon n'est pas plus un argument que la barricade.

Tout cela dit pourquoi nous avons arrêté notre collection en juin, juste au moment où les collectionneurs se sont mis en campagne et où l'on a fait pour eux les plus insignifiants canards.

Peut-être serait-il bon de la reprendre maintenant; l'horizon peut s'assombrir de nouveau. Cependant une insurrection comme celle de juin n'est guère probable. On ne met pas tous les jours cent mille hommes dans la rue. Le peuple n'a pas oublié et n'oubliera pas de longtemps cette terrible lutte; il pleure encore ses frères, ses parents, ses amis, tombés sous les balles de la république *honnête et modérée*.

Mais cependant, avec le suffrage universel, vous n'empêcherez pas, vous ne pouvez pas empêcher les partis de se mesurer, de se compter, de se discipliner. Et comme en France on est logique, comme on va droit au fait, chaque bulletin dans l'urne est un coup de fusil dans la rue. Vous voilà donc obligés de monter tous les jours la garde à la porte de votre maison! Refuserez-vous le droit de port-d'armes à celui que vous appelez souverain et à qui vous accordez tous les droits civiques? Il y aurait injustice, contradiction, et, encore une fois, on est logique en France. On ne raisonne pas son droit, on le sent; on ne discute pas, on flaire. Dites donc tout de suite franchement, ouvertement, que la république démocratique est impossible. Quant à l'autre, nous verrons plus tard.

Plaise à Dieu que ces craintes soient chimériques! mais, hélas! il suffit d'ouvrir les yeux. En février, on a proclamé et *officiellement affiché* le droit au travail, l'organisation du travail, etc., nous avons eu les journées de juin; et comment sont-elles venues? Par la filière de trois élections. En avril, il y avait trente-quatre représentants à nommer; c'était le premier essai du suffrage universel; dans tous les camps, il y eut indécision, hésitation et manque de discipline; les partis ne se connaissaient pas; ils n'étaient pas encore tranchés, indiqués, visibles et palpables; mais voyez-les en mai : sur onze nominations, les socialistes en ont déjà trois; enfin en juin, ils sont tout-à-fait disciplinés; ils marchent en phalanges serrées; ils font ce qu'ils peuvent, et ce n'est pas leur faute s'ils ne sont pas plus nombreux et s'ils ne triomphent pas. Au 10 décembre, pour l'élection du président, il n'y aura plus nulle part ni doute, ni hésitation. On se verra, on se comptera sans erreur possible, et tous les quatre ans, dit la constitution, le même vote se renouvellera; tous les quatre ans les partis se mesureront ainsi; quel que soit le vainqueur, le vaincu aura derrière lui un parti fort, nombreux, discipliné. Il y aura toujours deux armées en présence.

Je sais bien que l'esprit de la *légalité* se développera peu à peu et que nous finirons par respecter religieusement la *loi*, la volonté de la majorité; mais on ne doit pas oublier non plus qu'en France la majorité est toujours de l'opposition; je parle de la majorité dans le pays. L'opinion publique se prononce facilement contre ce qui est, pour ce qui n'est pas, excepté à la suite des grandes révolutions qui jettent le trouble et la peur dans tous les esprits. On est bien vite d'accord pour détruire. Ce qui fait la force des partis agressifs, c'est qu'ils n'obéissent qu'à des instincts, à des passions ou à

des ambitions. Les partis conservateurs, au contraire, n'existent qu'en vertu d'une idée, d'une doctrine ou d'un système; aussi y a-t-il toujours dans leur sein des protestants, des boudeurs et des déserteurs. Tous les quatre ans, nous détruirons donc ce qui était, nous renverserons nos idoles, nous briserons avec le passé, nous nous lancerons dans l'inconnu.

275. — LA SAGESSE D'AUTREFOIS, *journal politique paraissant de temps en temps*, brochure in-32, contenant *le maître de l'homme*, conte inédit des *Mille et une Nuits*, démontrant l'utilité et la nécessité du travail, de l'ordre et de la bonne conduite.

276. — LE TAM-TAM DE 1848, petit journal d'annonces créé en juin. Gérant : Ménard, place de la Bourse, 10.

277. — LE MONITEUR DE LA MARINE. Gérant : Louis d'Artois, quai Bourbon, 19. — C'est sans doute un marin d'eau douce, un canotier parisien.

278. — LE MÉDIATEUR DES VENTES, *journal de l'office de publicité*. — Ce doit être un ancien journal, déclaré de nouveau au ministère de l'intérieur le 11 juin.

279. — LE FRANC-MAÇON, *revue mensuelle*, par Déchevaux-Duménil et Jules Lavoine, quai des Orfèvres, 58. — Ce journal se proposait la fusion de tous les rites. Si nous ne regardions pas cette tentative comme chimérique, nous aurions prêté notre concours de R.·. C.·. à cette revue, assez bien faite, d'ailleurs.

280. — LE SLAVE, *revue périodique, politique, économique et littéraire*, organe des intérêts, de l'unité et de l'affranchissement de toutes les nations de la race slave. Rédacteurs : Venceslas Jablonowski et Auguste Barny. — Le numéro spécimen du 25 août contient un programme politique qui demande l'indépendance et l'affranchissement de toutes les nationalités slaves, sous le protectorat de la Russie.

281. — LETTRES DU DIABLE A LA RÉPUBLIQUE. — 1er numéro d'une publication insignifiante.

282. — LE COUREUR DES SPECTACLES, *journal des Théâtres*. — C'est peut-être encore un ancien journal qui a reparu.

1er *juillet*.

283. — LA LIBERTÉ DE LA PRESSE, spécimen d'un journal qui voulait se fonder sur la mort des deux *Libertés* et de la *Presse*. Gérant : Dutacq.

Il a été déclaré aussi au ministre de l'intérieur deux autres journaux devant s'appeler :

284. — LES LIBERTÉS NATIONALES. Gérant : Dutacq; imprimerie de Chaix.

285. — LA VRAIE LIBERTÉ. Directeur : A. Dutacq.

2 *juillet*.

286. — LE COLPORTEUR PARISIEN paraissait le jeudi et le dimanche. — Cette petite feuille colportait de petites fausses nouvelles insignifiantes. Il y en a une de M. Carle Ledhuy qui tient les deux dernières pages et que nous avons eu le courage de lire. C'est le comble de l'absurde et du ridicule! Ce vieux de la vieille appartient à la pléiade de 1834; mais son talent et sa modestie l'ont toujours retenu dans le troisième dessous de la littérature; ce n'est pas nous qui nous en plaindrons.

287 — P. LA VÉRITÉ. — A la suite des journées de juin et après la suppression du journal *la Liberté*, la discorde s'introduisit parmi les fondateurs-directeurs de cette feuille; trois camps monarchiques se formèrent, qui tous trois eurent la prétention de continuer *la Liberté*, morte depuis juin. La *Vérité* devait être l'organe de l'un de ces partis, mais il nous est impossible de dire lequel. Elle est morte comme sa mère du 5 mars, comme sa sœur *la Liberté*, comme toutes les choses indépendantes, sous la dictature du sabre.

288 — P. L'AVENIR NATIONAL. — Ce journal pourrait bien être de la veille (*voyez* le 4 juin); mais comme le 4 juillet il reparaissait en s'appelant n° 1, nous devons l'enregistrer de nouveau. D'ailleurs, nous voulons lui faire quelques emprunts :

« Cette première page que tout organe nouveau consacre à l'exposition de ses principes, nous n'avons pas ce qu'il faut de sang-froid pour l'écrire.

« Notre main tressaille encore, notre main et notre cœur, aux échos de la sinistre bataille.

« Paris, ville noble et vaillante! Paris, centre illustre des arts, des sciences et de la poésie! Paris, notre gloire et notre amour!

« Cité reine, cité radieuse que tout le monde nous envie! capitale élue de l'univers!

« Ils disent que dans ton sein est le mal mystérieux qui mine la patrie! ils disent que tu mourras martyre, ô notre ville aimée! et que tu mettras tes ruines saintes comme une barrière entre la civilisation et la barbarie.

« Ils montrent le passé; ils se souviennent; ils comptent les sanglantes embuscades de tes

rues; ils se demandent si trente-cinq millions d'hommes peuvent subir incessamment les sauvages caprices de tes faubourgs.

« Ils te connaissent; ils savent les plaies qui déshonorent ta beauté souveraine.

« Ils ont entrevu avec épouvante la profondeur de tes misères; ils ont lu pendant quatre mois durant les fanfaronnades folles, les rêves insensés, les menaces odieuses qui souillaient tes murailles; ils ont parcouru les pages extravagantes de tes journaux; ils ont écouté les honteux échos de tes carrefours et de tes clubs.

« Que penser? Ils ont dû te croire, en effet, une ville condamnée.

« Et quand le cri des bâtards de 93 est tombé du haut des barricades, quand ce mot emphatique et perfide a couru comme un tocsin par toute la France : LA GUERRE SOCIALE, beaucoup ont dû prendre le deuil, et se dire : C'en est fait cette fois, Paris a vécu !

« Béni soit Dieu, qui a mis le patriotisme ardent à l'âme de tous les Français; béni soit Dieu qui a sauvé Paris, la tête et le cœur de la France !

« Non ! non ! Paris n'est pas une ville condamnée ! Au premier son du tambour, Paris s'est levé comme un soldat. La garde nationale a marché sans hésitation et sans crainte, bien qu'elle n'eût point confiance. Il y avait à la tête de la nation des hommes que nous ne jugerons point, puisqu'ils sont tombés. La garde nationale a marché sans eux. La garde nationale a fait abstraction des chefs de la république; elle a combattu pour la république.

« Une rumeur courait dans ses rangs qui disait : La commission exécutive trahit aujourd'hui comme elle trahissait au 15 mai. — On a consulté les prisonniers de Vincennes.....

« La garde nationale fermait l'oreille et combattait toujours.

« Auprès d'elle l'armée et ces héroïques enfants à qui notre histoire tressera ses plus belles couronnes, les gardes mobiles versaient leur sang loyal.

« Non, non ! Paris n'est point une ville condamnée !

« Lui fallait-il l'expiation du sang et l'expiation des larmes? Ses larmes et son sang coulent aux pieds de Dieu.....

« C'est désormais le cœur libre et le front haut que nous marchons à la défense de la société menacée.

« Non, non, nous ne sommes pas condamnés !

« Car il ne s'agit plus de Paris seulement. Le fracas de la lutte a franchi les barrières. Ce n'est pas le vouloir plus ou moins bon d'un directeur des postes qui peut arrêter au passage le cri de détresse poussé par la grande cité.

« Les départements avertis s'émeuvent à leur tour. La France entière se lève; et comme le sang se précipite au cœur dans les crises de la vie physique, c'est vers Paris que la France entière s'est élancée.

« Auprès des calamités les plus profondes, Dieu clément place aussi toujours les plus hautes consolations.

« Cette guerre fut horrible ! On l'avait préparée dès longtemps. Après la révolution de février, de lâches mains avaient sondés les blessures du peuple, et, sur ces blessures vives, on avait mis, en guise de charpie, des lambeaux de la brûlante tunique du Centaure. Les furieuses clameurs des clubs s'étaient jointes à ces homélies névralgiques prêchées par les organisateurs du travail. Pendant quatre mois, on avait irrité le dénuement, excité la misère.

« Cette guerre fut horrible, d'autant plus que les vrais fauteurs du carnage siégeaient ailleurs que sur les pavés des barricades.

« Mais que d'héroïsme en regard de tant de cruautés ! vis-à-vis de ces brutales menaces, que de promesses heureuses !

« Si nous avons vu l'attaque la plus sacrilége que jamais l'anarchie ait tentée contre l'ordre, nous avons assisté au mouvement le plus complet, le plus unanime, le plus magnifique, au mouvement qui sera l'honneur et le salut des temps modernes.

« Nous avons pu contempler la grande communion française, sanctifiée par la mort sublime de ce prélat martyr, qui a donné son âme à Dieu pour la paix du monde !...

« Non, non, nous ne sommes pas condamnés !

« Les soldats et le peuple, Paris et la province, la France enfin, toute la France se serre dans nos rues. Chacun porte une arme; c'est comme un détachement de loi gigantesque armée qui viendrait, au besoin, défendre la civilisation et la patrie !

« La *guerre sociale !* disaient-ils, la *guerre sociale* est commencée. Il faut accepter le mot. C'est bien la guerre sociale, en effet, puisque la société se lève tout entière contre la barbarie.

« C'est bien la guerre sociale.—Vous les avez vus traverser nos places publiques, ces simples

et valeureux frères que nous envoie la province. Vous avez vu leur pas alourdi par la fatigue, et la poussière collée à la sueur de leurs fronts.— Il y a des enfants sans barbe; il y a des vieillards à cheveux blancs.

« Il y a des femmes qui, plutôt que de retenir leurs maris, les ont suivis tout le long de la route.

« Et quel saint enthousiasme ! Hommes, enfants, vieillards, la tête nue et la main sur le cœur, lancent vers Dieu leur cri loyal, qui est une action de grâces et une ardente prière.

« Ils viennent parfois de quelque village inconnu; ils sont vingt, ils sont dix, commandés par quelques vieux braves, débris des batailles épiques où grandissaient nos pères. — Leurs foyers sont bien loin, bien loin. — Ils ont le sac sur le dos, et leurs antiques uniformes prêteront à rire peut-être.

« Allez à eux, prenez ces mains rudes et chrétiennes; vous verrez une larme tomber sur le hâle de leurs joues.

« Ils vous aiment. C'est aujourdhui ou jamais qu'il faut faire cimenter l'union sacrée des fils de la patrie. La province est à Paris; fêtons la France.

« Rapprochons-nous, serrons nos rangs; soldats de l'armée ou de la garde nationale, signons le pacte de salut.

« Quelle que soit leur source, méfions-nous de ces froides paroles qui tombent comme un poids glacé sur l'enthousiasme de tous.

« N'écoutons pas ce magistrat qui semble avoir emporté à la mairie de Paris tout l'indigent esprit de son journal, toute la sécheresse d'âme des doctrinaires de la république. Quand il nous dit que nous avons trop de zèle, redoublons de zèle !

« Les gardes nationales et l'armée, l'union intelligente du citoyen et du soldat, voilà l'espoir ! Au centre des phalanges innombrables que nous donnera cette ligne, plaçons nos libertés comme un palladium. L'anarchie aura beau mâcher ses balles et tremper ses lingots dans l'oxide de cuivre, l'anarchie est vaincue d'avance et nous avons l'avenir.

« L'avenir ! — C'est notre foi. Nous inscrivons ce mot sur notre jeune bannière qui se lève, le lendemain du triomphe, comme pour sauver la patrie sauvée.

« Hier avec l'arme du soldat, aujourd'hui avec l'arme du penseur, nous étions et nous sommes à notre poste : nous y serons toujours.

« France et liberté ! voilà notre devise.

« L'horizon s'éclaircit. Avec le nouveau pouvoir la confiance va renaître.

« Oh ! non, nous ne sommes pas condamnés. La France se féconde.

« Et, c'est à dater d'hier seulement qu'on peut écrire sur son drapeau, sans mentir à sa conscience, ces deux mots d'heureux augure : L'AVENIR NATIONAL. »

Plus loin nous lisons encore :

« C'est surtout aux époques de crise; lorsque l'Etat se féconde sur de nouveaux principes; lorsque la société cherche une nouvelle organisation; c'est quand une nation accomplit une révolution politique et sociale comme celle dont nous sommes les acteurs; c'est alors que tout citoyen est soldat et doit à sa patrie l'usage courageux de toutes ses armes, de son bras et de son intelligence, de sa plume, de sa parole et de son fusil. »

On le voit, ce journal était bien fait, mais il manquait totalement d'idées politiques.— C'est toujours l'école de la littérature et du roman-feuilleton. — Rédacteur en chef : Paul Féval. Directeur : P. de Caux. Collaborateur : H. Gaultier de Claubry.

289 — S. LA PRESSE RÉPUBLICAINE. — Spéculation du citoyen Charles Marchal dont nous avons déjà parlé plusieurs fois et qui en ce moment encore est appelé devant les assises de la Seine. Il avait pour collaborateurs à ce journal insignifiant et nul, le citoyen Agathon Bougiolis (d'Athènes) et Alexandre Dumas.

8 juillet.

290. — LA RÉFORME JUDICIAIRE. Feuille sans aucune valeur du citoyen Courtois, ancien clerc d'avoué; mais,

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

16 juillet.

291. — GAZETTE NATIONALE. *Journal du peuple et de l'armée.* Directeur-gérant : Schiltz, rue de Lille, 95. — Nous ne pouvons rien en dire (inconnu).

19 juillet.

292. — L'ÉCHO DU VAL-DE-GRACE, Journal des médecins militaires, paraissant toutes les semaines, depuis le 19 juillet. Un des rédacteurs; Watteaux.

21 juillet.

293. — L'ASSOCIATION FRATERNELLE ET UNIVERSELLE DES TRAVAILLEURS. Feuille d'un so-

cialisme phalanstérien très-vague ; voici sa profession de foi :

« Au travail appartient l'empire du monde ! entre les mains des travailleurs est la souveraineté *réelle*. Pour jouir de cette souveraineté, ils n'ont besoin ni du concours du gouvernement, ni de celui des capitalistes : la condition de cette jouissance est soumise à leur association.

« Quand les travailleurs voudront, ils possèderont la richesse sociale. Pour cela il faut qu'ils assurent la consommation de leurs produits. Cette consommation sera assurée par *l'association*. Ce sera elle qui travaillera, qui produira et qui consommera ; avec elle sera le bien-être ; hors d'elle, consommation improductive, diminution quotidienne de richesse, et enfin pauvreté.

« L'association des travailleurs doit avoir pour principe : augmenter la valeur du travail ; diminuer la valeur de la propriété, et pour but, l'absorption de la fortune inactive ou des inactifs et oisifs ; elle doit enfin arriver à ce résultat : *la richesse seulement par le travail !* »

Tout le numéro est rempli des mêmes choses, des mêmes idées, des mêmes mots répétés dix fois, cent fois de la même manière. Gérants : Larrive et Grasseaux.

25 juillet.

294. — La concorde. Petit journal honnête et modéré, plein de bonnes intentions, dévoué quand même au général Cavaignac ; voici un extrait du numéro 3 :

« Aujourd'hui l'amertume ne sied à personne ; aujourd'hui en bonne conscience, les menées sourdes pas plus que les attaques ouvertes ne sont permises à personne.

« Pourquoi ?

« Parce que le peuple n'obéit plus, mais qu'il commande.

« Parce que nous ne sommes plus gouvernés, parce que nous sommes représentés ; parce que nous ne sommes plus exploités, mais qu'au contraire nous sommes servis.

« Vous avez nommé, pour un terme, vos représentants ; vous les avez chargés de faire pour le mieux.

« Vous leur avez imposé la même loi qu'à vous-mêmes, la loi de la majorité.

« Comment pourriez-vous sans vous méconnaître, sans vous démentir, sans vous avilir, vous plaindre d'eux et les suspecter ?

« Leurs fautes, les fautes du pouvoir qui émane d'eux, seraient d'abord vos propres fautes. N'avons-nous pas créé ce pouvoir nous-mêmes, sans entraves, sans exclusion ?

« Ne l'avons-nous pas fait à notre image ?

« Ce pouvoir n'a-t-il pas et notre tempérament, et nos besoins, et notre intérêt et notre intelligence ?

« Par un oubli coupable, auriez-vous négligé votre droit au jour de l'élection ! par un trafic infâme, l'auriez-vous vendu ? Non certes ! Au jour de l'universel suffrage vous avez agi avec votre zèle, avec votre conscience, avec vos lumières.

« Eh bien alors ! que demandez-vous ? que vous faut-il ?

« Quel moyen connaissez-vous d'être mieux servis ? A qui, à quoi vous en rapporterez-vous, dans votre propre chose, plus sûrement qu'à vous-mêmes ?

« Si vos représentants, si le pouvoir qui en émane ne vous servaient pas bien ; si ce métier difficile était mal rempli par eux, c'est que nous n'aurions pas non plus connu à fond le nôtre, qui consiste à bien choisir.

28 Juillet.

295 — P. Le journal et *du 29 Juillet.*

296 — P. Le spectateur républicain.

Ces deux feuilles étaient entièrement dévouées au général Cavaignac ; on disait la première subventionnée et la seconde rédigée dans l'ancien cabinet de M. Génie, au ministère des affaires étrangères.

Nous en étions là de notre revue des journaux lorsque vint la fameuse séance des interpellations du samedi 2 décembre. Nous avons lu attentivement le *Moniteur*, étudiant avec soin les faits exposés dans le mémoire de la *commission exécutive*, le silence de MM. Arago et de Lamartine, l'inquiétude et les soupçons qui circulèrent dans Paris le 23 juin, et rapprochant ces faits de la création d'organes politiques dévoués, nous ne voyons rien d'impossible à ce que M. Cavaignac ait voulu se mettre à la place de la commission exécutive, et nous ne lui en faisons pas un reproche. Est-ce un crime d'être plus habile que MM. Garnier-Pagès et Ledru-Rollin ?

Arrivé à Paris le 17 mai, le général Cavaignac est aussitôt entouré d'amis qui lui font voir les avantages de sa position et tout le parti qu'on en peut tirer. Faut-il beaucoup de génie pour savoir que si le portefeuille des affaires étrangères est le plus difficile à tenir, celui de la

guerre en temps de révolution est le plus important? La société ne veut pas mourir sans se défendre; on l'attaque, elle résiste. L'armée est la seule force organisée appelée à la soutenir d'une manière efficace. Si la garde nationale était mécontente de son gouvernement, elle s'abstiendrait comme elle a fait en février et l'émeute serait bientôt triomphante. Mais qu'elle n'oublie jamais le sanglant exemple de Vienne!

M. Cavaignac a donc pu voir dès le premier jour où le conduirait le ministère de la guerre. S'il ne l'a pas vu, qu'on ne parle plus de son talent et de ses capacités. S'il l'a vu au contraire, qu'on ne lui en fasse pas un crime, mais qu'on n'accable pas non plus la commission exécutive, impuissante, faible, inhabile, mais non traître. A chacun ses œuvres.

M. Cavaignac s'est constamment tenu dans la légalité; il a eu une conduite géométrique et militaire. Son mérite est d'avoir systématiquement et avec courage poursuivi son plan de défense. Il a résisté aux obsessions de tous genres dont il était l'objet, tandis que la commission exécutive, seule responsable le premier jour, promettait des troupes et des secours qu'elle ne pouvait pas donner; de là les bruits de trahison qui se répandaient.

La responsabilité de M. Cavaignac a toujours été couverte soit par la commission soit par l'Assemblée nationale. Les attaques, les reproches, les récriminations qu'on lui fait sont donc absurdes et de nulle valeur. La question est une affaire d'interprétation et d'intention; il n'y a rien dans les faits que l'on ne puisse incriminer, il ne peut même pas y avoir l'ombre d'un doute. Dieu seul juge les consciences.

La commission exécutive dit: « Nous demandions beaucoup de troupes dans Paris. » Le général répond: « Il y avait 50 mille hommes, c'est-à-dire tout ce qu'il pouvait y avoir. »

— Nous voulions intimider l'insurrection en déployant de grandes forces et en promenant dans les rues de fortes patrouilles. M. Cavaignac réplique: « Je voulais vaincre l'insurrection et ne pas disséminer mes forces. Je vous ai communiqué mon plan; vous l'avez approuvé.

— Mais pourquoi nous laissiez-vous, le 23 juin, en butte à toutes les calomnies, à tous les soupçons et dans l'impossibilité d'envoyer des secours sur la rive gauche? — Parce que j'avais concentré mes troupes et que j'étais moi-même, en personne, au faubourg du Temple à combattre l'insurrection et à en étudier la stratégie, etc., etc. »

On le voit, les faits sont clairs et précis; les réponses sont catégoriques; le général est invulnérable. Pourquoi des hommes que nous croyons honorables se sont-ils engagés dans cette affaire? C'est, encore une fois, qu'il y a là une question d'intention, de conscience et d'interprétation. La commission exécutive est convaincue de son droit et de la loyauté de sa conduite, mais elle ne peut pas écrire et soumettre au public les éléments de sa conviction. C'est un brûlot que l'on jette aujourd'hui et qui éclatera quelque jour; après le 10 décembre. Les républicains ne cherchent pas à renverser la république en combattant M. Cavaignac, ils veulent seulement prendre date pour l'avenir. *A bon entendeur, salut.*

Cette discussion nous a profondément affligés parce que nous y avons vu un germe de discorde interminable. On se rappelle qu'en juin il y a eu trahison, trahison manifeste; les insurgés connaissaient la tactique suivie contre eux avec la plus grande exactitude, et voilà pourquoi en quelques heures le 23, des barricades s'étaient élevées sur tous les points. Ils savaient le chiffre des troupes, leur disposition, leur marche et leur emploi; en un mot ils avaient tous les secrets de la commission exécutive. Comment cela? Nous croyons que jusqu'ici il n'y a pas eu de révélations et que la séance du 2 décembre n'a été qu'une parade devant le public. Nous persistons à penser que certains membres de la commission exécutive étaient dans une fausse position, et que cette position les a empêchés d'attaquer sérieusement le général Cavaignac, qui de son côté les a généreusement ménagés par des considérations de politique ou d'intérêt. Enfin cette discussion ne nous a nullement éclairés, et nous nous demandons toujours si M. Cavaignac est républicain quand même; si il est avec les révolutionnaires contre l'opinion publique ou avec l'opinion publique contre l'émeute!

Mais tout cela nous éloigne du *Journal* de M. Alphonse Karr, qui a sans doute étudié la politique *sous les tilleuls*. Cette feuille honnête et modérée avait pour spécialité d'admirer tous les actes du général Cavaignac; elle est morte le 1er novembre. La politique extérieure était faite par M. Gérard de Nerval, homme de talent que les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* n'ont point oublié. M. Félix Tourna-

chon faisait le journal, c'est-à-dire les faits divers et les faits Paris; tous les jours il envoyait *la copie* à l'imprimerie *sans conviction*, car il a le tort d'être rouge comme ses cheveux. La chambre fut confiée quelque temps à M. Charles Ledhuy, qui certes vaudra mieux que son père dont nous avons parlé plus haut. Les autres collaborateurs étaient M. Francis Wey, J. P. Schmit, le fameux faux ouvrier qui avait été nommé représentant pour son excellent petit livre: *Du pain, du travail et la vérité*; etc., etc. Ce que nous avons à dire du *journalisme littéraire* et de l'école du *bon-sens* trouvera sa place à propos du *Spectateur républicain*.

Le journalisme littéraire c'est l'ignorance de l'histoire et du fait, le vide des idées, la nullité intellectuelle cachées sous l'apparence de la forme. C'est la méthode du roman appliquée à la politique; c'est la recherche de la phrase et du mot et l'absence de la pensée. Demandez donc à Balzac ce qu'il pense de tous ces jeunes gens de la veille se faisant les journalistes du lendemain; ces vaudevillistes d'hier devenus hommes d'état aujourd'hui? Que peuvent-ils vous apprendre, eux qui n'ont rien appris! Qu'y a-t-il de commun entre le roman, produit pur de l'imagination, et la politique qui repose sur des conceptions rationnelles, sur des faits historiques et pour ainsi dire scientifiques? Aussi tous ces journalistes romantiques appartiennent-ils forcément à l'école du bon-sens, école de l'instinct qui comme le chien flaire et ne raisonne pas. Maintenant ce n'est pas notre faute si ceux dont nous parlons se sont faits les bassets de la presse, les chiens couchants du journalisme. Car c'est une chose profondément triste à remarquer que la servilité des gens de lettres toujours prêts à servir tout pouvoir qui paie et qui paie bien. Que l'artiste n'ait point d'opinion politique, cela se conçoit; il cherche le *beau*, non le *vrai*; il a un but supérieur aux choses temporelles de ce monde, et pour le poursuivre sans préoccupation étrangère, avec toute l'intensité des forces de son âme, il doit se tenir à l'écart des discussions. Mais alors pourquoi se vendre?

L'écrivain est toujours ou artiste ou savant. S'il est artiste il cherche le *beau*; il est poëte ou romancier. S'il est savant il poursuit le *vrai*; il est journaliste, économiste, historien, etc., etc. L'école du *bon sens* est venue changer tout cela, confondre et bouleverser les notions les plus claires et les plus simples. — Elle veut faire de l'art utile; c'est le *beau* devenant du *joli*; c'est le vaudeville politique qui endort, le roman socialiste qui soulève le cœur de dégoût; c'est *Lucrèce*, et *Le vieux de la montagne*; c'est *le Juif-errant* ou *les Mystères de Paris*. — Que sais-je encore? Dois-je relater ici toutes les turpitudes, tout le dévergondage des années passées.

Appliqué à l'histoire, le bon sens produit les élucubrations sociales du citoyen Louis Blanc, les fadeurs politiques de M. de Lamartine, les pamphlets historiques de MM. Michelet et Quinet, etc., etc.

En économie politique, il vous donne les doctrines des socialistes, des communistes, des phalanstériens et celles du citoyen Proudhon, qui sont une fusion de toutes les autres.

Vous parlerai-je de la chimie microscopique du citoyen Raspail? — A quoi bon?

J'aime mieux vous prouver *ipso-facto* que *l'Ecole du bon sens* est socialiste, et pour cela je n'ai qu'à ouvrir *le Spectateur républicain* rédigé par M. Louis Jourdan, Th. Lavallée, Barral, Blaise, Ponsard, Emile Augier, Taxile Delord, Gustave Planche, Laurent-Jan, docteur Ivan, etc., etc.; toute l'élite de cette spirituelle école.

Voici sa profession de foi :

« Etre calme devant une cause qui nous est chère, être impartiaux dans la passion qui nous anime, être sincères jusque dans nos erreurs, être vrais en face des mensonges que chaque jour verra naître, forts de cette certitude que le temps des fictions est passé, et qu'il n'y a de salut pour notre société nouvelle que dans la franchise et dans la vérité; dire tout haut ce que chacun pense tout bas, et répondre toujours et à tous de ce que nous aurons dit et pensé; s'attaquer aux faits plus qu'aux hommes; aux péchés de toutes sortes plus qu'au pécheur lui-même; faire de la critique et non de la satire; de la morale et non du pamphlet; écrire enfin au jour le jour l'histoire d'une époque comme celle qui se prépare; l'écrire honnêtement, sobrement, dans un langage ferme et hardi, sans violence et sans emphase. C'est une tâche difficile, impossible peut-être, mais c'est un but auquel devront applaudir les gens de cœur et de bon sens; c'est celui que nous proposons. »

Donnons maintenant un échantillon de la prose de M. Jourdan :

« Egalement convaincu qu'il n'y a point d'ordre sans liberté, ni de liberté sans ordre, et que le principe de l'autorité est d'autant plus

Imprimerie de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 7.

sacré qu'il émane de tous, nous nous rallierons autour des pouvoirs de la République; nous maintiendrons de tous nos efforts le respect qui leur est dû, mais nous leur dirons la vérité dans toute notre indépendance. Nous ne cesserons de leur demander leur propre consolidation, non plus comme jadis par le déploiement de la force matérielle, mais par le déploiement de toutes les forces productives de la patrie.

« Amis sincères, nous ne dirons pas au peuple qu'il n'a que des droits, nous lui indiquerons ses devoirs. Le peuple qui crée, qui sauve les Républiques est devenu quelquefois leur danger, leur tyran. Nous dirons au peuple toute la vérité, nous ne partagerons aucun de ses égarements, nous l'éclairerons sur les dangers dont on l'entoure. Nous le traiterons en homme, et non pas en roi que l'on flatte, ou en enfant que l'on gâte.

« En fait de principe, la France a conquis aujourd'hui tout ce qui a été possible à l'esprit humain de conquérir jusqu'ici. La grande affaire de notre temps est donc l'application pratique de ces principes.

« Nous poursuivrons cette application sans relâche et de tous nos efforts.

« Nous croyons que les nations, soit dans leurs rapports intérieurs, soit dans leurs rapports réciproques, n'ont plus que deux ennemis à combattre : l'ignorance et la misère. Il n'y a pas un désordre social sur quelque point du globe que ce soit qui n'ait pour principe ces deux causes fatales.

« La destruction de ces causes est la seule œuvre glorieuse que les pouvoirs aient à entreprendre aujourd'hui.

« Là donc sera notre *criterium* politique. Toute mesure, tout acte est bon ou mauvais, selon qu'il attaque plus ou moins l'une de ces causes, l'un de ces deux principes du mal.

« Il est impossible que la grande majorité des hommes et des femmes, dans un pays comme le nôtre, ne soit pas d'accord avec nous sur ce point.

« Nous puiserons dans nos cœurs, dans notre foi ardente et profonde, sinon le talent, du moins le courage, la force, le dévouement, a persévérance nécessaires pour l'accomplissement d'une œuvre que nous considérons comme sacrée, et qui est à la fois nationale et religieuse.

« Nationale, car elle a pour objet la gloire et la prospérité de la France.

« Religieuse, car elle se propose pour but la conciliation de tous les efforts, l'amélioration du sort de ceux qui souffrent et l'union de tous. »

Enfin M. Th. Lavallée, chargé de l'histoire politique, s'exprime ainsi :

« Pour que ces questions devinssent tout à coup et de toutes parts si redoutables, il fallait qu'elles fussent; or, elles étaient : 1789 les portait dans ses flancs; 1848 n'a fait que les mettre à terme; mais elles sont un produit naturel du progrès social, de la marche des idées, des nécessités du temps. Sous toute autre forme de gouvernement que la République, un peu plus tôt, un peu plus tard, elles auraient éclaté, et, l'on ne saurait en douter, avec plus de désastres et de tempêtes.

« En effet, l'histoire de notre Occident se réduit à deux grands faits : l'avènement du christianisme, l'avènement de la révolution française; le premier, qui a transformé complétement l'humanité en abolissant l'esclavage; le deuxième, qui doit la transformer plus complétement, en abolissant le prolétariat; le premier, qui a énoncé l'idée de la fraternité comme uniquement spirituel et réalisable seulement dans le ciel; le deuxième, qui énonce cette idée comme temporelle et réalisable sur la terre. Ces deux grands faits découlent l'un de l'autre; ils sont également d'origine divine; ils portent tous deux dans leur sein une société nouvelle. Ainsi, ces problèmes qui nous causent tant d'embarras dans le présent, tant de soucis pour l'avenir, ils sont nés en 89. Les cahiers des états généraux en contiennent l'expression; Mirabeau en résumait la pensée générale dès le 14 juin, c'est-à-dire, avant que l'Assemblée nationale se fût constituée. « Le peuple veut du soulagement, « disait-il, parce qu'il n'a plus de force pour « souffrir; le peuple secoue l'oppression, parce « qu'il ne peut plus respirer sous l'horrible faix « qui l'écrase.... Le peuple que nous représen- « tons, dont nous défendons les droits, de qui « nous tenons les nôtres, le peuple est tout... « il faut lier notre sort au sien et travailler pour « lui. »

« Et deux mois après, Paris était plein de rassemblements d'ouvriers qui discutaient en plein air non-seulement les actes de l'Assemblée nationale, mais la liberté de l'industrie, la destruction des maîtrises, les questions de salaires, etc. Si ces problèmes restèrent pour la plupart à l'état vague de théories douteuses, et ne causèrent aucune grande émotion, c'est que 89

avait pour mission unique de détruire et non de fonder ; c'est que devant les ennemis si puissants qui s'opposaient à l'établissement même des bases politiques de la révolution, le peuple ne pouvait songer qu'à combattre ; c'est que les pouvoirs révolutionnaires durent le distraire de ces questions secondaires et lui demander le sacrifice de ses intérêts les plus immédiats pour le passionner uniquement avec l'idée du salut de la patrie ; c'est que, enfin, la guerre éclata, et qu'il ne s'agit plus alors de questions sociales, mais d'existence.

« Cependant les hommes de 93, avaient trop profondément l'intelligence de la révolution et de son avenir pour ne pas songer au problème social qui en était le but : ils le posèrent dans leurs discours et leurs écrits ; ils l'intoduisirent même dans la Constitution de l'an I ; Saint-Just le résuma dans ces mots fameux : « Les malheureux sont les puissances de la terre ; ils ont « le droit de parler en maîtres aux gouvernants « qui les négligent. » Mais en réalité, ces hommes furent trop occupés de la guerre pour avoir le loisir, non-seulement de résoudre le problème social, mais même de l'étudier utilement.

« Depuis 1795, le peuple avait laissé faire toutes les révolutions par l'armée ; cette fois il fit la révolution lui-même, et pour le triomphe définitif des idées de 89 ; il voulut donc en tirer toutes les conséquences, et comme la République lui paraissait avec raison, la seule forme politique qui pût féconder le problème de l'amélioration des masses, il travailla à l'établissement de la République ; de là les trois combats de 1832, 1834, 1839, livrés, par les enfants perdus des idées sociales, au gouvernement, qui, en repoussant l'ombre même d'une réforme politique, préparait inévitablement leur triomphe. En effet, un quatrième et facile combat, leur donna la victoire et la République ; mais alors étourdies, aveuglées d'un succès inespéré, elles veulent subitement, entièrement la domination et se jettent dans les plus coupables égarements ; elles extravaguent au Luxembourg, dans les clubs furibonds, dans les journaux incendiaires, et se confondent avec l'anarchie ; au lieu de s'inoculer lentement, pacifiquement, profondément dans la société qui s'étonne et qui s'épouvante de leur invasion subite, de leurs prétentions sauvages, elle veulent s'imposer par la force brutale.

« De là le grand crime des journées de juin ; de là leur défaite dans ces sinistres journées qui semblent non-seulement avoir tué les idées sociales dans ce qu'elles avaient d'insensé et d'anarchique, mais dans ce qu'elles avaient de bon et de progressif.

« Les idées et les questions qu'elles renferment n'en existent pas moins ; leur solution n'en est pas moins dans les nécessités du temps ; notre époque n'en est pas moins destinée à résoudre le problème de la misère et à trouver une réponse définitive à la question de la faim. Il faut donc accepter, sinon avec un empressement passionné, du moins avec une résignation sincère, la mission que la Providence nous impose, cette mission sainte de la solution pacifique et fraternelle du problème social que nos pères ont posé en 1789 ; il faut donc se dévouer de tout cœur à cette tâche difficile, mais inévitable, sans l'accomplissement de laquelle on devrait dire qu'il n'y a point de salut pour la France, si ce n'était un blasphème que de désespérer de cette glorieuse prédestinée de Dieu ; il faut donc nous initier à des sentiments, à des idées, à des mœurs qui soient en conformité avec la transformation sociale à laquelle nous tendons. Ce doit être le but de la presse, de la tribune nationale, de la chaire chrétienne, de tout ce qui a du talent, un cœur, une plume, une voix. Que tous les hommes de bonne volonté se réunissent donc pour prêcher aux uns l'abnégation et le dévouement, aux autres la patience et la résignation ; à tous le sacrifice des passions et des haines politiques, à tous des sentiments de fraternité humaine, à tous ce principe qui doit amener la société nouvelle, ce principe de l'intérêt général qui engendre la passion du bien-être de tous. »

Vous voyez bien que ces gens-là sont socialistes, et qu'ils le seraient bien plus franchement s'ils étaient moins ignorants ou moins peureux.

Nous ne parlerons pas après cela du feuilleton critique de M. Taxile Delord, sur *Tragaldabas*, pièce ridicule mais, qui témoigne au moins de préoccupations sérieuses pour le beau, ce que l'on ne rencontre jamais dans l'école du *non-sens*.

Il y a deux mois à peine que nous écrivions ces lignes sur l'école du non-sens, et aujourd'hui nous apprenons que M. Taxile Delord rédige un feuilleton critique de théâtres dans le *Peuple*. Pauvre critique, pauvre *peuple !* D'autres membres de l'école du bon sens ont aussi cherché refuge dans le camp du socialisme. A la bonne heure ! c'est de la franchise. Quand les révolutions ne serviraient qu'à *cribler* la société

à séparer les bons des mauvais, il ne faudrait pas encore trop les maudire. A propos des gens sans talent, des incapacités honnêtes, des médiocrités ignorantes et envieuses, nous sommes toujours tentés de répéter comme nos pères : Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens !

L'école du non-sens, c'est la forme ou l'expression démocratique de l'art. Le succès fait le talent, non point le succès qui s'obtient par la lutte, en s'imposant, en descendant des classes supérieures aux classes moyennes et au peuple; mais celui qui repose sur le trivial, le commun, le médiocre et le vulgaire; celui qui recherche le nombre et flatte les instincts de la populace. L'école du bon-sens est un cercle vicieux, une contradiction permanente; elle enseigne à tous les idées de tous et elle croit sérieusement instruire ou moraliser les masses. Celui qui suit les autres, a dit Michel-Ange, n'ira jamais devant.

Est-ce à dire que nous approuvions l'école romantique? Non; nous la répudions avec autant de force et de raison. L'école romantique est devenue l'expression d'un art impossible, d'un art tout personnel qui semble n'exister que dans le cerveau de quelques monstruosités sociales. En 1823, le romantisme était la recherche du beau en dehors du *joli* et du convenu, dans les traditions nationales, dans la vie propre de la société moderne. M. Guizot traduisait alors Shakespeare; l'école royaliste doctrinaire se constituait.

M. de Balzac, pour fuir ces deux extrêmes, a cherché le réalisme, l'observation exacte et minutieuse de la nature. C'était reprendre et continuer la tradition, imiter la nature, ça n'est pas la copier servilement, c'est l'étudier avec soin. Pour cela il faut un grand talent, mais quel est l'art qui supporte les médiocrités? Il faut apprendre à regarder, à voir, à observer, à comprendre, à comparer, à connaître et à juger. Quand on sait tout cela il faut encore apprendre à bien sentir et à rendre juste. Voilà le *réalisme* dans sa plus exacte expression, car imiter la nature c'est employer les moyens qu'elle emploie; c'est saisir ses formes et ses couleurs; c'est voir ses accords et ses désaccords, ses harmonies et ses oppositions.

Fin juillet.

297. — LA HONGRIE. *Recueil politique, historique et littéraire.* — Rue de la Victoire, 6. — Gérant : J. Boldenyi.

298. — L'AURORE DE LA RÉPUBLIQUE. Canard de nulle valeur; in-4°, imprimé à Vaugirard, chez Moncheny, et signé Camille Gaillard. On y remarque cette phrase à propos de l'assassinat de M. de Praslin :

« Le gouver*nement* en était certai*nement*, complé*tement* inno*cent*, etc. »

Nous découvrons à l'instant que cette feuille doit être du mois d'août, car elle a été déclarée au ministère de l'intérieur immédiatement avant *la Bouche d'acier.*

299. — P. LE PAYSAN DU DANUBE. *Journal politique et littéraire, paraissant tous les dimanches.* — Voici ce que nous trouvons dans le premier numéro :

« Réjouissez-vous et bondissez d'une joie sauvage, vous dont les prédications incendiaires ont soufflé le feu qui a failli envelopper dans ses mille replis notre grande cité. — Pendant trois mois, vous avez fait incessamment appel aux passions mauvaises, et provoquant, contre la partie saine du peuple, la portion maladive de la nation, vous avez suscité les défiances, fomenté les divisions, excité les haines, et fait d'un peuple de frères, un peuple d'ennemis. Réjouissez-vous; après avoir labouré et fécondé de vos sueurs le champ de la révolte, vous avez vu cette terre maudite produire une hideuse et sanglante moisson. Réjouissez-vous; au non d'un mieux impossible, vous avez empêché un bien facilement réalisable, et produit un mal dont, par malheur, d'autres que vous auront à souffrir. — Et vous vous êtes impudemment déclarés républicains et démocrates! vous qui n'êtes que des valets de tous les partis, des malheureux sans principes, sans convictions, sans foi politique! Qu'est pour vous la patrie? Répondez : un vain mot, une expression sans valeur et vide de tout sens. Vous n'êtes pas plus patriotes que vous n'êtes républicains; vous êtes tous des conspirateurs à gages, qui continuez sous la République le métier que vous avez fait sous tous les régimes. Si Dieu, qui protége la France, l'eût abandonnée dans les jours de lutte terrible qu'elle vient de traverser, s'il eût fait pour un moment tomber le pouvoir entre vos mains, où en serions-nous à cette heure? Et vous-mêmes, que seriez-vous devenus, quand vos partisans, gorgés et repus, se fussent, à la suite du pillage que vous leur aviez promis, réveillés de leur sommeil? Ils auraient alors compris vos lâchetés, rougi de vos trahisons, maudit votre impuissance, et sévère justice eût été faite par eux. La société en débris eût été vengée.... mais eût-elle pu de longtemps se re-

construire.... Grâce à Dieu, elle est encore debout, pleine de vie, de force et d'avenir, et non moins résolue à punir ses ennemis endurcis que disposée à pardonner à ses fils égarés et repentants. »

Ce paysan, comme son aïeul, avait quelquefois de l'esprit, car on lit dans le numéro 5 :

« La révolution a débuté par un banquet renversé, elle ne sera finie que lorsqu'on aura relevé la marmite. »

Gérant : Prosper Poitevin, rue Suger, 9.

300. — Le journal du diable, *paraissant deux fois par semaine.* — Celui-ci est un assez bon diable, modéré et quelquefois spirituel. Nous y retrouvons un article qui a déjà paru dans *l'Avant-Garde* et que nous avons reproduit. Voici sa profession de foi :

» Êtes-vous démocrates ou aristocrates? Expliquez-vous. Nous sommes démocrates, si l'on entend, par ce mot, l'amour de l'humanité, l'intérêt porté aux souffrances et à l'exploitation des masses. Nous sommes aristocrates, si l'on appelle aristocratie l'amour de la supériorité intellectuelle, le respect de l'idéal, la vénération pour tout ce qui représente la dignité et l'élévation de l'homme. Il y a d'ailleurs plusieurs aristocraties qu'on est bien forcé d'admettre : l'aristocratie de l'intelligence d'abord, devant laquelle nous sommes tous prêts à nous incliner quand elle se relèvera ; l'aristocratie de la beauté, devant laquelle tout s'incline, et l'aristocratie de la force, qui sera toujours le plus concluant des syllogismes. C'est par un peu plus ou un peu moins d'intelligence que tous les hommes se ressemblent, au pouvoir surtout. Dans une révolution, ce ne sont pas seulement les hommes, ce sont les choses qu'il faut changer. Voulez-vous un gouvernement fort et respecté de tous? ôtez-lui les moyens de corrompre, de se faire des créatures par la distribution des grâces et des faveurs!... »

L'oreille du socialisme perce quelquefois légèrement ; exemple :

« Où diable ces gens-là ont-ils vu l'égalité?

« Pour la fraternité, c'est différent, et je me fais une véritable fête de donner l'accolade fraternelle aux citoyens Lamartine, Ledru-Rollin, Marrast et consorts. Seulement, je leur dirai : Frères, vous habitez de somptueux hôtels, des palais dorés, et vos frères perchent dans de sales taudis! Frères vous avez de beaux habits et de belles écharpes à graines d'épinards, et vos frères ont de malheureuses souquenilles puant la misère et trouées comme de la dentelle! Vous avez de beaux carrosses, frères, et vos frères n'ont pas de souliers! Frères, vous ripaillez du matin au soir, et vos frères se couchent à jeun, sans savoir s'ils dîneront le lendemain! Vous palpez chaque jour environ 100 francs pour vos appointements, chers frères, c'est de quoi nourrir environ cent de vos frères qui crèvent de faim et me tirent par la queue à me démembrer.

« Par les cornes de Satan mon maître, vous avez là, messeigneurs, une singulière manière d'entendre la fraternité! Vous aimez la République, mes très-chers frères, et vous la rendez, par votre incapacité, impuissante et ridicule! Vous aimez la République, et vous la livrez en pâture aux dynastiques! Allons donc, monarques, vous voulez rire! Aussi ce peuple est bête. Il n'avait donc pas assez d'un roi pour le gruger, puisqu'il en a fait la monnaie! Cinq pour un! c'est cinq fois trop... Seulement, on changera plus souvent, ce sera toujours autant de gagné.

« Palsembleu! ces drôles sont amusants!

« Et le diable, faisant tournoyer son binocle dans ses doigts crochus, partit d'un éclat de rire qui ne s'arrêtera que dimanche prochain. »

301. — Le diable rose. — Au diable tous ces diables! Mais avant de chasser celui-ci, demandons lui donc :

« *D.* Qu'est-ce que la République?

« *R.* La République!... c'est jusqu'à présent la substitution de l'incapacité orgueilleuse à la vanité incapable; c'est le remplacement de ceux qui avaient rempli leurs poches aux dépens du trésor public par des gens dont les poches sont vides et qui tiennent à les remplir de la même manière.

« *D.* Est-ce tout?

« *R.* Non. Sous un autre point de vue, la République est une fille que la France a enfantée avant terme; voilà pourquoi la santé de cette pauvre enfant est chancelante.

« *D.* Elle ne vivra donc pas?

« *R.* Eh! eh! c'est selon. Il faudra d'abord changer sa nourrice, dont le lait lui convient si peu, que bientôt il lui sera mortel; puis, si elle peut se fortifier et arriver à l'âge de dentition, oh! alors, ce sera de bon augure.

« *D.* Ainsi, pour que sa santé soit assurée....

« *R.* Il faut qu'elle puisse montrer les dents. »

Rédacteur en chef : E. Labédollière; gérant : Fellens, rue Coquillière, 22.

302. — L'association nationale, *journal*

mensuel des améliorations immédiates. Rédacteur-gérant : D. Bessède, rue de Grenelle-Saint-Honoré, 42. — Cette feuille est un programme obscur et mal fait de l'association du capital, du travail et du talent. Voici quelques couplets d'une chanson assez significative d'un *démocrate pacifique :*

Allons, faut-il que la misère
Force la porte des châteaux ?
O France ! n'es-tu plus la mère
Des enfants dont tu vois les maux ?
Attendras-tu que la souffrance ?
De l'honneur étouffant la voix,
Fasse taire la conscience :
La faim chasse le loup du bois.

Exploiteur de l'espèce humaine,
Toi, pour qui sont tous les plaisirs;
A moi le travail et la peine,
A toi les somptueux loisirs.
Oh ! tu dois comprendre, mon maître,
Que je ronge mes fers parfois,
Et je les briserai peut-être :
La faim chasse le loup du bois.

Pauvres parias politiques,
On nous tient toujours à l'écart,
Et jamais des faveurs publiques
Nous n'obtenons la moindre part ;
Mais que le désespoir nous force
A réclamer enfin nos droits,
Nous les arracherons de force :
La faim chasse le loup du bois.

303. — Le pilier des tribunaux, *compte-rendu des cours d'assises, police correctionnelle, justice de paix, conseils de discipline*, etc., *paraissant à époques indéterminées.* — Gérant : Rozet, rue de la Harpe, 45.

304. — Le perdu chêne *de la révolution.* — Sous ce titre ridicule, nous avons une feuille honnête et modérée qui donne d'excellents conseils aux ouvriers. En voici un extrait :

« Tandis que les passions hurlaient dans la rue, que la révolte agitait son rouge étendard et tachait de sang le pavé de notre malheureuse cité ; tandis que l'épouvante et la terreur régnaient en bas, tout était calme en haut. Vit-on jamais ciel plus pur, plus transparent ? Jamais nuits plus étoilées éclairèrent-elles de plus terribles luttes, de plus affreux déchirements ?

« Nous venons de parcourir les campagnes voisines de Paris ; les moissons dorées ondulent au loin dans les plaines et promettent au travailleur le *pain à bon marché,* cette grande question qu'il ne dépend que de la nature de résoudre. Les vignes s'annoncent sous le plus bel aspect. La Champagne, la Bourgogne, le Bordelais voient se dérouler sur leurs coteaux les riches espérances de la récolte. Partout l'abondance des biens de la terre ; partout la main de la divine Providence s'étend sur ce sol de la France qu'elle aime, et auquel elle a départi cette année des richesses inaccoutumées.

« Français, rendons hommage au divin Créateur de toutes choses ; remercions-le de tant de bienfaits, et surtout de cette protection invisible qu'il déploie sur nous. Ne jetons plus un défi insensé à la Divinité par nos passions coupables, par nos haines vivaces, par nos ambitions implacables, dont le tableau se déroule depuis quatre mois sous les yeux du monde épouvanté. Livrons enfin nos cœurs à l'espérance ; il semble déjà qu'un meilleur avenir vient éclairer notre bien-aimée patrie. Cruellement ébranlée par tant de secousses, la confiance renaît de toutes parts.

« La dispersion des ateliers nationaux, cette mesure vigoureuse et sage du pouvoir exécutif, cette mesure qui a dit à la révolte : « tu n'iras pas plus loin, » a déjà fait refluer les travailleurs vers les ateliers de l'industrie privée. Les manufacturiers reçoivent d'importantes commandes qui vont ranimer nos relations commerciales avec les pays étrangers, un moment interrompues par la cessation des travaux et la perturbation jetée au sein des classes ouvrières par d'imprudentes utopies.

« Paris, il y a dix ou quinze jours, ressemblait à une de ces villes de l'Asie Mineure, où la peste, pareille à l'ange de la mort, décima les populations. Comme là, à peine quelques rares passants circulaient au milieu des rues assombries par une morne tristesse ; comme là, les voitures qui sillonnent toujours le pavé avaient cessé de rouler. Chacun se regardait avec inquiétude, défiance et effroi. D'indicibles murmures frémissaient autour de nous. Le deuil était dans tous les cœurs, car nous nous occupions d'enterrer les morts de la guerre civile. Cette grande ville, si riante, si peuplée, paraissait un tombeau. Ses habitants formaient un camp armé livré à l'agitation fiévreuse des combats. Aujourd'hui, tout renaît, la circulation a repris son activité, et grâce au général Cavaignac et au conseil énergique qui l'a secondé, Paris est redevenu Paris. »

Rédacteur-gérant : A.-F. Lacroix, rue Constantine, 18.

305. Le Bohémien de Paris, place des Victoires. A. Rédacteur : A. Devillers. — On y trouve un article signé C.-V. (sans doute Casimir Vermasse, dit Mitraille) ; un autre, signé P. V. (peut-être Paul Véry).

Voici l'article signé C. V., littérature, genre biblique, poitrinaire ou Lamennais :

« Le vent siffle, le tonnerre gronde, la grêle tombe à flots ; un voyageur, couvert de haillons, frappe à la porte d'une chaumière ; on ouvre avec précaution.

« — Qui es-tu ?

« — Voyageur.

« — Arrière ! bohémien, zingari, gitanos, égyptien, maudit ! Le toit hospitalier d'un honnête homme ne peut abriter l'ennemi du genre humain.

« — Frère ! le temps est mauvais, les hommes d'armes me poursuivent. Au nom de Dieu que vous aimez, accordez-moi l'hospitalité ; je suis comme vous un enfant de Dieu, et je vous aime comme moi-même.

« — Va donc, que l'arc-en-ciel te serve de cravate ! plutôt que de voir un chien, un voleur, un incendiaire, un pillard assis à mon foyer...

« Seigneur ! Seigneur ! pendant que l'orage gronde, une voix de la terre me crie : vengeance ! mais ta voix divine, dominant le bruit de la tempête, me crie : espère ! A moi appartient la sainte justice ; aimez-vous les uns les autres.

« Seigneur ! je suis le peuple insoumis à l'arbitraire, le peuple qui cherche la voix du juste et qui tend à réaliser ce grand symbole : *liberté, égalité, fraternité.* »

Quant à M. Paul Véry, l'ami de M. Mitraille (dit Vermasse), voici ce qu'il pense :

« 1° Attribuer à M. Proudhon la pensée de ruiner clandestinement la propriété, c'est méconnaître *ses doctrines* et *son caractère.*

2° Si le *droit au travail*, ce droit sacré, imprescriptible, est le communisme, ou, ce qui revient au même, si le communisme n'est que le droit au travail, c'est assurément rendre à l'école communiste le plus beau de tous les hommages, etc. »

Pourquoi les auteurs de toutes ces sottises n'osent-ils pas se montrer, se nommer en toutes lettres ? Qu'ont-ils à craindre des modérés ? Ah ! si je n'avais d'autres ennemis à redouter que ceux que l'on nomme maintenant réactionnaires, comme je signerais des deux mains : Wallon. A quoi bon les révolutions, si ce n'est pour donner du courage à tous les peureux de la veille et du lendemain.

306. — Le père du peuple. — Journal hebdomadaire de Mâcon, dit la *Physionomie de la Presse,* qui est venu se réfugier à Paris, rue Croix-des-Petits-Champs, 27. Démocrate modéré, légèrement socialiste. C'est bien du même crû que le *Bien public*, son frère. Gérant : Jacquet.

307. — L'unité nationale, *courrier de la chambre.* — Cette feuille est du 28 juillet ; elle donne deux éditions par jour également insignifiantes et réactionnaires. Rue de Chartres, 12. Gérant : Domercq.

308. — Le nouvelliste, *journal de Paris.* 14e année. Rue Grange-Batelière, 22. Gérant : Deslongchamps. *René* en juillet, et *remort* depuis. — Nul.

309. — L'amer duchêne, ou avenir de l'Europe d'après le passé et le présent. — Grossière spéculation qui contient la prophétie dite d'Orval.

310. — La minerve de 1848. *Journal des droits et des devoirs du citoyen d'après les constitutions républicaines.* — Hebdomadaire, format du *Siècle* plié en quatre. Prospectus imprimé chez Marc-Aurel (cette *Minerve* ne doit pas être la même que celle déjà signalée par nous au 1er avril, car il y a deux déclarations différentes au ministère de l'intérieur).

311. — Revue républicaine, par le citoyen S. Charlant, de Toulon. — Une livraison de 32 pages in-8° par mois. A Paris et à Toulon.

312. — Bulletin officiel *de l'Assemblée nationale.* — Spécimen d'une feuille, qui devait être le journal officiel de la République. Imprimé par Henry, imprimeur de la chambre. Du 13 juin.

313. — Le bon dieu. — Pamphlet complétement nul, de M. Henry de Kock. Un numéro en mai. Chez Baudry, rue Coquillière. Le même annonçait pour le 25 juin :

314. — Le blagueur, *journal de l'époque,* paraissant le dimanche. Rédacteur en chef : Blagunzki (nous citons ce mot pour montrer toute l'ineptie de ce journal). *Le Blagueur* ayant été composé pendant les journées de juin, n'a point paru. Rue Neuve-Trévise, 5. Gérant : Pierre Bénard.

1er *Août.*

315. — L'avenir de la France. Canard sans valeur édité dans l'officine de publicité,

place des Victoires, 4, digne succursale d'Alexandre Pierre, rue des Noyers, 27. — Cette feuille contient des passages textuellement empruntés au *Perdu Chêne*, la prophétie Olivarius et un article en faveur du libre échange. Gérant : J.-M.-D. Mingillon.

316. — BULLETIN DES HALLES et COURRIER DES MARCHÉS. — Deux petits journaux qui se sont fondus en un seul, dit la *Physionomie de la Presse*; elle ajoute : point de politique; je crois qu'elle se trompe; il y en a un peu, mais si peu que point. Rue Sartine, 1. Gérant : H. Angu.

317 — P. L'ÉVÉNEMENT, ayant pour épigraphe : *Haine vigoureuse de l'anarchie, tendre et profond amour du peuple. Victor Hugo.* — Journal modéré, réactionnaire même et assez bien fait, malgré l'excentricité de la politique romantique et amusante des citoyens Vaquerie, Paul Meurice et Charles Hugo. On y trouve souvent des idées, mais elles sont si étrangement habillées en passant par la filière des interprètes, qu'elles paraissent ridicules ou insignifiantes. Il semblerait que les rédacteurs de ce journal ne fassent qu'écouter aux portes de M. Victor Hugo, le regarder penser, et qu'ils ne pensent pas eux-mêmes. Cet *Evénement* devrait s'appeler *l'Echo*. Quoique d'une manière vague et incertaine, il répercute par fois des opinions remarquables, des appréciations très-judicieuses sur les hommes et sur les faits. Comme il n'a point cessé de paraître depuis le 1er août, nous laissons à nos lecteurs le plaisir de le juger et de le lire.

6 *Août.*

318. — LE PARATONNERRE, *journal des intérêts de la République.* — Cette feuille déclare que son but n'est pas *d'attirer la foudre pour pactiser avec elle,* mais bien de l'entraîner dans un abîme sans fond et sans issue.

En voici un extrait :

LA QUEUE DE ROBESPIERRE.

« Plusieurs anecdotiers ont écrit qu'au moment où on le traînait au supplice, la mâchoire fracassée et le corps déchiqueté par le canif d'un des infâmes sicaires de la guillotine, le chef du comité de salut public a prononcé ces prophétiques paroles :

« Vous coupez ma tête, mais je vous laisse ma queue. »

« Les hommes honnêtes doivent redoubler d'efforts pour annihiler les dernières ondulations de cette queue fatale, aux venimeux anneaux de laquelle nous allons essayer de coudre une étiquette.

« Les ignorants, les paresseux, les incapables qui comptent sur les troubles et les proscriptions de la guerre civile paur s'emparer des honneurs, des lucratives récompenses réservées au mérite, au travail et à l'intelligence..... Queue de Robespierre.

« Les anarchistes qui, pareils à des chacals, restent lâchement tapis dans leur antre, quand les masses qu'ils ont égarées s'égorgent dans la rue..... Queue de Robespierre

« Les réacteurs, les partisans du privilége, de l'absolutisme et de la tyrannie, qui cachent sous un bonnet rouge leurs ailes de pigeon... Queue de Robespierre.

« Les utopistes qui proclament la destruction de la propriété et de la famille, parce qu'ils se sentent incapables de payer leur dette à la patrie, et qu'ils n'ont dans le cœur aucun sentiment pur, honnête et religieux..... Queue de Robespierre.

« Les enragés monomanes, dont la conspiration est l'état normal, qui, hostiles à tous les régimes, n'ayant d'autre bannière que le drapeau noir, se serrent comme des blaireaux, pour ronger, pour miner sous tous les régimes les bases de l'édifice social..... Queue de Robespierre.

« Cette tourbe de bandits enfin, lèpre de tous les peuples, écume de tous les âges, que Corneille a si énergiquement flétris dans ces quatre vers :

Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes
Que pressent du sénat les ordres légitimes
Et qui désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne peuvent subsister.

Queue de Robespierre ! Queue de Robespierre. »

Le Paratonnerre avait pour gérant : A. Des-Champs, rue Croix-des-Petits-Champs, 33.

319. — LE GARDE MOBILE, *journal illustré.* — Où est donc l'enthousiasme des premiers jours? Qu'est devenu cet engouement, cette fureur d'admiration pour la garde mobile? Vanité des vanités; rien ne reste, et peut-être aujourd'hui serons-nous obligés de défendre cette armée d'enfants, ces soldats de quinze ans, contre la réaction dont ils sont l'objet. Oui, ils se sont bien conduits, mais c'est parce qu'ils avaient été attaqués; ils ont vaillamment combattu pour l'ordre, parce qu'ils ne savaient pas pourquoi ils se battaient, et qu'ils ne pouvaient pas ne pas se battre. Quiconque a vu nos soldats pendant les sanglantes journées de juin, quiconque a vu

l'armée, notre brave troupe de ligne, s'avancer froidement, silencieusement, avec le plus grand ordre et le plus grand courage, au devant des barricades, doit comprendre tout ce qu'il y avait de ridicule dans l'admiration exagérée des premiers jours pour la garde mobile, et tout ce qu'il y aurait d'injuste aujourd'hui à nier son courage.

Le Garde mobile, on le prévoit assez, était un journal insignifiant, ne représentant rien, ne disant rien. Ceux qui désirent des renseignements sur ce corps, doivent lire l'*Histoire de la Garde mobile*, par M. Alphonse Balleydier.

320 — P. La voix du peuple, *journal politique*. Gérant : Démona. Rue Croix des Petits-Champs, 33. — Feuille modérée, mais nulle, sortie de l'imprimerie de J. Frey, qui en a publié beaucoup de semblables. Nous y trouvons cette phrase :

« Si le peuple, ce peuple qui ne demande qu'au travail le pain de chaque jour, avait été moins souvent trompé par des promesses impossibles à réaliser ; si, pour augmenter ses déceptions et le faire tomber dans le désespoir, on ne lui avait pas menti sous toutes les formes et dans toutes les langues, le sang n'aurait pas coulé dans les rues de la ville, qui la première avait écrit sur sa bannière ce mot de *Fraternité* dont la plus petite application serait la plus glorieuse conquête de notre République, au profit de l'humanité tout entière. »

321. — La vraie raie publique. Stupide et insignifiant ; canard que nous citons pour ne rien omettre.

13 *Août*.

322 — P. Chronique parisienne *et départementale*. — Ce journal avoue qu'il n'est *ni le soutien d'un drapeau ni le représentant d'un principe ;* son but est de faire *un mémorial qui embrasse toutes les nouvelles de Paris et de la France*. C'est pour cela sans doute qu'il devait paraître deux fois par semaine en une feuille petit in-4°. Gérant : Richard. Collaborateur : Adolphe Guy.

21 *Août*.

323. — S. L'opinion des femmes, par Mmes Désiré Gay et Jeanne Déroin. — Ce journal devait paraître quatre fois par mois sous différents titres. Nous avons déjà parlé de cette publication mensuelle de la Société d'éducation mutuelle des femmes.

24 *Août*.

324 — P. La bouche de fer, *pamphlet politique et quotidien*. Rédacteur en chef : Alphonse de Calonne. Administrateur : M. Magne. Rue de la Chaussée-d'Antin, 24. — Cette feuille est une protestation des rédacteurs du *Lampion* contre le décret qui frappe leur journal d'interdit.

325 — S. La bouche d'acier, *pamphlet démocratique*. Rédacteur en chef : Alfred de Bassignac. Rue Vivienne, 2 bis. — *La Bouche de fer* ayant été étouffée six heures après son apparition, *la Bouche d'acier* vint prendre sa place. Collaborateurs : Alfred Monbrial, Armand Comet, Claude Genoux. Voici un extrait de *la Bouche d'acier :*

« Paris n'est plus inondé de cette clarté monarchique qui sortait chaque soir de la rue Favart.... *Le Lampion*, après une courte résurrection, vient encore de s'éteindre. *La Bouche de fer* lui succède ; hélas ! c'est encore pour mourir !..... Ce n'est pas avoir vécu que mourir après six heures d'existence..... Toutes les opinions se trouvent également frappées par le pouvoir émané de l'état de siége.

« *La Bouche d'acier*, tel est le titre de notre journal, éprouvera-t-elle le même sort que sa sœur aînée, *la Bouche de fer?* Nous ne saurions le dire. Nous nous proposons néanmoins de vivre, car nous avons en nous les éléments d'une longue existence.....

« Que voulons-nous donc?

« Nous voulons ce que le prolétaire réclame depuis si longtemps ; le programme des travailleurs est connu, février l'a mis au grand jour ; ce programme est le nôtre, et nous le défendrons avec toute l'énergie, avec tout le courage dont la nature nous a doués.

« L'heure des améliorations sociales a sonné ; on a beau s'abuser, s'aveugler, rien ne pourra s'opposer à l'humanité qui marche, au progrès qui s'avance.... Depuis la révolution de février, les masses sont plus éclairées sur leurs besoins, sur leurs intérêts. Le socialisme est leur point de mire ; elles le considèrent comme leur salut....

« *La Bouche d'Acier*, loin de continuer la politique des rédacteurs de *la Bouche de Fer*, la combattra, au contraire ; l'une a les yeux dans l'avenir.... l'autre regarde un passé qui n'est plus et qui ne peut plus être.

« *La Bouche de Fer* était l'organe d'une illusion morte... ; les transfuges de Coblentz, les

courtisans de Goritz perdent leur temps à des aspirations généreuses pour leur cher Henri-Dieudonné, etc. »

Fin août.

326. — LE PEUPLE CONSTITUANT, *la république du bon sens*. Grossière et insignifiante spéculation du sieur Alexandre Pierre, rue des Noyers, 27. *Le Peuple Constituant* de M. de Lamennais avait cessé de paraître; on crut, en prenant son titre, obtenir quelque succès. *Canard* modéré, mais nul. Un numéro.

327. — LA MÈRE MICHEL, *gazette des vieilles portières*, rue Croix-des-Petits-Champs, 33. Directeur : Frédéric Démouret. Feuille stupide.

Nous en dirons autant de son mari,

328. — M. PIPELET, place des Victoires, 4. Rédacteur : C. Vermasse. — Celui-ci ne se contente pas d'être absurde, il veut encore se montrer socialiste, révolutionnaire, républicain rouge et terroriste. Il recommande beaucoup son ami P. Véry, qui, à vingt-deux ans, publiait un volume intitulé : *Philosophie de la religion*. Nous avons ce livre et nous le lirons quelque jour, quand nous aurons le temps; nous dirons à M. Véry ce que nous en pensons. Nous avions la bonhomie de nous intéresser à lui, parce que nous le savions *pauvre, frêle et sans encouragements*; mais, depuis la révolution de février, nous l'avons vu travailler à tant d'ignobles feuilles révolutionnaires, qu'il ne nous inspire plus aucune sympathie.

329. — LA COLÈRE ET LE DÉSESPOIR D'UN VIEUX RÉPUBLICAIN. Gérant : Maziellié, rue de Sorbonne. — Feuille mal faite, mais modérée, qui s'élève énergiquement contre tous les socialistes et les révolutionnaires de ruisseaux.

330. — LE KABBALISTE, *journal des sciences occultes et divinatoires*, rue de la Harpe, 19. Gérant : François. — Sous la monarchie, lorsque nous pouvions nous livrer sans crainte aux recherches curieuses ou scientifiques, nous nous étions mis à la piste des alchimistes modernes; nous savions qu'il en existait encore ayant leurs cercles, leurs livres, leurs journaux. *Le Kabbaliste*, que la révolution nous a fait découvrir, est-il l'écho d'une secte quelconque de nécromanciens? Il a des tendances vers le socialisme et une grande foi dans les sciences occultes; il se propose de traiter *des phénomènes du magnétisme, du somnambulisme, du mysticisme, de l'illuminisme; de révéler la théorie des faits de l'art kabbalistico-magique, de la médecine universelle, de la pierre philosophale et de l'art magique, proprement dit.*

331. — LA FRATERNITÉ, *journal mensuel*. — Cri de guerre du citoyen Charles Marchal. Ignoble pamphlet de socialisme et de démagogie.

332. — REVUE PROVINCIALE, rue du Helder, 5, paraissant le 15 de chaque mois. Rédacteurs : Louis de Kergorlay et Arthur de Gobineau.

333. — REVUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE, *depuis* 1791 *jusqu'en* 1848, par Mme Louise Fusil, in-8° d'une feuille; continuation du journal *Proserpine à Paris* et de *la Revue des Dames*. Publication interrompue depuis dix-huit mois, dit naïvement l'auteur à ses abonnés.

334. — REVUE DES MURAILLES, *musée comique; journal des grandes et petites affiches pour rire*. Rédacteur-gérant : E. Lyon.

335. — LA PRESSE PROPHÉTIQUE. — Tout le monde connaît M. Madrolle; nous n'avons rien à dire de cette publication.

336 — P. LA HONGRIE EN 1848, *recueil politique, historique et littéraire*, rue de la Victoire, 6. Rédacteur : J. Boldenyi. — Nous signalons cette publication comme indice de la propagande et du concours que les Hongrois voudraient trouver en France.

337. — LE GUIDE DU COMMERCE, indiquant chaque jour le nom et l'adresse des acheteurs français et étrangers.

338 — P. JOURNAL DES VILLES ET DES CAMPAGNES, devenu quotidien depuis le 1er avril. — Nous ne ferons pas l'éloge d'un journal qui existe depuis trente-trois ans, c'est-à-dire depuis 1815; mais nous engagerons vivement nos lecteurs qui aiment l'indépendance et l'impartialité à le lire et à s'y abonner.

339 — P. LE CANON D'ALARME, rue de Seine, 6. Gérant : Allain, avocat. Un premier numéro spécimen in-16 en août. Il n'a paru sous forme de journal qu'en septembre. On y trouve : *La Voix de l'Exil*, par Henri-Léon B....; *Hodié*, quarante-huit strophes, par Raymond Brucker. On peut encore citer le quatrain :

> Comment fixerait-on le prix
> Qu'entre eux ont les nouveaux apôtres,
> Quand rien n'est égal au mépris
> Qu'ils ont tous les uns pour les autres?

Cette publication, tout-à-fait réactionnaire et franchement légitimiste, n'a pas vécu.

340 — P. Le peuple français, *journal de l'appel à la nation*, du 30 août, rue de Chartres, 12, imprimé chez Schneider, transformation de la *Gazette de France*.

341. — Le cousin de micromégas. — C'est la reproduction textuelle du *Micromégas*, augmentée d'une dizaine de vers et signée Reynaud, auteur du *Manuel du style*. Nous avons lu ce *canard* et nous en avons extrait les passages suivants ; (c'est toujours Micromégas braquant sa lorgnette sur Paris :

Il voit dans son brillant atour,
Zulma, jolie et sémillante ;
On lui donne vingt ans le jour,
Mais la nuit elle en a cinquante.

Il voit les finances à sec,
Et c'est pourquoi le monde crie :
Le secret de monsieur Duclerc
Est un secret de comédie.

Il voit gâteau de février
Dévoré par les seuls adeptes ;
On acquitte d'abord ses dettes
Et puis l'on pense à l'ouvrier.

Il vit certain paratonnerre
Attirer le fléau des cieux,
Et venir susciter la guerre
Entre les démons et les dieux.

Malgré le succès qu'a obtenu cette publication, nous n'en persistons pas moins à trouver ces vers fort mauvais ; quand on fait des quatrains, il faudrait les faire dans le genre de celui-ci, que nous empruntons à un petit journal :

A M. DE VAULABELLE.

Un ministre des plus galants
Prend chaque soir femme nouvelle ;
A chacune, il donne. . . . . .
Tant vaut l'homme, tant vaut la belle.

342. — Le coup de sabre, petit pamphlet qui n'a eu qu'un numéro. Il contient l'apologie de M. de Lamennais, sous forme de commentaire au projet de constitution, par le citoyen Aug. Barbet, rédacteur du *Peuple constituant*, rue Montmartre, 154.

343. — La voix de l'église. — Nous mentionnons cette revue parce qu'elle est devenue politique depuis février. Directeurs : les abbés Couchoud, Mathieu, André ; grande chaussée d'Orléans, 73 ; 3e année.

344. — L'émancipation *de l'enseignement primaire*, du 6 mai. Rédacteur-gérant : Ch. Martin ; secrétaire du comité de rédaction : A. Duval, rue Neuve-Saint-Marc, 11 ; journal spécial des instituteurs, anciens rédacteurs de *l'Echo des Ecoles*. Nous n'avons rien à en dire.

345 — P. L'union démocratique. — Encore un oubli, encore une découverte. Cet inconnu est du 21 mars ; il est autographié, sans nom d'imprimeur ni adresse. Il a trois pages in-4°, contenant un article politique signé H..., une profession de foi littéraire signée E. G. D. ; enfin, un feuilleton de M. Jules d'O..... Cette feuille, rédigée par des jeunes gens, pour des jeunes gens, paraissait devoir être religieuse et modérée. Nous la signalons aux collectionneurs ; elle est peut-être aussi rare que *le Salut public* de Champfleury, c'est-à-dire introuvable.

346 — P. La correspondance de paris. — Nous avons sous ce titre une feuille du 17 mai, imprimée sur papier de soie, et destinée évidemment aux journaux des départements. Gérant : Emile Pauchet, rue Saint-Anne, 63 ; autre gérant : E. Rascol.

347. — La famille, *moniteur des assurances et des intérêts sociaux*. Rédacteur-gérant : Honoré Arnoul ; collaborateurs : Charles Girrebenk, L. Belmontel, Langlois ; bureaux, rue Taitbout, 38. — Ce journal est de la fin d'août ou du 2 septembre. Il paraissait tous les samedis.

348. — La sibylle, brochure en vers qui devait paraître périodiquement ; elle porte en tête ces mots : *Ce que l'on ne voudrait que l'on sache*. Signée Bony. Chez Mazarguille, rue du Four-Saint-Honoré, 12. — Je parcours en vain les deux pièces de vers qui composent ce recueil, et je n'y trouve pas même une bêtise amusante.

Septembre.

349. — L'impitoyable, *journal de tous les abus publics*. Rédacteur en chef et seul rédacteur : Victor Letellier, fondateur de l'ex-journal *l'Artisan*. En collaboration : tout le pays. Rue du Petit-Carreau, 32. — Devait paraître le dimanche et le jeudi. Le premier numéro du 3 septembre contient un long programme tout-à-fait insignifiant. M. Letellier avoue qu'avant le 24 février il ne croyait pas la république possible en France. Et maintenant ?

350 — P. L'ordre, *revue universelle et quotidienne*, du 1er septembre, je crois. — Tentative monarchique qui n'a pas eu de suite. Chez Lange Lévy.

351 — S. Le socialisme dévoilé, par Gustave Biard. — Dialogue entre un socialiste et un

bourgeois. Comme bien vous pensez, le bourgeois est un égoïste corrompu qui se convertit peu à peu, et devient socialiste sans le savoir. M. Biard définit le socialisme en disant que c'est *l'industrie humaine en recherche d'une législation*. Il conseille au bourgeois de se faire l'imitateur du peuple plutôt que son bourreau. Vraiment ces socialistes sont incorrigibles ; ils prétendent savoir mieux que nous ce qu'il nous faut, et cependant ils sont tous de la plus complète ignorance, de la plus flagrante mauvaise foi. Leur grand cheval de bataille est celui-ci : Le peuple, c'est nous ; or, nous voulons ; donc le peuple veut. Vous, le peuple; messieurs les socialistes ; allons donc !...

352. — LA VOIX DE LA RÉPUBLIQUE, *némésis de* 1848, par V. de Feréal. — Satire hebdomadaire faisant l'apologie des insurgés de Saint-Méry. Rue Michel-le-Comte, 13. Sans date.

353. — LE GRAIN DE SABLE, *revue microscopique et populaire*. Rue du Dragon, 12. — Deux pièces de vers, par Bathilde Bouniol. — Honnêtes, modérées et mal faites.

354. — LE PATRIOTE FRANÇAIS, *journal hebdomadaire*. — Prospectus in-4° d'un journal qui devait paraître le 1er octobre. — Gérant : Louis Derouet.

355. — JOURNAL DES POSTES. — Du 1er septembre. — Chez Pillet, fils aîné. Rue des Grands-Augustins, n° 7.

356. — LE GUIDE DES ÉLECTEURS, journal politique, mensuel. — Donnant les professions de foi des candidats à la représentation nationale. — Canard insignifiant.

357. — JOURNAL DES PAUVRES. — Rédacteur-gérant-fondateur : Louis Deplanque. — Fondateurs-adjoints : d'Alton-Shée, de Boissy. — Journal mensuel. Rue de Sèvres, 111. — Ayant pour devise : LIBERTÉ, *travail*, *propriété*, *association*. — Organe du *libéralisme* républicain, sans mélange de socialisme. — C'est la ligne que suit le *National*.

358. — L'ÉCHO NATIONAL, feuille mensuelle (du 12 au 15 septembre) ; gérant : Baranton. — Rue Bergère, 20. — Prospectus d'un journal conciliateur et modéré. — Politique vague et incolore. — Cette feuille a tout l'air d'une spéculation en faveur de la candidature de M. Benjamin Delessert fils.

359. — LE PEUPLE REPRÉSENTANT, *journal mensuel*. — Encore un *canard* de cet Alexandre Pierre. — Socialisme modéré par peur, ignorance et spéculation.

360. — LA MISÈRE *vaincue par l'œuvre de M. Roux, vicaire des Quinze-Vingts*. — Sur le verso de cette feuille on lit :

361. — LE RAPPORT, *par M. Roux, sur le faubourg Saint-Antoine*; c'est, comme on le voit, un double *canard* de ce même : Alexandre Pierre.

362 — P. L'ÉTOILE DE FRANCE, *revue mensuelle*. — In-f° de 2 feuilles. — Du 14 septembre, signée : Escandre. — Manifeste-programme qui a paru à la suspension de la *Gazette de France*. Rue du Doyenné, 12.

363 — P. L'ÉTOIE DE LA FRANCE. — Du 17 septembre. — Continuation de la *Gazette de France*.

364 — S. LE PEUPLE. — Rédacteur en chef : P. J. Proudhon. Administrateur : Ch. Fauvety. — Gérant : G. Duchêne. — 1er spécimen, en septembre, un autre et le 1er numéro en octobre, numéros 4 et 5 en novembre. — A partir du 23 novembre, d'hebdomadaire qu'il était, ce journal devient quotidien. — C'est toujours *le Représentant du peuple*; mêmes hommes, mêmes rédacteurs, mêmes doctrines : *la propriété c'est le vol ; Dieu c'est le mal !*

Cette feuille a pour épigraphe : *plus d'impôts ; plus d'usure ; plus de misère ; le travail pour tous ; la famille pour tous ; la propriété pour tous ; qu'est-ce que le producteur? — Rien ! que doit-il être ? — Tout. Qu'est-ce que le capitaliste ? — Tout, que doit-il être ? — Rien.* — Collaborateurs : J. Amédée Langlois ; Philippe Faure ; Ch. d'Amyot ; J. Benoît, représentant ; Alfred Darimon ; Pardigon ; Louis Ménard ; etc. Bureaux : rue Montmartre, 154.

365. — L'ANCIEN ET LE NOUVEAU MONDE. — *L'âge d'or, ou le règne de la véreté, pour constituer le royaume des élus aussitôt des adhérents*. — D'où sort cette publication et que nous veut-elle ? — C'est la plus étrange, la plus bizarre, la plus fantastique, la plus incompréhensible que nous ayons jamais vue. — 6 pages in-4° chargées de matières. — Rue Saint-Etienne-Bonne-Nouvelle, n° 15. — La première page est datée du 29 avril, la seconde, intercallée au milieu, porte la date du 6 avril, et la dernière est signée du 16 mai, sans nom d'auteur, et rien qui puisse le faire connaître. — C'est probablement tout un système nouveau de réforme sociale ; voici ce que nous pouvons en extraire de plus curieux :

« *Base matérielle humanitaire.*

« 1° Une poste aux lettres à un prix modéré et le même pour tous ;

« 2° Une presse universelle nommée *la Vérité* (journal) ;

« 3° Une banque divine, éternelle et universelle ;

« 4° Un livre d'actions ou livre de caisse ;

« 5° Un livre de conscience pour Dieu, incessamment relu et incessamment corrigé.

« Toutes réponses ou observations de qui que ce soit seront toutes insérées dans le journal *la Vérité* qui est à fonder :

La vérité, voilà le grand sauveur du monde;
Ce n'est pas par effroi que je cache mon nom ;
Dieu seul cause ma crainte, et me ris du démon
Qui gouverne ici-bas ; si je prends l'anonyme,
C'est pour mieux réussir à Dieu payer la dîme.
JUSTE, *Génie des anonymes.*

« Tout l'argent de l'emprunt devra être mis dans une lettre franche de port et à l'adresse de M. le directeur du Comptoir national, pour être porté au compte-courant au nom JUSTE.

« Mettre sur l'adresse : *chargé pour l'âge d'or. — Malheur à qui dérobera un centime !*

« Si nous réussissons l'argent appartiendra à Dieu et à tous les citoyens. Cet argent servira à établir une banque divine dans chaque ville de France et possessions françaises au-dessus de 4,000 âmes.

« Nul ne pourra disposer de cet argent divin, cet argent étant à tous.

« L'argent ne pourra pas avoir d'autre destination que celle ci-dessus et détaillée dans ces écrits, à moins qu'à titre d'avance pour la MERRE (nouveau mot, substantif féminin désignant la patrie). Dans tous les cas, avec l'approbation générale des citoyens ou enfants.

« Que chacun s'aide un peu et *Dieu fera le reste*. Demandez ! sollicitez ! propagez ! ! !

« C'est un bonheur de demander pour tous et c'est agréable à Dieu. JUSTE. »

Les pages 5 et 6 contiennent la table des matières de l'*Ancien et le Nouveau-Monde*, divisé en vingt chapitres. Voici les dernières lignes de ce prospectus :

« Pour nous, quelques privilégiés, membres de la société, c'était un rêve, une illusion d'abord ; mais depuis que nous avons lu les écrits sacrés, nous sommes convaincus, parfaitement convaincus, que tout ce qui est annoncé peut se réaliser facilement et rassurer tout le monde, avec certitude d'être pour toujours heureux.

« Dans un mois tout le monde croira à cette réalité qui aujourd'hui est impossible à prévoir : donc un mois de patience.

« *Signature des* ANONYMES. »

Nous avons vu et tenu cette fantastique publication, mais nous n'avons pas eu le temps de la lire en entier. Les extraits que nous en donnons sont pris dans une revue qui s'appelait *les Drapeaux de la Presse républicaine*.

366. — LES DRAPEAUX DE LA PRESSE RÉPUBLICAINE se publiaient rue de la Banque, 20. — Quatre livraisons seulement ont paru, c'eût été le plus complet, le plus exact, le mieux fait des comptes-rendus de la presse depuis février, il reproduisait jusqu'à la physionomie typographique des titres de journaux. Malheureusement l'ordre alphabétique qu'il avait adopté le forçait à rester incomplet ou à publier sans cesse des suppléments, à moins encore de faire tenir chaque compte-rendu sur une page, c'est-à-dire sur un *carton*.

367 — S. LA LOTERIE DÉMOCRATIQUE ET SOCIALE. Premier et unique numéro d'un projet socialiste que nous examinerons plus tard.

368 — S. LES MONTAGNARDES, *satires politiques*; première à Cavaignac, par Eudes Dugaildon. Nous en avons déjà parlé précédemment, celle-ci a paru seule et sous la forme de *canard*, voilà pourquoi nous la mentionnons ici.

OCTOBRE.

369. — JOURNAL DE LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE. Directeur-gérant : Maistrasse. Feuille insignifiante que nous n'avons ni vue ni lue.

370. — LA MAIRIE. *Mémorial des fonctionnaires municipaux*, in-8°, 3 feuilles et demie, un volume chaque année : Marc Aurel, rue Richer, 20.

371. — LA PROVINCE, grand journal politique quotidien. Prospectus, signé Ch. Méril.

372. — LA QUINZAINE, *journal des besoins usuels* (format grand in-4°) faisant connaître toutes les découvertes, tous les progrès de l'industrie et de l'agriculture : rue de l'Abbaye, 14. Le premier numéro devait paraître le 15 août.

373. — THE LUCIFER *english and french monthly newspaper*. Le lucifer anglais et français, par le citoyen Buchoz Hilton, colonel des voltigeurs de la Charte en 1830, président du club des Jacobins en 1848, avenue de Neuilly 17 *bis*. Ce prospectus avec vignette a pour titre : Grande apothéose de son ex-Majesté Louis-Philippe premier et dernier roi des Français.

374.—LA FEUILLE DU PEUPLE. Paraissant tous

les dimanches, imprimée chez Schneider, in-4°.

375. — Le napoléon. *Journal mensuel*, avec vignettes, cul-de-lampe, etc., etc. Il reproduit d'après l'auteur de *Napoléon apocryphe*, l'étymologie que l'on donne au mot *Napoléon* écrit en caractères grecs et décomposé de la manière suivante:

Napoleon	Napoleon
Apoleon	détruisant
Poleon	des villes
Oleon	le lion
Leon	des peuples
Eon	allant
On	étant

Ces mots sans suite se rassemblent ainsi pour former un sens: Napoléon le lion des peuples, va prenant les villes sur son passage.

Le Napoléon sort encore de l'officine de M. Alexandre Pierre; nous y lisons un article sur et contre les *canards* et les fabricants de *canards*, et le signalement du journal *la Guillotine* qu'il ne faut pas confondre avec le *canard* de ce nom; le journal *la Guillotine* est imprimé à l'encre rouge sur double feuille format du *Siècle*. La première page entourée d'un large filet rouge: gérant, M. Desmarets.

376. — Paris et les départements, *journal des voyageurs du commerce*, donnant tout ce qui peut intéresser le commerce; tous les dimanches, 2 feuilles in-4°, rue Richer, 20. Gérant: Mallen.

377. — Le crédit. Le spécimen de ce journal a paru en octobre. Le premier numéro est du 1er novembre. Rédacteur en chef: Ch. Duveyrier, l'ancien saint-simonien. Voici sa déclaration de principes:

« Nous ne relevons que de Dieu, de notre conscience et du peuple.

« Indépendant du pouvoir, du système, des partis, nous avons sous toutes les bannières des amis et des ennemis.

« Ni la république des sans cœur, ni la république des sans-culottes.

« Nous voulons une république humaine, intelligente, industrielle, libérale, magnanime? une république que les prolétaires défendent, que les banquiers créditent, que les rois respectent, que les peuples envient, que les femmes et les prêtres bénissent, et que les poëtes un jour puissent chanter. »

C'est dans *le Crédit* que fut publiée la lettre de M. Odier à M. Dufaure, et la réponse de ce dernier en faveur du général Cavaignac. Gérant: Léopold Amail, rue Montmartre, 154.

378 — S. L'écho des marchands de vins, *des vignerons et des ouvriers*. Spécimen, du 20 octobre. Le premier numéro devait paraître le 1er novembre, au comité des boissons, rue de Chartres, 7. Gérant: C. Genoux, dont nous avons déjà parlé comme auteur de mauvaises chansons socialistes. Nous trouvons aussi dans ce journal un chant rustique de Pierre Dupont, qui avait du talent quand il n'était point démocrate socialiste, car il se préoccupait plus du *beau* que du *vrai*. Depuis, il lui est arrivé ce qui arrive fatalement à tout artiste qui cherche le *vrai* et non le *beau*; il ne trouve plus ni l'un l'autre. L'artiste est fait pour sentir et non pour raisonner; comme la raison est absolue, comme son caractère est d'être impérative, aussitôt qu'elle s'introduit dans le sentiment elle l'absorbe, elle l'étouffe; elle tue l'imagination. C'est ainsi qu'à propos de la vigne, M. Pierre Dupont vient nous parler de l'Angleterre et de la *perfide Albion!*

L'Echo des marchands de vins paraît être l'organe du comité central des boissons dont voici les principaux membres: Félix Lebreton, Hamelin, Devers, Dourlans, Peccatte, Roblin, Rollet, Happey, Collas, Blacher, Couverchelle, François de Rueil, Chenu; il pourrait bien se faire que cette association fût plus socialiste qu'elle n'en a l'air. Ainsi nous trouvons dans les annonces recommandées, le nom de M. Paul Rochery jeune, communiste sans talent, et celui de M. Villegardelle, trop connu pour ses doctrines anti-sociales; ajoutons encore M. Charles Baudelaire qui veut se débarrasser des *limbes*, poésies socialistes, et M. Jules de la Madelène, qui serait rédacteur en chef s'il fallait en croire le *Croque-Mort de la Presse*.

L'Echo des marchands de vins contient un long projet de décret proposé par M. Félix Lebreton, vigneron, président du comité des boissons, marchand de vins en gros, à Sèvres. Ce journal annonçait comme devant paraître au 1er novembre, et dans la même administration:

379. — Le républicain, *journal politique, commercial et agricole*. — « Par l'importance et la variété de sa rédaction, dit le prospectus, cette feuille est appelée à se placer au premier rang des grands journaux. » A la bonne heure, voilà qui est parler franc! Est-ce que M. Claude Genoux, dont nous aimons mieux le nom que le talent, en eût été rédacteur en chef?

380 — S. La sentinelle des travailleurs.

— *Fondé l'an premier de la République démocratique.* Daté de Rouen et imprimé à Rouen. Cependant ce journal a été publié et vendu à Paris, rue Grammont, 13. Le n° 24 est du 3 juillet; il paraissait quatre fois par semaine. Gérant : Léon Salva, avec cette épigraphe de Lamennais :

« *Le peuple peut avoir des couches laborieuses, mais il n'avorte jamais.* »

381. — L'INTÉRÊT PUBLIC, *feuille d'annonces de la mutualité des commerçants et des fabricants de Paris et des départements.* Directeur de la *mutualité* : Gabriel Bollier. Gérant : F. de Chorié. — Ce journal spécial d'annonces et de sottises a un feuilleton signé Jacques de Heming, qui doit être d'un jeune collégien de Gigondas. Du 26 octobre. Tous les jeudis. Rue de Grenelle-Saint-Honoré, 33.

NOVEMBRE.

382 — S. LA RÉVOLUTION DÉMOCRATIQUE ET SOCIALE. Rédacteur en chef : Ch. Delescluze. Directeur : A. Dalican. Rue Damiette, 1. Du 7 novembre.

Ce journal est le nouvel organe officiel du citoyen Ledru-Rollin. Voici quelques extraits de son programme :

« En élevant une tribune nouvelle à l'enseignement du peuple, en arborant le drapeau de la révolution démocratique et sociale, les fondateurs de cette œuvre de propagande témoignent suffisamment de leurs principes et de leurs espérances. Que pourraient-ils ajouter à cette formule sortie du sein des masses, consacrée tout à la fois par l'assentiment général et par les attaques passionnées des factions contre-révolutionnaires. N'est-elle pas la traduction véritable du dogme de nos pères, et le titre qui brille en tête de notre feuille n'est-il pas de ceux qui obligent à toujours.....

« Nous voulons :

« L'éducation gratuite commune et obligatoire;

« Abolition des contributions indirectes;

« Reprise par l'Etat des banques, des chemins de fer, des canaux et des mines;

« Substitution de l'impôt direct et progressif à tous les impôts que nous a légués la royauté;

« Abolition de tous les octrois;

« Consécration du droit au travail avec toutes ses conséquences;

« Soumission aux impôts de la dette publique;

« Abolition du remplacement militaire et réorganisation de l'armée; collation de grades dans une certaine limite par le concours et l'élection;

« Révision des codes; réforme de la magistrature, réforme hypothécaire et financière, application du jury aux procès civils;

« Révision des lois de douanes;

« Révision des lois administratives;

« Révision de la constitution pour arriver notamment à la suppression du pouvoir présidentiel, dangereuse image de la royauté. »

Ce programme, comme on le voit, est complet; c'est celui de la Montagne, de la République rouge, de la démagogie. C'est celui de tous les hommes de désordre et d'anarchie, qui n'osent pas se dire socialistes, ou qui sont trop ignorants pour l'être. C'est celui des intrigants et des peureux qui comptent sur les hommes flottants de tous les partis. C'est enfin celui des révolutionnaires qui veulent désorganiser la société pour organiser la révolution en permanence.

8 *Novembre.*

Renaissance de la LIBERTÉ, après une double mort violente. — Organe spécial de M. Louis-Napoléon Bonaparte. Rue Bergère, 20. Gérant: Mouillard (n° 445 de la collection).

383 — S. LE VRAI CATHOLIQUE, *journal de la réforme religieuse et sociale.* Directeur-gérant : Elisée Lecomte, ancien rédacteur du *Journal de Genève* et du *Réveil de l'Ain.* Mensuel. Rue du Faubourg-Saint-Denis, 15. — Feuille protestante, socialiste et presque insignifiante.

384 — S. LE DÉFENSEUR DU PEUPLE, *journal mensuel.* — C'est un long et volumineux programme communiste que nous étudierons si il y a lieu dans la seconde partie de ce travail. Rue de l'Arbre-Sec, 20. Gérant : Narcy. Rédacteurs : F.-Ch. Sairans, P. Rimant, etc.

385. — LA LANGUE DE VIPÈRE, *chronique mensuelle des petitesses de nos grands hommes.* Rue Coquillière, 15. Rédacteur-gérant : J. Jacques. — L'écrivain qui se cache sous ce nom prétend faire connaître tous les jours ses principes dans des publications plus sérieuses; celle-ci, dit-il, a pour objet de discuter les hommes. Et en effet elle est consacrée tout entière à la critique de nos fonctionnaires républicains. A propos de M. Jules Bastide, nous lisons :

« Un gouvernement d'impuissants ne pouvait

évidemment se faire représenter au-dehors que par un eunuque.

« Hier les corrompus, aujourd'hui les incapables; à quand donc les hommes d'Etat? »

Cependant *la Langue de vipère* n'est pas une méchante langue. Elle attaque aussi bien M. Thiers que M. Ledru-Rollin; elle pique aussi fort le petit père Marrast que le père de Genoude; pour qui est-elle donc?

386 — S. Le réformateur, *journal de la ligne viticole et de tous les intérêts de l'agriculture et de l'industrie nationale*. Rue Menars, 12. Gérant : Oct. Déchevaux. — Spécimen mal fait et complétement nul d'une feuille républicaine et socialiste qui regarde le *bien-être* comme la condition fondamentale de la moralité et de la liberté. Le premier numéro devait paraître du 20 au 30 novembre.

Dans ce travail, nous avions uniquement pour but de faire connaître l'esprit des journaux publiés depuis février, et de révéler ainsi aux lecteurs les tendances, les sentiments, les doctrines qui s'agitent dans les bas-fonds de la société. Nous voulions donner un fil conducteur au milieu du dédale de nos révolutions, et tâcher de soulever un coin du voile qui recouvre encore l'avenir. Pour cela, nous avons cherché avec soin et scrupuleusement réuni toutes les publications de la presse; nous supposions que chaque feuille nouvelle devait être l'expression d'une idée nouvelle.

L'exactitude avec laquelle nous avons rempli notre tâche est venue changer, pour certains lecteurs, la nature de ce travail. On a voulu y voir un catalogue complet et raisonné de tous les nouveaux journaux. C'est en effet la nomenclature la plus exacte et la plus complète qui ait encore paru.

Mais notre but n'ayant jamais été de dresser un catalogue à l'usage des collectionneurs, on comprend que dans une revue aussi longue et qui présente autant de difficultés, il ait pu se glisser des fautes, des inexactitudes, des erreurs, et, malgré tout, quelques omissions. Nous avons dressé une table des matières qui, en facilitant les recherches, nous permettra de rectifier les articles inexacts. Nous allons maintenant réparer les omissions que nous avions faites à dessein, et à cause de la nullité de ces feuilles sans date, sans signature et sans valeur.

387. — Le choléra-morbus, *moyens de s'en préserver*. Rue de la Harpe, 45. — Canard médical classé, on ne sait pourquoi, dans les journaux.

388. — Les Judas de la république. *Feuille populaire*, publiée par Édouard Houel, rue du Rocher, 6. En tête est un timbre de la *société du progrès libre universel, fondateur Ed. Houel*. Ce canard contient: un long article socialiste, une chanson de M. Étienne Arago, différents articles pour ou contre la légitimité; il parle aussi d'une médaille représentant M. Crédit, c'est-à-dire Henri V.

389. — Plus de bourreau. Canard imprimé sur papier rouge, portant en tête n° 1, et le timbre du citoyen Édouard Houel. Il contient un fragment de Victor Hugo contre la peine de mort, et une ode de M. de Lamartine sur le même sujet.

Le même canard a paru aussi sous le titre de:

390. — La peine de mort, *jugée par Victor Hugo et Lamartine*. N° 1, rue du Rocher, 6, et place de la Bourse, 13.

391. Les pommes de terre *au boisseau*. Nouvelle stupidité du citoyen Alexandre Pierre, à propos des dernières élections.

392. — Le baillon. Publication du citoyen Édouard Houel, contenant le discours du citoyen Ledru-Rollin au banquet du Châlet, discours suisse ultra-montagnard; cette feuille est donc de la fin de septembre; elle s'appelle *le baillon*, pour étouffer, dit-elle, *cet aboyeur à voix rogue, ce hurleur dont la marchandise dégoûtante repousserait le crochet du chiffonnier philosophe* et qui venait de publier:

1° *La vraie raie publique* dont nous avons parlé précédemment;

2° *La lettre d'un ours*, dont nous ne dirons rien, et

3° *La réponse d'un cochon* qui reproduit textuellement la lettre d'un ours. Ces deux canards sortent de l'officine du citoyen Alexandre Pierre. Ils contiennent la défense de M. Émile Barrault, à propos de sa lettre à M. de Lamartine; c'est toujours du socialisme et voilà pourquoi cela s'appelle *lettre d'un ours* ou *réponse d'un cochon*; nous sommes trop bien élevés pour démentir l'auteur.

393. — La guerre. — Ceci est une dissertation en faveur de la guerre; nous aimons mieux relire le beau chapitre de De Maistre sur le même sujet, et nous vous engageons à en faire autant. Feuille signée Henri Carred, imprimée chez Bautruche.

394. — La nouvelle Némésis, *satire poli-*

tique, sans nom ni date. — Première semaine, *le Rappel*, imprimé chez Vrayet de Surcy.

393. — PROFILS RÉVOLUTIONNAIRES. — Publication périodique éditée par Victor Bouton, rue des Noyers, 52. Elle contient, en effet, les profils ou plutôt les silhouettes assez vagues de nos principaux révolutionnaires; mais elle offre des renseignements précieux sur les hommes d'aujourd'hui et sur ceux de demain.

396. — LETTRES CONTEMPORAINES, titre collectif que M. Emile Barrault a donné à ses publications. Nous les examinerons dans la seconde partie de notre travail, spécialement consacrée au socialisme.

397. — PHYSIOLOGIE DU RÉACTIONNAIRE. — Canard insignifiant et nul que nous enregistrons parce qu'il annonçait la publication d'un nouveau journal, sous le titre assez significatif de :

398. — LES BONS BOURGEOIS, *journal quotidien, poli, sociable et sanitaire*, imprimé chez Bautruche.

399. — LETTRES RÉPUBLICAINES, revue périodique, imprimée chez Paul Dupont. — Elle porte pour épigraphe : *Guerre à la réaction! guerre à l'anarchie!* Une seule livraison in-8°.

Nous pourrions encore enregistrer une grande quantité de lettres, canards, pamphlets et autres feuilles d'une existence très-éphémère, qui auraient sans doute paru périodiquement, malgré la loi sur la presse, si le public avait voulu les encourager; mais, dans l'impossibilité de marquer avec précision la limite qui sépare le *journal* du *canard*, nous croyons devoir clore ici la liste de ces publications douteuses et reprendre celle des journaux.

400. — LA QUEUE DE ROBESPIERRE; *journal mensuel*. — Rue du Bouloy, 26. — Gérant : Alfred Monbrial de Bassignac. — Le premier numéro, quoique postérieur à juin, est daté du 14 mars, sans doute pour pouvoir faire paraître d'autres numéros sans cautionnement. — Le nom du gérant-rédacteur nous dit assez que cette feuille devait être socialiste-révolutionnaire. (Voyez *la Bouche d'acier*.)

401. — L'ARGUS était un petit journal de théâtres, né en 1844, mort en mai 1848. — Depuis février il s'était avisé, lui aussi, de parler politique. — Gérant : Porcyre. — Rédacteur : Raimond Deslandes.

402. — BULLETIN DES CHEMINS DE FER ET DE LA NAVIGATION; spécimen d'un journal qui doit paraître mensuellement. — Place de la Bourse, 12. — Gérants : Panis et Martin.

Le Lampion ayant été suspendu le 21 août, il reparut le 24, sous le nom de : *la Bouche de fer*.

Saisi de nouveau, il allait reparaître sous le titre de :

403. — PIPELET-LUSTUCRU, lorsqu'il fut pour la troisième fois saisi et arrêté sous presse. — Dans ce numéro même il s'annonçait déjà pour le 26, sous le titre de : *la Bouche d'airain*, et pour le 27, sous celui de : *la Bouche d'acier*, titre qui fut pris plus tard par M. Alfred Monbrial de Bassignac, démagogue sans talent, et père de *la Queue de Robespierre*, dont nous venons de parler.

404. — LA BANQUE DU PEUPLE. — C'est un bulletin du citoyen Proudhon, sans date ni signature, ayant pour but de préparer la fondation de la fameuse banque du peuple. — Feuille du 1er octobre, qui devait reparaître quelquefois. — Rue du Faubourg Saint-Denis, 25.

405. — L'AUSONIO, *revue hebdomadaire des intérêts italiens*. — Gérant : H. Marotte; rédacteur en chef : Léopold Isoard; in-8°; chez Comon, quai Malaquais, 15, et rue Taitbout, 12.

406. — L'ARCHE D'ALLIANCE; *revue catholique*, par David et Marrion. — Depuis février elle a éprouvé, je crois, d'importantes modifications.

407. — LA PRESSE PARISIENNE. — Catalogue inexact et mal fait de tous les journaux publiés à Paris depuis février; signé Henri Izambard. — Il compte 383 feuilles périodiques nouvelles, mais dans ce nombre figurent plusieurs anciens journaux, et beaucoup de nouveaux catalogués sous plusieurs chiffres, pour de simples modifications dans les titres. — Nous citerons entre autres *la Tribune*, dont nous donnons les six transformations successives, *la France républicaine*, *la Commune de Paris*, comptée trois fois, *le Peuple français*, etc., etc.

408. — LA SORCIÈRE RÉPUBLICAINE n'est autre chose que *M. Pipelet*, dont nous avons parlé précédemment. Elle a été envoyée par ballots dans plusieurs départements.

409. — REVUE DE L'ÉDUCATION NOUVELLE, *journal des Mères et des Enfants*. — Grande galerie des Panoramas, n° 16. — Du 1er novembre. — Rédacteur en chef : Jules Delbruck, socialiste phalanstérien, qui écrit quelquefois dans *la Démocratie pacifique*.

410. — REVUE COMIQUE, *à l'usage des gens sérieux*. — Boulevard des Italiens, 2. — Rédacteur en chef : A. Lireux. — Collaborateurs : Caraguel, Taxile Delord, Nadar (prononcez Félix

Tournachon), etc., etc. — Cette revue était dévouée quand même au général Cavaignac ; on la disait même subventionnée par lui. Ceci est d'autant plus probable, qu'elle avait fort peu de bon sens et point du tout d'esprit, ce qui ne peut s'expliquer que par un vice d'origine, une cause rédhibitoire, réelle et sérieuse.

A propos de cette revue, nous allons parler de l'école qu'on a nommée, on ne sait trop pourquoi, l'école des gens d'esprit.

L'école de *l'esprit* et l'école du *bon sens* se touchent par mille côtés, et cependant elles n'ont rien de commun. L'école de l'esprit est dépourvue de bon sens, et l'école du bon sens manque complétement d'esprit; mais toutes deux doivent aboutir quelque jour à la recherche du bien-être, à la question du ventre, et par conséquent au socialisme. Toutes deux sont d'une ignorance absolue et systématique ; toutes deux ont la prétention de parler politique, philosophie, art, littérature, religion, sans avoir jamais étudié ces choses et sans y croire; elles prétendent les discuter d'instinct !

L'école de *l'esprit* est plus amusante que l'école du *bon sens* ; elle a quelquefois de l'esprit, souvent de l'originalité, toujours du grotesque. Elle compte de nombreux adeptes, car depuis qu'avoir de l'esprit est devenu une profession, un métier, on a appris à devenir homme d'esprit.

Il y a l'esprit de mots, l'esprit de sentiments et l'esprit de pensées. L'esprit de mots c'est celui qui court et après lequel on court depuis Voltaire et Rivarol. L'esprit de sentiments se trouve chez Molière, Beaumarchais et Jean-Jacques. C'est dans Pascal et Montesquieu qu'il faut chercher l'esprit de pensées. En ce moment nous ne parlons que de l'esprit de mots ; il y a plusieurs méthodes de le rencontrer après un travail de quelques années ou de quelques mois :

1° L'antithèse ou l'opposition ; exemple : *Revue comique à l'usage des gens sérieux*; comme si le comique s'adressait aux idiots ou aux insensés !

2° Le paradoxe, qui est toujours l'envers d'une vérité plus ou moins originale ;

3° Le proverbe ou la maxime arrangés d'une manière bizarre;

4° Le grotesque et les accouplements monstreux de mots ou d'idées impossibles et contradictoires, etc., etc.

A l'aide de ces procédés on est homme d'esprit, journaliste et représentant du peuple ; on a devant soi une carrière politique, une position, un avenir. On devient voltairien et l'on peut passer sa vie à refaire *le Charivari*, *le Dictionnaire philosophique* ou *Candide*.

Si maintenant *tout le monde* a plus d'esprit que Voltaire, comme on le répète sans cesse, pourquoi ne nous délivre-t-on pas de l'esprit des gens d'esprit? Comment se fait-il qu'en France, un sot, ayant un peu de mémoire, devienne tout-à-coup un homme d'Etat? Il y a là quelque chose de ridicule et d'incompréhensible. Pour être un grand homme, il suffit de combiner d'une certaine façon les mots du dictionnaire; est-il étonnant, après cela, que nous ayons tant de héros, de prophètes et de dieux !

Après l'école de l'esprit, la plus dangereuse pour les jeunes gens, c'est l'école du *doute*. Ne croire à rien, ne rien faire, affecter un scepticisme absolu à l'égard des sentiments les plus vrais et les plus naïfs, comme envers les pensées les plus sérieuses et les idées les plus grandes ; tel est à peu près le programme de cette école qui nie tous les hommes, discute tous les talents et fait semblant de mépriser toutes les gloires. L'école du *doute* est la conséquence naturelle et logique, le prolongement en quelque sorte de l'école du *paradoxe*, qui n'est elle-même, comme nous l'avons dit plus haut, qu'une sous-classe de la grande école de *l'esprit*.

Ainsi ballottés entre le bon sens, le paradoxe et le doute, j'ai vu les esprits les plus robustes succomber après un contact de quelques années avec ces différentes écoles. Je n'en sais qu'un jusqu'à présent qui ait la force de résister à toutes ces influences corruptrices en se tenant soigneusement à l'écart, c'est M. Chennevière. Les autres se perdent ou se perdront lentement.

Mon but, on doit le voir, en écrivant ceci est de montrer pourquoi et comment le médiocre, le trivial, le commun, s'introduisent fatalement dans la littérature. Nous sommes destinés à n'avoir qu'une génération d'écrivains de second ordre. C'est un fait qu'il est important de bien constater, afin de comprendre que si les hommes de talent naissent à toutes les époques, il ne leur est pas toujours possible de se produire. L'athmosphère qui les entoure, l'air qu'ils respirent, le milieu dans lequel ils vivent, les absorbent souvent et les tuent, et jamais époque n'a présenté ce phénomène avec autant de gravité que la nôtre.

Si je passais en revue la plupart des jeunes gens qui cherchent à se produire, je pourrais

montrer comment ils sont tombés dans la lutte, comment ils ont perdu peu à peu ce qu'ils avaient d'original et de naïf dans le cœur.

Le premier qui se présente c'est Tournachon, lisez Nadar dans *la Revue comique*. On dit qu'il a eu du talent autrefois. Je ne l'ai point connu à cette époque ; mais depuis il est arrivé du paradoxe au doute, du doute au bon sens, et aujourd'hui le voilà socialiste, démocrate rouge ; quelque jour il essayera du roman, comme je veux dire, dans le genre M. Eugène Sue.

M. Théodore de Banville a pris au sérieux l'école du paradoxe. Son amour exclusif de la forme l'a poussé à vouloir ressusciter le paganisme, et il ne s'aperçoit pas qu'il est chrétien malgré lui, sans le savoir ; il a du talent en vers, mais rarement de l'esprit en prose ; cependant sa grande préoccupation c'est de chercher l'esprit, et dans cette recherche il perd ce qu'il a de vrai, de bon, d'original dans le cœur.

A force de louer dans Champfleury l'esprit qu'il n'a pas, on lui fait perdre celui qu'il a, et celui qu'il a vaut infiniment mieux que celui qu'il veut avoir. Ses premières nouvelles ont quelque chose de vrai, de naïf, de sincère, qu'il ne trouve plus aujourd'hui parce que l'école du doute l'a conduit à douter même de son talent et des sentiments purs et vrais qui sont la vie de l'âme.

Murger était poëte ; maintenant il ne croit plus à rien ; cependant il lutte encore contre lui-même et se demande sans cesse s'il sera quelque chose, s'il sera lui, ou s'il se donnera corps et âme à l'école Alfred de Musset, la pire de toutes les écoles, celle qui traîne tout dans le ruisseau.

Pierre Dupont avait fait quelques beaux vers. Le contact de l'école républicaine du non-sens l'a rendu démocrate socialiste. Aujourd'hui, ce n'est plus que le chanteur officiel des banquets révolutionnaires.

Jules de la Madelène avait écrit quelques jolies choses avant la révolution de février ; mais il était né démocrate, et voilà qu'il s'est jeté à tête perdue dans le socialisme. Qu'est devenu son talent ? Où est allée toute cette poésie qu'il avait dans le cœur ?

Charles Baudelaire ou Baudelaire du Fays, ou Pierre Defays, a fait deux volumes de critique sur les salons de 1845 et 1846, une nouvelle, *la Fanfarlo*, beaucoup de vers et quelquefois de beaux vers ; aujourd'hui nous voyons annoncé, dans *l'Echo des Marchands de vins*: *les Limbes*, pour paraître le 24 février à Paris et à Leipsick. Ce sont sans doute des vers socialistes et par conséquent de mauvais vers. Encore un devenu disciple de Proudhon par *trop* ou *trop peu* d'ignorance.

Je pourrais en citer dix autres ; mais je ne veux vous parler que de ceux dont vous rencontrerez plus souvent les noms. Tous, depuis quelques mois, semblent avoir perdu la tête, ne plus croire à la littérature et se jeter dans le socialisme, sans voir que le socialisme est la négation absolue de l'art. Tout ceci n'est-il pas bien triste ? Que pouvons-nous attendre de l'avenir ?

Et moi, qui les aime tous beaucoup plus qu'ils ne s'aiment entre eux, ne dois-je pas leur dire qu'ils se perdent et qu'ils se noient sans espoir ? ne dois-je pas signaler aux lecteurs qui veulent étudier la maladie morale de notre époque, les causes qui étouffent le talent dans son principe et transmettent le mal d'une génération à une autre ? Je n'ai pas eu d'autre but.

DÉCEMBRE.

411. — LA FRATERNITÉ UNIVERSELLE, spécimen en novembre, 1er numéro en décembre, portant la date du 1er janvier 1849, *organe de la vérité sous la protection des travailleurs, journal de morale et d'économie politique*. Rédacteur en chef : Jules Radu. — Les bureaux étaient autrefois passage Jouffroy, 16 ; mais, depuis la nomination du président, on les a transportés place Vendôme, 6. — Ce journal serait-il l'organe officiel de la philosophie de M. Louis-Napoléon ? Il contient le programme obscur d'une république modérée. Si M. Louis-Napoléon allait être trop républicain, que diraient les six millions d'électeurs qui l'ont nommé ? Cette feuille publie en outre :

412. — FEUILLETON DE LA FRATERNITÉ UNIVERSELLE, brochure in-8° de 32 pages, contenant le compte-rendu de l'Académie des sciences morales et politiques et des fragments du *Mémorial de Sainte-Hélène*.

413. — LE PANTHÉON DÉMOCRATIQUE ET SOCIAL, par Auguste Salières. — Ce nom, vous le savez, est synonyme de démagogie. — Rue Montorgueil, 36, tout près du *père Duchêne* et du citoyen Thuillier.

414. — LA LANTERNE HISTORIQUE, *revue des gens politiques depuis 1793 jusqu'à nos jours*. Le 1er de chaque mois, par Marius Canniès, rue Rambuteau, 84. — Cette publication est antérieure, je crois, à juin.

415. — LA TRIBUNE, *journal des beaux-arts*, paraissant tous les dimanches. 7e année, rue des Petites-Ecuries, 47. Godefroi, administrateur; rédacteur en chef: Ludovic de Marsay. Publication devenue politique après février.

416. — LA PRESSE DU DIMANCHE, rue Coq-Héron, 3. 2e année. Gérant : A. Dumont — S'est vendue quelquefois dans les rues.

417. — LE PROGRÈS SOCIAL, *organe des idées napoléoniennes et des intérêts populaires*, paraissant une fois par mois, place de la Bourse, 13. Propriétaire-gérant : Hamel. — Le numéro spécimen est un appel en faveur de Louis-Napoléon.

418. — LE PAYS, *revue du peuple, politique, littéraire, industrielle et agricole*. Rue Vanneau, 38. Directeur-gérant : Hippolyte Cocheris; collaborateurs : A. de Kervegen, Ch. Dupressoir. — Cette feuille illustrée était une spéculation en faveur de la candidature de M. Louis-Napoléon.

Le 23 décembre, nous avons vu le spécimen d'un journal quotidien s'appelant aussi :

419. — LE PAYS, *organe des volontés de la France*. — Feuille d'un républicanisme douteux, vague et sans importance Bureaux, rue Montmartre, 11; rédacteur en chef : Ed. Alletz; gérant : de Douville. 1er numéro, 1er janvier.

420. — LE PERSIFFLEUR, *journal mensuel de la république démocratique et sociale*. Rédacteur en chef : Laroche, quai Pelletier, 36. — Cette feuille du 14 décembre est absurde, quoique écrite en patois inintelligible.

421. — LE ZÉPHIR, *bagatelle à la main dédiée aux dames*, rue Saint-Louis, 21. — Ce journal, ayant la forme et l'utilité d'un écran, est de la fin de 1847. Depuis on a publié :

422. — L'ÉVENTAIL RÉPUBLICAIN, *journal des Dames*, boulevard du Temple, 90. Rédacteur : Christian. — L'*Eventail* n'est qu'une copie du *Zéphir*; même dessin, même vignette, même forme, même inutilité; il avait trois abonnés dont il a pris soin de léguer les noms à la postérité reconnaissante :

M. Galoup, avocat, officier de l'Université, rue d'Ulm, 22;

M. Jules Lamarque, homme de lettres, *auteur d'une révolution française*, rue Dauphine, 17;

M. Delarue, propriétaire, rue de l'Echiquier, 15 et 17.

Collaborateurs : Jules Latier et Jules Lamarque.

Ce journal contient le programme des théâtres du 1er avril; il a la forme d'un éventail, imprimé sur papier très-fort, dentelé et destiné à recevoir un manche. Il est double et s'ouvre comme un journal ordinaire.

Les abonnés étaient rares, mais il était devenu plus rare encore que ses abonnés. Les canardiers, pour exploiter les collectionneurs, ont publié une feuille de théâtre tout-à-fait insignifiante, appelée *l'Eventail*. Elle ne ressemble que par sa nullité à celle dont nous parlons.

423. — LE LABOUREUR, *journal politique de l'agriculture et des campagnes*, rue des Fossés-Montmartre, 6. Rédacteur-gérant : Fedix. — Spéculation en faveur de la candidature de M. Louis-Napoléon.

424. — JOURNAL DU TRIBUNAL DE COMMERCE *et de la bourse*. — Rue Monthabor, 9. Gérant : A. Conchy. N° 2, du 4 décembre.

425. — LE BOSSU, *journal satirique français publié à Londres*. 103, Fleet Street. Hebdomadaire, le n° 8 est du 11 novembre. *Le Croque-Mort de la presse* prétend que ce journal est rédigé par le citoyen Lucien de la Hodde dont on connaît les nombreuses infortunes après février et la fuite à Londres. M. de la Hodde avait à la fois et jusque pendant la lutte servi et trahi les deux partis, la *police* et la *réforme* qui le payaient toutes deux, l'une comme agent, l'autre comme gens de lettres; nous renvoyons le lecteur aux mémoires de Caussidière pour plus amples renseignements sur ce citoyen. Il y trouvera aussi des révélations curieuses sur le nommé Charles Marchal dont nous avons parlé plusieurs fois. Voici comment s'exprime le citoyen Caussidière :

« Un des plus effrontés, Charles Marchal, arrêté après les événements du 15 mai, se fit conduire chez M. Crémieux et fut relâché lorsqu'il eut décliné sa qualité de mouchard. Il se promenait toujours dans la salle des Pas-Perdus, s'introduisant familièrement dans toutes les conversations.

« Un jour il m'accosta pour causer. — Vous êtes Charles Marchal, lui dis-je? — Oui répondit-il. — Vous êtes le n° 580; débarrassez-moi de votre présence.

« Je prévins M. de Larochejaquelein, quelques jours après, des fonctions de cet estimable citoyen, qui cherchait à le *moutonner*.

« Sous Louis-Philippe, Charles Marchal avait offert ses services a M. Delessert, alors préfet

de police; il demandait un million pour assassiner le duc de Bordeaux.

« J'ai de l'éducation, écrivait-il, et du liant; « je me présenterai à lui avec un grand train, « avec un luxe aristocratique, et je finirai par « pénétrer dans son intimité. Le hasard et mon « courage feront le reste. »

« Je lus, en marge de cette lettre, l'apostille suivante de la main de M. Delessert. « Si ce « misérable reproduit sa demande, mettez-le « en arrestation. »

« Si je fais cette révélation, c'est que Charles Marchal avait eu l'impudence de solliciter l'emploi de secrétaire à la Préfecture, et de demander à l'Assemblée nationale une pension, comme ancien détenu politique ayant rendu des services à la cause républicaine. Effectivement, il a été condamné à la prison pour une brochure contre Louis-Philippe, et son procès révéla qu'il était à la solde de la cour. Cette attaque inqualifiable contre son royal protecteur avait été déterminée par le refus d'une somme d'argent. »

426. — Les petits livres rouges *de la science politique, démocratique et sociale par un ami du peuple.* Le premier numéro de ce recueil qui doit en avoir douze, est consacré à prouver que la France est démocrate; il est assez bien fait quoique socialiste et démagogue. Sans nom, sans date, sans signature. Au bureau, cité Trévise, 16 *bis.*

427. — La paroisse, *moniteur des églises*, du 24 décembre, hebdomadaire; rue Saint-André-des-Arts, 59. Gérant : Ch. Letournel. — Ce journal assez insignifiant promet de ne pas s'occuper de politique, nous verrons bien s'il tient parole; rédacteur du feuilleton : Prosper Léotard.

428. — La lanterne, *journal démocratique et social des écoles.* C'est je crois la résurrection de la *Lanterne du quartier latin.* Rédacteur : Antonio Watripon, 85, rue de l'École-de-Médecine. Le numéro que nous avons sous les yeux donne le compte-rendu du banquet démocratique et social des écoles; c'est de la démagogie et de l'ineptie toutes pures. Il contient des lettres de Barbès, Raspail, Albert, Louis Blanc, Caussidière, Flotte, George Sand, Adèle Esquiros; toasts de : Colins, Vinçard, Gauthier, Proudhon, Ledru-Rollin, Félix Pyat, Morhéry, représentants du peuple; de : Babut, Pégaurié, Hubart, Paul Justus, Samazeuilh, Fonvielle, Redon, Avrillon, Lévy, Dallidet, Watripon, etc.; poésies de : Pierre Dupont, Lachambaudie, André Lemoyne, Bongarre.

Tout cela ne vaut pas :

429. — Le pot aux roses, *journal mensuel*, rue Coquillère, 15. M. Blavé, rédacteur-gérant. Feuille socialiste et mal faite.

430. — Le croque-mort de la presse qui enregistre tous les journaux morts ou vivants, depuis février. C'est le travail le plus complet et le mieux fait, après le nôtre, je crois. Les renseignements qu'il donne sont exacts et pris avec soin. Il n'a pas enregistré tous les journaux publiés soit à Paris, soit dans les départements, mais il en signale beaucoup. Nous recommandons cette publication aux collectionneurs; c'est la seule jusqu'ici qui dise avoir vu.

431. La guillotine, la vraie guillotine, celle dont parle M. Bauchart dans son rapport, et qui contenait une liste de proscriptions et de décapitations. — La police, avertie à temps, aurait arrêté, dit-on, la distribution de cet *honnête* journal.

432. — Revue universelle, journal de la politique, de la littérature, des arts, des sciences et des tribunaux. 20 mars 1848, in-8°. Rédacteurs : Charles Tissot, Pierre Ducange, Paturle, Rennepont, Jacque, Ornano, Pauline Sydners. — Petite revue pleine de bonnes intentions et de mauvaises choses. Rue de Surène, 29.

433. — L'école politique du peuple, journal des travailleurs des villes et des campagnes; mensuel. Décembre. Palais-National, 148. Gérant : Meunier (sans doute Louis-Arsène Meunier, que nous connaissons déjà). Il y a un article signé C. A. C., et un extrait d'une brochure inédite du citoyen Delasiauve. — Bonnes intentions aussi, mais trop de république. Ce journal voit les causes de tous nos maux dans l'ignorance, et il a bien un peu raison; s'il disait l'ignorance et l'immoralité, nous serions tout-à-fait de son avis. Mais il n'ose pas avouer que le peuple est corrompu parce que son rédacteur est légèrement socialiste. Encore un qui ne fera jamais ni grand bien, ni grand mal. Passons.

434. — Le passe-temps, revue critique illustrée des mœurs, des arts et de la littérature. Quelques numéros en novembre. Rue Sainte-Apolline, 6. Rédacteur-propriétaire-gérant : Florentin Lefils. — Que voulez-vous dire d'un journal qui s'appelle le *Passe-Temps*, et qui ne contient absolument rien, surtout si comme moi vous connaissez l'auteur pour un brave et hon-

nête homme rempli de bonnes idées, mais mauvais littérateur?

435. — Le travail affranchi. — Enfin voici venir les socialistes que je cherchais depuis si longtemps; François Vidal, Alphonse Toussenel, Victor Meunier, Léopold Graffin, Pierre Vinçard, tous protestants de l'école de Fourier, phalanstériens qui, après avoir navigué trop longtemps sur la mer de limonade gazeuse, vont constituer à eux seuls une petite église dont ils seront les prêtres et les servants, les sacrificateurs et les victimes. La *Travail affranchi* est un journal socialiste hebdomadaire qui paraît le 7 janvier 1849. Il deviendra mensuel dans quelque temps, et l'année prochaine on n'en entendra plus parler; c'est pour cela que nous l'enregistrons ici. Bureaux : rue des Saints-Pères, 16; gérant : Léopold Graffin.

Ici s'arrête notre liste. Mais en rédigeant la table des matières, nous aurons sans doute beaucoup d'oublis à réparer. La plupart des publications qui vont suivre n'avaient pas été portées par nous dans les *journaux*, parce qu'elles ne nous paraissaient pas en valoir la peine,ou parce qu'elles sont d'une périodicité douteuae. Cependant M. Rougier les ayant fait entrer dans sa collection, l'une des plus complètes que nous ayons feuilletées, nous croyons devoir l'imiter et faire profiter nos lecteurs des précieux renseignements qu'il a bien voulu nous communiquer. Ils se joindront ainsi à nous pour remercier ce zélé collectionneur de l'obligeance vraiment plus que républicaine et fraternelle avec lesquelles il nous a permis de fouiller et de consulter ses richesses bibliographiques.

436. — Association libertiste, ou *Embrigadement moral de la société*, par Pinto, fondateur du libertisme, frère aîné des croyants. Rue du Marché-Saint-Honoré, 15. Du 29 septembre. — Le libertisme est une sorte de religion du bon sens à l'aide de laquelle, dit l'auteur, tout despotisme et toute anarchie sont désormais impossibles. Ah! qui nous délivrera du despotisme de l'ignorance et de l'anarchie des sots?

437. — Album de l'ouvrier, paraissant tous les jours. Chez Maur, rue du Jardinet, 8. Deux numéros.

438. — L'Afrique française, journal des intérêts politiques et civils de l'Algérie. Trois fois par semaine. Gérant : M. Montagne père.

439. — A bas le socialisme, pamphlet, par Debray aîné. Chez Pintiau, rue Transnonain, 15.

440. — L'avenir républicain, journal des intérêts démocratiques; liberté, ordre, émancipation, progrès. Passage des Panoramas, galerie Montmartre, 16. Prospectus seulement (cité par le *Croque-Mort de la presse*. — Douteux).

441. — L'an mil huit cent quarante-huit, poëme historique en douze chants, par Marc-Emile Reverchon, dessins de Ch. Mettais. Deux livraisons publiées en novembre.

442. — Les affiches républicaines ont d'abord paru en livraisons périodiques. On les a ensuite réunies en un fort volume compacte, produisant la plupart des affiches qui ont été placardées dans Paris depuis la catastrophe de février.

Argot et jargon *des filous*. — Quoique les collectionneurs aient cru devoir introduire ce canard dans les collections, nous n'en persistons pas moins à le repousser. Cette feuille, imprimée d'un seul côté, contient en six colonnes le vocabulaire des prisons, que M. Alexandre Pierre venait d'aller étudier sur les lieux.

443. — Bulletin de censure, index français. — Nous le mentionnons ici, parce qu'il est devenu une revue critique et raisonnée des ouvrages socialistes. Nous n'avons pas besoin de le recommander à nos lecteurs; cette revue des journaux publiés depuis février fera, nous l'espérons, son éloge et son succès.

444. — Bulletin des lois *de la République française*. — C'est l'ancien *Bulletin officiel des Lois*. A l'Imprimerie nationale.

445. — Le cauchemar des intrigants politiques, revue mensuelle, critique et philosophique, par J.-B.-H. Munier.

446. — La casquette du père duchêne, pamphlet socialiste, par Alfred de Bassignac. Rue Messine, 7.

447. — Catéchisme républicain, principes de philosophie, de morale et de politique universelle, à l'usage de tous les peuples. Chez le F.·. Sedillot B.·. C.·., rue des Noyers, 31.

Le courrier français a eu un Bulletin du soir du 1er juillet, signé X. Durieu.

448. — Le démocrate, semaine sociale et républicaine. — Propriétaires, fondateurs et rédacteurs uniques : d'Alton-Shée et Frédéric Gérard, ancien maire provisoire de Montrouge, actuellement rédacteur à la *Révolution démocratique et sociale*; quant au citoyen d'Alton-Shée, le plus nul de tous les pairs de France, il est assez connu par son socialisme ultrà-dé-

magogique. C'est ce qu'on appelle un homme *avancé*.

Documents pour servir à l'histoire. Révolution de 1848. Liberté de la presse. Une feuille, par Emile de Girardin. — C'est l'histoire de la mise au secret et de la petite vengeance du *National*.

449. — L'Éventail, journal de la littérature et des modes. Rédacteur en chef : Maximilien Perrin.

450. — L'Écho des instituteurs. Hebdomadaire. Directeur : Louis-Arsène Meunier.

451. — L'Écho agricole. Rédacteur en chef: A. Pommier.

452. — L'Écho des employés. Mensuel, novembre. Directeur : T. Larade.

453. — L'Écho des journaux. Du 25 octobre. Revue hebdomadaire, in-8°. Fellens frères. Rédacteur en chef : docteur Marfell.

454. Le foyer dramatique. Passage Radziville, 33 et 35. — Ancien journal qui a eu aussi ses premiers Paris et ses entre-filets politiques depuis l'accident de février.

455. — La France nouvelle, journal de M. Alexandre Dumas, c'est-à-dire nul et insignifiant, modéré plutôt qu'honnête. Du 26 mai, alors qu'il abandonna la *Liberté*. Place de la Bourse, 11.

La gazette de France s'appelait en juillet : Journal des droits de tous et du vote universel; en août : Journal de l'appel au peuple; en octobre : Journal de l'appel à la nation. Fin juillet, la seconde édition s'appelait : *Gazette de France*, bulletin du soir.

La gazette des affaires est un journal lyrique qui existe depuis onze ans. *Office de Publicité*, rue Richer, 23.

Histoire d'un mois, du 25 juin au 25 juillet, par Emile de Girardin.

Le brulot *de la Méditerranée*, journal des intérêts algériens, paraissant deux fois par semaine. Première année. Numéro 37, du 3 septembre. Directeur : L. Perchain fils (paraît depuis fin avril).

Le bonheur public, prophétie de Michel Nostradamus, édité par Girault de Saint-Fargeau. Du 30 septembre (non périodique).

Le beau nez rouge, canard que personne n'a vu, et dont tous les collectionneurs s'inquiètent (n'a pas existé).

Bulletin phalanstérien du 17 septembre. C'est un appel fait par la *Démocratie pacifique* pour réchauffer le zèle de ses adhérents.

456. — Le courrier du soir, *nouvelles de la journée*. Ce journal devait avoir deux éditions, une le soir et une à onze heures du matin; celle du soir a seule paru le 20 mars. 11, rue de la Monnaie. Gérant : Sirrasse. Les nos 2 à 5 ont paru, sous le titre de *la Dépêche*, courrier du soir.

457. — Le conciliateur, *nouvelles du jour*. Ce journal est la continuation des *Nouvelles du jour*, feuille née le 19 juin. Au 7 juillet (n° 19), elle s'appelle le *Conciliateur*, et le 29 juillet, elle devient le *Spectateur républicain ;* il y a dix-huit numéros sous le titre de *Nouvelles du jour*, vingt-un sous celui de *Conciliateur*, et quarante-un sous celui de *Spectateur républicain*. Le *Conciliateur* devait avoir trois éditions, une le matin, une après la bourse, et la troisième après la séance.

458. — La commune sociale, journal mensuel des travailleurs. C'est du socialisme le plus intense : A chacun selon ses besoins, physiques, moraux et intellectuels; de chacun selon ses forces et ses facultés. Rédacteurs : Eugène Fombertaux et Gabriel Charavay; décembre. Rue Hautefeuille, 30.

459. — Une contemporaine, biographie et intrigues de George Sand, avec une lettre d'elle et une de M. Dudevant, par Brault. Ignoble pamphlet que nous avons lu autrefois et dans lequel l'auteur reproche à Mme Sand de lui avoir enlevé sa fille. 1re livraison en mars ou avril, 8 pages in-8°.

460. — La colonne républicaine. Il existait autrefois un journal bonapartiste appelé la *Colonne*, qu'est-il devenu? Celle-ci se compose de deux lettres maçonniques du citoyen P. Cassagne, F.·. M.·., à la gloire de la république française et du gouvernement provisoire. S'il prend fantaisie aux collectionneurs de se procurer tous ces papiers, il nous faudra bientôt un catalogue plus volumineux que celui de la Bibliothèque royale, qui n'a jamais été fait, mais qui aurait pu l'être.

461. — La constitution comme je la voudrais, avec des débats imaginaires, par Louis Emar. Numéro spécimen en octobre, passage de l'Opéra, 7. Socialiste ignorant, comme ils le sont tous.

Conseils de guerre. Procès des insurgés de juin. 1re livraison du 22 août, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 19, avec le portrait en pied de l'accusé.

Le diable boiteux, journal politique, véri-

dique, charivarique, dramatique, etc. Spécimen du 3 mai, par E. Gigault de la Bedolière. Ce journal devait paraître le 16, mais son titre ayant été pris par un autre, il s'appela le *Diable rose* et fut envoyé avec l'*Indépendant*, dont le spécimen est du 15 mai.

Du sang! *pourquoi du sang!* par Auguste Barbet, Palais-Royal, 215.

Le daguerréotype républicain, recueil de lithographies numérotées.

Le diable, journal cité par le *Diable boiteux*, de Michelet, et qui aurait été publié fin mai.

Le diable, journal français publié à Londres.

Le diable vert, cité par l'*Arlequin démocrate* (en juin).

Dictionnaire démocratique, manuel du citoyen, par Francis Wey. 1re livraison. 160 pag. in-8°.

Les djinns, satires politiques, publiées à Alger, par Désiré Léglise.

L'espérance est un journal religieux qui existe depuis dix ans.

L'évangile de paris, dédié aux citoyens des départements, publication démocratique et sociale, 100 livraisons; Landoin, éditeur; en décembre.

L'estafette est quotidienne depuis le 1er mars; elle publie, en outre, un Bulletin du soir.

L'empereur. On a annoncé un journal bonapartiste sous ce titre.

L'europe littéraire et artistique, in-4°; rédacteurs: Rafaël Pelez et A. de Rostaing.

462. — La fraternité. Les collectionneurs indiquent une *Fraternité*, par Mallarmé, monteur en bronze. Nous croyons que ce journal est ancien; ce doit être la *Fraternité* de 1845, organe du communisme. Ce Mallarmé est le même qui s'est présenté aux élections et qui a fait discuter sa candidature.

La feuille éternelle, par J.-B. Madrolle, n'a eu qu'un numéro.

Le nouveau figaro, programme des théâtres, journal quotidien du soir.

463. — La france religieuse, rue Notre-Dame-de-Lorette, 33. Directeur: Leo-Lespès, revue mensuelle, in-8°.

464. — Le guide des fiancés, journal d'annonces, qui est envoyé *gratis* tous les lundis aux fiancés des deux sexes; 1re année, rue Favart, 4. Directeur: de Villemessant. C'est la copie exacte du *Journal des Fiancés*, qui existe depuis quatre ans, et que je viens de recevoir pour étrennes. C'est assez vous dire, ami lecteur, que je vous invite à assister à mon mariage, et surtout à être tous les parrains de mon premier né, qui s'appellera: *Philosophie de la politique moderne*.

465. — La guillotine (voilà un rapprochement qui ne me sourit guère). Il y a eu trois *Guillotine*, assure-t-on: la *vraie*, que personne n'a vue ni lue; une première contrefaçon avec un filet rouge, et une seconde contrefaçon avec un bois représentant Louis-Philippe.

Les grands jours de la république, par Mme Louise Colet. 1re journée, le *Peuple*, chant patriotique; chez Jules Laisné. Du 24 mars.

Galerie des hommes célèbres *français et étrangers*, en 1848.

Gazette administrative, journal des intérêts administratifs, ouvert à tous les vœux et à toutes les réclamations. Numéro 9, du 11 mars, rue Richer, 12; rédacteur en chef: M. Solon, qui non-seulement est un légiste remarquable, mais aussi un homme politique et un écrivain distingué.

Le grinche. On assure que ce journal satirique et montagnard se distribuait dans certains clubs avant l'insurrection. Nous n'en croyons rien. C'est pour préparer encore quelque grossière spéculation.

Les hommes du jour, leurs paroles et leurs actes; Emile de Girardin, par Larcher (du 26 août).

Les humanitaires; Prométhée ou le Martyr de Sainte-Hélène, par Grégoire Boué; en vers. Rue du Bouloi, 26.

Les journées illustrées de la révolution de février, publication périodique. Aux bureaux de l'*Illustration*.

Journal de paris. 14e année. Gérant: A. Thiboust.

Journal des commerçants et des industriels, écrit par eux-mêmes. Chez Charpentier, galerie d'Orléans, 16. Gérant: Mercier. Du 16 janvier. J'ai vu deux numéros de ce journal, qui contenait des caricatures contre Odilon Barrot et les banquets.

Journal des travaux publics, bulletin officiel des adjudications administratives, rue Grange-Batelière, 22. Nous n'avons pas besoin de dire que ce journal est antérieur aux malheurs de février. 7e année.

Journal général de l'instruction publi-

QUE ET DES CULTES, chez Paul Dupont, rue de Grenelle-Saint-Honoré, 55.

JOURNAL DES THÉATRES, 9, rue de la Boule-Rouge. Rédacteur en chef : Victor Herbin ; gérant : J. Prieux.

LE LIBRE-ÉCHANGE, rue de Choiseul, 8. Gérant : Ch. Coquelin (2e année).

466. — LE LORGNON DU DIABLE, bibliothèque populaire et républicaine, par les citoyens D... et Ch. Lefebvre, faubourg St-Martin, 169. En mai. Il existait autrefois un petit journal de théâtres, de coulisses et de tout ce que vous voudrez, qui s'appelait le *Lorgnon du Diable* ; celui-ci est-il son parent, son allié ou son ami ? M. Ch. Lefebvre nous paraît faire de la littérature bien mystérieuse et presque clandestine. Pourquoi cela ?

467. - LE MESSAGER DES THÉATRES ET DES ARTS, par MM. A. Lireux, A. Denis, H. Monnier, Champfleury, etc. ; journal bien fait, mais qui n'ose pas encore faire de la critique sérieuse, et traiter MM. Gozlan, A. de Musset, Emile Deschamps, Mary Lafont, etc., etc., comme ils le méritent. Il faut en finir avec cette littérature de bourgeois, habillée de paradoxes ; allons ! du courage ! et ça ne sera pas long !

MANIFESTE DE LA LIGUE SOCIALE. Feuille communiste et démagogique ayant la forme d'un journal. Pamphlet ultrà-socialiste, sans nom ni date, imprimé chez Boulé ; collaborateurs : Arthur de Bonnard (l'épicier véridique), Junius, Logenvre, etc.

LE MUSÉE PARISIEN, publication périodique, chez Aubert, place de la Bourse.

LETTRE de Louis-Napoléon au peuple de France, par Théodore Staines, rue Notre-Dame-des-Victoires, 5.

L'OMBRE de l'empereur, rue Coquillière, 15.

LETTRE à M. L. Bonaparte, par Emile Barrault, 5e lettre, 7 septembre, rue du Coq, 4.

LETTRE au général Cavaignac, par Victor Warnod. Opinion de M. Senard relativement au peuple et au gouvernement provisoire, du 11 août, galerie Richer, 9.

LETTRE d'un citoyen des États-Unis d'Amérique, sur la présidence de la république française.

PROGRAMME de l'école phalanstérienne, rédigé par Victor Hennequin.

LE RÉVEIL du peuple, dédié aux ouvriers de Paris et des départements, rue Coquillière, 15. Cette maison, rue Coquillère, est spéciale pour toutes les publications socialistes, communistes, démagogiques et ultrà-révolutionnaires, c'est le dépôt des rouges ; succursales : Alexandre Pierre, rue des Noyers, et Lévy, place de la Bourse.

NOTRE HISTOIRE, revue hebdomadaire, rue des Petites-Écuries, 47, par Francis Lacombe, L. de Marsay, A. de la Fizelière ; etc.

468. — JOURNAL DE LA MARINE, des colonies et de l'Algérie, rue d'Alger, 3 ; tous les cinq jours ; rédacteur : Léon Guérin. Bureau : à la Tente, Palais-Royal ; numéro 1er sans date au commencement de mars.

LE JOURNAL DE PARIS, qui paraît et disparaît quelquefois, s'est appelé aussi le *Nouvelliste*, le *Bon Sens*, ancien *Vert-Vert*, toujours portant : 14e année.

JOURNAL DES COTILLONS. Sous ce titre a paru un canard chantant, par le citoyen Guillemain, rue de Seine.

JOURNAL ET ÉCOLE des peintres en décors, rue des Noyers, 47. (Inconnu).

JOURNAL D'UN DÉPORTÉ, lettre à ma mère, sans nom ni date ; canard d'octobre.

LE JOURNAL DU PROGRÈS et du crédit public nous est inconnu.

LETTRES AU PEUPLE, par George Sand ; 1re lettre : *Hier et aujourd'hui*, en mars ; 2e lettre : *Aujourd'hui et demain*. Ces lettres sont devenues plus tard : la *Cause du peuple*.

LETTRE au général Cavaignac, par F.-C. Damery.

PREMIÈRE LETTRE à l'Assemblée nationale, par une réunion de prolétaires, sur les changements à apporter dans nos institutions pour procurer le bien-être à tous les Français. Démocratique, sans signature.

LE LAMPION RÉPUBLICAIN. Sous ce titre, le citoyen Aug. Cannes a fait paraître trois publications ultrà-démagogiques, rue de Cléry, 51.

PREMIÈRE LETTRE du père Lefebvre ; monarchique.

LES MOUSTIQUES RÉPUBLICAINES, par le même, 30 novembre.

LETTRES PARISIENNES, à M. Lamennais, signée Carloman.

LETTRES RÉPUBLICAINES, par Daniel Hern (comtesse d'Agout), qui a publié l'année dernière un mauvais livre démagogique et socialiste.

469. — MÉMOIRES D'UN INSURGÉ. Publication in-8°, voir le *Gamin de Paris*.

470. — LA MONTAGNE, journal mensuel socialiste, par les rédacteurs du *Monde*.

NÉMÉSIS DE 1848. Voir la *Voix de la république.*

NOUVEAU CATÉCHISME républicain, comme le catéchisme républicain.

L'OMBRE DE L'EMPEREUR, par J. Macé, socialiste anti-napoléonien.

L'ARC-DE-TRIOMPHE président, par le même.

LES OMBRES CHINOISES, recueil périodique de vignettes.

LES PROLÉTARIENNES, par S. Lapointe, Charles et Colinet Deslys (voir l'*Organisation du travail*).

LA PRESSE. Bulletin du soir; gérant : Émile de Girardin.

LE PROPAGATEUR du commerce, rue de Provence, 14. Journal d'annonces, 2e année.

LE PROPHÈTE RÉPUBLICAIN, almanach du peuple pour 1849, rue de Seine, 32, par L. C.

PAROLES D'UN MORT, par Olinde Rodrigues, saint-simonien, l'ami des femmes.

LE PORTEFEUILLE, revue internationale, passage Jouffroy, 44 ; gérant : Levèque, un numéro a paru, dit-on, le 29 février, c'est le numéro du *Portefeuille diplomatique*, qui était prêt sans doute, et dont le service aura été fait.

LE PANORAMA de la littérature et de l'illustration, imprimé chez Schneider ; c'est je crois une variété de la *Bibliothèque des romans* à 20 centimes, qui a réédité depuis peu tous les mauvais livres du dix-huitième siècle. On appelle cela la liberté de la presse : le *Sopha*, les *Bijoux indiscrets*, les *Liaisons dangereuses*, etc. Ce recueil doit former deux volumes, il se publie chez Gustave Havard. C'est un nom vraiment prophétique pour éditer de semblables publications.

Le *Journal la Presse et la candidature de M. Louis-Napoléon Bonaparte*, les *Trois chapeaux de l'empereur*, le *Neveu de l'oncle*, par Louis Voitelain, imprimeur. — *Conseils d'un vieillard, etc., etc.*, feuille de caricatures contre le prince Louis.

PARIS INDUSTRIEL, moniteur des chemins de fer, et des compagnies d'assurances, 15, Faubourg Montmartre ; rédacteur en chef : Charles Desolme (cinquième année). Voir l'*Esprit du peuple.*

LE PAPILLON, journal des spectacles, nous est inconnu (doit être un ancien journal).

LE PRODUCTEUR VITICOLE est, je crois, un journal de la veille, organe de la délégation provinciale ; c'est un procès récent qui nous a révélé son existence.

LE PEUPLE. Comme nous l'avons indiqué dans la table des matières et dans le texte, le premier prospectus de ce journal remonte au mois de mai 1847. En octobre 1847, il est devenu le *Représentant du peuple* ; au 28 février, il y a encore eu une tentative de *Représentant du peuple* (numéro 10), qui se rattache à la même rédaction. Enfin, nous avons eu le *Représentant du peuple* qui a vécu quelques mois, et nous avons maintenant le *Peuple* de P.-J. Proudhon. On remarquera que, dans le premier prospectus du mois de mai, le citoyen Félix Pyat devait être le collaborateur de son ami P.-J. Proudhon. Il y a même une lettre d'adhésion qui offre quelque curiosité depuis que ces deux grands citoyens se sont traités en *chiffonniers* dans les couloirs de la chambre. Ces révolutionnaires sont tous de même ; ils ne savent pas être socialistes entre eux, et ils veulent au nom de la *fraternité* nous imposer le *socialisme*... à coups de poing sans doute !

LE RAT DE CAVE. Rue Fontaine-St-Georges, 25 ; gérant : Béville. Hebdomadaire avec un dessin. Il porte en tête, deuxième année.

REVUE-GAZETTE DES THÉATRES, par Aug. Lireux et A. Denis. Rue Sainte-Anne, 55. (Dix-neuvième année.) Devenue le *Messager des théâtres.*

471. — LA RÉPUBLIQUE DE 1848. Publiée à Bourges et à Paris.

472. — LE REPRÉSENTANT DU COMMERCE. Journal des commerçants et des commis voyageurs. Place de la Bourse, 36. Du 5 novembre ; gérant : Al. Mayer.

473. — LA RÉFORME ADMINISTRATIVE. Place de la Bourse, 10 ; rédacteur en chef : A. Ménard ; administrateur : A. Conquet. Tous les jeudis. Numéro 22 du 5 octobre.

474. — LE SUCCÈS. Nous ne croyions pas à l'existence de ce journal lorsque nous avons écrit l'article du *Gamin de Paris ;* mais en consultant nos notes prises sur les journaux eux-mêmes, nous pouvons affirmer qu'il a été publié, rue Saint-Louis, 46, par Aug. Collin et Eug. Wœstyn.

LA SENTINELLE. Journal des intérêts de l'armée. Rue Rumfort, 15 ; rédacteur en chef : Hyppolite de Mauduit ; collaborateur : le major Mussot. Tous les cinq jours (quatorzième année).

475. — LE VOYANT DE 1848. Echo des temps passés, présents et futurs. Rue Cléry, 51. Octobre. Vilfroy. Boulevard Bonne-Nouvelle, 42.

476. — Le vieux cordelier de 1848. Gazette de la révolution sociale. Rue des Vieux-Augustins, 12; gérant : Marcel Deschamps. Le premier numéro est du 18 mai; in-4°. Il y en a un autre du 28, format double.

Le vrai républicain est un journal de Lyon. 20 mars; rédacteur : E. Vidal.

Remercions maintenant M. Delanchy, qui a eu la bonne obligeance de feuilleter toute sa précieuse collection et de nous donner les additions suivantes :

477. Gros jean, faisant de la haute politique à l'usage de la grisette et du conseiller d'Etat. Premier numéro sans date, ni indication de bureau, ni signature. (Canard.)

478. — Histoire politique de chaque semaine par le citoyen Maximilien Girac-Levey. — Première semaine; 1er avril; chez l'auteur rue Bréda, 2.

479. — Le radical. Numéro 1 du 2 avril. Rue de Provence, 14; signé : Constant Vernenil, blessé de février.

Ajoutons encore d'après le *Croque-Mort de la presse* :

La perruque sociale. — Numéro 1 en mai. — Journal-canard anti-socialiste. (Nous ne l'avons ni vu ni lu.)

Cours de droit social pour les femmes, par Jeanne Dérouin. Première livraison. 4, rue Miroménil.

Portraits républicains. Réponse aux profils révolutionnaires, par D. de Chavanay. (Novembre.)

La présidence. Projet de journal, par A. Lireux et H. Lurine. Annoncé pour le 1er juillet.

La présidence. Autre spécimen de journal annoncé en octobre.

Publicité permanente. Liberté, égalité, fraternité, solidarité et *Communauté* d'intérêt. Journal-affiche, par Reydemorande. Rue Sainte-Avoie, 63. (Sans date.)

La révolution. Organe de la société *Aide-toi*, publié à Biel, canton de Berne, et à Paris, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 22. Numéro spécimen vers le 14 décembre.

La révolution sociale. Pamphlet par Ed. Gorges. Numéro 1, 10 mars; numéro 2 vers le 1er avril; le numéro 3 devait paraître chez Sartorius qui est moins rouge qu'il ne le paraît. Cette feuille socialiste est devenue plus tard le *Journal du Diable*.

Revue sociale fondée par J. Terson, sous les tyrans. Ce socialiste a publié depuis : Les droits du peuple; et dans la *Réforme*, le Bulletin de la transportation; Le citoyen J. Terson est un combattant et transporté de juin.

Le salut public de Champfleury et de Charles Baudelaire n'est nullement monarchique, comme le dit le *Croque-Mort de la presse*, et il n'a que deux numéros; le premier sans vignette.

La ligne sociale. Annonce d'un grand journal socialiste-communiste. N'a jamais paru.

Satires populaires, par Jaugey. Deuxième satires en juin.

La sorcière républicaine; le *Croque-Mort* assure que l'*Avenir national* n'est pas la réimpression de la *Sorcière*, comme nous l'avons écrit d'après d'autres. Qu'est-ce que cela nous fait?

Souvenirs numismatiques de la révolution de 1848, par un membre de l'Institut. Six livraisons ont paru; la première le 19 octobre. Rue du 23 février, 31.

Le spectateur de londres. Journal français publié à Londres et à Paris.

Le suffrage universel devait paraître, mais n'a jamais paru.

Thémis. Satires républicaines, en vers, par F. Modelon. (Avant mai.) Numéros 1 et 2.

La comète. — Journal quotidien des intérêts vinicoles, agricoles, horticoles, sericoles, médicoles, apothicaricoles, scientificoles et archéolocoles. Chez Mme Citrouillard Dérouin, etc., etc. (Publication du *Tintamarre*.)

L'urne électorale. Canard sans valeur, par les mêmes : Ed. Houel, Delclergues, Guinet, etc. N'a pas été mis en circulation.

Le travailleur libre. Organe spécial des ouvriers des villes et des campagnes. Journal fondé pour la défense des idées socialistes; gérant : L. Boutinon, typographe.

La tribune des femmes. Prospectus d'un journal antérieur à la *Voix des femmes*; par les mêmes, avec les soins du docteur Malatier.

Nous pourrions encore, comme ont fait tous les catalogueurs, grossir notre liste d'un grand nombre de titres, faux, inexacts ou projetés. A quoi bon?

Ceux qui précèdent suffisent et au-delà à démontrer la folie, la sottise et l'ineptie de la presse contemporaine!

Les lecteurs comprendront pourquoi nous n'avons pas voulu enfler le chiffre des nouvelles publications périodiques, 480 en dix mois, n'est-ce pas assez?

Qu'ils veuillent bien ne pas oublier notre but, celui que nous sommes donné en commençant: démontrer que la société du *mal* est éternellement en guerre contre la société du *bien*, et que le *socialisme* n'est autre chose que l'ensemble systématique, des croyances, des idées, des doctrines et des moyens d'action dont cette société du mal veut se servir, au dix-neuvième siècle, pour anéantir la civilisation, renverser la croix du calvaire, et détruire les glorieuses destinées qui nous attendent!

Cette revue critique des journaux peut être regardée comme la preuve empirique, *ipso facto*, de l'immoralité et de l'ignorance des *socialistes*; nous démontrerons dans le *Bulletin de Censure* que toutes les formes, toutes les écoles du socialisme, comme le *socialisme* lui-même, sont la révolte la plus brutale et la plus grossière de la chair contre l'esprit, du fait contre l'idée, de la barbarie contre la civilisation et de l'homme contre Dieu!

Au moment de terminer notre travail, nous recevons de M. Rougier quelques renseignements nouveaux et curieux. Ainsi, le premier numéro du *Moniteur républicain*, imprimé chez Dupont, aurait paru, assure-t-on, sous le titre de DÉTAILS CIRCONSTANCIÉS *de tout ce qui s'est passé dans Paris depuis hier jusqu'à ce moment*. C'est d'ailleurs un canard assez insignifiant. Du 25 février.

LE MAGASIN POLITIQUE a eu au moins 5 numéros, Rue Saint-Benoît, 5.

Le numéro de l'*Assemblée nationale* que l'on vend aux collectionneurs comme le premier numéro de ce journal, est une réimpression postérieure et même assez récente. On agit ainsi à l'égard de beaucoup de feuilles qui passent pour très-rares.

NOTES A LIRE.

Le 9 août, vote du décret qui rétablit un cautionnement pour les journaux. Le 8 septembre, il est appliqué rigoureusement. Les journaux prennent alors le soin de se dire mensuels.

Du 27 juin, suspension de : l'*Assemblée nationale*, le *Lampion*, la *Liberté*, le *Père Duchêne*, la *Presse*, la *Vraie République*, l'*Aimable faubourien*, le *Napoléon républicain*, l'*Organisation du travail*, le *Pilori*, la *Révolution* de 1848.

La suspension est levée le 6 août. Les six premiers en profitent. Le 21, nouvelle suspension contre : le *Lampion*, le *Père Duchêne*, le *Représentant du peuple*, la *Vraie République*; le 24 août, suspension de la *Gazette de France*.

19 octobre, levée de l'état de siége. La *Gazette de France* reparaît.

Comme bibliographie de la presse, nous ne pouvons recommander à nos lecteurs que le *Croque-Mort de la presse*; c'est le catalogue le moins incomplet et le plus exact qui ait encore paru, quoique ne donnant aucun détail politique ou littéraire sur les journaux. Sans vouloir faire de réclame en notre faveur, nous croyons cependant notre travail bien préférable sous tous les rapports; c'est le seul qui offre l'ordre historique ou chronologique aussi exact que possible, en même temps que l'ordre alphabétique adopté par les autres.

En terminant, nous ne saurions trop répéter aux collectionneurs, qu'il n'y a point encore, à proprement parler, de journaux rares. Si quelques-uns apparaissent peu dans la circulation, c'est presque toujours parce que des circonstances particulières en ont arrêté la vente, mis les exemplaires sous séquestre ou sous les scellés, réuni toute l'édition dans la même main, etc; au surplus, la réimpression de toutes ces feuilles, en général, assez petites et contenant peu de matière, s'élève à un prix si minime que dix ou vingt collectionneurs au plus peuvent en faire les frais; c'est ce qui explique la quantité prodigieuse de réimpressions qui circule chez les marchands de journaux.

Enfin, ami lecteur, puisque la réaction lève la tête, vous nous permettrez bien d'emprunter quelques vers au *Journal des Rieurs*, pour fraterniser un moment avec les républicains de la veille, de l'avant-veille ou de naissance, avec M. Antoine le sans-culotte, avec les socialistes et les révolutionnaires de tous les partis, avec les rouges de toutes les nuances, en attendant qu'ils nous fassent *regarder par la fenêtre* (comme disaient leurs pères) :

Fraternisons, chers jacobins;
Longtemps je vous crus des coquins
Et de faux patriotes.
Je veux vous aimer désormais;
Donnons-nous le baiser de paix:
J'ôterai mes culottes.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des Journaux publiés depuis Février jusqu'à la fin de Décembre.

Les numéros qui sont en tête renvoient à ceux du texte. Les journaux sur lesquels nous n'avons point eu de nouveaux renseignements précis et certains, ne sont indiqués que par leur titre. C'est dire que nous renvoyons à l'article qui les concerne sans avoir de changements à y faire.

A

439. A BAS LE SOCIALISME, petit pamphlet; par Debray aîné, chez Pintiou, rue Transnonain, 15.

179. ABEILLE (l'), politique et littéraire. Moniteur de la semaine. 21 mai. Rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3. Gérant : A. Richet.

235. ACCUSATEUR (l') PUBLIC, par Alphonse Esquiros. Les dimanche et mercredi. Rue Monsieur-le-Prince, 28. Du 11 juin. 4 numéros. Gérant : Feuillâtre.

64. ACCUSATEUR (l') RÉVOLUTIONNAIRE, journal des ouvriers. Rue de Seine, 57. 2 avril. 24 pages in-12. Le propriétaire rédacteur : Douhet-Rathaïl.

442. AFFICHES (les) RÉPUBLICAINES.

438. AFRIQUE (l') FRANÇAISE, journal des intérêts politiques et civils de l'Algérie. Dimanche, mercredi et vendredi; gérant : Montagne père. Du 11 juin.

119. AGENDA PARISIEN, revue de la semaine, politique et littéraire. Le lundi. Du 8 mars. Imprimé chez Vrayet de Surcy. Rue des Trois-Frères, 9.

265. AIGLE (l') RÉPUBLICAINE, journal hebdomadaire. Rue de Seine, 32. Gérant : Guillemain. Le 2e numéro porte le titre de : *Paroles d'un revenant* ou *Lettre de l'Empereur à son neveu.*

208. AIMABLE (l') FAUBOURIEN, journal de la canaille. Rue Saint-Jacques, 98, et rue Mazarine, 70. Le jeudi et le dimanche. 5 numéros. Du 1er au 18 juin. J.-B. Siméon; collaborateurs : Jules Choux, Albert Xetzel, Charles Tondeur.

437. ALBUM DE L'OUVRIER, paraissant tous les jours, chez Maur, rue du Jardinet, 8; 2 numéros.

52. ALLIANCE (l') DES PEUPLES, journal des nationalités démocratiques. Rue de la Victoire, 36. Manifeste-spécimen. M. Veillerot, fondateur (en avril.)

309. AMER (l') DU CHÊNE, ou *Avenir de l'Europe*, d'après le passé et le présent. Rue Vide-Gousset, 4. Imprimé chez Frey. Une autre édition de ce stupide canard porte en sous-titre : *Amertume des révolutions passées, présentes et futures.*

120. AMI (l') DE LA RELIGION. trois fois par semaine. Du 1er avril au 31 mai. Chez Adrien Leclère, rue Cassette. Rédacteur : l'abbé Veissière, jusqu'au 17 octobre. Depuis il est signé : Charles et Henry de Riancey, etc.

9. AMI (l') DU PEUPLE, en 1848, par F. V. Raspail. Rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, 5, et rue du Four, 40. Du 27 février. 21 numéros jusqu'au 14 mai.

78. AMOUR (l') DE LA PATRIE. Numéro 1 du 16 avril. Rue de l'Ecole-de-Médecine, 4; directrice : Mme Legrand de Beaufort. (Voir *l'Enfer et le Paradis du peuple.*)

441. AN (l') MIL HUIT CENT QUARANTE-HUIT, poëme historique en 12 chants, par Marc-Emile Reverchon. Illustré par Ch. Mettais. Les livraisons de janvier et février ont paru en novembre chez Martinon.

365. ANCIEN (l') ET LE NOUVEAU MONDE. L'âge d'or, ou le règne de la vérité pour constituer le royaume des élus aussitôt des adhérents. Imprimé chez Boulé. Société des anonymes. Rue Saint-Etienne-Bonne-Nouvelle, 15. Chez le fontainier. Rédacteur : le fils du fontainier.

222. APÔTRE (l') DU PEUPLE, journal socialiste, politique, littéraire et artistique. Rue du Marché-Saint-Honoré, 32. Des 3 et 4 juin. Gérant : Hamelin. 2 numéros; collaborateurs : Cuendias, V. de Féréal, numéro 2, du 6 juin.

406. ARCHE (l') D'ALLIANCE, revue catholique. David et Marrion.

198. ARCHIVES (les) DU PEUPLE, registre politique du bien et du mal. Rue Saint-Etienne, 11. Mercredi et samedi. Gérant : Eugène Roch. 7 numéros. (Le numéro 5 est du 22 juin.)

118. ARCHIVES RÉPUBLICAINES. Chez Panckouke; 2 numéros.

401. ARGUS (l'), petit journal de théâtres. Rédacteur : Raimond Deslandes; gérant : Pereyre.

274. ARLEQUIN (l') DÉMOCRATE, journal de toutes pièces; de toutes couleurs, politique, littéraire et blagueur, comme ses grands confrères; ce qui n'est pas peu dire. Du 22 juin. Faubourg Saint-Denis, 11. Gérant : Emile Laré; collaborateur : Pluchonneau aîné, chansonnier-goguettier.

146. ASSEMBLÉE (l') CONSTITUANTE, journal de tous les intérêts. Rue Croix-des-Petits-

Champs, 33; gérant : Mugnen; rédacteur en chef : B. Saint-Edme. 1er mai.

12. Assemblée (l') nationale. Rue Coq-Héron, 3. Rédacteur : A. De la Valette. 29 février.

293. Association (l') fraternelle et universelle des travailleurs. Rue de Grenelle-Saint-Honoré, 53; gérants : Larvie et Grasseau. 21 juillet.

436. Association libertiste, ou *Embrigadement moral de la société*, par Pinto, fondateur du *Libertisme*, frère aîné des croyants. Rue du Marché-Saint-Honoré, 15.

302. Association (l') nationale, journal mensuel des améliorations immédiates. Rue de Grenelle-Saint-Honoré, 42; gérant : Bessède; juillet.

298. Aurore (l') de la république, in-4°, à Vaugirard, chez Moncheny; rédacteur : Camille Gaillard. Un numéro du 27 février, contient la prophétie de maître Fracès Caoubel (en provençal). La réimpression de cette feuille s'est vendue très-cher; couleur philippiste. Rue Saint-Jacques, 98.

405. Ausonio (l'), revue hebdomadaire des intérêts italiens. Rue Taitbout, 12; gérant : H. Marotte; rédacteur : Léopold Isoard; in-8°.

149. Avant-garde (l'). Passage Jouffroy, 44. Du 2 mai; gérants : Lévêque et V. Berger. 3 numéros. Rédacteur : L'Herminier (Loys). (2, 3 et 4 mai.)

53. Avant-garde (l'), journal des écoles, revue politique, sociale et littéraire. Rue Corneille, 5; gérant : Hector Bosselet. Revue mensuelle fondée en janvier 1847.

171. Avant-garde (l') de la république, journal officiel et spécial de la garde nationale mobile. Rédacteur en chef : L. Dauriol. Rue Massillon, 4. Du 14 mai.

315. Avenir (l') de la France. Rédacteur-gérant : J.-M.-D. Mingillon. Place des Victoires, 4. Du 1er août; devait paraître sous le titre de : *La Sorcière républicaine* qui fut saisie à l'imprimerie.

255. Avenir (l') des travailleurs. Rue Coquenard, 23. Dimanche et jeudi. 18 juin; gérant : Lambert; collaborateur : Pinto (le libertiste). 2 numéros. E. et V. Pénaud.

288. Avenir (l') national. Le même que ci-dessous, mais ayant reparu le 4 juillet, s'appelant numéro 1. Rédacteurs : Paul Féval, P. de Caux, H. Gaultier de Claubry.

221. Avenir (l') national, journal des libertés civiles, politiques et religieuses. Rue Bailleul, 9; gérant : P. de Caux; rédacteur en chef : Paul Féval.

440. Avenir (l') républicain. Cité par le *Croque-Mort de la presse*.

B

392. Baillon (le), publication du citoyen Edouard Houel. Rue du Rocher, 6.

404. Banque (la) du peuple. Rue du Faubourg-Saint-Denis, 25. 1er octobre. Proudhon.

67. Banquet (le) social, journal du 12e arrondissement. Place Maubert. Rédacteur : Georges Olivier; collaborateurs : Ernest Amyot, Charles, dit Charles Delabarthe. 25 numéros. Le 1er du 24 mars. Rue Saint-Victor, 16.

135. Bêtises (les) de la semaine, revue intérieure, ministérielle, parlementaire, parisienne, provinciale et étrangère. Rue Saint-André-des-Arts; 26. 26 mai (2 numéros). Gérant; Alph. Bonnevalle (république rouge).

200. Bibliothèque républicaine. Gérant : J. Lagarde, avoué. Examen des principes applicables à la constitution. 82 pages in-12. Une ou deux fois par mois. Numéro 1; en mai. Garnier, Palais-National, 215.

184. Bien (le) public. Rue Saint-Honoré, 337. Gérants : Eugène Pelletan, Ch. de la Guéronnière. 24 mai.

314. Blagueur (le), journal de l'époque. Rédacteur : Blaguinski (Henri de Kock). Rue Neuve-Trévise, 5. Gérant : P. Bénard. Cette feuille est restée sous presse pendant les affaires de juin.

305. Bohémien (le) de Paris. Place des Victoires, 4. Rédacteur : D. Devilliers (articles signés C. V. et P. V.).

44. Bon (le) conseil *quotidien* et *le Bon conseil républicain*, journal politique, industriel, socialiste, commercial et littéraire, du jour et de la semaine. Grand in-4° avec une vignette. Rédacteur : Léon Plée; propriétaire-gérant : Cl. Taste, passage Saunier, 7; et chez M. de la Houssaye, rue Saint-Louis, 77. Le 5 avril cette feuille devint (numéro 11) : *le Conseil républicain*, journal quotidien de l'émancipation, politique, commerciale, industrielle et littéraire. Collaborateur financier : Adolphe Salin.

313. Bon (le) Dieu, pamphlet républicain. Henry de Kock. Chez Baudry, rue Coquillière (en mai).

176. Bon (le) sens. Rue Grange-Batelière, 22. Gérant : A. Thiboust. Du 16 mai (14e année).

48. Bon (le) sens du peuple, journal des honnêtes gens, par Paul Féval. Numéro 1, petit in-12; numéro 2, in-4°. Rue des Petites-Écuries, 47. Fin mars et 1er avril, a eu 10 numéros. Cité Trévise, 14. Gérant : Auguste Vitu.

242. Bonapartiste (le) républicain. Rue Bertin-Poirée. 14 juin. Gérant : A. Taquet. Numéro 2 du 17 juin. Il s'appelait d'abord *le Bonapartiste*.

69. Bonheur (le) public et général, ou *les Confessions du montagnard*. Du 8 avril. Le 2e numéro du 26 juillet porte : ou *les Confessions d'un loyal républicain*, par le citoyen Béjot. Rue Saint-Antoine, 143.

230. Bonhomme (le) Richard, journal de Franklin. Rue des Grands-Augustins, 7. Ré-

dacteurs : Wallon, Champfleury et Prioux. Trois numéros, 4, 11 et 18 juin.

238. Bonnet (le) rouge, drapeau des sans-culottes. Rue des Boucheries-Saint-Germain, 32. Gérant : Daroux. 11 juin, un 2e numéro le 15 juin.

425. Bossu (le), journal français publié à Londres. Fleet street, 103 ; hebdomadaire. Une feuille in-4°. Numéro 8, du 11 octobre. Rédacteur : Lucien de la Hodde.

325. Bouche (la) d'acier, pamphlet démocratique. Rue Vivienne, 2 bis. Gérant : Alfred de Bassignac ; collaborateurs : Alfred Monbrial, Armand Comet (les trois ne font qu'un).

324. Bouche (la) de fer, pamphlet politique et quotidien. Rue de la Chaussée-d'Antin, 24 ; rue Favart, 4. Du 24 août. Gérant : M. Magne ; rédacteur : Alphonse de Calonne.

272. Boulets (les) rouges, feuille du club pacifique des droits de l'homme, par le citoyen Pelin. Rue Porte-Foin, 14 ; et chez le citoyen Richard, boulevard du Temple, 42. Du 22 au 25 juin (le citoyen Pelin est un blessé et transporté de juin).

225. Boussole (la) républicaine. Rédacteur : P. E. Gasc. (Est-ce le poëte qui sous la monarchie faisait de si mauvais vers à la louange des princes?).

54. Bulletin commercial agricole, courrier des halles, écho des marchés. Rue Coq-Héron, 3. Gérant : A. Dumont. Au 30 mars (numéro 27), il avait pour sous-titre : *journal politique et littéraire, écho des marchés.*

443. Bulletin de censure, index français. Rue des Grands-Augustins, 7. Septième année. Se propose d'analyser sévèrement toutes les publications des écoles socialistes.

150. Bulletin de l'assemblée nationale. Un numéro le 5 mai. A la Tente, au Palais-Royal.

192. Bulletin de l'association des médecins *du département de la Seine*, rue des Fossés-Montmartre, 15. Trois numéros. 29 mai, 5 et 12 juin. Fondateur : Bouillaud.

116. Bulletin de la république, A partir du 15 mars, le gouvernement provisoire se distribue ainsi *le Bulletin* : numéro 3, Crémieux ; numéro 4, Garnier-Pagès ; numéro 5, Lamartine ; numéro 6, Marie ; numéro 7, Marrast : numéro 8, Louis Blanc ; numéro 9, Arago ; numéro 10, Albert ; numéro 11, Flocon ; numéro 12, Ledru-Rollin ; numéro 13. Bethmont ; numéro 14, Carnot ; les autres sont inconnus.

247. Bulletin de la société de saint vincent de paul.

402. Bulletin des chemins de fer et de la navigation. Panis et Martin, place de la Bourse, 12.

316. Bulletin des halles *et marchés*, feuille agricole. Rue Sartine, 1. Gérants : H. Nougués, H. Angu ; administrateur : L. Desgraz. Deux feuilles réunies le 1er août.

444. Bulletin des lois *de la République française*. A l'Imprimerie nationale.

154. Bulletin du club de l'égalité.

312. Bulletin officiel de l'assemblée nationale. Chez Henry. Du 13 juin.

256. But (le) social, journal de philosophie positive et des moyens transitoires. Rédacteur : Raginel. Rue du Vert-Bois, 16. Du 18 au 21 juin.

C

71. Canard (le). Rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3. Hebdomadaire. Du 9 avril. Onze numéros jusqu'au 13 juin. Rédacteur : Xavier de Montépin. Fondu avec *le Lampion* le 19 juin. Le numéro 11 du *Canard* a été poursuivi et condamné pour un article sur Garnier-Pagès.

159. Les cancans de la semaine. Rue de Sorbonne. Du 7 au 12 mai. Suite du même sous le titre de : *la Colère et le Désespoir d'un vieux républicain*. On doit encore à la même officine : 1° *Lettre de Mathurin Bruno à un réactionnaire ; la Guillotine, journal de L.-Napoléon Bonaparte*, etc...

339. Canon (le) d'alarme. Rue de Seine-Saint-Germain, 6. Gérant : M. Allain, avocat ; collaborateurs : Raymond Brucker, Austin de l'Arche. Brochure in-32 fin août, et journal mensuel en septembre.

209. Carmagnole (la). Rue Saint-Louis, 46. Gérants : E. Martin, A. Collin. Le jeudi et le dimanche. Quatre numéros en juin.

446. Casquette (la) du père duchêne. Pamphlet socialiste. Rue Masséna, 7. Rédacteur : Alfred de Bassignac. En juillet.

447. Catéchisme républicain, principes de philosophie, de morale et de politique universelles, à l'usage de tous les peuples, chez le frère Sedillon, rose-croix. Rue des Noyers, 31.

445. Cauchemar (le) *des intrigants politiques*, revue mensuelle, critique et philosophique, par J.-B.-H. Munier, auteur d'un autre canard appelé : *l'Opposé du misérable principe de Proudhon*. 9 octobre. Place de la Bourse, 13.

70. Cause (la) du peuple, par George Sand, Chez Paulin, rue Richelieu, 60. Collaborateurs : Victor Borie, Paul Rochery. Trois numéros, le 1er du 9 avril.

170. Censeur (le) républicain. Rue d'Anjou-Saint-Honoré, 68. Gérant : Ch. Allier Du 14 mai. Un numéro.

95. Charité et justice, journal de propagande fraternelle, paraissant tous les dimanches. Rue du Battoir-Saint-André, 7. 19 mars. Numéro 2, du 26 mars.

387. Cholera-morbus (le). Rue de La Harpe, 45.

229. Christ (le) républicain, journal du citoyen Delclergues, administré par le citoyen Ridel. Dimanche et jeudi. Rue du Petit-Lion-Saint-Sauveur, 10. Du 8 juin. Cinq numéros.

Collaborateurs : Gondon, Agathon Bougieclis (d'Athènes).

322. Chronique parisienne *et départementale*. Le dimanche et le jeudi. Imprimé chez Poussielgue. Gérant : Richard ; collaborateur : Adolphe Guy. Un numéro, le 13 août.

257. Colère (la) d'un vieux républicain *contre tout le monde*. Rue Saint-Jacques, 110, au premier. Dimanche et jeudi. Sept numéros en juin. Gérant : Dimey.

329. Colère (la) et le désespoir *d'un vieux républicain*. Rue de Sorbonne, 1. Gérant : Maziellié (premiers jours d'août).

460. Colonne (la) républicaine. Des 12 et 28 mars.

286. Colporteur (le) parisien. Rue de La Harpe, 45. Du 2 juillet. Gérant : Renou ; collaborateur : Karl Ledhuy.

25. Commune (la) de Paris, *Moniteur des clubs*. Le manifeste portait une sphère très-sombre éclairée par une étoile, avec ces mots : Aux peuples ! liberté, égalité, fraternité. Epigraphes : Qu'est-ce que le peuple? Tout. Vivre en travaillant ou mourir en combattant ; serrons nos rangs ; unissons-nous pour le maintien de ls république pure. Signé, Sobrier. Suspendue au 15 mai, *la Commune* a reparu quelques jours après jusqu'en juin, signée : Aug. Decou. Passage de l'Entrepôt des Marais, 4.

458. Commune (la) sociale, journal mensuel des travailleurs ; première année; n° 1. Décembre ; rédacteur : Eugène Fombertaux. Rue Hautefeuille, 30.

457. Conciliateur (le), nouvelles du jour, 3 éditions ; gérant : J.-B. Adam. Rue Bergère, 19.

295. Concorde (la). Rue Bergère, 8. 25 juillet. Gérant : Bullot. Sept numéros.

45. Conseil (le) républicain. Voir *le Bon Conseil*, numéro 44.

80. Conservateur (le) de la république. Rue du 29 juillet, 6. Du 16 avril. Rédacteur : Charles Marchal (dit l'homme au million). A eu seize numéros. Mort en mai.

220. Conspiration (la) des poudres, journal fulminant. Le jeudi et le dimanche. Rue Mazarine, 36. 4 juin. Collaborateurs : P. Sony, Ch. Trouveur, F. Vidal.

233. Constitution (la), journal des vrais intérêts du pays. Rue Bergère 8. Du 10 juin. Gérant : Domerge. Dès le 13 juin il s'appelait : *la Constitution*, journal de la république napoléonienne.

161. Constitution (la), journal quotidien. Du 10 mars. Gérant : A. Delouche ; rédacteur : M. Dunoyer ; bureau : rue Richer, 12. Réapparition au 7 mai, rue de Sèvres, 37.

461. Constitution (la) *comme je la voudrais*. L. Emar. Octobre. Passage de l'Opéra, 7.

459. Contemporaine (une), biographie et intrigues de George Sand, par Brault ; 1re livraison. Rue des Marais-Saint-Germain, 6.

346. Correspondance (la) de Paris. *La Correspondance* Degouve-Denuncques était autographiée, celle-ci est imprimée ; elle paraît depuis le 17 mars, signée Pauchet, Pellegot, Justin, Rascol, Paya, etc. Une feuille de deux pages à trois colonnes. Le 3 avril, elle a publié en outre *l'Echo du soir*, et le 9, *le Messager*.

121. Correspondant (le). Rue des Saints-Pères, 64. Revue catholique.

342. Coup (le) de sabre, ou *l'Empire de Satan*, par Aug. Barbet. Chez Garnier, Palais-Royal.

282. Coureur (le) des spectacles, courrier des théâtres. Mercredi et samedi.

152. Courrier (le) de Paris, *des départements et de l'étranger* ; gérant : Ducket et Ernest Vincens, rue Christine, 5. Du 4 mai.

219. Courrier (le) de l'assemblée nationale. Direct. M. Dumont, rue Coquenard, 5. 4 juin ; gérant : Edouard Le Françay.

232. Courrier (le) de la chambre. Rue de Chartres, 12 ; gérant : A. Herr et Domercq. 20 juin.

40. Courrier (le) des chemins de fer. Journal du progrès et du crédit public. Rue Bergère, 8, rue de Provence, 3. Du 5 mars ; rédacteur-gérant : Bureaud-Riofrey.

456. Courrier (le) du soir, nouvelles de la journée ; gérant : Sirrasse. Rue de la Monnaie, 11. Du 20 mars.

341. Cousin (le) de Micromégas aux Robert-Macaire ; réimpression du Micromégas ; rue Saint-Honoré, 355.

377. Crédit (le). Place Bourbon, 101. Rue Montmartre, 154 ; gérant : Léopold Amail. Du 1er novembre ; le spécimen était signé Charles Duveyrier, rédacteur en chef. Du 17 septembre, collaborateur, L. Jourdan.

430. Croque-Mort (le) de la presse, nécrologie politique, littéraire, typographique et bibliographique de toutes les publications depuis février. Quatre numéros en décembre ; chez Lévy, place de la Bourse.

D

228. Débats (les) de l'assemblée nationale. Rue du Doyenné, 12 ; gérant : Charles Thorez.

384. Défenseur (le) du peuple. Journal mensuel. 10 novembre. Rue de l'Arbre-Sec, 20 ; gérant : Narcy ; collaborateurs : F.-C. Sairrans, P. Rimant ; deux numéros.

448. Démocrate (le), semaine sociale et républicaine. Propriétaires et fondateurs iniques : d'Alton-Shée et Frédéric Gérard, ancien maire provisoire de Montrouge. Du 2 avril. Hebdomadaire.

82. Démocrate (le) égalitaire, semaine sociale et républicaine. Du 20 avril. Rue Percée-Saint-André-des-Arts, 11 ; rédacteur en chef : Frédéric Gérard. (Voir *le Démocrate*.)

96. Dépêche (la) *Courrier du soir*. L. Cham-

belland; rédacteur en chef; gérant: Sirrassé. Rue de la Monnaie, 11. Le premier numéro s'appelait: *Courrier du soir*, les numéros 2, 3, 4 et 5 du 21 mars et suivants, s'appellent *la Dépêche*.

191. DIABLE (le) BOITEUX *à l'assemblée nationale*. Rue des Grands-Augustins, 27. Jeudi et dimanche. Du 29 mai; gérants: de Clermont, Michelet, 5 numéros. Au numéro 3, nous trouvons M. Charles Tondeur, gérant. Le numéro 6 n'a jamais existé.

301. DIABLE (le) ROSE. Rue Coquillière, 22. Dimanche et jeudi, 3 numéros depuis le 15 juin; gérant: Fellens; collaborateur: E. La Bedollière. Le 5 juin on envoyait des numéros-spécimen de ce journal dans *l'Indépendant*.

254. DIOGÈNE SANS-CULOTTE. Rue de la Harpe, 90; rue de Vaugirard, 5; gérant: Daniel, 2 numéros, 18 et 22 juin; rédacteurs: G. H., M. B.

93. DISTRACTION. Rue Saint-Honoré, 355; 2 numéros. C'est le même qui a fait: *Miroir de Paris ou Micromégas* et *le Cousin de Micromégas*.

169. DRAPEAU (le) NATIONAL qui s'appela d'abord: *le Drapeau de la république, Echo des gardes nationales de France*. Rue Croix-des-Petits-Champs, 33; gérant: A. Demorgny (ouvrier), numéro 12 du 9 juin, spécimen du 14 mai, numéro 1er du 26 mai.

14. DRAPEAU (le) RÉPUBLICAIN, journal des intérêts du peuple. Rue Jacques-de-Brosse, 6; redacteur: Victor Bouton; collaborateurs: Raoul Bravard, Beaulé, Maigtnand; 6 mars. Cette feuille est devenue plus tard: *la Lanterne magique républicaine; le Républicain lyrique; l'Album des chansonniers*, etc.

366. DRAPEAUX (les) DE LA PRESSE RÉPUBLICAINE. Rue de la Banque, 20; 4 livraisons ont paru, la première est du 11 octobre.

23. DROITS (les) DE L'HOMME. Rue de la Harpe, 92. Tous les deux jours; trois numéros, 2, 4 et 9 mars, imprimé chez Bautruche; rédacteur-gérant: T. Dezamy.

E

451. ECHO (l') AGRICOLE. Rue Coquillière, 22. Rédacteur en chef: A. Pommier. 23e année. « Le sol, c'est la patrie! »

452. ECHO (l') DES EMPLOYÉS, journal spécialement consacré à la défense des droits et des intérêts des employés de toutes les administrations publiques. Rue de Bondy, 7. Mensuel; novembre. Directeur: G. Larade.

453. ECHO (l') DES JOURNAUX, revue politique, littéraire et pittoresque de chaque semaine. Directeurs: Fellens frères; rédacteur en chef: docteur Marfell. Du 25 octobre. 4 livraisons in-8°. Rue des Vieux-Augustins, 57. Spécimen du 20 septembre.

450. ECHO (l') DES INSTITUTEURS. Palais-Royal, 148. Directeur: Louis-Arsène Meunier. 4e année. Hebdomadaire.

378. ECHO (l') DES MARCHANDS DE VINS. Rue de Chartres, 7. 2e numéro en novembre. Gérant: Claude Genoux; collaborateurs: Jules de la Madelène, Charles Baudelaire, Villegardelle, Paul Rochery, etc.

163. ECHO (l') DU PEUPLE, journal des intérêts moraux et matériels. Rue de la Paix, 63, aux Batignolles. Gérant: Gustave Siauve; rédacteur en chef: Honoré Arnoul. Numéro 1, spécimen du 9 mai; numéro 2, du 8 juin. (Voir *la Famille*.)

97. ECHO (l') DU PEUPLE, journal politique et social, par Alphonse Vernet, rue Favart, 12. Du 9 avril.

65. ECHO (l') DU SOIR. Rue Sainte-Anne, 63. Du 3 avril. Gérant: E. Pellagot. 2 numéros.

292. ECHO (l') DU VAL-DE-GRACE, journal des médecins militaires. Rue d'Enfer, 25; hebdomadaire. Rédacteur en chef: Gama. Numéro 3; du 3 novembre. Collaborateurs: Comon, Cuisinier, Jourdan, Mangot, Guillemette, Watteaux.

358. ECHO (l') NATIONAL, union, concorde, fraternité. Rue Bergère, 20. Edition mensuelle; septembre. Gérant: Baraton; fondateur: Delessert fils; rédacteur: A. Vitu.

433. ECOLE (l') POLITIQUE DU PEUPLE. Palais-National, 148. Mensuel; décembre. Gérant: Meunier.

215. EDUCATION (l') RÉPUBLICAINE, journal spécial paraissant tous les quinze jours. Rue de Cluny, 4. Gérants: Beynac, Joatton. Journal des maîtres d'études, des lycées et des colléges. Du 20 mai.

81. EGALITÉ (l'), journal des intérêts de tous. Rue de Choiseul, 23; rue d'Erfuth, 1. Du 16 avril. 7 numéros. Rédacteur en chef: Julien Lemer. (Voir *la Propriété* et *la Fraternité*.)

165. ELECTEUR (l'), journal de la constitution et des élections. Revue in-8°; hebdomadaire. Rue Duphot, 12. Directeur: Me Paganelli Zicavo, avocat.

55. ELECTION (l') POPULAIRE. 5 numéros tirés à 50,000 exemplaires et distribués dans les provinces. Chez Ad. Leclère, rue Cassette. Des 3, 7, 12, 15 avril, etc.

157. EMANCIPATION (l') DE L'ENSEIGNEMENT, par une société d'instituteurs, anciens rédacteurs de *l'Echo des Familles*. Rédacteurs-gérants: Ch. Martin et A. Deval. Hebdomadaire. Rue Neuve-Saint-Marc, 11. Du 6 mai.

344. EMANCIPATION (l') DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE. C'est probablement la continuation de celui qui suit et que nous avons retrouvé avec les noms de MM. Marle aîné, B. Lunel, Delagarde, J. Bonin, Perdrix, Emile Chasle. Le numéro 10 est du 8 juillet.

122. ENFER (l') ET LE PARADIS DU PEUPLE. Rue de l'Ecole-de-Médecine, 4. Du 2 avril. Mme de Beaufort ou Legrand de Beaufort. 2e

numéro, du 16 avril, sous le titre de *l'Amour de la Patrie*.

50. Ephémérides (les) de la République française *proclamée en* 1848. Première et unique livraison. Du 10 mars. 36 pages in-8°.

19. Epilogueur (l'), par le citoyen Salomon (du Finistère). Imprimé rue Jacques-de-Brosse, 8.

223. Epoque (l'), journal des honnêtes gens. Rue Brongniart, 1. Gérant : Bernard.

75. Ere (l') nouvelle. Rue du Cherche-Midi, 13. Gérant : J. Gautier.

57. Esprit (l') du peuple, courrier des rues. Faubourg Montmartre, 15. Du 1er avril. Rédacteur : Ch. Desolme, Commanville, Victor Combet, Ch. Arnoult. Ils ont publié depuis *la Véritable République* et *Paris Industriel*.

148. Esprit (l') national. Rue Montholon, 21. Rédacteurs en chef : V. Rondy, Capo de Feuillide. F. de Laboulaye. A paru, sans être numéroté, du 16 au 30 mai.

30. Etendard (l') des droits du peuple. Rue Croix-des-Petits-Champs, 33. Du 13 mars. Gérant : Frédéric Démurzet.

362. Etoile (l') de France, revue mensuelle. Rue du Doyenné, 12. Du 14 septembre. Gérant : Escandre.

363. Etoile (l') de la France, journal des intérêts de tous. Rue du Doyenné. Gérant : Aubry Foucault.

231. Europe (l') républicaine. Rue Richer, 12. Rédacteur : J. Raballet.

317. Evénement (l'). Boulevard Montmartre, 10. Rédacteurs : Charles Hugo, Meurice, Vacquerie ; collaborateurs : Champfleury, Murger, Monselet, Banville, etc. Du 1er août.

449. Eventail (l'), journal de la littérature, des théâtres et des modes. Rue Vendôme, 6 *bis*. 2e année. Rédacteur-gérant : Maximilien Perrin.

62. Eventail (l') républicain. Rédacteur : Pitois Christian. Boulevard du Temple, 90. Du 1er avril.

189. Examen (l'), revue politique, sociale, administrative et littéraire. Boulevard Saint-Denis, 8. Du 28 mai. 3 numéros. Hebdomadaire. Rédacteur en chef : Ch. de Massas ; collaborateur : Auguste Lambert.

F

347. Famille (la), moniteur des assurances et des intérêts sociaux. Tous les samedis. Rédacteur-gérant : Honoré Arnoul. Rue Taitbout et rue de la Paix, 53, aux Batignolles. 1er numéro du 9 septembre. Et cependant voici encore une autre *Famille*.

156. Famille (la). Rue Taitbout, 38. Du 6 mai. Gérant : A. Lamartinière ; collaborateur : A. de Montry, directeur de la compagnie *l'Equitable*.

98. Fanal (le) républicain, éclaireur français du peuple souverain, par Jules Mauviel. Brochure in-8° ; mensuelle. Quai Malaquais, 15, chez Comon.

412. Feuilleton *de la Fraternité universelle*. Brochure in-8° de 32 pages.

195. Figaro. Quai des Grands-Augustins, 55. Du 8 mai.

227. Figaro (le), journal de l'après-midi. Mercredis et samedis. Rue Coq-Héron, 3. Gérant : Léon Bernis ; collaborateur : Marie de Meric.

151. Flaneur (le), journal populaire. Rue de la Harpe, 45. Du 3 mai. Gérant : J. Montaigu.

123. Foudre (la), publication hebdomadaire de satires politiques. Collaborateurs : Amédée Boudin de Vesvres, Victor Raincelin, rue Neuve-Saint-Georges, 16. 12 pages in-12.

454. Foyer (le) dramatique. Rédacteur en chef : Lesueur. Passage Radziwill, 33 et 35. (Ancien journal.)

241. France (la). Rue Dauphine, 20. 14 juin. Gérant : J.-M. Gallot ; rédacteurs : A. Hermitte et Ch. de Soyres. Elle s'est appelée aussi *la France du dix-neuvième siècle* à partir du 13 juillet (29e numéro). 56 numéros du 15 juin au 11 août.

86. France (la) libre, par Maximilien Marie. Rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, 18. 5 numéros. 1, 2 et 3 sans date ; n° 4, du 8 juillet ; n° 5, du 8 octobre.

455. France (la) nouvelle. Rédacteur en chef : Alexandre Dumas. Place de la Bourse, 11. 30 numéros, du 22 mai au 24 juin.

463. France (la) religieuse. Revue mensuelle in-8°. Rédacteur : Leo-Lespès.

86. France (la) républicaine, union fraternelle de toutes les classes sociales. *La France républicaine* et *Figaro populaire*. Rue Saint-Honoré, 288. Rédacteur en chef : J.-J. Godard. Numéro-spécimen en avril ; n° 1 du 22 ; n° 2 du 28 ; n° 3 du 29.

279. Franc-maçon (le), revue mensuelle par Décheveaux-Dumesnil.

99. Franches paroles, par Félix Books. Publication non périodique portée par erreur dans les journaux.

331. Fraternité (la), journal mensuel. Galerie Richer, 9. *Cri de Guerre!* par Charles Marchal. Août.

462. Fraternité (la), par Mallarmé, monteur en bronze. Journal annoncé comme rare. N'est-ce pas plutôt *la Fraternité de* 1845, organe du communisme, journal mensuel fondé en 1845?

411. Fraternité (la) universelle. Place Vendôme, 6. Rédacteur : Jules Radu. 1er janvier 1849 ; spécimen fin novembre ; 1er numéro 1er décembre.

374. Feuille (la) du peuple, imprimée chez Schneider.

G

216. Gamin (le) de Paris, drapeau du peu-

ple. Place de l'Ecole, 16; gérant : Lardet. Du 4 juin, 8 numéros jusqu'au 22.

217. Gamin (le) de paris. Rue St-Louis, 46. Du 4 juin ; gérant : A. Collin.

319. Garde (le) mobile, journal illustré. Rue de Tournon, 4. Le dimanche ; gérant : Auguste Saint-Arroman ; 2 numéros, 6 et 13 août.

28. Garde (le) national. Du 12 mars. Cité Trévise, 20 ; rédacteurs : Capo de Feuillide, Jean-Baptiste Desplaces.

31. Garde (le) national de 1848. Ce doit être la continuation du précédent.

100. Garde (la) nationale ; gérant : Lévêque. Prospectus seulement; voir *l'Avant-Garde*, passage Jouffroy, etc., etc.

291. Gazette nationale, journal du peuple et de l'armée ; le dimanche. Rue de Lille, 95 ; directeur : Auzeard ; gérant : Schiltz : collaborateur : Alexandre Remy ; 5 numéros du 16 juillet au 6 août.

124. Girondin (le). C'est le 5e ou 6e numéro du *Girondin* que nous avons pris pour un nouveau journal; rédacteurs : Léo Lespès et A. Vitu.

13. Girondin (le). Du 29 février; imprimé chez Brière, rue Sainte-Anne, 55 ; rédacteur : Auguste Vitu.

353. Grain (le) de sable. Revue microscopique et populaire, par Bathilde Bouniol, rue du Dragon, 12 ; 8 pages, in-16.

477. Gros-Jean *faisant de la haute politique*. 1er numéro sans date, ni indication de bureau, ni signature.

32. Guêpes (les) hebdomadaires, par Alphonse Karr ; chez Martinon, rue du Coq-Saint-Honoré, 4; maintenant boulevard des Italiens, 7.

393. Guerre (la). Septembre ; Henri Carred.

356. Guide (le) des électeurs, journal politique mensuel. Rue Bergère, 20. Septembre ; gérant : A. Herr.

464. Guide (le) des fiancés. Première année. Rue Favart, 4 ; de Villemessant.

377. Guide (le) du commerce.

125 Guillotine (la). Première contrefaçon, par Alexandre Pierre.

465. Guillotine (la). Deuxième contrefaçon, par un vieux jacobin ; datée de mars, mais bien postérieure à cette époque et à l'insurrection. Canard réactionnaire sur papier rouge ; signé : Olusi-Lippephi. On voit le portrait de Louis-Philippe en tête.

H

2. Harmonie (l') universelle. Rue de Sèvres, 37 ; gérant : Ar. Lozach ; rédacteur en chef : Louis Lehir. N'a pas paru le 25 février comme je l'ai dit, mais seulement le 15 avril. Les rédacteurs promettaient de donner des numéros rétrospectifs partant du 25 février et numérotés de 1 à 44. On ne connaît que les numéros 45, 51, 52, des 9, 15 et 16 avril.

126. Haute (la) vérité.

18. Histoire (notre).

478. Histoire politique *de chaque semaine*. 1er avril. Rue Breda, 2.

297. Hongrie (la). Recueil politique historique et littéraire, par J. Boldenyi. Journal hebdomadaire, numéro 1, du 29 juillet ; collaborateurs : Boldenyi, Louis Rogdan, Auguste de Gérando.

336. Hongrie (la) en 1848. Recueil politique historique et littéraire, par J. Boldenyi. Rue de la Victoire, 6 ; numéro 1, brochure in-8°, ayant pour épigraphe : *Pour Dieu, la patrie et la liberté !* Ya Kocky. Du 11 octobre.

I

253. Impartial (l'). Rue Neuve-Trévise, 8. Du 20 juin ; rédacteurs : E. Laloubère et A. Régnard.

349. Impitoyable (l'), journal de tous les abus publics. Rue du Petit-Carreau, 32 ; gérant : Victor Letellier. Du 3 septembre ; le dimanche et le jeudi. Au lieu du numéro 2, le citoyen Letellier a adressé une lettre au général Cavaignac pour protester contre la loi sur les cautionnements.

172. Indépendant (l'). Rue Coquillière, 22. Du 15 mai ; gérant : Fellens ; 24 numéros ; rédacteurs : Laponneraye, Martel, J. Morand, E. Labedollière.

381. Intérêt (l') public. Feuille d'annonces de la mutualité.

J

239. Jacques bonhomme. Le jeudi et le dimanche ; gérant : J. Lobet. Rue Bergère, 8. Du 11 juin ; 4 numéros.

224. Jeune (la) république. Programme-affiche qui n'a point reparu.

295. Journal (le). Rédacteur en chef : Alphonse Karr. Boulevard des Italiens, 2 ; collaborateurs : Méry, Léon Gozlan, le socialiste sans le savoir, Théophile Gauthier ; etc. Il y a eu aussi : *le Journal, Messager du soir*.

101. Journal de démocrite. Rue Bergère, 8. nos 1 et 2 en avril.

22. Journal de la garde nationale et de l'armée. Cité Trévise, 8 *bis*. Hebdomadaire ; l'un des rédacteurs fondateurs : E. Laloubère, fondateur en 1830, à Bordeaux, du *Journal de la garde nationale* et Jean La Roche (de la Gironde). Du 1er mars, est devenu en juin *l'Impartial*.

468. Journal de la marine, *des colonies et de l'Algérie*. En mars ; rédacteur : Léon Guérin. Rue d'Alger, 3.

369. Journal de Louis-Napoléon Bonaparte. Rue de Sorbonne, 1. (Canard).

127. Journal des couturières et des modistes. Deux fois par mois depuis avril. Chez Aubert.

103. JOURNAL DES ÉGLISES. Rue de Sèvres, 12; éditeur: Lallemand-Lépine. Tous les samedis, numéro du 8 avril; direction: G. S. A., numéro 1, du 11 mars.

102. JOURNAL DES ENFANTS. Rue Cadet, 3. Revue illustrée; *Gazette de la jeunesse*, fondée en 1822, publie depuis février une édition populaire.

79. JOURNAL DES FAUBOURGS. Paraissant deux fois par semaine. Rue Bourdaloue, 5; gérant: Gardy. Du 16 avril (contient une chanson de Georges Lecreux), feuille modérée.

167. JOURNAL DES JACOBINS, sentinelle des droits de l'homme. Du 14 mai. Rue Saint-Dominique-Saint-Germain, 29; rue Boucher, 8; rédacteur en chef: encore Le Pitois Christian déjà nommé.

357. JOURNAL DES PAUVRES. Rue de Sèvres, 111; rue Montmartre, 39. Mensuel; gérant: Louis Deplanque; collaborateurs: d'Alton-Shée, de Boissy, R. Brucker.

355. JOURNAL DES POSTES. Du 1er septembre. Chez Pillet, rue des Grands-Augustins, 7.

194. JOURNAL DES SANS-CULOTTES, par le citoyen Constant Hilbey (tailleur). Rue de la Harpe, 90. Du 28 mai. Le jeudi et le dimanche; 3 numéros.

226. JOURNAL DES TRAVAILLEURS Fondé par les ouvriers délégués au Luxembourg. Rue Constantine, 11. Dimanche et jeudi. Du 4 juin; gérant: Pernot, ouvrier ébéniste; 6 numéros.

338. JOURNAL DES VILLES ET CAMPAGNES. Quotidien depuis le 1er avril; 33e année. Pillet aîné. Rue des Grands-Augustins, 7.

300. JOURNAL DU DIABLE. (Sans indication de bureau). Voir aussi le numéro 206.

206. JOURNAL DU DIABLE, par Edouard Gorges; 2 numéros. Fait probablement double emploi avec le numéro ci-dessus. La différence d'appréciation portée dans notre texte s'explique par l'école à laquelle appartient son auteur. C'est de la fantaisie politique et du paradoxe; le numéro 1 peut bien être rouge et le numéro 2 très-modéré.

128. JOURNAL DU CINQUIÈME ARRONDISSEMENT. Rédacteur: Ch. de Massas. Prospectus seulement.

424. JOURNAL DU TRIBUNAL DE COMMERCE *et de la bourse de Paris*. Rue Monthabor, 9; gérant: A. Conchy.

273. JOURNAL DÉMOCRATIQUE ET OFFICIEL DES ATELIERS NATIONAUX. Rue Louvois, 10. Du 22 juin; gérant: Dumas, brigadier des ateliers nationaux; collaborateur: Armand Comet.

129. JOURNAL OFFICIEL DES GARDES NATIONALES. Fondé, dit-on, en 1832.

104. JOURNAL POUR RIRE. Chez Aubert, place de la Bourse. Ch. Philippon.

164. JOURNAL UNIVERSEL D'ANNONCES. Directeur Delaroche. Spécimen du 11 mai.

388. JUDAS (les) DE LA RÉPUBLIQUE. Edouard Houel, Rue du Rocher, 6.

K

440. KABBALISTE (le), journal des sciences occultes et divinatoires. Rue de la Harpe, 19. Mensuel. 4 numéros depuis août. Gérant: François.

L

423. LABOUREUR (le), journal politique de l'agriculture et des campagnes. Rue des Fossés-Montmartre, 6. Rédacteur-gérant: Fedix. (Vers le 20 novembre.)

188. LAMPION (le). Rue Favart, 4. 25 mai. Gérant: M. Magne; rédacteurs: L. Boyer, X. Montépin, de Villemessant.

385. LANGUE (la) DE VIPÈRE. Rédacteur-gérant: J. Jacques. 2 numéros (11 novembre et décembre), est devenue plus tard le *Pot aux roses*. Rue Coquillère, 15.

105. LANTERNE (la). Rue Bergère, 8, et boulevard Montmartre, 18. Rédacteur-gérant: Ganivet des Fontaines. N° 2 du 4 mai; n° 1 du 1er mai.

106. LANTERNE (la). Celle-ci a eu pour gérant: Devimes. C'est la *Lanterne du quartier latin* qui, en mars, prend pour sous titre: *Organe de la jeunesse républicaine démocratique*. Collaborateur: Ch. Fillien.

428. LANTERNE (la) DU QUARTIER LATIN. 98, rue Saint-Jacques. 2e année. Mensuelle. Gérant: Antonio Watripon; collaborateurs: Léon Dame, J. Laravinière.

414. LANTERNE HISTORIQUE, revue des gens politiques depuis 1793 jusqu'à nos jours. Le 1er de chaque mois. Par Marius Canniès. Rue Rambutean, 84. S'est appelée aussi *la Lanterne républicaine de* 1793.

264. LANTERNE (la) MAGIQUE RÉPUBLICAINE, par Gustave Leroy. Chez Durand, rue Rambuteau, 32.

396. LETTRES CONTEMPORAINES. Emile Barraut.

281. LETTRES DU DIABLE *à la République française*. Chez V. Germillan, 13, rue Michel-le-Comte. Signées: C.-M. Lucifer.

399. LETTRES RÉPUBLICAINES. Sans date, sans signature (août). Chez P. Dupont.

20. LIBERTÉ (la). Rue Bergère, 20. Gérant: Mouillard (au 11 novembre).

20. LIBERTÉ (la), journal des peuples. Rue Bergère, 8. Gérant: Dutacq (au 7 août).

20. LIBERTÉ (la), journal des idées et des faits. Rue Montmartre, 171. Du 1er mars. Gérant: Lepoitevin Saint-Alme.

16. LIBERTÉ (la). Rue Duphot, 16. Gérant: Loys L'Herminier et C. d'Alaux. 28 février.

283. LIBERTÉ (la) DE LA PRESSE. Du 1er juillet. A. Dutacq. Rue Bergère, 8. C'est une des nombreuses variétés de la *Liberté*. Collabora-

teurs : Dutacq, Lepoitevin Saint-Alme, Vitu, Ponroy, Loys L'Herminier, A. Dumas.

35. Liberté (la) religieuse, organe politique des droits du clergé et des vrais intérêts du peuple. Rue de Tournon, 8. Le dimanche et le jeudi. N° 2, du 19 mars. Gérant : C. Savouillan; collaborateurs : X. Montépin, A. de Calonne. N° 1, du 16 mars.

204. Libertés (les) nationales, autre variété et autre variation de la *Liberté*.

466. Lorgnon (le) du diable, bibliothèque populaire et républicaine. Faubourg Saint-Martin, 169. En mai. Par D... et Ch. Lefebvre.

367. Loterie (la) démocratique et sociale. Par Alfred Espiard. 1er numéro le 22 septembre. Projet de mettre toutes les propriétés en loterie.

373. Lucifer (the) *english and french, monthly newspaper. Le Diable anglais-français*, journal mensuel, publié en mars par Buchoz Hilton. Réédité le 29 septembre. Avenue de Neuilly, 17 *bis*.

258. Lunettes (les) du père duchêne, journal chantant, comique, satirique, anecdotique et orné d'images. Rédigé par L. C., auteur de la chanson : *Du pain*, cri du peuple ; *Pape et Liberté*, etc. Rue de Seine, 32. Juin. Gérant : Guillemain.

M

51. Magasin (le) politique. Chez Martinon, rue du Coq-Saint-Honoré, 4. N° 1 en avril ; n° 6, du 3 juin.

370. Mairie (la).

92. Manifeste (le) des provinces. Imprimerie de Boulé. Sans nom ni date. Anatole Saulnier (mai); est devenu plus tard : *la République possible* de E. Lambert. (A. Saulnier.) 21 juin. On doit encore à ce Lambert : *Lettre au futur président de la république* (septembre).

248. Mayeux, journal politique, critique et littéraire. Rue d'Aboukir, 55. Mardi, jeudi et samedi. N° 1 du 17 juin. Gérant : P. Dufour. 6 numéros. Collaborateur : Louvet.

278. Médiateur (le) des ventes. Rue de la Banque, 22. Ancien journal de l'Office de Publicité.

469. Mémoires d'un insurgé, par Ed. Martin. Devaient avoir 30 livraisons.

327. Mère (la) michel, *Gazette des vieilles Portières*. Le dimanche et le jeudi. Rue Croix-des-Petits-Champs, 33. Quatre numéros en août, un en septembre. Directeur : Frédéric Demouret.

66. Messager (le). Rue Sainte-Anne, 63. Gérant : E. Pellagot. Du 3 avril. La correspondance Pauchet, dont ce journal paraît faire partie, est du 17 mars environ. Elle a publié le 3 avril, *l'Echo du soir*, qui est bientôt devenu *le Messager*, prenant plus tard pour sous-titre : journal politique et littéraire.

74. Messager (le) de la république. Rue Coq-Héron, 3. Dédoublement du journal socialiste *la République*, fait au 13 avril.

467. Messager (le) des théâtres et des arts. Boulevard des Italiens, 1 et 3. Du 13 août. Gérant : H. Monnier ; rédacteurs : A. Lireux, A. Denis. Beaucoup d'articles bien faits de Champfleury. Collaborateurs : A. Achard, Th. Bouy, L.-X. Eyma, H. Lamory, A. Morel.

205. Micromégas, ou *le Miroir de Paris*. Rue Castiglione, 3. Canard en vers. Deux éditions, la deuxième est signée Raynaud, auteur du *Manuel du style*. Rue Saint-Honoré, 323.

61. Minerve (la), journal militaire républicain. Rue de l'Université, 23. Tous les cinq jours. N° 12 du 30 mai. Gérant : Noirot. Rédacteur en chef : Ferd. Durand ; collaborateurs : Bois-le-Comte, Bourguignon, Brunet, Champouillon, Charlier, Chenier, Constantin, L. Dinaumane, Dolly, Fervel, Turpin.

310. Minerve (la) de 1848.

360. Misère (la) *vaincue par l'œuvre de M. Roux. Voir le Rapport* et autres canards. Alexandre Pierre.

17. Mois (le), revue mensuelle, par Alex. Dumas. Chez Reignier, rue Vivienne, 26.

60. Monde (le) *et le Monde de* 1848. Du 1er avril. Impasse du Doyenné, 5. Gérant : Magiaty. Au 6 avril, il s'appelait encore *le Monde républicain*. Un des numéros contient un article beaux-arts de M. Desjobert, socialiste qui fut plus tard membre du bureau du club du Peuple. Collaborateurs : Gally, P. Zaccone. (Voir *la Montagne*.)

277. Moniteur (le) de la marine. Quai Bourbon, 19. Numéro 7, du 6 août. Rédacteur : Louis d'Artois. Numéro 1, du 18 juin, sous le titre : *Journal de la Navigation intérieure*.

59. Moniteur (le) des postes, journal de l'association des employés des postes. Rédacteur : J. Maitre. Gérant : Gautereau. A l'administration des Postes. Du 1er avril. Un numéro.

249. Moniteur (le) des théâtres. Rue Favart, 4. 3 juin. Rédacteur : de Villemessant. En septembre, il est signé Coupigny.

4. Moniteur (le) républicain, petit journal fait et imprimé chez Dupont, rue des Boucheries-Saint-Germain, 38, a eu quatre ou cinq numéros du 26 février au mois de mars. Quelques-uns de ces numéros contenaient des articles politiques, premiers-Paris, entre-filets ou autres.

328. M. Pipelet, journal paraissant tous les mois. Place des Victoires, 4. Rédacteur : C. Vermasse, dit Mitraille.

368. Montagnardes (les), satires politiques, par Eudes Dugaillon, ont paru séparément et dans le journal *la Montagne*.

470. Montagne (la), journal mensuel. Gérant : A. Bénard. Feuilleton en vers de Eudes Dugaillon. Spécimen du 9 novembre. Collabo-

rateurs : Gally, Desjobert, Ch. d'Amyot, V. Mangin, J.-J. Arnoux.

181. MONTAGNE (la) *du peuple fraternel et organisateur*. Rue Aumaire, 19 *bis*. Fondateur : A.-P. Legallois ; rédacteurs : George Sand, Proudhon, Lamennais, Alf. Bougeart, Alph. Esquiros, Constant Hilbey, Meyer, l'ami des ouvriers, A. Barthet, Agathon Bougielis d'Athènes, Pierre Leroux, Louise Collet, Jean Journet. Le 4e numéro, du 14 mai, est presque entièrement rédigé par le *mapah* (Ganneau), le dieu Phallus.

43. MURS (les) DE PARIS, journal de la Rue. Cinq livraisons ont paru. Chez Janet, rue Saint-Jacques, 50.

168. MUSÉE (le) DU PEUPLE, journal des connaissances nécessaires à son bien-être et à ses besoins intellectuels. Rédacteur en chef : Er. Breton. Jules La Beaume. Du 14 mai.

117. MYSTÈRES (les) DE LA BOURSE. Rue Sainte-Barbe, 11. 4e année. Gérant : Courtois (du sérail). *Voir le Progrès industriel, la Presse industrielle, la Réforme judiciaire, la Constitution et le Socialisme*, des mêmes rédacteurs.

N

375. NAPOLÉON (le), journal mensuel ; chez Alexandre Pierre. Rue des Noyers, 27.

237. NAPOLÉON RÉPUBLICAIN. Rue Montmartre, 70 ; gérants : Marcel Deschamps et Camille Barrabé. Du 11 juin ; 6 numéros. Le sixième est du 23 juin. Voir le *Vieux Cordelier* de 1848.

240. NAPOLÉONIEN (le). Rue Notre-Dame-des-Victoires, 34. Du 12 juin ; gérants : J.-E. Berard. 13 numéros. Le dernier est du 24 juin. Voir : l'*Unité nationale*.

107. NATION (la) ARMÉE, journal quotidien des clubs démocratiques de la garde nationale. Du 10 avril. Organe du club central ; rue de la Chaussée-d'Antin, 49 *bis* ; présidé par le citoyen Chambaud ; est devenu plu tard *le Diable boiteux à l'Assemblée nationale*.

41. NOUVEAU (le) CORDELIER, par Alex. Weill. Au bureau du *Corsaire* ; passage Jouffroy, 61. Un numéro ; 21 mars. Le même a publié : *Neuf semaines du gouvernement provisoire*, etc.

NOUVEAU (le) FIGARO ; programme des théâtres. Rue de la Fidélité, 21. Du 7 juin ; gérant : Thiéry. Voir un des nombreux Figaros, par un des nombreux Basiles que nous avons.

394. NOUVELLE (la) NÉMÉSIS, satire politique. (N'est pas, dit-on, de V. Ferréal.)

268. NOUVELLES DU JOUR. Rue Bergère, 19. Numéro 10 du 29 juin ; gérant : J. B. Adam ; collaborateurs : L. Jourdan et F. Vidal. (Avais-je tort de présumer que M. L. Jourdan était un peu socialiste ?) Voir *le Spectateur*, n° 1 ; spécimen du 19 juin. Ce journal est devenu : *Le Conciliateur*, le 6 juillet, et *le Spectateur républicain*, le 29 juillet.

76. NOUVELLES DU SOIR. Rue Choiseul, 23 ; et rue d'Erfurth, 1. Numéro 5 du 19 avril ; rédacteur : Julien Lemer. Voir aussi *la Propriété, l'Egalité*.

90. NOUVELLISTE (le), journal de Paris. Rue Grange-Batelière, 22, 14e année ; gérant : A. Thiboust.

308. NOUVELLISTE (le).

O

108. OMNIBUS (l'), journal du dimanche ; république religieuse, dit le *Croque-Mort de la presse*.

323. OPINION (l') DES FEMMES. Rue de Miromesnil, 4 ; 21 août ; publication de la société pour l'éducation mutuelle des femmes. Jeanne Dérouin.

150. OPINION (l') PUBLIQUE. Rue du Helder, 25 ; gérant : P. Voillet. Du 2 mai ; rédacteurs : Alfred Nettement, A. de Pontmartin, Lourdoueix, Th. Muret, Calixte Ermel de Pontmartin.

36. ORDRE (l'), journal des gardes nationales de France et des milices algériennes. Passage Jouffroy, 44 ; gérant : Lévêque ; du 16 mars.

350. ORDRE (l'), revue universelle et quotidienne ; numéro-spécimen du 13 août, chez Cherbulliez, place de l'Oratoire, 6 ; et chez Rédon, rue de la Banque, 20 ; gérant : Moraux ; rédacteur : Nouguier père ; autre spécimen le 8 septembre.

109. ORDRE (l') PUBLIC, journal des barricrdes (écho de la presse) ; 2 mars ; rue des Trois-Frères, 9 ; rédacteur : Eugène Blanc, condamné politique du règne de Louis-Philippe.

72. ORGANISATEUR (l') DU TRAVAIL, sous la direction du citoyen Letellier. Rue de l'Hôtel-de-Ville, 64 : du 9 avril. Je l'ai appelé à tort l'*Organisation du travail*. Cependant il a reparu le 5 septembre, sous le titre de : l'*Organisation du travail* ; rédacteur : Jules Lechevalier.

60 (*bis*). ORGANISATION (l') DU TRAVAIL. La vérité aux ouvriers. Rue Grange-Batelière, 22 ; du 22 avril. Le jeudi et le dimanche ; 2 numéros ; rédacteur en chef : Amédée Tellier.

214. ORGANISATION (l') DU TRAVAIL, journal des ouvriers. Rue Pagevin, 7 ; rédacteur : H. Lacolonge. Du 3 juin au 24 juin ; 22 numéros ; collaborateurs : Paul Dupont, Jacques Desiré, S. Lapointe, Deslys, Ch. Deshayes. Ce journal a publié en feuilleton : *Les prolétariennes*, satires politiques, par S. Lapointe, Charles et Colinet Deslys, qui ont été tirées et vendues à part.

P

182. PAMPHLET (le) quotidien. Rue Montmartre, 171 ; gérant : Tivoly fils.

413. PANTHÉON (le) DÉMOCRATIQUE ET SOCIAL.

318. PARATONNERRE (le). Rue Croix-des-Pe-

tits-Champs, 33; gérant : A. Deschamps. Un numéro en août.

376. PARIS ET LES DÉPARTEMENTS, journal des voyageurs du commerce. Rue Richer, 9; gérant : Mallen; spécimen d'octobre.

183. PARISER ABEND ZEITUNG; avenue de Châteaubriand, 4. 24 mai; gérant : Berthold.

427. PAROISSE (la), moniteur des églises. Premier numéro, 24 décembre. Rue Saint-André-des-Arts, 59. Gérant : C.-H. Letournel.

434. PASSE-TEMPS (le). Rue Sainte-Apolline, 6; gérant : Florentin Lefils; du 12 octobre.

197. PATRIOTE (le), avocat du peuple; Faubourg Montmartre, 15; rédacteur-gérant : L. Béthune; spécimen du mois de mai; s'est fondu au 16 mai avec l'*Unité nationale*.

354. PATRIOTE (le) FRANÇAIS. (Prospectus seulement.)

246. PAVILLON (le); revue de la flotte; chez Dentu, Palais-Royal; du 15 juin; rédacteur : A. Vaugrineux.

130. PAYS (le); rédacteur : Atlante (inconnu). Cet Atlante signe aussi Deschamps ou Déchamps; il s'appelle Faïex, employé à la mairie du 3e arrondissement; prépare un drame auquel nous annonçons un chute honteuse; sans talent.

419. PAYS (le), organe des volontés de la France, journal quotidien; spécimen, le 23 décembre. 1er numéro, le 1er janvier. Rédacteur en chef : Ed. Alletz.

418. PAYS (le), revue du peuple, politique, littéraire, industriel et agricole. Rue Vanneau, 38. Directeur-gérant : Hyppolite Cocheris; collaborateurs : de Kervegen, Ch. Dupressoir.

299. PAYSAN (le) DU DANUBE. Rue Suger, 9. Cinq numéros en juillet; gérants : Alexis Gamory, Prosper Poitevin; tous les dimanches. (Voir *les Saltimbanques*).

390. PEINE (la) DE MORT; Edouard Houel.

198. PENSEUR (le) RÉPUBLICAIN, par F. Poulet. Rue d'Enghien, 12; un seul numéro en mai.

304. PERDU (le) CHÊNE DE LA RÉVOLUTION; Rue Constantine, 18. Rédacteur : A.-F. Lacroix. collaborateur : Lelarge (en juillet).

207. PÈRE (le) ANDRÉ. Imprimé chez Blondeau. Rue du Petit-Carreau, 32; deux numéros. A paru aussi en brochure; même chose que : le *Catéchisme républicain*.

73. PÈRE (le) DUCHÊNE, gazette de la révolution. Rue Montorgueil, 32. D'abord deux fois, ensuite trois fois par semaine. Gérant : Thuillier. Trente-cinq numéros, du 13 avril au 22 août.

29. PÈRE (le) DUCHÊNE, ancien fabricant de fourneaux. Numéro 1, in-24. Du 12 mars. Chez Havard. Numéro 2, du 18 juin; numéro 3, du 22. Rue Grange-Batelière, 22. Gérant : Bordot. Sous l'état de siége, il s'est appelé : *la Vérité*, titre qu'il avait déjà pris en mars. En décembre, il y a eu un numéro 4 du *Père Duchêne*, variété de la *Gazette de France*. Gérant : Dubreuilh.

306. PÈRE (le) DU PEUPLE; journal politique, hebdomadaire. A Lyon, rue du Puzy, 11; directeur : J. B. Gondie; rédacteur en chef : Th. M. F. Gardie; gérant responsable : Cornier. Troisième année.

420. PERSIFLEUR (le), journal mensuel de la République démocratique et sociale. Du 14 décembre. Quai Pelletier, 36. Rédacteur en chef : Laroche.

245. PETIT (le) CAPORAL. Rue Saint-Louis, 46; rédacteurs-gérants : J. Massé et A. Collin. Du 15 juin. 21 numéros jusqu'en novembre, époque à laquelle il devient mensuel, et disparaît bientôt. (Voir *le Gamin de Paris*.)

63. PETIT (le) HOMME ROUGE. Boulevard des Capucines, 23. Ce journal paraît quelquefois. On ne s'abonne pas. En avril; gérant : A. Baron; n° 13 du 9 juillet. Rue des Gravilliers, 23; rédacteur : Marc-Fournier.

166. PETIT (le) MONITEUR DES COMMUNES (a été confisqué en paquets par le propriétaire).

243. PETIT-FILS (le) DU PÈRE DUCHÊNE. Rue Bergère, 8; du 14 juin. 17 numéros jusqu'au 22; gérant : A. Fretet.

426. PETITS (les) LIVRES ROUGES. Sans date et sans nom. En décembre.

364. PEUPLE (le). Au mois de mai 1847 nous avons eu un premier prospectus. *Le Peuple*; journal hebdomadaire de la démocratie française. Rue Neuve-des-Victoires, 16; gérant : A. Pilhes; collaborateurs : Aug. Dupoty, P. J. Proudhon, Félix Pyat, T. Thoré, Aug. Luchet, Lucien de la Hodde. (Voir maintenant ce que nous avons dit au *Représentant du peuple*). Du 15 octobre 1848, nous avons *le Peuple*; rédacteur en chef : P. J. Proudhon; spécimen en septembre; administrateur : Ch. Faufety; gérant : G. Duchêne.

162. PEUPLE (le). C'est une variété du *Peuple français*; journal qui a paru sous vingt titres différents.

21. PEUPLE (le). Prospectus d'un journal que devaient publier les deux Esquiros (Adèle de Fronsac, née Battanchon, et Alphonse Esquiros); n'a jamais paru; gérant : Pierre Bry. Du 1er mars. Rue des Mathurins-Saint-Jacques, 21.

8. PEUPLE (le) CONSTITUANT. Rue Montmartre, 154; gérants : L. Veyron, Lacroix.

326. PEUPLE (le) CONSTITUANT, la *République du bon-sens*. Rue du Cadran, 7 (canard insignifiant).

340. PEUPLE (le) FRANÇAIS. Rue du Doyenné, 12; gérant : Charles Thorez.

359. PEUPLE (le) REPRÉSENTANT, journal mensuel, chez Alexadnre Pierre (mauvais canard).

46. PEUPLE (le) SOUVERAIN. journal des travailleurs; liberté, égalité, fraternité, solidarité, unité. Rue des Grands-Augustins, 28. Du 27 mars; rédacteur-gérant : A. Salières. Or-

gane du club des Travailleurs libres ; collaborateurs : Robert du Var, Cariot, Auguste Salières, Charles Soudan, Hyppolite Blay, Couturat, Leuz.

397. Physiologie du réactionnaire.

303. Pilier (le) des tribunaux. Rue de La Harpe, 45. Epoques indéterminées. Quatre numéros, de juillet en octobre. Gérant : Rozet.

260. Pilori (le). Chez Gustave Havard, rue des Mathurins-Saint-Jacques, 24. Deux numéros, le 18 et 21 juin.

403. Pipelet lustucru.

328. Pipelet (monsieur).

389. Plus de bourreau. Numéro 1, Ed. Houel.

160. Polichinelle (le). Rue Saint-André-des-Arts, 3. Du 7 mai, un numéro. Gérant : A. Carré.

259. Politique (la) des femmes. Rue Constantine, 11. Gérant : Mme Gay. Rue Neuve-des-Petits-Champs, 39. Numéro 1, du 18 juin.

211. Pologne (la). Numéro 1, le 1er avril.

88. Pologne (la) de 1848, union patriotique. Rue Neuve-Saint-Roch, 23. Gérant : Charles de Forster. Une livraison, le 10 avril.

131. Populaire (le) de 1841, rédigé par le citoyen Cabet. Rue Jean-Jacques-Rousseau, 18. Gérant : Robillard (7e année).

429. Pot (le) aux roses. Suite de *la Langue de vipère*.

416. Presse (la) du dimanche. Rue Coq-Héron, 3. Gérant : A. Dumont. 2e année.

153. Presse (la) du peuple, journal de tous. Rue des Francs-Bourgeois, 14. Rédacteur en chef : G. Biard ; collaborateurs : Pourrat-Alof, Eugène Fontenay. Du 5 mai. (Voyez *le Socialisme dévoilé*, c'est du même Biard.)

407. Presse (la) parisienne. Rue des Noyers, 27. Signé, Henri Izambard. Catalogue inexact et mal fait des journaux de Paris.

355. Presse (la) prophétique. Chez Hivert, quai des Augustins, 33. Journal annuel, par Madrolle.

289. Presse (la) républicaine. Place de la Bourse, 13. Du 4 juillet. Rédacteur : Ch. Marchal (l'homme au million).

395. Profils révolutionnaires.

178. Programme éventail des spectacles (ce doit être *l'Eventail*).

202. Propagateur (le) universel, Moniteur des villes et des campagnes. Tous les dimanches. Rue Geoffroy-Marie, 1. Rédacteur en chef : Jourdan de Herz ; gérant : Aug. Leverdier.

Progrès (le) industriel, ancien journal *les Mystères de la Bourse*. Rue Sainte-Barbe, 11. Rédacteur en chef : E. Courtois de Gressac, espèce d'industriel en *lyrisme* dont nous avons trop souvent rencontré le nom.

417. Progrès (le) social, organe des idées napoléoniennes et des intérêts populaires, paraissant une fois par mois. Place de la Bourse, 13. Propriétaire-gérant : Hamel.

42. Propagande (la) républicaine, et non pas révolutionnaire, comme je l'ai imprimé par erreur. Passage de l'Opéra, 12, chez Breteau. Rédacteur en chef : Jean-Jacques Danduran. Un numéro, le 23 mars.

201. Propagateur (le) républicain. Chez Bernard-Latte, boulevard des Italiens, 2. Rédacteur : Emile Lambert. En mai.

77. Propriété (la), journal des intérêts de tous. Rue Choiseul, 23. Du 17 avril. Rédacteur en chef : Julien Lemer (Voir *l'Egalité. Nouvelles du soir*, etc.).

173. Providence (la), journal du peuple. Rue Menars, 14. Gérant : Bancias.

371. Province (la) (prospectus seulement).

Q

400. Queue (la) de robespierre. Rue du Bouloi, 26. Journal mensuel. Le premier numéro est daté du 14 mars. Gérant : Alfred Monbrial de Bassignac.

372. Quinzaine (la).

R

479. Radical (le). Numéro 1, du 2 avril. Rue de Provence, 24.

361. Rapport (le) *sur le faubourg Saint-Antoine*.

132. Recueil des lois et actes.

133. Recueil général des lois.

252. Redingote (la) grise. Place de l'Ecole, 16. Gérant : Simon Jude. Du 18 juin.

386. Réformateur (le), journal de la ligue viticole. Rue de Ménars, 12. Gérant : Déchevaux. Spécimen de novembre ; annoncé pour paraître du 20 au 30.

15. Réformateur (le) des abus. Rue du Faubourg-Saint-Denis, 56. Rédacteur en chef : E. Bouchereau. Daté de la 2e décade de mars.

473. Réforme (la) administrative.

110. Réforme (la) agricole, *scientifique, industrielle*. Rue de l'Ecole-de-Médecine, 10. Septembre. Suite de *l'Echo du Monde savant*.

290. Réforme (la) judiciaire. Rue Sainte-Barbe, 11. Propriétaire-rédacteur : E. Courtois, ancien clerc d'avoué. 8 juillet. Collaborateur Dubarle, secrétaire du Club des Réformes judiciaires. M. Courtois est sans doute un eunuque, car il écrit sous son nom : « Elevé dans le sérail, j'en connais les détours ! » (Voir *la Presse industrielle* et *les Mystères de la Bourse*, etc.

56. Représentant (le) du peuple, par P.-J. Proudhon.

10. Représentant (le) du peuple, journal des travailleurs. Rue des Petits-Augustins, 4. Du 28 février. Gérant : Lubatti jeune ; rédacteurs : Ch. Fauvety, J. Viart, Aug. Legallois, J.-B. Saumont, A. Lesourd, A. Bougeart, J. Mai

rét, N. Mairet, Allien, H. Barclay, Duchêne, Vasbenter, Bourgoin, L. Debock, Haret, Rauch, A. Laudin, Hermanville. (C'est le noyau primitif du journal de Proudhon.)

472. Représentant (le) du commerce.

379. Républicain (le).

263. Républicain (le) lyrique, journal des chanteurs. Rue Rambuteau, 32.

1. République (la). Rue Coq-Héron, 3. Du 24 février. Rédacteur en chef : Eugène Bareste.

471. République (la) de 1848.

134. République (la) des arts. Rue de la Monnaie, 11. Du 5 mars. Rédacteurs : Pelletan, Th. Thoré, P. Mantz. A. Esquiros.

261. République (la) des femmes, journal des cotillons. Rue de Seine, 32. Gérant : Guillemain. 2 numéros en juin.

135. République (la) française.

7. République (la) française. Rue Bergère, 8, Rédacteurs : Hippolyte Castille et Molinari.

234. République (la) rouge. Rue des Bouchéries-Saint-Germain, 38. Gérants : César et Perruchot. Du 10 juin. 2 numéros.

270. République (la) possible, journal des intérêts de tous et de la mobilisation de la propriété foncière. Rédacteur en chef : Emile Lambert. Rue de Tracy, 8. Du 21 juin. Gérant : Mayet.

37. Réveil (le) du peuple, journal des intérêts populaires, fondé par une société d'ouvriers. Rue de la Harpe, 90. Du 21 mars. Gérant : Victor Rozier. 2 numéros.

87. Réveil (le) du peuple. Rue Grange-Batelière, 13. Numéro 21, du 14 juillet. Rédacteur en chef : Charles Félix.

267. Révélateur (le), journal prophétique. Rue d'Antin, 12. Directeur : Amédée Thuillier. Du 18 juin. Hebdomadaire. 4 numéros. Le 4e numéro en août. Rue Mazarine, 47.

180. Révolution (la) de 1848. Rue Neuve-Saint-Augustin, 18. Gérant : Bossens. Du 23 mai.

382. Révolution (la) démocratique et sociale. Rue Damiette, 1. Rédacteur en chef : Ch. Delescluze ; directeur : A. Dalican. Du 7 novembre. Collaborateurs ; Frédéric Gérard, Louis Menars de Senneville, Aug. Carré.

136. Révolution sociale.

410. Revue comique.

333. Revue des arts et de la littérature.

334. Revue des murailles, musée comique. Rue Saint-Louis, 46. Du 13 août. Gérant : E. Lyon.

409. Revue de l'éducation nouvelle.

137. Revue (la) indépendante, morte et remorte avant comme après février. (Numéro extraordinaire.)

213. Revue (la) municipale. Rue Charlot, 47. Gérant : Louis Lazare. 2 fois par mois. Numéro 6, du 16 août.

138. Revue (la) nationale, fondée en 1847, par MM. Buchez et J. Bastide. Rue Serpente, 5.

89. Revue patriotique.

332. Revue provinciale.

311. Revue républicaine.

111. Revue rétrospective, publiée par le citoyen Taschereau. Rue Richelieu, 60.

432. Revue universelle. Du 20 mars. Rue de Surène, 29. Rédacteurs : Ch. Tissot, Paul Ducange, etc.

210. Robespierre (le), journal de la réforme sociale. Rue Montmartre, 70. Du 1er juin. Gérant : Marcel Deschamps. 4 numéros.

S

275. Sagesse (la) d'autrefois, journal politique, paraissant de temps en temps. Numéro 1, en juin, un volume in-32. Rue de La Harpe, 45.

236. Saltimbanques (les), pochades politiques. Rue Suger, 9. Le dimanche. Gérant : Gamory. Deux numéros en juin.

5. Salut (le) public, journal des principes sociaux et des intérêts de tous. Place de la Bourse, 12. Rédacteur : Eugène Loudun ; Gérant : Brunnemaire. Du 27 février.

6. Salut (le) public, de Champfleury, Baudelaire et Ch. Soubize. Du 28 février. Deux numéros non datés. Le numéro 2 porte en tête un bois dessiné par Courbet.

33. Salut (le) public. Rue du Bouloi, 24. Du 15 mars. Gérants : Guerard, Conrad.

251. Salut (le) social, journal des droits de l'homme, rédigé par les opprimés. Rédacteur en chef : le Vieux de la Montagne, docteur Arthur de Bonnard, l'épicier véridique. Rue Neuve-des-Victoires, 46. Deux numéros, les 19 et 23 juin.

266. Sanguinaire (le). Ordre et propriété ; (sur papier rouge). Rue des Prouvaires, 38. Directeur : Louis Armand. Il contient une lettre signée Eugène Fourliery, datée de Londres, 15 juin.

262. Scorpion (le) politique, par le citoyen Bouché de Cluny. Satires en vers. Deux numéros, 17 et 24 juin.

196. Scrutin (le), journal du vote universel. Rue Saint-Etienne-Bonne-Nouvelle, 11. Directeur : Eugène Roch.

153. Séance (la). Rue Sainte-Anne, 55. Rédacteurs : Aug. Lireux, Louis Lurine. Du 4 mai. J'ai dit à tort que ce journal n'avait eu qu'un numéro, il a vécu quelque temps.

68. Sentinelle (la) des clubs. Rue de Cléry, 82. Gérant : Victor Bouton. Du 2 avril.

380. Sentinelle (la) des travailleurs, à Rouen et à Paris. Rue de Grammont, 13. Gérant : Léon Salva. Quatre fois par semaine.

38. Sentinelle (la) du peuple. Boulevard Saint-Denis, 14. Rédacteur : C. Supernant ; Gérant : Ladimir. Du 21 mars.

139. Sentinelle (la) du peuple.

348. Sibylle (la).

280. Slave (le), revue périodique, organe

des intérêts, de l'unité et de l'affranchissement de toutes les nations de la race slave. 1er numéro. Spécimen du 25 août. Rue de Bussy, 6. Rédacteurs : Vinceslas Jablonowski, Aug. Barny.

331. SOCIALISME (le) DÉVOILÉ, par Gustave Biard, ex-rédacteur en chef de *la Presse du peuple*. Rue du Ponceau, 24, ou chez l'auteur, rue Coquenard, 6. En septembre.

73 (*bis*). SOIR (le).

140. SOIRÉES (les) RÉPUBLICAINES, par Leo Lespès.

408. SORCIÈRE (la) RÉPUBLICAINE. Place des Victoires, 4. Rédacteur : Casimir Vermasse (dit Mitraille).

58. SOUVERAINETÉ (la) DU PEUPLE, par le citoyen Michelot (Juin d'Allas). Rue du Bouloi, 26. 1er avril.

250. SPARTACUS (le), *libérateur du peuple*. Rue Bailleul, 9-11. Le jeudi et le dimanche. Rédacteur-gérant : Barraud, typographe. Deux numéros, du 18 et 22 juin.

296. SPECTATEUR (le) RÉPUBLICAIN. Rue Bergère, 19. Du 29 juillet. Rédacteur en chef : Louis Jourdan.

474. SUCCÈS (le), journal des illustrations dramatiques. Rue Saint-Louis, 46. Gérant : Aug. Collin ; collaborateur : Eug. Wœstyn. (Voir *le Gamin de Paris*.)

T

276. TAM-TAM (le) DE 1848. Place de la Bourse, 10 ; gérant : Menard.

112. TAM-TAM (le) RÉPUBLICAIN. Rue Colbert, 4 ; gérant : Vaubardon ; collaborateurs : A. Breant, Adolphe Royannez. (14e année).

113. TARENTULE (la). Passage Bourg-l'Abbé, 20.

212. TOCSIN (le) DES TRAVAILLEURS. Rue du Bouloy, 26 ; rédacteurs : Emile Barrault et F. Délente, le bouquiniste du pont Notre-Dame. Du 1er juin.

187. TRAVAIL (le), journal du club de la Révolution. Rue Saint-Sauveur, 45 ; rédacteur : E. A Dambel ; 11 numéros jusqu'au 21 juin.

91. TRAVAIL (le), par Edouard Houel. Rue du Rocher, 6. Du 30 mars ; 1er numéro autographié.

435. TRAVAIL (le) AFFRANCHI. 7 janvier. Rue des Saints-Pères, 16. F. Vidal, A. Toussenel, V. Meunier, L. Graffin, P. Vinçard.

83. TRAVAILLEUR (le). Idées positives ; industrie et annonces. Rue Grange-Batelière, 21. Le 30 avril.

186. TRAVAILLEUR (le) DE LA MÈRE DUCHÊNE, journal populaire. Numéro 1. 27 mai ; collaborateurs : Casimir Vermasse, dit Mitraille, Chadudey, O. Devillers, P. Very, A. Monbrial, M. Deschamps. Numéro 5 du 10 juin. Rue Montmartre, 70 ; numéro 6, 22 juin ; est devenu en juillet : *le Bohémien de Paris* ; plus tard : *la Sorcière républicaine*, et enfin : *M. Pipelet*, place des Victoires, 4.

34. TRIBUN (le) DU PEUPLE, organe des travailleurs. Rue Coquillère, 24, chez M. de la Hoche ; rue Las-Cases, 4, chez le citoyen Constant, dit l'abbé Constant. Du 16 mars.

204. TRIBUN (le) DU PEUPLE. N'a existé qu'en prospectus.

271. TRIBUNAL (le) RÉVOLUTIONNAIRE. Rue des Vieux-Augustins, 8 : gérant : Ollivier ; 2 numéros, 21 et 23 juin.

415. TRIBUNE (la), journal des Beaux-Arts. Tous les dimanches. 7e année. Rue des Petites-Ecuries, 47 ; administrateur : Godefroi ; rédacteur en chef : Ludovic de Marsay.

26. TRIBUNE (la) DE 1848. Rue des Boucheries-Saint-Germain, 38 ; gérant : J. Dupont. Du 9 mars, 5 numéros. Peut être regardé comme la suite du *Moniteur républicain*.

91. TRIBUNE (la) DES EMPLOYÉS. Journal hebdomadaire. Rue des Martyrs, 60 ; gérant : El. Brun ; collaborateur : Ginet. Numéro 4 du 24 avril.

147. TRIBUNE (la) DES RÉFORMES. Rue Portefoin, 14 ; rédacteur en chef : Ledoux-Riche ; 3e année.

203. TRIBUNE (la) NATIONALE. Rue de la Madeleine, 51 ; administrateur : Cajani ; rédacteur en chef : Combarel ; collaborateur : Baudelaire.

141. TRIBUNE (la) NATIONALE.

175. TRIBUNE (la) NATIONALE. Chez Giraldon, rue de Seine, 16 ; rédacteur : Benjamin Laroche. Ce journal s'est d'abord appelé *la Tribune du peuple*, journal d'éducation politique et sociale ; numéro 3, du 14 mai. Au 16 mai il devient quotidien sous le nom de *la Tribune nationale*, courrier du matin ; le 18, *la Tribune nationale* seulement ; le 19, grand format ; le 22, *la Tribune de l'ordre et de la liberté* ; le 23, *la Tribune de* 1848 ; le 25, *la Tribune de la liberté* ; le 21 juin, *la Tribune*, tout court.

142. TRIBUNE (la) PARISIENNE. Rue Neuve-Saint-Augustin, 11 ; rédacteur en chef : Aug. Brugiliole. Du 19 avril.

85. TRIBUNE (la) POPULAIRE. Rue Bergère, 27 ; directeurs : H. Ménier ; administrateur : Denaiu ; gérant : S. Montferrier. Du 30 avril. Feuilleton de théâtres, signé Ed. Thierry.

114. TRIOMPHE (le) DU PEUPLE. Journal hebdomadaire. Rue de la Harpe, 45. Du 16 avril ; gérant : Amédée de Céséna.

U

115. UNION (l'). Anciennement *l'Union monarchique*.

345. UNION (l') DÉMOCRATIQUE. Petite feuille autographiée ; 6 pages. J'ai dit à tort qu'elle était rare.

174. UNITÉ (l') NATIONALE.

307. UNITÉ (l') NATIONALE. Courrier de la Chambre, publiée sous le patronage d'une réunion de représentants. Rue de Chartres, 12 gérant : Domercq. Du 17 mai.

V

143. VÉRITABLE (la) RÉPUBLIQUE. Journal quotidien rédigé par Victor Combet, Ch. Désolme, et une réunion de républicains sincères. Faubourg Montmartre, 15. Une feuille in-8°. Tous les jours. 19 mars. 3 numéros.

24. VÉRITÉ (la). (Le même que le numéro 145.) A ce propos nous pouvons dire en passant que *la Voix de la vérité* de l'abbé Migne, au Petit-Montrouge, est devenue quotidienne.

144. VÉRITÉ (la). Revue israélite, par A. Cahaigne.

145. VÉRITÉ (la). Du 5 mars, et LA VÉRITÉ, journal des intérêts du peuple. Rue Lepelletier, 22. Du 4 juillet; gérant : J. Berdot, rédacteur du *Père Duchêne*, ancien fabricant de fourneaux. (Voir ce dernier titre.)

287. VÉRITÉ (la). Prospectus seulement.

177. VIEUX (le) CORDELIER, drapeau du peuple. Place de l'Ecole, 16; gérant : Lardet. 19 Mai.

475. VIEUX (le) CORDELIER DE 1848. Gazette de la révolution sociale. Rue des Vieux-Augustins, 12; gérant : Marcel Deschamps. Premier numéro du 18 mai. In-4°. Un autre le 28, grand format.

343. VOIX (la) DE L'ÉGLISE.

353. VOIX (la) DE LA RÉPUBLIQUE. Némésis de 1848. Par V. de Féréal. 13, rue Michel-le-Comte. Hebdomadaire.

27. VOIX (la) DES CLUBS. Rue des Bons-Enfants, 2; gérant : Séyert. Du 12 mars.

39. VOIX (la) DES FEMMES. Rue des Bons-Enfants, 29; gérant : Eugénie Niboyet. Grande rue Verte, 34. Du 19 mars. Numéro 13, du 2 avril.

320. VOIX (la) DU PEUPLE. Journal politique. (Le même encore que numéros 3 et 11.)

11. VOIX (la) DU PEUPLE. Variété du numéro 3. Rue Croix-des-Petits-Champs, 33. Il a pour sous-titre *Journal politique*. Quelquefois signe Démona. J'ai un numéro du 6 août.

3. VOIX (la) DU PEUPLE. Nouvelles du jour. 27 février.

49. VOIX (la) DU PEUPLE LIBRE, SOUVERAIN ET PROGRESSIF. Parole de vérité salutaire; gérant : Laudoin. Du 21 mars. Rue de la Jussienne, 22.

244. VOLCAN (le) PAR LA CITOYENNE SANS PEUR. Rue Boucher, 3; gérant : Bassignac (toujours Alfred Monbrial). 2 numéros, le 15 et 18 juin.

474. VOYANT (le) DE 1848. Echo des temps passés, présents et futurs. Rue Cléry, 51. Octobre. Vilfroy. Boulevard Bonne-Nouvelle, 24.

283. VRAI (le) CATHOLIQUE. Journal de la réforme, politique et sociale. Rue du Faubourg Saint-Denis, 15. Novembre. Le premier de chaque mois.

218, VRAI (le) GAMIN DE PARIS. (Voir *le Gamin de Paris*.)

190. VRAI (le) GARDE NATIONAL. Rue Dauphine, 25; rédacteur en chef : Hilaire Bonafous. Le jeudi et le dimanche. 7 numéros au 18 juin. Un 8e le 9 juillet.

193. VRAI (le) PÈRE DUCHÊNE DE 1848. Journal des classes ouvrières. Rue du Bouloi, 19. Trois fois par semaine. Du 20 mai; gérant : Camille Barrabé.

285. VRAIE (la) LIBERTÉ. Prospectus.

321. VRAIE RAIE PUBLIQUE. Rue du Bouloi, 26; gérant : Paillot. (Canard.)

47. VRAIE (la) RÉPUBLIQUE. Par le citoyen Thoré. Rue Coquillère, 12 *ter*. Du 26 mars.

Z

421. ZÉPHIR (le). Bagatelle à la main, dédiée aux dames. Rue Saint-Louis, 21. Ce journal est de la fin de 1847.

480. ZORZA. Passage Dauphine, 15. Journal polonais.

Wallon, Henri Alexander W215
Revue critique des journaux.
JUL 23 1934 BIND-RY SEP 14 1936
Y.C 103599
911192
THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY